L'HOMME AMÉRICAIN

(DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE).

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

L'HOMME AMÉRICAIN

(DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE),

CONSIDÉRÉ

SOUS SES RAPPORTS PHYSIOLOGIQUES ET MORAUX;

PAR

ALCIDE D'ORBIGNY,

Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Officier de la Légion d'honneur de la République bolivienne, Membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes nationales et étrangères, auteur du Voyage dans l'Amérique méridionale, etc., etc.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ PITOIS-LEVRAULT ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DE LA HARPE, N.° 81;

STRASBOURG, CHEZ F. G. LEVRAULT, RUE DES JUIFS, N.° 33.

1839.

A Monsieur le Baron
Alexandre de Humboldt.

Monsieur le Baron,

Vous avez bien voulu accepter la dédicace de mon travail sur l'homme américain.

A qui pouvais-je penser à le dédier, si ce n'est à vous, dont le génie l'a en quelque sorte inspiré; à vous que l'Europe a proclamé l'exemple et le modèle des voyageurs philosophes!

Puisse le monde savant, dans l'hommage que je vous en fais, voir l'expression de la reconnaissance de l'un de vos

plus sincères admirateurs; puisse-t-il y trouver celle des sentimens que je vous ai voués, comme à l'un des plus illustres représentans de la science contemporaine. Trop heureux que vous n'ayez pas jugé mon ouvrage indigne de vous, Monsieur le Baron, combien ne puiserai-je pas d'encouragemens pour les études, auxquelles j'ai consacré ma vie entière, en une marque si honorable de cette bienveillance, qui ne cesse de vous faire des amis, dans une carrière où vous n'avez plus de rivaux!

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Monsieur le Baron,

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

Alcide d'Orbigny.

INTRODUCTION.

Lorsque l'Administration du Muséum d'histoire naturelle voulut bien jeter les yeux sur nous et nous proposer de faire, dans l'intérêt des sciences, un voyage dans l'Amérique méridionale, nous acceptâmes cette proposition avec d'autant plus d'empressement qu'elle nous mettait à portée de réaliser un projet conçu et médité depuis long-temps et à l'exécution duquel nous nous préparions depuis plusieurs années.

Nous sentions que notre étude spéciale, celle des *Animaux mollusques et rayonnés,* à laquelle nous nous étions livré, après avoir étudié les autres branches de la zoologie, ne pouvait nous suffire dans une semblable circonstance; et que, pour tirer tout le parti possible d'un

voyage à l'entière réussite duquel nous étions disposé à consacrer le temps convenable, en y vouant, au besoin, toute notre existence, nous devions embrasser non-seulement l'ensemble de la zoologie et de la botanique, mais encore plusieurs autres sciences qui s'y rattachent intimement. La géographie, par exemple, des plus indispensable à toutes recherches d'histoire naturelle, une fois que nous aurions acquis une connaissance entière de la configuration des pays que nous avions à parcourir, nous permettrait d'étudier, sous tous leurs points de vue, les effets, les causes des grandes lois et des modifications de distribution des êtres, sur lesquelles la composition et les accidens géologiques n'ont pas une moindre influence. Nous avons demandé encore une année avant de partir pour ce voyage, afin de nous livrer à de nouvelles études et d'acquérir de nouveaux moyens d'observation, pour remplir une si honorable mission dans toute l'étendue que lui donnait notre pensée. Cependant la zoologie, ses applications et ses dépendances, devaient tenir le premier rang dans nos recherches; ainsi, tout naturellement, l'Homme, le plus parfait des êtres, demandait des observations d'autant plus spé-

ciales, qu'alors (en 1825) l'immortel Cuvier[1], regardant encore les peuples américains comme trop peu connus pour se croire autorisé à les faire entrer dans l'une de ses trois grandes races, les laissait tout à fait en dehors. On peut même le dire; on n'avait encore de notions exactes sur les habitans du nouveau monde, ils n'avaient encore été envisagés sous un véritable point de vue philosophique que dans les savantes publications de M. le baron Alexandre de Humboldt[2]; malheureusement, cet illustre voyageur ayant parcouru seulement l'extrémité nord de l'Amérique méridionale, que nous étions appelé à visiter, tout le reste de ce vaste continent et surtout les parties australes, restaient presqu'entièrement inconnus sous ce rapport; car Azara[3], le seul auteur qui en eût parlé comme observateur, n'a décrit que les naturels du Paraguay ou du voisinage de cette contrée, sans en approfondir le langage ni les caractères physiologiques. Une partie du Brésil, les vastes Pampas du Sud de la république Argentine, les montagnes du

1. Règne animal, t. I, p. 84, nouv. édit. Ainsi en 1829, il pensait encore de même.

2. Voyage aux régions équinoxiales du nouveau monde.

3. Voyage dans l'Amérique méridionale, t. II.

Chili, les plateaux des Andes boliviennes, leurs versans orientaux, ainsi que toutes les plaines et collines des provinces de Moxos et Chiquitos, au centre de l'Amérique méridionale, restaient toujours vierges d'observations immédiates et précises, propres à jeter quelques lumières sur ce chaos de nations souvent nominales, dont le nombre, croissant chaque jour par la corruption de l'orthographe, devenait, de plus en plus, difficile à débrouiller.

Nous communiquâmes notre projet à MM. Cuvier et de Humboldt, qui, appréciant toute l'importance d'observations dirigées dans ce but, voulurent bien nous honorer de leurs conseils. Nous obtînmes plusieurs conférences avec le premier de ces savans, qui nous portait quelqu'estime, et nous dûmes à la protection toute particulière que M. de Humboldt a toujours accordée aux personnes qui cherchent à être utiles aux sciences, de précieuses instructions sur ce sujet, comme sur la géographie américaine. C'est dans le but de réaliser nos projets et de répondre aux diverses questions qui nous étaient posées, qu'au commencement de 1826 nous avons abandonné le sol européen.

Nous avons touché le continent d'Amérique

à Rio de Janeiro. La guerre avec la république Argentine ayant forcé d'augmenter les troupes, cette circonstance nous mit à portée de voir réunis un assez grand nombre de Guaranis, habitans primitifs de la capitale du Brésil, et de les comparer à quelques Botocudos amenés captifs des parties plus septentrionales; mais le Brésil, exploré par des savans de toutes les nations, ne nous eût offert qu'à glaner sur les traces de MM. Auguste Saint-Hilaire, Spix et Martius, le prince Maximilien de Neuwied, etc. Nous l'abandonnâmes donc pour nous rendre à Montevideo, à l'embouchure de la Plata, et de là à Buenos-Ayres, où nous avons vu les premiers Araucanos des Pampas, vaincus dans une rencontre avec les Argentins.

Ce n'était pas au sein des capitales que nous devions observer l'homme du nouveau monde, et que nous pouvions nous occuper de recherches fructueuses sur les autres parties de la science; en conséquence, nous avons remonté le Parana jusqu'aux frontières du Paraguay, afin de voir, chez elles, quelques-unes des nations décrites par Azara et de les observer avec soin. A Corrientes, où nous avions fixé notre centre d'observations, ainsi qu'au Paraguay et aux Mis-

sions, on ne parle, presque partout, que le guarani; aussi, un séjour de près d'une année nous mit-il à portée de prendre, de cette langue, une connaissance assez étendue pour la reconnaître dans tous les lieux où nous la retrouverions ultérieurement; connaissance qui devait plus tard nous permettre de découvrir les migrations éloignées de cette nation, et éclaircir, pour nous, beaucoup de points douteux de l'histoire de l'homme du continent méridional. Sur les restes des célèbres établissemens des Jésuites, qui ont motivé tant d'écrits plus exagérés que vrais, le voyage de M. de Humboldt pour guide, nous nous plaisions à comparer ses judicieuses observations relatives à l'indigène des Missions de l'Orénoque, avec le Guarani, placé dans les mêmes conditions; nous retrouvions, en tout, le même état social, les mêmes modifications de coutumes, de mœurs, de facultés morales et intellectuelles; mais, quel ne fut pas notre étonnement, lorsque cette comparaison nous démontra que des mots évidemment guaranis, qui ne pouvaient avoir été communiqués que par le contact, se trouvaient au nombre des mots cités par le savant voyageur, dans les langues des nations Caribes, Omaguas, Maï-

pures, Tamanaques, Parenis et Chaïmas, de l'Orénoque et de Cumana! Il en fallait conclure que les Guaranis s'étaient étendus sur presque toute la longueur de l'Amérique méridionale; observation qui nous parut des plus curieuse, et nous nous promîmes dès-lors de pousser plus loin ce genre de recherches, à notre retour en Europe.

Nous étudiâmes scrupuleusement la nation *guaranie,* ses mélanges avec la race blanche et la race africaine; nous visitâmes les fiers *Tobas* et les *Lenguas* du grand Chaco, dont les traits, la couleur, les mœurs sont si différens de ceux des Guaranis; puis, revenant sur nos pas vers Buenos-Ayres, nous pûmes observer les restes de la grande nation des *Abipones,* ainsi que les *Mbocobis,* guerriers des plaines occidentales du Rio Parana, près de Santa-Fe. Nous avions déjà constaté de grandes différences entre ces nations; néanmoins nous voulions poursuivre nos observations, avant d'asseoir notre jugement. C'est dans ce but, autant que dans l'intérêt de nos autres recherches, que, malgré des obstacles de tous genres, nous nous sommes décidé à nous aller établir en Patagonie, sur les rives du Rio negro, ou nous savions

devoir rencontrer toutes les nations australes; d'ailleurs, il s'agissait aussi de résoudre la fameuse question des grands et des petits Patagons, et cette tâche était assez importante pour nous déterminer.

Entouré, huit mois, de tribus des *Patagons*, des *Puelches*, des *Araucanos* et même de quelques *Fuégiens*, amenés, par les Patagons, des rives du détroit de Magellan, nous avons pu les observer tous comparativement non-seulement au physique, mais encore dans leurs mœurs, dans leurs coutumes, dans leur religion; recueillir, sur leurs langues respectives, des notions très-étendues et former des vocabulaires de leurs termes usuels. Tout le temps que nous ne passions pas en excursions était employé à réunir chez nous ou à visiter chez elles, ces diverses nations, à les questionner au moyen de bons interprètes; car nous nous étions aperçu déjà que des observations superficielles ou faites trop à la hâte, nuisent à la science plus qu'elles ne la servent; aussi nous croyons pouvoir assurer, sans rien hasarder, que lorsque nous avons quitté la Patagonie, pour retourner à Buenos-Ayres, nous connaissions assez à fond les nations australes, pour nous trouver à portée

d'éclaircir un point important de discussion sur l'homme.

Avant de passer sur les rives du grand Océan, nous retournâmes à Montevideo, où nous avons observé un assez grand nombre de *Charruas*, qui s'étaient incorporés dans l'armée des Indépendans; de ces Charruas guerriers, qui, de même que les nations que nous venions de visiter, se sont toujours fait décimer par les armes espagnoles, plutôt que de perdre leur liberté sauvage; puis, doublant le cap Horn, nous allâmes au Chili, continuer nos observations; mais, comme là nous ne trouvions que les Araucanos, avec lesquels nous avions vécu assez long-temps sur la côte orientale du continent, nous nous embarquâmes et nous arrêtâmes à Cobija, pour étudier les Indiens pêcheurs *Changos*, des rives du désert d'Atacama; puis, passant promptement au Pérou ou gravissant la pente occidentale des Andes, nous nous rendîmes sur les plateaux élevés de la Bolivia, afin d'y observer la nation *Aymara*, dont les vastes monumens annoncent l'antique civilisation. Près de ces ruines colossales, dans les reliefs symboliques de leurs portiques, nous crûmes reconnaître le berceau du culte et de la monarchie

des Incas : c'était, au reste, la première fois que l'histoire nous était nécessaire pour expliquer des faits; c'était la première fois que, dans les cérémonies de la religion catholique, professée par ces indigènes, nous devions rechercher des traces des anciennes croyances. Après plusieurs mois de séjour parmi les Aymaras des plateaux des Andes, nous allâmes les retrouver encore sur le versant oriental de la chaîne, dans les provinces de Yungas et de Sicasica.

Bientôt nous quittâmes cette nation pour passer dans la province d'Ayupaya, au sein de celle des *Quichuas*, la même qui peuple le Cuzco, où les Incas avaient le siège de leur gouvernement : nous l'étudiâmes successivement dans plusieurs villages; puis, descendant au milieu de la vallée de Cochabamba, nous trouvâmes là partout la langue quichua, devenue l'idiome du pays, même au sein des villes, comme nous avions vu, dans l'Aymara, la langue usuelle de la Paz et des campagnes environnantes. Nous aimions à retrouver encore, dans les provinces de Cochabamba, de Clisa et de Misque, les hommes soumis jadis aux Incas, dans leurs cabanes en tout semblables à ce

qu'elles étaient avant la conquête, avec des mœurs si peu différentes de celles qui lui étaient antérieures.

A mesure que nous descendions sur le versant oriental des Andes, vers ses derniers contreforts, les traces des Quichuas disparaissaient par le mélange avec les Espagnols, et bientôt nous n'en rencontrâmes aucun vestige, dans les plaines chaudes et humides de Santa-Cruz de la Sierra. A notre arrivée dans la capitale de cette province, nous fûmes frappé de la grande ressemblance que nous remarquions entre ses habitans et ceux de la frontière du Paraguay... Même accent dans leur parler espagnol, même tournure, même ensemble de belles formes, de traits agréables et caractéristiques. Nous nous demandions encore quelle pouvait être la cause de ces rapports si intimes, lorsque nous rencontrâmes un Indien *chiriguano*, dont les traits nous rappelèrent les Guaranis de Corrientes : nous lui parlâmes en cette langue, et nous aperçûmes qu'en effet il appartenait à cette nation; dès-lors nous nous expliquâmes facilement la ressemblance des habitans de ces deux localités éloignées. Nous étudiâmes de nouveau les Guaranis à Porongo, à Bibosi; nous recon-

nûmes, dans cette dernière Mission, que les sauvages *Sirionos* des forêts du Nord sont encore une tribu de cette grande nation, ainsi que la nombreuse population des Chiriguanos. Nous retrouvions donc, au pied des Andes, non-seulement des Guaranis, provenant de migrations très-anciennes, mais encore ceux qui, en 1541, traversèrent le grand Chaco, pour venir habiter ces contrées.

Nous étions déjà au sein des plaines du centre de l'Amérique; nous avions, au Nord, la vaste province de Moxos, à l'Est celle de Chiquitos, habitées seulement par des indigènes; c'était un bien beau champ d'observations pour l'étude de l'homme. Nous voulûmes, en conséquence, y consacrer tout le temps convenable, pour nous rendre un compte exact des nations, de leurs caractères physiologiques et moraux. Leur étude, jointe aux grandes distances à parcourir, malgré les obstacles naturels, nous occupa dix-huit mois, pendant lesquels, à l'exception de deux employés par Mission, nous ne vîmes que des Américains de race pure, que les Jésuites avaient convertis au christianisme.

Nous commençâmes par Chiquitos, que nous avons parcouru jusqu'aux rives du Rio Para-

guay et aux frontières du Brésil. Là, secondé par M. le gouverneur Don Marcelino de la Peña, que nous nous plaisons à nommer ici, ainsi que par les curés, non-seulement nous avons pu faire toutes les observations qui nous convenaient, mais encore nous avons obtenu les renseignemens les plus certains, les plus curieux, sur le mouvement de la population, sur la statistique indigène de cette partie du monde. Après avoir visité toutes les Missions, interrogé soigneusement les tribus qui composent chacune d'elles, nous reconnûmes que la masse de la population appartenait à la nation des *Chiquitos;* mais la différence des langues nous fit encore reconnaître évidemment dix autres nations distinctes : les *Samucus,* les *Payconécas,* les *Saravécas,* les *Otukès,* les *Curuminacas,* les *Curarès,* les *Covarécas,* les *Corabécas,* les *Tapiis* et les *Curucanécas,* sur lesquelles nous avons recueilli avec soin toutes les notions qu'il nous a été possible d'obtenir.

Pour aller de la province de Chiquitos à celle de Moxos, nous avions à traverser près de cent lieues de forêts : au sein de cette belle végétation nous rencontrâmes plusieurs hameaux d'indigènes, presqu'à leur état primitif; mais quel

ne fut pas notre étonnement, quand, à la première parole que l'un d'eux prononça, nous reconnûmes encore des Guaranis, qui vivent en ces lieux, sous le nom de *Guarayos!* Nous avions donc retrouvé, depuis la Plata jusqu'au 15.ᵉ degré sud, et en longitude, depuis les rives de l'océan atlantique jusqu'au pied des Andes boliviennes, cette nation, si peu connue en Europe! Ayant remarqué que les Guarayos avaient en tout conservé leur religion, leurs mœurs primitives, nous voulûmes les étudier à fond; nous passâmes un mois et plus parmi eux, témoin de leurs cérémonies religieuses, à portée d'observer leurs habitudes tout à fait patriarchales, et nous identifiant d'autant plus facilement avec eux, que nous entendions un peu leur langage.

Nous arrivâmes ensuite à Moxos, où, toujours en pirogue, en voyage et dans les villages avec les indigènes, nous les avons étudiés successivement dans tous les détails de leurs mœurs, de leurs coutumes, recueillant les mêmes renseignemens statistiques que pour la province de Chiquitos, et recherchant, par la comparaison des langues et des traits, les différences, les rapports entre les nations. Après un assez long

séjour, nous avons distingué huit langues tout à fait différentes, parlées par autant de nations: les *Moxos,* avec leur tribu des *Baures,* formant à peu près la moitié de la population de la province; puis les *Chapacuras,* les *Itonamas,* les *Canichanas,* les *Movimas,* les *Cayuwavas,* les *Pacaguaras* et les *Iténès,* vivant séparés les uns des autres, sans mélange, depuis des siècles, et conservant ainsi, chacun, son caractère national.

Entre les plaines inondées de Moxos et les plateaux élevés de la Bolivia, vivent, à ce que nous apprîmes, quelques nations indigènes, qui, d'après les *Maropas,* venus à Moxos pendant notre séjour, nous parurent distinctes de celles des plaines. Nous savions d'ailleurs combien la géographie, la zoologie et la botanique de ces contrées encore vierges, pouvaient être importantes. Nous remontâmes donc le Rio Chaparé, jusqu'au pied des dernières montagnes, où, dans les plus belles forêts du monde, nous rencontrâmes la nation *Yuracarès,* l'une des plus curieuses à observer, autant par ses caractères physiologiques que par la rudesse de ses mœurs sauvages, par sa complète indépendance, par la complication de sa mythologie. Nous l'étu-

diâmes quelque temps; puis, gravissant la Cordillère orientale jusqu'à Cochabamba, pour redescendre dans une autre direction, nous foulâmes le premier une terre inconnue, afin d'arriver encore parmi d'autres tribus sauvages des Yuracarès. Dans ce dernier voyage nous avons aussi rencontré des indigènes *Mocéténès,* habitant au milieu des plus affreux précipices des contreforts des Andes.

Chez ces derniers Yuracarès nous nous fîmes construire une pirogue, et nous nous embarquâmes pour revenir à Moxos, d'où, avec des indigènes de cette province, nous remontâmes le Rio Piray, pour gagner Santa-Cruz de la Sierra. Ayant terminé, non sans peine, nos observations au centre du continent, nous ne pensâmes plus qu'à gravir de nouveau les montagnes, nous proposant de suivre nos recherches sur les parties de la Bolivia que nous ne connaissions pas encore. Nous revîmes bientôt et continuâmes à étudier, dans les provinces de la Laguna, de Tomina, de Yamparais, aux environs de Chuquisaca et de Potosi, les Indiens quichuas, qui forment, avec leurs mélanges, la plus grande partie de la population de ces provinces. Nous retrouvâmes la nation

Aymara aux provinces d'Oruro, de Carangas, de Sicasica, de la Paz, ainsi que sur les rives du lac de Titicaca. Nous reprîmes nos recherches sur ses antiquités, sur son état actuel; enfin, après avoir observé les indigènes à Islay et aux environs de Lima, nous nous embarquâmes pour la France, emportant le produit de huit années de recherches et d'observations.

Chaque nation avait été étudiée avec une scrupuleuse attention dans tous ses caractères physiologiques, dans les plus petits détails de ses mœurs, de ses coutumes, de sa religion, de son langage; dans les modifications apportées à son état primitif par la civilisation. Nous l'avions revue plusieurs fois comparativement avec celles qui l'entourent, afin de juger de ses différences caractéristiques; nous avions recueilli, sur chacune, assez de renseignemens pour la bien faire connaître; nous avions, enfin, observé l'homme sous toutes les températures, sous toutes les latitudes, à tous les degrés d'élévation sur les montagnes; au milieu de la plus riche végétation du monde, comme au sein des déserts les plus stériles. Éclairées par la comparaison, nos idées, d'abord confuses, avaient peu à peu classé ces faits isolés, en les groupant suivant leur

plus ou moins d'analogie. Nous avions commencé dès-lors à distinguer chaque groupe de formes, de traits, de teintes; trouvé les points où vient s'arrêter chaque grande division, basée sur les caractères physiologiques; établi des subdivisions, toujours en rapport avec la composition géographique des lieux.

Il nous avait été facile de juger que, pour une question aussi délicate que celle de l'homme, on avait peut-être marché beaucoup trop vite, et qu'elle demandait, au contraire, plus que toute autre, des faits exacts, dont la réunion, l'ensemble, permettrait un jour de classer l'homme non plus d'une manière arbitraire, mais d'après des déductions rigoureusement tirées d'un grand nombre d'observations faites dans un but aussi philosophique que zoologique. Nous sommes loin, d'après ce que nous avons vu, d'avoir la prétention de connaître les hommes décrits par d'autres observateurs, sur celles des contrées américaines qui nous sont inconnues; nous sommes loin de vouloir décider qu'ils appartiennent positivement à telle ou telle de nos divisions, et de vouloir les faire entrer dans nos groupes, ce qui aurait le désavantage de mêler aux faits dont nous pouvons

répondre et dont l'observation nous est personnelle, des faits empruntés à des ouvrages étrangers, dont nous ne pouvons garantir l'exactitude; aussi nous sommes-nous déterminé à ne comprendre, dans le travail sur l'espèce humaine, que nous méditions depuis notre retour en France, que les *faits recueillis pendant notre voyage*, sans négliger néanmoins de suivre chacune des nations observées dans son extension accidentelle, en dehors des limites géographiques que nous avons parcourues; car une telle suite est indispensable à l'ensemble de sa description, de son histoire.

Résolu à nous borner à nos observations personnelles, nous ne pouvions cependant leur refuser un complément indispensable. Nous avons pu, sur les lieux, étudier les nations dans leur état actuel; recueillir des notions précieuses sur beaucoup de points de leur histoire, de leur état à l'époque de la conquête, de leurs migrations; mais, pour plusieurs d'entr'elles, ces renseignemens nous manquant totalement ou se trouvant altérés par les traditions, il nous devenait indispensable de relever tout ce qui a été écrit sur les premiers temps de la découverte du nouveau monde, afin de comparer

l'état primitif à l'état moderne, et de constater les modifications apportées par le contact de la civilisation; les rapports historiques qui peuvent concorder avec les monumens existans; les faits qui permettent de suivre, d'une manière certaine, les migrations lointaines des nations. Il nous devenait indispensable aussi de consulter tous les auteurs plus modernes, qui ont parlé de ces mêmes hommes, afin de détruire les idées fausses qu'ils ont pu en donner ou de les confirmer, lorsqu'ils se sont renfermés dans les limites de la vérité.

Quelqu'étendues que fussent ces recherches, nous ne nous en sommes pas effrayé : la connaissance des langues importées de notre Europe au nouveau monde, l'espagnol et le portugais, dans lesquelles sont écrits la plupart de ces ouvrages, nous facilitait ce travail; nous avions d'ailleurs rapporté d'Amérique des manuscrits historiques précieux, un grand nombre de vocabulaires et quelques-uns des principaux ouvrages des historiens espagnols; néanmoins nos recherches seraient encore restées incomplètes, si M. Ternaux Compans, auquel l'histoire américaine doit la connaissance d'une foule de documens des plus importans, n'avait

mis à notre disposition, avec une obligeance toute particulière, sa riche et précieuse collection d'ouvrages sur l'Amérique; collection réellement unique dans son genre et sans laquelle nous n'aurions pu nous procurer en France plusieurs renseignemens très-rares des 15.ᵉ, 16.ᵉ et 17.ᵉ siècles. Nous nous estimons heureux de pouvoir lui témoigner ici publiquement notre reconnaissance, tout en signalant sa bibliothèque comme indispensable à consulter pour toutes les personnes qui s'occupent de l'étude du nouveau monde. Nous devons adresser les mêmes remercîmens au savant M. Eyries, à qui la géographie est redevable de tant de publications importantes, pour la bonté avec laquelle il a bien voulu nous confier plusieurs des ouvrages de sa riche bibliothèque.

En résumé, après avoir, pendant huit années, étudié les Américains sur leur sol; après avoir coordonné, classé méthodiquement nos observations et les avoir complétées par quatre années de recherches historiques dans les auteurs anciens et modernes qui ont parlé des mêmes hommes, nous offrons comme fruit de tant d'élucubrations les faits que nous avons recueillis, avec les déductions générales que nos études

géographiques locales nous permettent d'en tirer. Si des recherches aussi délicates, aussi pénibles, apportent quelques résultats nouveaux, quelques considérations importantes; si nous indiquons un point de vue plus spécial, sous lequel on puisse envisager l'étude de l'homme; si l'ensemble de ce travail, jugé utile à la science, est accueilli avec bienveillance: heureux d'avoir osé l'entreprendre, trop payé de nos efforts, nous ne regretterons ni les fatigues, ni les veilles, ni le temps qu'il nous aura coûtés.

L'HOMME AMÉRICAIN.

PREMIÈRE PARTIE.

GÉNÉRALITÉS.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations géographiques et statistiques.

Classification.

Nous ne chercherons pas à discuter les diverses méthodes appliquées à la classification de l'homme[1] en général; car nous ne voulons nous occuper ici que de celui d'une partie de

1. En 1684, un anonyme le divise en quatre races, dans la première desquelles il réunit l'*Américain* à l'Européen, et à une petite partie des peuples de l'Asie et de l'Afrique. (Journal des savans, 1684, p. 133.)

En 1766, Linné le divise en quatre races, selon les quatre parties du monde, séparant entièrement l'*homme rouge de l'Amérique*. (*Syst. nat., ed.* 12, *Homo.*)

Gmelin, en 1788, divise l'homme, suivant sa couleur, en quatre variétés : le *blanc*, le *basané*, le *noir*, le *cuivré*,

l'Amérique long-temps soumise à nos investigations. Avant tout, néanmoins, s'il nous est per-

---

composant toutes les races américaines. (*Syst. nat., ed.* 13, *Homo.*)

Buffon forme de l'homme six variétés, et laisse les Américains entièrement séparés.

Herder suit le même système. (*Zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, t. II, p. 4 et 68.)

Pownal le divise en trois races, des trois fils de Noé. Les Américains et les Mongoles sont placés entre la race blanche et la race rouge. (*New collect. of voyages*, t. II, p. 273.)

Kant, en 1788, en fait quatre variétés d'après la couleur, l'une d'elles étant consacrée à l'*américaine cuivrée.* (Engel, *Philos. für die Welt*, t. II.)

Hunter, en 1775, divise l'homme en sept variétés, au nombre desquelles l'*américaine rouge* reste distincte. (*Disp. de hominum varietatibus*, p. 9.)

Zimmermann, en 1783, reconnaît quatre variétés dans le genre humain et réunit, dans la seconde, l'Asie boréale à l'Amérique. (*Geographische Geschichte des Menschen*, t. I.)

Meiners, en 1793, ne forme du genre humain que deux races, la belle et la laide : la première comprend la race blanche; la seconde le reste du monde. (*Grundriss der Geschichte der Menschheit.*)

Klügel ne trouve que quatre variétés : dans la première il réunit les peuples d'Asie, d'Europe, des parties septentrionales de l'Afrique et de l'Amérique. (*Encyclopädie*, t. I, p. 23.)

Blumenbach, en 1795, dans un travail important, forme

mis d'exprimer, en ce qui concerne la délimitation des êtres, une opinion fondée sur vingt

---

cinq variétés : la quatrième, composée des *Américains ferrugineux*, y est regardée comme entièrement distincte. (*De gen. hum. var. nat.*)

Lawrence, en 1822, publie un intéressant ouvrage, plein de recherches curieuses, et dans lequel il divise, comme Blumenbach, l'homme en cinq variétés, conservant les *Américains seuls* dans sa quatrième. (*Lectures on physiology, zoology and the natural history of man*, p. 488.)

Cuvier, en 1829, divise l'homme en trois races; mais laisse les Américains en dehors, sans les placer dans aucune. (Règne animal, 2.e édit., t. I, p. 84.)

M. Duméril, en 1806, sépare l'homme en six races, en ne composant la quatrième que d'Américains. (Zoologie analytique.)

Maltebrun, à qui les sciences géographiques doivent de si beaux travaux, avait, dès 1816, divisé l'homme en seize races; dans sa seizième, il laisse tous les Américains, moins ceux des parties les plus septentrionales, qu'il suppose provenir des autres continens. (Géogr. univers., Paris, 1816.)

Jusqu'alors il n'avait été question que de races, de variétés parmi les hommes, et les Américains avaient été généralement considérés comme formant une section distincte des autres; mais les coupes changent de valeur. M. Virey en forme *deux espèces*, d'après l'angle facial; dans sa première espèce viennent, comme troisième race, les *Américains* ou *race cuivreuse*.

Presque simultanément, en 1821, deux savans ont suivi,

années d'observations immédiates et de recherches relatives aux différentes branches de la zoologie maritime et terrestre; recherches poursuivies avec constance par toutes les lati-

---

dans leurs travaux, un système à peu près analogue, et qui, si l'on ne tient pas compte de la valeur des divisions, ont beaucoup de rapports avec celui de Maltebrun.

M. Bory de Saint-Vincent sépare le genre humain en *quinze espèces*. Dans sa VIe, l'*hyperboréenne*, il comprend tout le nord de l'Amérique et une partie de l'Asie russe; dans sa VIIe, la *neptunienne*, il réunit les Américains de la Californie au Chili, ainsi que les Mexicains et les Péruviens des côtes occidentales de l'Amérique, les naturels d'une partie de Madagascar et de presque toutes les îles de l'Océanie et de la Polynésie; dans sa IXe, la *colombique*, il rassemble les habitans de la Floride, les Caraïbes des Antilles, les naturels d'une partie du Mexique, de la Terre-Ferme et des Guyanes; dans sa X.^e^, l'*américaine*, il place tous les habitans de l'Amérique méridionale, moins ceux de la partie orientale et des parties déjà citées; dans sa XIe, la *patagone*, il ne conserve que les Patagons; dans sa XIVe, la *mélanienne*, viennent se ranger les habitans de la Terre-du-Feu, ceux de Diémen et de beaucoup de points, de Formose, des Philippines, des Moluques, etc. (L'Homme, *Homo*, Essai zoologique sur le genre humain.)

M. Desmoulins divise le genre humain en *seize espèces :* sa XVe, la *colombienne*, comprend les habitans de l'Amérique du Nord, de toutes les Andes, du Chili à Cumana, et de l'archipel Caraïbe; sa XVIe, l'*américaine*, comprend les Guara-

tudes et sous toutes les températures, nous commencerons par déclarer que notre conviction intime est que, *parmi les hommes, il n'y a qu'une seule et même espèce.*[1]

---

nis, les Omaguas, dans une première race; les Botocudos, les Guaïcas, dans une seconde; les Mbayas, les Charruas, dans une troisième; les Araucanos, les Puelches, les Patagons, dans une quatrième; et les Pescheraies ou les Fuégiens, dans une cinquième.

Nous n'entreprendrons point de discuter ici la valeur absolue ou comparative de ces diverses classifications, l'Amérique méridionale étant la seule partie du monde dont nous ayons bien approfondi l'étude; aussi, tout en faisant remarquer que ces divisions diffèrent en tout point des nôtres, basées sur l'observation immédiate, nous croyons devoir ajouter que, sans avoir vu de près les nations qui les composent, il était tout à fait impossible de tirer quelque parti avantageux de la multitude des écrits publiés sur les Américains par les auteurs anciens et modernes; écrits présentant souvent des contradictions qui ne sont qu'apparentes, et cette observation explique, mieux que tout ce que nous pourrions dire, les grandes dissemblances de classification.

M. Garnot, en 1837, dans son article Homme du Dictionnaire d'histoire naturelle, in-4.°, divise, comme Cuvier, les hommes en trois races, tout en réunissant les Américains à la race jaune ou mongolique.

1. Il serait trop long de développer ici ce que nous entendons par le mot *espèce :* ce point de vue sera exposé

Cette base une fois arrêtée, sans chercher comment ni d'où l'homme est venu sur les différens points qu'il habite; en le prenant tel qu'il s'y présente actuellement, ou, du moins, en ne remontant pas au-delà des limites des traditions historiques, on trouvera que les principales formes en sont plus ou moins rigoureusement circonscrites dans des bornes géographiques presque généralement admises, et qui paraissent en rapport avec les faits. En vertu de ce principe, l'homme du nouveau monde a reçu légitimement, d'après le lieu de sa demeure, le nom d'*homme américain*[1]; et, bien loin de vouloir changer cette dénomination d'une des grandes sections de l'espèce humaine, nous l'adoptons avec empressement pour celle dont nous allons nous occuper.

En parlant des Américains, presque tous les auteurs anciens et modernes ont établi, sur leur origine, quelque hypothèse plus ou moins probable; chacun d'eux, abandonnant les traditions, a, sur ce vaste sujet, donné carrière à son ima-

---

dans la zoologie de notre voyage, à chaque série d'animaux.

1. Voyez la note de la page 1.

gination, en des limites plus ou moins larges, plus ou moins rationnelles. Les uns, doués d'un génie supérieur et rassemblant les renseignemens incomplets épars dans les voyageurs, ont exposé un système qui ne manque pas de vraisemblance; tandis que les autres, au contraire, se laissant entraîner par des préoccupations religieuses peut-être trop exclusives, ont tenté d'y ramener absolument tous les faits. Nous n'entamerons pas des discussions purement gratuites; et, laissant de côté une question toujours hypothétique, indifférente aux progrès de la science, nous nous renfermerons dans le cercle de l'observation positive. D'ailleurs, pourquoi chercher au loin, pour les Américains, une origine commune, quand on voit, sur leur sol même, leurs caractères physiologiques et moraux si variés, si différens les uns des autres? Il nous semble qu'il faut s'efforcer de faire connaître les Américains, de les grouper selon leur plus ou moins d'analogie, pour constater si tous appartiennent à une même souche ou à plusieurs souches distinctes. Tel est l'objet que nous nous sommes proposé.

Surface occupée; répartition géographique.

Comme nous ne voulons parler que des peuples que nous avons vus par nous-même, nous n'examinerons que ceux qui habitent une surface comprise entre le 12.e degré de latitude sud et l'extrémité méridionale du continent américain, sur presque toute sa largeur, ne franchissant ces limites qu'autant que le peuple dont il sera question les aura lui-même franchies; car alors nous le suivrons dans ses migrations jusqu'au point où il s'est arrêté.

La superficie de l'Amérique dont nous allons étudier les habitans primitifs, peut être comparée à plus de la moitié de notre Europe : elle s'étend depuis la zone torride jusqu'aux régions glacées de la Terre-du-Feu. Sa constitution orographique l'élève du niveau de la mer aux neiges perpétuelles[1]; son sol est on ne peut plus varié dans ses formes, dans son aspect. A l'occident, une vaste chaîne de montagnes s'élève jusqu'aux nues, suit les rives du grand Océan; glacée à son extrémité méridionale, sous la zone torride,

1. Voyez, à la partie géographique de notre voyage, une description plus détaillée de cette surface.



elle offre partout les climats les plus divers : stérile, sèche et brûlante sur les pentes abruptes de son versant ouest; tempérée ou froide sur ses immenses plateaux; couverte d'une végétation active sur les pentes légèrement inclinées de son versant est. A l'orient, des collines basses, chaudes, boisées, bornées par l'océan atlantique, offrent une uniformité remarquable d'aspect, de composition, de formes. Au milieu de ces terrains si distincts, des plaines immenses, d'abord froides, arides et sèches sur les parties méridionales, puis tempérées, verdoyantes, avec un horizon sans bornes sur les Pampas; brûlantes, enfin, et couvertes de forêts, sous la zone torride... Tels sont les traits généraux de la nature dans les lieux dont nous parlons. Nous verrons plus tard l'influence qu'ils peuvent exercer sur les caractères physiques et moraux des hommes qui peuplent ces diverses parties.

Nous appelons *nation,* toute réunion d'hommes parlant une langue émanée d'une source commune, et *tribu,* toute réunion d'hommes parlant les différens dialectes dérivés de cette même langue. Nous allons énumérer les nations que nous avons observées; mais, anticipant un peu sur les faits, nous les présenterons clas-

sées méthodiquement, selon leurs *races*[1] et leurs *rameaux*[2], dont nous établirons plus tard les caractères distinctifs, d'abord pour les rendre familiers au lecteur, puis afin de simplifier les nombreuses citations spéciales ou collectives auxquelles nous oblige la nature de ces considérations générales. Nous présenterons aussi comparativement, en regard, les limites d'extension en latitude et en longitude que ces diverses nations occupaient avant la conquête ou qu'elles occupent encore aujourd'hui.

---

1. Nous appelons *race*, toute réunion de nations que rapproche l'identité de leurs caractères physiques généraux (voyez plus loin ces caractères); prenant aussi ce mot dans un sens plus restreint que les auteurs.

2. Nous appelons *rameau*, un groupe plus ou moins nombreux de nations distinctes, qui offrent, dans les races, des caractères soit physiques, soit moraux, propres à motiver ces divisions, presque toujours en rapport avec la géographie locale.

RACES.	RAMEAUX.	NOMS DES NATIONS.	LIMITES D'HABITATION DES NATIONS : en latitude australe.	LIMITES D'HABITATION DES NATIONS : en longitude ouest de Paris.
1.re Race. ANDO-PÉRUVIENNE.	1.er Rameau. Péruvien...	Quichua ou Inca.	0° au 28°	65° au 83°
		Aymara........	15° au 20°	69° au 75°
		Chango	22° au 24°	72° 30′
		Atacama........	19° au 22°	72° 30′
	2.e Rameau. Antisien....	Yuracarès......	16° au 17°	66° au 69°
		Mocéténès......	16° »	69° au 71°
		Tacana.........	13° au 15°	70° au 71°
		Maropa	13° 50′	70° »
	3.e Rameau. Araucanien.	Apolista........	15° »	71° »
		Auca ou Araucano	30° au 50°	60° au 76°
		Fuégien........	50° au 56°	68° au 77°
2.e Race. PAMPÉENNE.	1.er Rameau. Pampéen....	Patagon ou Téhuelche......	39° au 53°	65° au 74°
		Puelche........	34° au 41°	60° au 68°
		Charrua........	31° au 35°	56° au 62°
		Mbocobi ou Toba	21° au 32°	61° au 64°
		Mataguayo......	22° au 28°	63° au 65°
		Abipones.......	28° au 30°	61° au 64°
		Lengua	27° »	62° »
	2.e Rameau. Chiquitéen..	Samucu........	18° au 20°	60° au 62°
		Chiquito	16° au 18°	60° au 64°
		Saravéca.......	16° »	62° »
		Otukè	17° »	60° »
		Curuminaca	16° »	62° »
		Covaréca.......	17° »	61° »
		Curavès........	19° »	60° »
		Tapiis..........	18° »	60° »
		Curucanéca.....	16° »	62° »
		Païconéca	16° »	63° au 64°
		Corabéca.......	18° »	62° »
	3.e Rameau. Moxéen....	Moxos	13° au 16°	64° au 69°
		Chapacura......	15° »	64° au 65°
		Itonama........	13° au 14°	65° au 67°
		Canichana......	13° au 14°	67° au 68°
		Movima........	14° »	68° au 69°
		Cayuvava.......	12° au 13°	68° »
		Pacaguara......	10° »	67° au 68°
		Iténès.........	12° au 13°	67° au 68°
3.e Race. BRASILIO-GUARANIENNE....		Guarani........	du 34° de l. a. au 14° de l. b.	37° au 64°
		Botocudo.......	18° au 20°	43° »

Ainsi tous les Américains que nous avons observés se groupent en *trois* races, divisées en *trente-neuf* nations distinctes. On trouvera peut-être ce nombre peu élevé comparativement à la surface signalée, surtout en le rapprochant des cartes géographiques, hérissées de noms que les copistes reproduisent sans critique; mais, comme on pourra le voir à l'article particulier de chaque nation, nous en avons discuté la synonymie avec le plus grand soin, et nos trente-neuf nations sont, parmi des centaines d'autres, les seules qui ne se soient pas évanouies devant une sévère comparaison des idiomes. Telles d'entr'elles, par exemple, renferment jusqu'à près de cent[1] des dénominations citées par les auteurs anciens et modernes, qui, en se copiant, les dénaturaient chaque jour, et formaient de

---

1. Voyez, par exemple, la synonymie des Guaranis et celle des Chiquitos, aux articles spéciaux sur ces deux nations. De tout temps on a grossi le nombre des nations barbares; l'Europe ancienne nous en offre elle-même un exemple. Aussi M. W. Edwards, dans ses curieuses recherches (*Des caractères physiologiques des races humaines*, p. 39), a-t-il dit avec raison : « La longue liste de ces peuples effraie l'imagina« tion. Il semblerait que tout ce vaste territoire dût à peine « leur suffire, quand même ils l'auraient occupé seuls. »

nouveaux mots; ou bien chaque voyageur écrivait, selon le génie de sa langue, le même nom de diverses manières, qui, pour le compilateur, devenaient autant de nations distinctes. Il était bien temps que cet abus cessât; car il rendait impossible toutes considérations consciencieuses sur les Américains à quiconque ne parcourait pas les lieux. Nous avons tâché de réduire cette exubérance de mots, pour toutes les parties que nous avons visitées, et la suppression raisonnée de tant de nations purement nominales n'a pas été la partie la moins difficile, la moins fatigante de la tâche que nous nous sommes imposée; mais si, comme nous l'espérons, nous avons réussi à simplifier les travaux de nos successeurs sur l'espèce humaine; si nous avons, sous ce point de vue, rendu quelques services aux anthropologistes, nous aurons atteint notre but et nous nous reposerons, heureux d'avoir rempli un devoir que la conscience du succès obtenu changera pour nous dès-lors en plaisir.

Les dénominations collectives que nous employons sont toutes dérivées des divisions géographiques ou territoriales les plus connues, les plus usitées dans le pays et sur les cartes; celles des nations n'ont rien d'étranger à l'Amérique.

Nous nous sommes bien gardé de changer, de dénaturer même un seul nom; car ce n'est point en en créant de nouveaux qu'on sert la science: ceux que nous donnons sont les plus connus dans le pays et appartiennent, presque tous, aux langues mêmes des nations, ce qu'au reste nous avons expliqué à l'article particulier de chacune d'elles.

Voulons-nous étudier la répartition de ces nations sur le sol américain, et surtout les modifications, les changemens opérés depuis la conquête jusqu'à l'état actuel des choses? Nous trouverons qu'à l'arrivée des Européens:

1.° Une seule nation, celle des Guaranis, divisée en tribus nombreuses, mais ennemies, occupait presque tout le littoral de l'océan atlantique, depuis le 32.e degré de latitude australe jusqu'aux Antilles[1], où, sous le nom de Caraïbes (Caribes), elle subjugua une partie des habitans primitifs, et s'étendit jusqu'au pied des Andes péruviennes[2], enclavant un grand nombre de petites nations distinctes;

1. Voyez ce que nous avons dit à cet égard, article Guarani.

2. C'est là que nous avons trouvé les Sirionos, les Guarayos et les Chiriguanos. (Voyez ces tribus à l'article Guarani.)

2.° Sur la chaîne des Andes, sur ses versans, sur le littoral du grand Océan, une monarchie puissante, celle des Incas ou Quichuas, tenait assujettis tous les peuples montagnards, depuis le Chili jusqu'à Quito, sans descendre jamais dans les plaines orientales; laissant néanmoins libres encore, à son extrémité méridionale, les Araucanos guerriers et les Fuégiens pêcheurs;

3.° Entre ces deux premières nations, au sein des plaines, d'abord au Sud, les Patagons, les Puelches, les Charruas, les Mbocobis, occupaient une assez grande surface de ces terrains uniformes et horizontaux; mais, marchons-nous vers le Nord? nous avançons-nous jusqu'aux petites collines boisées de Chiquitos ou vers les plaines inondées de Moxos? au lieu de grandes nations, s'offrent à nos yeux des peuples disséminés au sein des bois et on ne peut plus multipliés, ayant chacun un langage particulier; ce sont nos Chiquitéens, nos Moxéens;

4.° Passons-nous au point de contact des plaines avec les montagnes, sur le versant oriental des Andes? de petites nations, plus réduites encore, chacune dans son ravin, sur le bord de sa rivière, séparée de toutes les autres par des forêts impénétrables ou par des montagnes

presqu'inaccessibles, forment les élémens constitutifs de notre rameau antisien.[1]

Tel était le terrain occupé par chacune des nations, lors de l'arrivée des Espagnols et des Portugais.

Voyons maintenant les modifications qui ont eu lieu depuis cette époque jusqu'à nos jours. Les Caribes des Antilles furent bientôt détruits par les Espagnols; les Guaranis du Brésil, combattus, vendus, soumis par les Portugais: quelques tribus, pour fuir les conquérans, s'enfoncèrent dans l'intérieur; d'autres formèrent des villages, en se livrant aux étrangers; mais la nation resta sur son sol primitif, et l'on retrouve aujourd'hui partout des Guaranis ou du moins leur langue, parlée dans tout le Brésil. Soumis par les Espagnols, d'autres Guaranis constituèrent les Missions du Paraguay et subsistent encore sur leur sol natal. Les Incas, les Aymaras, réduits au joug espagnol et au christianisme, n'ont pas changé d'habitation; les fiers Araucanos se sont éloignés des colonies espagnoles du Chili, en passant au Sud et dans les

1. Voyez, pour cet ensemble de répartition, notre carte explicative et pour les détails, les descriptions spéciales.



Pampas, pour conserver leur indépendance; les Fuégiens sont restés sur leurs rochers glacés; les Patagons sur leurs plaines arides; les Puelches ont abandonné les rives de la Plata, pour vivre dans les Pampas du Sud; les Charruas ont été chassés de la province d'Entre-Rios et de la Banda oriental, dont ils n'occupent plus que les points les plus septentrionaux; les Mbocobis, les Lenguas, n'ont pas changé d'asyle. Les nations des rameaux chiquitéen et moxéen se sont assujetties au christianisme, chacune sur le sol où elle vivait primitivement. Les nations du rameau antisien n'ont point quitté leur demeure: les unes devenant chrétiennes, les autres restant sauvages où les Espagnols les avaient trouvées. Il ne s'est donc opéré que de bien légers changemens dans l'habitation des Américains; et, sauf le voisinage des grandes villes, où les nations se sont fondues dans la population, par le mélange, quand l'indépendance de leur caractère ne les a pas fait s'éloigner, l'Amérique en présente, à peu de chose près, la même distribution qu'au temps de la conquête[1]; le nombre des individus a seul changé.

1. Il paraît que, sur l'ancien continent, les choses se sont passées de même. Voyez Desmoulins (*Histoire naturelle des*

Si, d'après l'étendue comparative du terrain que chaque nation habitait sur le sol américain, nous voulons fixer l'ordre où toutes s'y trouvent, en commençant par celle qui couvre une plus grande surface, nous reconnaissons que le premier rang n'appartient ni à la plus civilisée, ni à celle qui eut un gouvernement établi, mais à la nation des Guaranis, divisée en tribus indépendantes, pour ainsi dire encore à l'état sauvage. La seconde, dans ce système, est celle des Quichuas civilisés du sommet des Andes; la troisième, celle des Araucanos; la quatrième, celle des Patagons; la cinquième, celle des Mbocobis; la sixième, celle des Aymaras; la septième, celle des Puelches; la huitième, celle des Charruas; la neuvième, celle des Fuégiens; la dixième, celle des Chiquitos, la onzième, celle des Moxos; reste, enfin, une multitude de petites nations très-limitées. Nous trouvons aussi que l'extension du terrain occupé par chacune des nations est loin d'être en rapport avec la population, mais elle l'est tou-

---

races humaines, Paris, 1826, p. 153), et surtout les savantes recherches de M. W. Edwards (*Des caractères physiologiques des races humaines*). Ce dernier écrivain a retrouvé, en Europe, tous les peuples qui l'habitaient anciennement.

jours avec le genre de vie, avec la nature du sol : un peuple chasseur a besoin, pour vivre, d'une plus grande surface que celui qui se livre à l'agriculture; car, obligé de poursuivre le gibier, il se divise par familles; il devient ambulant, il occupe une superficie d'autant plus vaste que le terrain qu'il habite est plus stérile, comme on le voit chez les Patagons, chez les Puelches, chez les Charruas, chez les autres nations du sud des Pampas.

La nature des terrains exerce une influence plus ou moins puissante sur l'extension plus ou moins grande dont une nation a besoin pour y vivre : les plateaux des Andes, par leurs animaux bientôt soumis à la domesticité, par les plantes qu'on y cultive, devaient offrir le plus de ressources à l'homme; aussi est-ce là que le plus grand nombre d'habitans occupe la plus petite surface. Les provinces de Moxos, de Chiquitos, tout le Brésil, à cause des vastes forêts qui les ombragent, des nombreuses rivières qui les arrosent, devaient être habités par des hommes à la fois agriculteurs, chasseurs, pêcheurs; aussi ces régions ne sont-elles que médiocrement peuplées, tandis que les Pampas, dont la stérilité rend la culture impossible,

ne sont habitées que par de petites nations occupant des surfaces d'une immense étendue.[1] Sur les montagnes, où rien n'empêche les peuples de communiquer entr'eux, on trouve de grandes nations, comme les Quichuas, les Araucanos, les Aymaras; dans les plaines découvertes, l'homme peut encore se rapprocher de son semblable; mais, au sein des forêts, la nature même de son genre de vie le maintient dans l'isolement; et là, plus que partout ailleurs, il se divise en une multitude de nations distinctes.

L'Américain habite toutes les régions, toutes les hauteurs; ainsi, sa demeure est indifféremment établie soit aux extrémités glacées du continent, soit sous la zone torride, depuis le niveau de la mer jusqu'à une élévation de 4,800 mètres au-dessus (presqu'au niveau du Mont-Blanc). Nous verrons plus tard les modifications que ces différences d'habitation apportent aux caractères physiologiques et aux mœurs.

Migrations.

Passons maintenant aux migrations des nations; cherchons quelles circonstances rendent

1. Voyez, à la population, les rapports comparatifs du nombre des individus à la surface.

possibles, quels motifs déterminent celles dont on peut suivre les traces.

L'homme que la nature a fait naître au sein d'épaisses forêts horizontales, est borné de toutes parts; il ne saurait se peindre des régions lointaines; aussi reste-t-il, presque toujours, stationnaire dans un cercle limité. Nous croyons que quatre circonstances locales distinctes, en révélant à un peuple l'étendue du sol qu'il habite, peuvent l'engager à voyager. 1.° Le littoral de la mer, dont le vaste horizon lui montre sans cesse des terres nouvelles : en effet, à peine a-t-il doublé un cap, qu'il en découvre un nouveau, et l'éloignement même de cette terre, qu'il distingue à peine, lui inspire le désir de la connaître. 2.° Le cours d'un fleuve qui, par le volume de ses eaux, lui fait soupçonner l'immense extension d'une contrée inconnue, dont il poursuit la recherche et la découverte, soit qu'il monte, soit qu'il descende le canal naturel qui la parcourt. 3.° Une plaine qu'il franchit facilement et qui lui permet d'apercevoir au loin des collines, annonçant un pays nouveau. 4.° Enfin, les plateaux des pays montueux, couverts d'aspérités, qui, dans un sens vertical, doivent produire le même effet que

les caps du littoral dans le sens contraire : chaque crête, par le spectacle qu'elle lui présente, le porte à désirer de gravir son faîte, pour découvrir ce qui se montre à lui de l'autre côté, et lui donnera l'envie de tenter une exploration nouvelle.

Le motif des migrations est toujours en rapport avec le degré de civilisation, avec les mœurs des peuples ; aussi les Quichuas civilisés avaient-ils un motif religieux : c'étaient des barbares qu'il fallait amener au culte du soleil, qu'il fallait faire participer aux bienfaits d'une loi commune ; mais, chez les autres peuples américains, le même motif n'existait pas ; car ils ne formaient pas de corps de nation, et leur religion, toujours des plus tolérante, ne les portait point au prosélytisme. C'étaient alors, pour le chasseur, l'espoir de trouver plus loin une contrée plus abondante en gibier ; pour le pêcheur, une baie plus poissonneuse ; pour les guerriers, pour les Guaranis surtout, l'espoir de montrer leur courage, le désir de conquérir de nouvelles compagnes, dont la possession était un honneur.

Les trois nations chez lesquelles il y eut des migrations sont : la quichua, la guarani, l'arau-

cana. On voit la première partir avec Manco-capac, du lac de Titicaca, marcher vers le Nord jusqu'au Cuzco[1]; puis de là rayonner, toujours dans un esprit de conquête, vers le Nord jusqu'à Quito; vers le Sud jusqu'au Chili, en suivant soit les plateaux des Andes, soit le littoral de la mer[2]. La guarani côtoie les rivages de la mer, en marchant vers le Nord : ses hordes sauvages et guerrières s'avancent jusqu'aux Antilles, sous le nom de Caribes; sous ce même nom, elles remontent, en marchant vers l'Ouest, l'Orénoque, l'Amazone et leurs affluens[3]. D'un autre côté, les Guaranis du Paraguay suivent le Parana et le descendent vers le Sud, jusqu'à Buenos-Ayres, tandis qu'à une époque connue (1541), on les voit, en grand nombre, abandonner le Paraguay, se diriger au Nord-Ouest, traverser les plaines du Chaco, et venir se fixer au pied oriental des Andes boliviennes, où ils sont restés sous le nom de Chiriguanos. Parmi les Araucanos, il n'y a eu que des migrations

1. Voyez le travail spécial sur cette nation.

2. L'expédition au Chili de l'Inca Yupanqui; Garcilaso, *Comentario real de los Incas, lib. VII, cap. XVIII, p. 246.*

3. Voyez nos détails spéciaux aux Guaranis, dans lesquels nous nous sommes étendu à ce sujet.

partielles et momentanées de l'Ouest à l'Est, c'est-à-dire des montagnes des Andes vers les plaines; ainsi, d'après nos recherches, la direction des migrations aurait, dans l'Amérique méridionale, rayonné toujours d'un centre à divers points; car les Quichuas se sont au moins autant avancés vers le Nord que vers le Sud. Seulement les Guaranis, si l'on considère le tropique du Capricorne comme leur berceau, auraient porté du Sud au Nord leurs migrations générales.

Population.

On sait combien d'obstacles éprouve l'opération d'un bon recensement même au milieu de nos pays civilisés; aussi croira-t-on sans peine que ces difficultés augmentent encore en Amérique, parmi des hordes sauvages; c'est pour cela qu'on n'a réellement, jusqu'à ce jour, rien publié de positif sur la population de ce continent, envisagée seulement sous le point de vue du nombre des indigènes purs. Il en résulte que, dans le monde, on se figure, le plus souvent, que les Américains de la partie méridionale ont, pour ainsi dire, disparu de leur sol natal, et qu'il n'existe plus que quelques

lambeaux épars de la population première, relégués loin des colonies existantes, formées par les Européens. Nous dirons plus.... Personne, faute de renseignemens, n'aurait pu entreprendre un travail semblable; et nous-même, qui vivions sur les lieux, c'est seulement par une grande persévérance, aidée du concours de circonstances des plus favorables, que, pendant un séjour de huit années au milieu de ces nations, nous avons obtenu des chiffres que la correspondance ne nous aurait jamais procurés, parce que les gouvernemens américains actuels répugnent à les faire connaître. Néanmoins, en présentant, dans le tableau suivant, le nombre des individus par nations, par rameaux, par races, nous n'avons pas la prétention d'être complet. Nous désirons qu'on voie dans ces résultats seulement des données recueillies par nous avec le plus grand soin.[1]

1. Nous avons indiqué, à la description de chaque nation, les sources auxquelles nous avons puisé ces renseignemens; nous en avons discuté la valeur. On trouvera peut-être que nous avons eu tort d'accuser, pour chaque nation, jusqu'aux fractions rencontrées dans les recensemens qui nous ont servi de base; mais nous croyons qu'en arrondissant ces nombres, nous nous serions encore plus éloigné de la vérité; car alors il y aurait eu de l'arbitraire.



RACES.	RAMEAUX.	NOMS DES NATIONS.	NOMBRE DES INDIVIDUS par nations.	par rameaux.	par races.
ANDO-PÉRUVIENNE.	PÉRUVIEN.	Quichua ou Inca.	934,707		
		Aymara........	372,397		
		Chango........	1,000	1,315,452	
		Atacama.......	7,348		
	ANTISIEN.	Yuracarès......	1,337		
		Mocéténès......	2,400		1,364,009
		Tacana.........	6,304	14,557	
		Maropa........	900		
		Apolista........	3,616		
	ARAUCANIEN.	Auca ou Araucano	30,000	34,000	
		Fuégien........	4,000		
PAMPÉENNE.	PAMPÉEN.	Patagon ou Téhuelche......	10,000		
		Puelche........	600		
		Charrua........	1,500	32,500	
		Mbocobi ou Toba	14,000		
		Mataguayo......	6,000		
		Abipones.......	100		
		Lengua........	300		
	CHIQUITÉEN.	Samucu........	2,250		
		Chiquito.......	14,925		
		Saravéca.......	350		
		Otukè.........	150		
		Curuminaca.....	150		
		Covaréca.......	150	19,235	78,982
		Curavès........	150		
		Tapiis.........	50		
		Curucanéca.....	50		
		Paiconéca......	910		
		Corabéca.......	100		
	MOXÉEN.	Moxos.........	13,620		
		Chapacura......	1,350		
		Itonama........	4,815		
		Canichana......	1,939		
		Movima........	1,238	27,247	
		Cayuvava.......	2,073		
		Pacaguara......	1,012		
		Iténès.........	1,200		
BRASILIO-GUARANIENNE		Guarani........	238,136	....	
		Botocudo.......	4,000		242,136
				TOTAL.......	1,685,127

Sans sortir du cercle des nations qui font l'objet de ce travail, nous avons encore trouvé le chiffre de 1,685,127 pour total des individus qui les composent actuellement. Que serait-ce si nous y avions toujours pu joindre celui du produit des mélanges, quand la seule nation quichua nous présente 458,572 métis, et celle des Aymaras 188,237? Ces deux nations réunies offriraient donc un effectif de 646,809 individus, plus ou moins mélangés du sang espagnol; et si nous les ajoutions aux individus purs de race, nous trouverions encore sur les lieux dont nous nous occupons, une somme de 2,331,936 individus : cette somme prouvera que les Américains ne sont pas encore près de s'éteindre, et qu'il faudra bien quelques siècles avant qu'ils se soient entièrement fondus dans la population générale.

Si nous reprenons ces calculs, en divisant les individus en deux séries, composées, l'une de ceux qui se sont rangés au christianisme, l'autre de ceux qui vivent encore dans l'état sauvage, ce que nous avons toujours fait pour chaque nation, nous trouvons, par rameau, les résultats suivans :

	Individus chrétiens.	Individus sauvages.
Rameau péruvien.	1,315,452	»
Rameau antisien	11,857	2,700
Rameau araucanien.	»	34,000
Rameau pampéen.	100	32,400
Rameau chiquitéen.	17,735	1,500
Rameau moxéen	23,750	3,497
Race brasilio-guaranienne .	222,036	20,100
Total	1,590,930	94,197

Ainsi donc, sur la surface que nous avons explorée, il se trouverait 1,590,930 Américains purs réduits au christianisme, et il en resterait à peu peu près 94,197, encore à leur état primitif : nous disons, à peu près, parce qu'afin de n'être pas taxé d'exagération, nous tenons toutes les sommes approximatives plutôt un peu au-dessous qu'au-dessus de la vérité. De la comparaison de ces sommes, bien qu'elles ne paraissent avoir, au premier abord, aucune portée philosophique, on peut tirer des conséquences de la plus haute importance, pour les rapports physiologiques et moraux des Américains, en les considérant par nations, par rameaux; car on sera forcé de reconnaître : 1.° qu'elle est tout à fait en faveur des divisions que nous avons établies seulement d'après les

caractères physiologiques, puisque chaque rameau est presqu'entièrement ou chrétien ou sauvage; 2.° qu'elle prouve que les caractères physiologiques sont en rapport avec les dispositions morales; 3.° que la soumission facile des indigènes américains aux conquérans du nouveau monde tenait plus à ces dispositions morales qui leur sont naturelles, qu'à la seule bravoure de ceux-ci, puisque les nations qui leur ont résisté au temps de la conquête, sont encore libres, tandis que celles qui les reçurent en amis sont toutes soumises.

En considérant séparément chaque race, chaque rameau, sous ce point de vue, nous voyons le rameau des Péruviens entièrement soumis; dans le rameau des Antisiens, les parties de nations qui ne l'ont pas été sont celles que des difficultés locales ne permettaient pas d'atteindre facilement; car elles n'ont jamais résisté; tandis que celui des Araucaniens s'est laissé décimer plutôt que de se plier aux exigences européennes. Il est à remarquer que le seul rameau de la race péruvienne qui ait bravé l'effort des armes espagnoles, habite les parties les plus méridionales du continent. Voyons maintenant s'il en sera de même dans notre race

pampéenne. Le rameau pampéen, le plus méridional des trois, offre absolument les mêmes résultats que les Araucaniens. Là nul n'est chrétien, tous sont encore libres; tandis que chez les Chiquitéens, chez les Moxéens, tous ceux qui n'ont pas cédé au seul zèle des missionnaires, ont dû le maintien de leur indépendance à leur éloignement des lieux où se prêchait le christianisme. D'un autre côté, l'on a vu tous les Guaranis, même les plus méridionaux, se soumettre aveuglément au joug qu'on leur imposait dans les parties sud de leurs limites; et s'ils ne se sont pas convertis au christianisme vers le nord (les Chiriguanos de Bolivia), du moins ils sont toujours amis des colons européens.

De tous les faits qui précèdent nous croyons pouvoir conclure, malgré quelques apparences contraires, que l'influence de la température sur le plus ou moins de docilité de l'homme américain a moins agi sur lui que ses dispositions morales naturelles. Tous les peuples des parties les plus méridionales du continent d'Amérique, depuis le 34.e degré de latitude sud jusqu'à son extrémité, ne se sont, il est vrai, jamais soumis; mais ceux des plaines chaudes du Chaco, comprises entre le 20.e et le 32.^e^

degré de latitude, sont toujours restés indépendans, malgré les nombreuses tentatives faites pour les soumettre ; tandis que les Quichuas et les Aymaras, que les plateaux élevés qu'ils habitent peuvent faire regarder comme des habitans de régions tempérées et même froides, se sont livrés aux Espagnols, dès que ces derniers ont paru.

Les nations, considérées dans leur importance relative sous le rapport du nombre total actuel des hommes qui les composent, doivent occuper l'ordre suivant, que nous comparons à leur ordre selon la superficie occupée.

NUMÉROS D'ORDRE selon la population.	NOMS DES NATIONS.	POPULATION.	NUMÉROS D'ORDRE selon l'étendue de terrain occupé.
1	Quichua ou Inca......	934,707	2
2	Guarani.............	238,136	1
3	Aymara..............	372,397	6
4	Auca ou Araucano....	30,000	3
5	Chiquito............	14,825	10
6	Mbocobi ou Tobas....	14,000	5
7	Moxos...............	13,620	11
8	Patagon ou Téhuelche.	10,000	4
9	Atacama.............	7,348	= [1]
10	Tacana..............	6,304	=
11	Mataguayo...........	6,000	=
12	Itonama.............	4,815	=

1. Les nations laissées sans numéro d'ordre sont celles qui occupent une portion de terrain trop petite pour devoir se placer parmi les onze que nous avons fait figurer dans notre première comparaison. Voyez page 18.

Ce tableau présente des différences énormes, qui prouvent que la surface est loin d'être en rapport avec la population qui l'habite; ce qui tient à deux causes principales : d'abord à la nature du terrain, comme nous l'avons dit, puis au genre de vie des habitans, comme nous le verrons plus tard.

Afin qu'on puisse juger, par des chiffres, des rapports de la population à la surface par lieues carrées de 25 au degré, selon la nature du terrain et selon les mœurs des habitans, voici les résultats obtenus pour ceux des peuples que leur position actuelle permet de présenter en tableau[1]:

1. Nous ne pouvons, dans ces calculs, arriver à quelque justesse qu'en prenant pour terme de comparaison les seuls rameaux ou les seules nations qui habitent des circonscriptions déterminées; car, dès que les populations sont mélangées de blancs, les rapports des nations pures avec la surface cessent d'être exacts. Nos rameaux chiquitéen, moxéen et la nation patagone remplissent, à cet égard, toutes les conditions voulues. Quant à la nation Aymara, comme son territoire est aussi occupé par beaucoup d'Européens et de métis, nous avons dû prendre pour base, non celui des Indiens de race pure, mais la population entière des quatre départemens de la Paz, d'Oruro, de Puno et d'Aréquipa, ainsi que leur surface; car il est évident que les colons n'ont pas changé les ressources locales, ni le genre de vie propre aux montagnes.

NATIONS ou RAMEAUX.	NATURE DES TERRAINS qu'ils habitent.	MŒURS DES HABITANS.	SUPERFICIE HABITÉE en lieues carrées de 25 au degré.	POPULATION.	HABITANS par lieue carrée. [1]
Rameau Chiquitéen.	Collines boisées et chaudes.	Chasseurs, agriculteurs.	7,500	19,135	2
Rameau Moxéen...	Plaines et bois inondés et chauds.	Agriculteurs, chasseurs, pêcheurs.	8,125	27,247	3
Nation Patagone...	Plaines arides, sèches et froides.	Chasseurs.	28,750	10,000	0 1 homme par 3 lieues
Nation Aymara.....	Montagnes élevées, sèches, tempérées ou froides.	Pasteurs, agriculteurs.	11,250	777,988	69 [2]

1. Nous n'avons pas cru devoir faire entrer les fractions dans ce tableau; aussi avons-nous pris le terme le plus près de la vérité.

2. Il y a loin encore de là à la population de l'Europe, qui, selon M. Quetelet (*Sur l'homme*, etc., t. I, p. 282), est de 1062 pour la France; et suivant M. Moreau de Jonnès, de 1200, d'après ce qu'il a bien voulu nous communiquer verbalement.

On voit que, favorisé par les circonstances, nous pouvons mettre en regard des surfaces de terrains placées dans des conditions tout à fait différentes de température, de latitude, d'élévation, de nature, et des hommes dont les mœurs sont tout à fait distinctes; aussi croyons-nous que cette comparaison offrira de l'intérêt, surtout lorsqu'on la rapprochera des résultats obtenus en Europe[1]. Notre tableau démontrera que la partie de l'Amérique où le nombre de la population se trouve le plus élevé, est précisément celle où les peuples étaient les plus civilisés, et chez lesquels l'agriculture avait fait le plus de progrès; qu'au contraire, celles où l'homme n'avait d'autre industrie que la chasse, restaient au-dessous de tout ce que l'on connaissait. Il démontre, enfin, que la surface habitée par les indigènes qui joignent l'agriculture à la chasse, quoique relativement bien

---

1. Dans les Pays-Bas, 1829 habitans par lieue carrée de 25 au degré.

En Angleterre,	1457	—	—
En Espagne,	641	—	—
En Suède et Norwège,	82	—	—

D'après le tableau présenté par M. Quetelet (*Sur l'homme et le développement de ses facultés*), t. I, p. 282; Paris, 1835.

plus étendue que celle qu'occupent les peuples seulement agriculteurs, ne saurait être en rien comparée à celle où résident les peuples purement chasseurs, surtout lorsque le terrain, par sa nature, en est sec et stérile, comme celui des Patagons.

Mouvement de la population et statistique de la race américaine.

Jusqu'à ce jour on n'avait jamais pu obtenir de données précises sur la population purement américaine; aucune des parties connues du nouveau monde n'avait même encore offert les circonstances favorables nécessaires à la réunion des élémens d'un bon travail sur cet objet. Pour étudier utilement les indigènes sous le rapport de leur statistique, il fallait qu'ils se présentassent sans mélange, tout en dépendant d'un gouvernement quelconque, qui rendît possible l'obtention de renseignemens positifs. Aucun point ne nous offrait, sous ce rapport, autant de garanties que les anciennes Missions des Jésuites des provinces de Moxos et de Chiquitos, situées au centre de l'Amérique, sous la zone torride; là seulement une population pure-

ment américaine était soumise à la république de Bolivia. Frappé de ce fait, nous avons cherché à faire, de ces deux provinces, le centre de nos observations spéciales sur les mouvemens de la population, comme sur tout ce qui concernait la statistique des aborigènes. Secondé, dans nos recherches, par les curés et par les gouverneurs[1], nous croyons pouvoir présenter comme sûres les données qui suivent, car nous les avons exactement relevées sur les registres des curés; et le gouvernement des Jésuites, perpétué par les employés actuels, maintient une police trop scrupuleuse, qu'exercent les Indiens eux-mêmes, pour qu'une seule naissance, un seul décès puisse être ignoré d'eux. Les résultats que nous allons faire connaître ne sont basés, il est vrai, que sur une population peu nombreuse, puisqu'elle ne s'élève pas au-dessus de 38,197 ames, distribuée entre deux provinces: l'une, celle de Chiquitos, couverte de forêts et composée de collines granitiques; l'autre, celle

1. C'est surtout à l'amitié de M. Marcelino de la Peña que nous avons dû l'avantage d'obtenir ces renseignemens, qu'on ne pourrait certainement pas recueillir avec autant d'exactitude, même dans les parties civilisées des républiques américaines.

de Moxos, presque dénuée d'arbres, formée exclusivement de plaines humides, inondées une partie de l'année. Mais, sans être peut-être basés sur une population assez nombreuse pour fixer définitivement l'opinion sur l'objet qu'ils concernent, nous en sommes bien convaincu, ces résultats offrent des observations intéressantes pour la statistique comparative des lieux; et l'anthropologiste, en les consultant, pourra déjà s'assurer si les choses se passent parmi des hommes de races différentes et presque sauvages, comme sous nos yeux, au sein de la civilisation européenne.

Nous commencerons par faire connaître les élémens de la population des deux provinces qui vont nous occuper.

Population indigène de la province de Chiquitos en 1830.[1]

NOMS DES MISSIONS.	MASCULINE.					FÉMININE.					TOTAL de la population.
	Au-dessous de 3 ans.	De 3 à 14 ans.	Mariés.	Veufs.	Total.	Au-dessous de 3 ans.	De 3 à 12 ans.	Mariées.	Veuves	Total.	
San-Xavier....	29	60	340	53	482	23	52	340	49	464	946
Concepcion....	173	235	679	59	1,146	162	189	679	73	1,103	2,249
San-Ignacio....	460	181	782	136	1,559	414	79	782	100	1,375	2,934
San-Miguel....	212	214	800	27	1,253	297	143	800	17	1,257	2,510
Santa-Ana.....	190	54	131	49	424	140	49	131	54	374	798
San-Rafael....	223	69	299	45	636	77	23	299	14	413	1,049
San-Jose......	291	119	555	24	989	232	102	555	32	921	1,910
San-Juan......	180	54	200	5	439	160	40	200	40	440	879
Santiago......	230	86	288	16	620	243	42	288	41	614	1,234
Santo-Corazon.	156	37	215	9	417	128	38	215	7	388	805
Totaux....	2,144	1,109	4,289	423	7,965	1,876	757	4,289	427	7,349	15,314

1. Les différences de chiffre qu'on remarque entre ces sommes et celles de la population du rameau chiquitéen, tiennent à ce que, dans les sommes des rameaux, les Chapacuras, par leurs caractères, ont été portés aux Moxéens.

Population indigène de la province de Moxos en 1831.[1]

NOMS DES MISSIONS.	MASCULINE. Au-dessous de 14 ans.	Mariés.	Veufs.	TOTAL.	FÉMININE. Au-dessous de 12 ans.	Mariées.	Veuves.	TOTAL.	TOTAL de la population.
Loreto	453	494	81	1,028	471	494	21	986	2,014
Trinidad..........	672	658	54	1,384	597	658	6	1,261	2,645
San-Xavier........	292	371	5	668	315	371	35	721	1,389
San-Pedro	328	420	56	804	329	420	23	772	1,576
San-Ignacio	414	514	37	965	381	514	88	983	1,948
Santa-Ana	255	300	16	571	268	300	17	585	1,156
Reyes.............	192	266	2	460	120	266	54	440	900
Ecsaltacion........	461	473	19	953	583	473	64	1,120	2,073
San-Ramon.......	550	443	65	1,058	373	443	19	835	1,893
San-Joaquin......	137	194	5	336	147	194	13	354	690
Magdalena........	672	658	54	1,384	621	658	6	1,285	2,669
Concepcion	606	682	37	1,325	882	682	144	1,708	3,033
Carmen	165	235	3	403	216	235	43	494	897
TOTAUX....	5,197	5,708	434	11,339	5,303	5,708	533	11,544	22,883

1. Les différences qu'on pourra remarquer entre le total de la population de Moxos et celui de notre rameau moxéen, tiennent à ce que, dans ce tableau-ci, nous plaçons les Maropas de Reyes, qui appartiennent au rameau antisien, et à ce que la population des Chapacuras n'est ici que celle de Moxos, et non celle de Concepcion de Chiquitos réunie, comme nous l'avons fait dans le tableau des Moxéens.

Avant de chercher à établir aucune comparaison, nous devons expliquer pourquoi, au-dessus de quatorze ans chez les hommes, et de douze chez les femmes, nous n'avons plus d'individus non mariés. Cette singularité tient à la coutume établie depuis le temps des Jésuites, de marier souvent une jeune fille à l'âge de dix ans et les jeunes gens dès l'âge de treize. Cette coutume est tellement outrée, qu'on nous a montré un veuf de douze ans et une veuve de dix ; et, au-dessus de cet âge, il n'y a, dans chaque Mission, que très-rarement des individus non mariés ou veufs.

Il résulte des tableaux qui précèdent, que les rapports suivans existent entre la population mariée et non mariée, comparée au total de la population dans chaque province.

PROVINCES.	INDIVIDUS NON MARIÉS.	INDIVIDUS MARIÉS.	EXCÉDANT EN FAVEUR DES MARIÉS.
CHIQUITOS....	5,886	9,428	3,542 [1]
MOXOS.......	10,500	12,383	1,883

1. Il est curieux de comparer ces résultats avec ceux que présente l'Europe. Voyez à cet égard les savans travaux de M. Quetelet, *Sur l'homme et le développement de ses*

Ainsi, à Chiquitos, sur une population de 15,314 ames, le nombre des mariés l'emporterait de 3,542 sur le nombre de ceux qui ne le sont pas; tandis qu'à Moxos, sur une population totale de 22,883 ames, l'excédant en faveur des mariés serait de 1,883, ce qui est loin d'être en rapport; mais on peut s'expliquer ce fait par la circonstance que, dans la province de Moxos, il meurt, avant quinze ans, beaucoup plus de garçons que de filles, comme on pourra le voir par le tableau des décès, ce qui probablement oblige beaucoup de jeunes filles à retarder leur mariage, en empêchant aussi les veuves de se remarier. Cette observation paraît d'autant mieux fondée, qu'en comparant la population masculine de Chiquitos avec la population féminine de cette même province, on y trouvera un excédant de 616, en faveur des hommes, tandis qu'à Moxos cet excédant est de 205, en faveur des femmes.

---

facultés, t. I, p. 297, dans lesquels il démontre que les deux tiers de la population se composent de célibataires et l'autre tiers de mariés ou de veufs.

MOUVEMENT de la population indigène des provinces de Chiquitos et Moxos, république de Bolivia, pendant les années 1828, 1829, 1830.

PROVINCES.	ANNÉES.	MARIAGES.	NAISSANCES masculines.	NAISSANCES féminines.	NAISSANCES TOTAL.	DÉCÈS masculins	DÉCÈS féminins.	DÉCÈS TOTAL.	AUGMENTATION de la population
MOXOS. Plaines et bois inondés une partie de l'année; température très-chaude; latitude du 12.e au 15.e degré sud, sur une population de 22,883 ames.	1828	"	767	805	1,572	590	500	1,090	482
	1829	"	807	733	1,540	574	501	1,075	465
	1830	551	807	784	1,591	562	560	1,122	469
Sommes réunies des trois années..	......	......	2,381	2,322	4,703	1,726	1,561	3,287	1,416
CHIQUITOS. Collines granitiques, boisées; température chaude; latitude du 16.e au 19.e degré sud, sur une population de 15,314 ames.	1828	"	502	471	973	"	"	940	33
	1829	"	540	559	1,099	"	"	774	325
	1830	322	513	488	1,001	"	"	1,304	" [1]
Sommes réunies des trois années..	......	......	1,555	1,518	3,073	"	"	3,018	55

1. Au lieu d'augmentation, il y a eu une diminution de 303 individus.

Le tableau qui précède démontre comparativement le mouvement de la population pendant les années 1828, 1829 et 1830, dans les deux provinces qui nous occupent; mais nous avons cru devoir y réunir les sommes des trois années, pour obtenir une moyenne, et pour que les chiffres plus élevés fissent mieux sentir les différences comparatives. Ce tableau paraîtra peut-être d'autant plus intéressant, qu'il donne les résultats obtenus sur une population dont aucun membre n'est inutile à l'augmentation de la société, sous la zone torride, en des lieux où l'on semble avoir réuni tous les moyens propres à obtenir, d'un nombre déterminé d'habitans, tout ce qu'on en peut attendre pour la reproduction de l'espèce, les administrateurs et les curés prenant le plus grand soin à ne laisser que les vieillards [1] libres de ne pas se remarier.

Les rapports des élémens annuels de la population dont nous nous occupons sont très-curieux;

1. Il existe même une coutume singulière, instituée par les Jésuites : celle de faire réveiller une heure avant la messe tous les habitans, sans les obliger à se lever. Cette coutume peut favoriser le système que nous venons d'indiquer, de même que l'habitude de ne laisser pousser les cheveux aux femmes que lorsqu'elles ont été mères.



et ce qui ne le serait pas moins, ce serait leur rapprochement avec ceux qui existent dans nos cités, où, dans quelques classes, le manque d'aisance, l'inégalité des fortunes et une foule d'autres causes, empêchant un grand nombre d'individus des deux sexes de se marier, donnent lieu à beaucoup de naissances illégitimes; tandis que, dans les provinces de Moxos et de Chiquitos, tous les individus, sans exception, se mariant dès qu'ils sont en âge, on n'y trouve point d'enfants naturels.

En raison de la cause même que nous venons de déduire, le nombre annuel des mariages, comparé à la population, offre des résultats bien différens des nôtres. En 1830, dans la province de Moxos, il y a eu 551 mariages, qui, comparés à la population de 22,883 habitans, présentent comme résultat :

Un mariage pour 41·053 habitans.

La même année, dans la province de Chiquitos, il y a eu 322 mariages [1], qui, comparés à

1. Nous n'avons malheureusement, comme terme de comparaison, que l'année 1830, qui était une année d'épidémie, ainsi qu'on peut en juger par le nombre des décès; aussi y a-t-il eu peut-être moins de mariages que dans les années moyennes, et en conséquence nous ne doutons pas qu'au



la population de 15,314 ames, donnent comme résultat :

Un mariage pour 47.055 habitans.[1]

Ces nombres, peu différents pour les deux provinces, paraissent être le maximum de ce qu'on peut obtenir d'une population quelconque.

Si nous comparons le nombre annuel des mariages aux naissances, nous trouvons, par exemple, qu'en 1830, il y a eu, dans la province de Moxos, 551 mariages et 1,591 naissances, ce qui donne :

Enfans par mariage, 2.090 ;

Qu'à Chiquitos il y a eu 322 mariages et 1,001 naissances, ce qui donne :

---

lieu d'être au-dessous de ceux de la province de Moxos, les rapports doivent être au-dessus.

1. L'Annuaire du Bureau des longitudes pour 1835, p. 108, donne pour la France, d'après les savans résumés de M. Mathieu : *un mariage pour* 131.6 habitans, ou plus de trois fois le nombre des habitans par mariages des provinces de Moxos et de Chiquitos.

A Cuba, suivant les observations de M. de la Sagra, consignées dans son important ouvrage statistique (*Historia economico-politica y estadistica de la Isla de Cuba*, p. 24), il y aurait eu, dans l'année 1827, un mariage pour 194 individus. Cette différence énorme de résultats provient évidemment des conditions de l'état social.



Enfans par mariage, 3.010.[1]

La fécondité des mariages y est donc au-dessous de la moyenne observée en Europe; mais plusieurs causes nous expliquent très-naturellement le fait. D'abord on y marie beaucoup d'individus des deux sexes bien avant qu'ils soient aptes à la reproduction, ce qui peut exercer une grande influence négative sur la fécondité des mariages[2]; puis il n'y a point,

---

1. M. Mathieu, *loc. cit.*, p. 108, donne pour la France: *Enfans légitimes par mariage*, 3.777;

Nombre supérieur à ce qui existe dans les provinces de Chiquitos et de Moxos; mais la différence paraîtra beaucoup plus grande, pour peu qu'on la compare au tableau donné par M. Benoiston (*Notice sur l'intensité de la fécondité en Europe*, etc., *Ann. des sc. nat.*, Déc. 1826, p. 5).

En Portugal, enfans pour mariage,		5.14;
En Bohème,	—	5.27;
En Savoie,	—	5.65.

Ainsi, tout en croyant qu'une chaleur modérée peut être favorable à la fécondité du mariage, comme nous avons été à portée de le remarquer à la frontière du Paraguay, et tout en tenant compte des influences perturbatrices, nous sommes loin de trouver, à Moxos et à Chiquitos, une confirmation de l'observation de M. Benoiston, *que la fécondité est plus grande dans les pays chauds.*

2. M. Quetelet a déjà signalé cette cause comme amenant la stérilité ou produisant des enfans qui ont moins de pro-

chez un peuple dont les femmes sont toutes de condition égale, de moyens de faire nourrir les enfans par d'autres, et de redevenir ainsi mères dix ou douze mois après leur accouchement. Chaque femme est obligée d'allaiter elle-même son enfant; et comme les alimens sont assez grossiers, elle le fait invariablement trois années et plus, pendant lesquelles elle n'a aucune communication avec son mari, dans la crainte qu'une nouvelle grossesse ne l'oblige au sevrage. Il en résulte que, dans toute sa vie, une femme en a rarement plus de cinq à six, si même elle atteint ce nombre, ce qui n'est pas ordinaire.

Comparées à la population, les naissances donnent à peu près les mêmes termes que les mariages; ce dont on pourra se convaincre, en mettant en parallèle les résultats obtenus en France avec ceux que présentent les provinces de Chiquitos et de Moxos, et que résume le tableau suivant.

---

babilité de vie (*Sur l'homme*, etc., t. I, p. 65). Dans les pays qui nous occupent, la seconde cause est évidente; mais les femmes, sans être jamais absolument stériles, ne sont jamais non plus très-fécondes.

PROVINCES.	ANNÉES.	NAISSANCES.	POPULATION.	UNE NAISSANCE pour habitans :
MOXOS...	1828	1,572	22,883	14.050
	1829	1,540	22,883	14.070
	1830	1,591	22,883	14.045
	Moyenne.....................			14.055
CHIQUITOS.	1828	973	15,314	15.073
	1829	1,099	15,314	13.093
	1830	1,001	15,314	15.029
	Moyenne.....................			14.098
Moyenne des deux provinces..........				14.076[1]

Ainsi, quoique la fécondité des mariages soit

1. M. Mathieu donne, pour la France, *loc. cit.*, p. 108:
Une naissance pour 32.4 habitans;

Nombre de plus du double de celui que nous trouvons pour moyenne des deux provinces.

Selon M. Quetelet, *loc. cit.*, p. 84, les nombres seraient :

Pour la Prusse, *une naissance pour* 23.1 habitans;

Pour la Belgique, *une naissance pour* 30.0 habitans.

M. de la Sagra, dans son excellent ouvrage sur la *Historia economico-politica y estadistica de la Isla de Cuba*, dit, p. 21, que la proportion des naissances par habitant est:

Une naissance pour 25 blancs;

— — 22 libres, de couleur;

— — 22 de couleur, esclaves.

Ce qui est loin encore d'être comparable à ce que nous présente Moxos et Chiquitos.

un peu moindre qu'en Europe, la fécondité de la population y est néanmoins, relativement, de plus du double; ce qui tient à ce que chaque membre y concourt, aucun ne restant inutile, comme il arrive dans nos climats, où les moyens de subsistance et beaucoup d'autres causes s'opposent à ce que tous les individus se marient. La population de Chiquitos et de Moxos augmenterait donc rapidement, si les moyens de conservation y étaient en rapport avec le chiffre annuel des naissances.

Le nombre des naissances, comparé aux décès, est loin de nous offrir toujours des résultats satisfaisants; ce qui tient à ce que nous venons de dire. On voit quelques années de suite la population suivre une progression assez prompte; mais une épidémie de petite vérole, mais quelque fièvre éruptive, en annullent en quelques mois tous les progrès. Le tableau suivant montrera ces énormes variations.

PROVINCES.	ANNÉES.	NOMBRE DES NAISSANCES.	NOMBRE DES DÉCÈS.	DÉCÈS pour 100 naissances.
MOXOS...	1828	1,572	1,090	69.031
	1829	1,540	1,075	69.067
	1830	1,591	1,122	70.052
	Moyenne des trois années normales.			69.081 [1]
	1831	1,385	2,798	202.02
CHIQUITOS	1828	973	940	96.060
	1829	1,099	774	70.042
	1830	1,001	1,304	130.026
	Moyenne des trois années.........			98.021

On voit par ce tableau, que les années normales, comme le sont, pour Moxos, 1828, 1829 et 1830, et, pour Chiquitos, 1829, donnent certainement une bien belle proportion, quand on la compare à celle de la France; mais les épidémies de 1831 à Moxos, et de 1830 à Chiquitos, anéantirent en grande partie l'accrois-

---

1. M. Mathieu, *loc. cit.*, p. 108, donne pour résultat, relativement à la France:

Pour une naissance, 0.82 décès;

Chiffre assurément beaucoup plus élevé que celui des années normales de Moxos et de Chiquitos.

A Cuba, M. de la Sagra, *loc. cit.*, p. 22, trouve un décès pour 1.8 de naissance.

sement annuel[1], et comme ces épidémies sont malheureusement très-fréquentes, la population, d'après les recherches que nous avons faites, a plutôt diminué qu'augmenté, même depuis l'époque de l'expulsion des Jésuites (1767). Cette population, possédant tous les avantages possibles, quant aux moyens naturels de prospérité, est donc, d'un autre côté, dénuée de toute ressource contre les maladies normales, de tous moyens préservatifs et curatifs contre les ravages des épidémies.

Comparés au nombre d'habitans, les décès nous donnent les résultats suivans.

PROVINCES.	ANNÉES.	DÉCÈS.	POPULATION.	UN DÉCÈS pour habitans:
MOXOS...	1828	1,090	22,883	29.099
	1829	1,075	22,883	21.028
	1830	1,122	22,883	20.039
	Moyenne des trois années.........			20.086
CHIQUITOS	1828	940	15,314	16.029
	1829	774	15,314	18.078
	1830	1,304	15,314	11.074
	Moyenne des trois années.			15.022
Moyenne des deux provinces..........				18.001[2]

1. Voyez les résultats au tableau du mouvement de la population.

2. M. Mathieu donne pour la France, *loc. cit.*, p. 108 :

Si, d'un côté, nous avons vu le nombre des naissances, comparé à la population, nous donner des résultats extraordinaires, mais néanmoins toujours en rapport direct avec les coutumes locales et les moyens de reproduction, nous voyons aussi que la mortalité, comparée à la population, nous donne des termes bien inférieurs à ceux qu'on obtient en Europe; ce

---

Un décès pour 39.4 habitans.

Dans les provinces de Moxos et de Chiquitos on ne fait absolument rien pour la guérison des malades, et à cet égard la nature est entièrement livrée à elle-même.

M. Quetelet, *loc. cit.*, p. 84, donne les nombres suivans:
En Angleterre, *un décès pour* 49.0 habitans;
En Prusse, *un décès pour* . . 36.2 habitans.

On a depuis long-temps reconnu qu'en Europe, et ailleurs, les lieux marécageux augmentent le chiffre des décès, comparé à celui de la population. (Voyez les savantes recherches de M. Villermé, *Annales d'hygiène*, et de M. Quetelet, *loc. cit.*, t. I, p. 150.) Il est curieux de trouver une exception à ce fait pour la province de Moxos, comparée à celle de Chiquitos.

Dans l'île de Cuba, M. de la Sagra, *Historia economico-politica*, etc., p. 22, a trouvé:
Un décès pour 40.8 parmi les blancs;
— — 27.9 pour les hommes de couleur libres;
— — 35.9 pour les hommes de couleur esclaves.

Ce qui, quoiqu'au-dessous, pour la moyenne, des résultats obtenus en France, est beaucoup mieux que dans les provinces qui nous occupent, situées par une température à peu près égale.

que nous devons attribuer à ce que les causes de dépopulation ne sont en rien réprimées par les ressources que fournissent la civilisation et le secours de la médecine.

Les décès masculins, comparés aux décès féminins, sont dans les rapports suivans :

PROVINCE.	ANNÉES.	DÉCÈS masculins.	DÉCÈS féminins.	Décès féminins pour 100 décès masculins.
MOXOS ...	1828	590	500	84.074
	1829	574	505	87.028
	1830	562	560	99.064
	Moyenne des trois années.......			90.044 [1]

Ces rapports sont assez différens de ceux qu'on observe en Europe; ce qu'on pourrait attribuer au travail manufacturier des hommes moxéens, et à ce que, dans leurs navigations continuelles sur les cours d'eau, en un pays inondé, les Moxos sont plus sujets à prendre le germe des fièvres intermittentes ou plus exposés aux accidens divers inhérens à leur genre de vie.

Il nous reste à comparer le nombre des naissances masculines à celui des naissances fémi-

1. M. Mathieu a trouvé, pour la France, les rapports des

Décès.. { masculins... 55;
féminins.... 54.066.

nines, pour en reconnaître les rapports avec les pays tempérés, et pour chercher dans les connaissances locales, quelques faits qui viennent à l'appui des variations qu'on y remarque.

Le tableau suivant montrera les résultats obtenus.

PROVINCES.	ANNÉES.	NAISSANCES masculines.	NAISSANCES féminines.	GARÇONS pour 100 filles.
MOXOS...	1828	767	805	95.28
	1829	807	733	110.10
	1830	807	784	102.93
	1831	695	690	100.72
	Moyenne des quatre années......			102.12
CHIQUITOS	1828	502	471	106.58
	1829	540	559	96.60
	1830	513	488	105.12
	Moyenne des trois années........			102.44
Moyenne des deux provinces...........				102.28 [1]

1. Selon les travaux publiés par M. Quetelet, dans son savant ouvrage *Sur l'homme et le développement de ses facultés*, etc., Paris, 1835, t I., p. 45, les proportions seraient:

En Russie...... 108.91;
En France...... 106.55;
En Suède....... 104.62.

La moyenne, pour l'Europe, serait de 106.00; termes beaucoup plus élevés que les résultats que nous venons de présenter.

A la Havana, d'après M. de la Sagra, *loc. cit.*, p. 28, il y aurait eu, pour cinq années, un terme général de 1.0288 garçons pour 1 fille, ce qui est plus élevé qu'à Chiquitos, tout en étant beaucoup au-dessous des résultats obtenus en Europe.

En ne tenant compte que des résultats généraux, la moyenne des deux provinces serait seulement de 102.28 garçons pour 100 filles; et, s'il est permis d'asseoir un jugement sur ces nombres, on en pourrait conclure que, dans les zones très-chaudes, le nombre des garçons est, proportionnellement à celui des filles, moins élevé que dans les pays tempérés et même froids.

Il est un fait qui peut avoir une grande influence sur le nombre comparatif des naissances masculines et féminines : c'est que, les mariages ayant lieu de très-bonne heure pour les deux sexes[1], la différence d'âge entre les mariés n'est presque jamais de plus de deux à trois ans, et la femme est toujours nubile au moins ce nombre d'années, avant que l'homme soit pubère, même sous la latitude qui nous occupe : la femme est donc, lors de sa première grossesse, évidemment plus formée que l'homme; car elle a dès-lors atteint tout son accroissement, tandis que l'homme est loin encore d'avoir complété le sien.

Recherchons maintenant l'influence possible des saisons sur les naissances. On en trouvera les données, pour les provinces de Moxos et de Chiquitos, situées toutes deux sous la zone torride, dans les deux tableaux suivans.

2. Voyez ce que nous avons dit page 40.

***TABLEAU COMPARATIF** des Naissances par mois de la province de Moxos, pendant les années* 1828, 1829 *et* 1830.

MOIS.	1828.			1829.			1830.			SOMMES RÉUNIES des trois années.		
	Mascul.	Fémin.	Total.	Mascul.	Fémin.	Total.	Mascul.	Fémin.	Total.	Mascul.	Fémin.	Total.
Janvier......	50	55	105	62	62	124	46	51	97	158	168	326
Février......	49	39	88	55	42	97	44	56	100	148	137	285
Mars.........	72	55	127	66	52	118	67	53	120	205	160	365
Avril.........	60	66	126	64	69	133	72	81	153	196	216	412
Mai..........	81	94	175	79	71	150	59	65	124	219	230	449
Juin	64	66	130	68	50	118	63	66	129	195	182	377
Juillet........	69	70	139	93	79	172	76	67	143	238	216	454
Août..........	70	63	133	67	55	122	91	76	167	228	194	422
Septembre....	69	91	160	81	88	169	90	79	169	240	258	498
Octobre......	67	74	141	59	63	122	71	68	139	197	205	402
Novembre....	61	63	124	63	61	124	65	65	130	189	189	378
Décembre....	55	69	124	50	41	91	63	57	120	168	167	335
	767	805	1,572	807	733	1,540	807	784	1,591	2,381	2,322	4,703

TABLEAU COMPARATIF des Naissances par mois de la province de Chiquitos, pendant les années 1828, 1829 *et* 1830.

MOIS.	1828.			1829.			1830.			SOMMES RÉUNIES des trois années.		
	Mascul.	Fémin.	Total.	Mascul.	Fémin.	Total.	Mascul.	Fémin.	Total.	Mascul.	Fémin.	Total.
Janvier......	54	48	102	35	36	71	54	53	107	143	137	280
Février......	31	31	62	46	43	89	61	39	100	138	113	251
Mars........	39	46	85	45	47	92	53	42	95	137	135	272
Avril........	50	48	98	42	45	87	44	44	88	136	137	273
Mai.........	50	37	87	43	49	92	34	36	70	127	122	249
Juin........	53	30	83	75	47	122	37	44	81	165	121	286
Juillet.......	34	38	72	49	58	107	36	41	77	119	137	256
Août........	34	35	69	49	45	94	40	49	89	123	129	252
Septembre...	39	35	74	39	54	93	42	41	83	120	130	250
Octobre.....	39	40	79	52	42	94	44	40	84	135	122	257
Novembre....	38	46	84	39	50	89	39	31	70	116	127	243
Décembre....	41	37	78	26	43	69	29	28	57	96	108	204
	502	471	973	540	559	1,099	513	488	1,001	1,555	1,518	3,073

Comme nous avons toujours trouvé une concordance assez exacte entre les mois de *maximum* et de *minimum* des naissances masculines et des naissances féminines, nous croyons inutile de rechercher des causes différentes pour les unes et pour les autres; mais, afin de pouvoir démontrer quelles sont les influences que nous paraissent exercer les saisons sur le plus ou moins grand nombre de naissances, nous allons présenter, en regard et par années, les *maximum* et les *minimum* des naissances mensuelles.

PROVINCE.	ANNÉES.	MOIS DU MAXIMUM DES NAISSANCES.		MOIS DU MINIMUM DES NAISSANCES.	
MOXOS...	1828....	Mai.......	175	Février...	88
		Septembre.	160	Janvier....	150
		Octobre...	141	Décembre.	124
	1829....	Juillet.....	172	Décembre.	91
		Septembre.	169	Février....	97
		Mai.......	150	Mars......	118
	1830....	Septembre.	169	Janvier....	97
		Août......	167	Février....	100
		Avril......	153	Décembre..	120
	RÉSUMÉ des trois années	Septembre.	498	Février....	285
		Juillet.....	454	Janvier....	326
		Mai.......	459	Décembre..	345

PROVINCE.	ANNÉES.	MOIS DU MAXIMUM DES NAISSANCES.		MOIS DU MINIMUM DES NAISSANCES.	
CHIQUITOS	1828....	Janvier....	102	Février....	62
		Mai.......	87	Août......	69
		Avril......	98	Juillet	72
	1829....	Juin......	122	Décembre..	69
		Juillet	107	Janvier....	71
		Août......	94	Février....	89
	1830....	Janvier....	107	Décembre..	57
		Février....	100	Novembre .	70
		Mars......	95	Mai.......	70
	RÉSUMÉ des trois années	Juin......	286	Décembre .	204
		Janvier....	280	Novembre .	243
		Avril......	273	Mai.......	249

Quoique la température soit relativement peu variable, dans les pays dont nous nous occupons, on y sent néanmoins très-vivement les influences des saisons, qui dépendent de l'état météorologique des lieux. L'une, la saison sèche, commence en automne, c'est-à-dire au mois d'Avril, et finit au printemps, en Septembre: la nature change alors d'aspect; les arbres se revêtent de feuilles nouvelles, de fleurs brillantes; la végétation la plus active vient couvrir partout un sol qu'avaient brûlé les sécheresses de l'hiver; il commence à pleuvoir. A

l'instant où la nature entière sort de cette espèce de léthargie et prend une vie nouvelle, comment l'homme n'en ressentirait-il pas les puissans effets? Si nous cherchons une preuve de cette action des saisons sur le nombre des enfans nés neuf mois après, nous la trouverons des plus concluante, et nous verrons, par le tableau précédent, qu'à Moxos, pendant trois années, les *maximum* sont toujours restés entre les mois de Mai et d'Octobre, c'est-à-dire que les enfans ont été conçus d'Août en Novembre, ou au printemps, instant des premières pluies, au moment où celles-ci deviennent trop abondantes et inondent le pays. La moyenne des trois années sur lesquelles roulent nos observations, donne pour maximum, à Moxos, Septembre, Juillet, Mai, qui correspondent, pour les conceptions, à Janvier, Novembre et Septembre (printemps et été)[1]. A Chiquitos, nous

1. L'époque du *maximum* en Belgique, selon M. Quetelet, *loc. cit.*, t. II, pag. 319, est en Février; ainsi les conceptions y auraient lieu en Mai et Juin, précisément au printemps, comme dans les pays que nous avons visités.

Nos résultats seraient alors différens de ceux obtenus par M. de la Sagra, qui dit qu'à la Havane (*loc. cit.*, p. 35) les mois de froid ont été plus favorables aux conceptions que ceux de grande chaleur, ce qui peut tenir à des causes locales.

trouvons moins de régularité dans l'influence des saisons; néanmoins les *maximum* se trouvent presque toujours dans les mêmes limites, et il n'y a d'exception que pour Janvier. Le mois de conception est Mai, l'instant le plus froid de l'année, où quelquefois un vent sec du Sud raffermit la fibre et tempère la chaleur étouffante de la latitude de Chiquitos. Le plus ou moins d'abondance d'alimens ne paraît pas influer toujours directement sur le nombre des naissances; car, à la saison des récoltes (Février, Mars, Avril), correspondent les *minimum* des naissances de Moxos; il pourrait tout au plus exercer quelque influence à Chiquitos, lorsque les *maximum* ont eu lieu en Mai et en Juin, correspondant, pour la conception, à Janvier et à Février, l'instant où les premières récoltes commencent dans cette province.

L'explication que nous venons de donner pour les *maximum*, répond, en quelque sorte, à ce que nous pouvons dire pour les *minimum;* néanmoins nous pouvons encore en trouver des causes plus spéciales. A Moxos on ne doit pas attribuer d'influence au défaut d'abondance, puisque nous trouvons le *maximum* des conceptions précisément à l'époque des se-

mences, l'instant le plus éloigné des récoltes ; tandis que les *minimum* ont lieu toujours en Décembre, en Janvier, en Février, qui correspondent, pour les conceptions, aux mois d'Avril, de Mai, de Juin, qui suivent les récoltes. Nous croyons y trouver deux influences distinctes : l'une, qui tient peut-être à la température, puisque les conceptions ont eu lieu dans les mois les plus froids de l'année[1], temps où des émanations putrides s'élèvent d'une immense surface desséchée[2]; mais aussi n'y pourrait-on pas voir les effets de ces jeûnes austères, de ces sanglantes pénitences, que les croyances religieuses, portées jusqu'au fanatisme, imposent tous les ans, dans le carême, à tous les habitans

1. Selon M. Quetelet (*loc. cit.*, tom. II, pag. 319), le *minimum* des naissances aurait lieu, en Belgique, au mois de Juillet, ce qui correspond, pour les conceptions, au commencement des froids de l'hiver et se trouve encore en rapport avec ce que nous avons observé sous la zone torride.

2. M. Villermé, dans ses importans travaux sur les naissances (*Annales d'hygiène*, Janvier 1831), avait trouvé que les émanations marécageuses influaient sur le chiffre des conceptions : observation encore en rapport avec les faits, dans la province de Moxos.

de Moxos[1] ? Le changement de température étant peu sensible, nous pencherions à penser que le carême, et surtout les maladies qui le suivent, doivent être les causes les plus réelles de l'abaissement de nombre. On pourrait y appliquer les mêmes réflexions à Chiquitos, quoiqu'avec moins de régularité.

Il ne nous reste plus qu'à voir, si, comme résumé de nos connaissances locales, les deux tableaux qui suivent, nous donneront quelque explication sur l'époque annuelle du *maximum* et du *minimum* des décès dans les deux provinces qui nous occupent.

---

1. Ils jeûnent rigoureusement du mercredi saint au dimanche de Pâques et se couvrent le corps de blessures par suite de flagellations.



TABLEAU COMPARATIF des Décès par mois de

1829 et

MOIS.	1828. Décès masculins. Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	Total.	Décès féminins. Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	Total.	Total du mois.	1829. Décès masculins. Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	Total.	Décès féminins. Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	Total.	Total du mois.
Janvier...	33	7	6	46	31	9	3	43	89	24	8	5	37	24	12	5	41	78
Février...	37	6	8	51	22	5	3	30	81	37	11	6	54	28	9	4	41	95
Mars.....	44	6	8	58	34	7	4	45	103	31	5	11	47	25	14	5	44	91
Avril....	35	10	4	49	31	9	8	48	97	39	8	4	51	26	8	5	39	90
Mai......	39	6	7	52	34	6	2	42	94	36	13	3	52	22	10	3	35	87
Juin.....	51	22	8	81	43	12	10	65	146	49	9	7	65	34	12	10	56	121
Juillet....	34	12	11	57	37	7	6	50	107	35	11	4	50	36	15	2	53	103
Août....	33	8	6	47	20	5	4	29	76	21	5	6	32	19	8	10	37	69
Septembre	34	1	4	39	24	12	10	46	85	35	17	2	54	21	10	7	38	92
Octobre..	15	2	4	21	23	12	7	42	63	29	16	2	47	31	6	4	41	88
Novembre	30	13	7	50	10	9	1	20	70	36	11	4	51	36	8	6	50	101
Décembre.	18	14	7	39	25	6	9	40	79	23	3	8	34	19	5	2	26	60
	403	107	80	590	334	99	67	500	1090	395	117	62	574	321	117	63	501	1075

la province de Moxos, pendant les années **1828,**
1830.

1830.									SOMMES RÉUNIES des trois années.									
Décès masculins.				Décès féminins.					Décès masculins.				Décès féminins.					
Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	Total.	Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	Total.	Total du mois.	Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	Total.	Au-dessous de 15 ans.	15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	Total.	Total du mois.
25	4	2	31	14	17	„	31	62	82	19	13	114	69	38	8	115	229
31	5	6	42	23	10	3	36	78	105	22	20	147	73	24	10	107	254
34	8	2	44	31	7	1	39	83	109	19	21	149	90	28	10	128	277
29	13	2	44	36	8	6	50	94	103	31	10	144	93	25	19	137	281
41	15	1	57	32	17	5	54	111	116	34	11	161	88	33	10	131	292
32	9	2	43	33	12	4	49	92	132	40	17	189	110	36	24	170	359
29	11	1	41	35	12	2	49	90	98	34	16	148	108	34	10	152	300
47	6	2	55	38	6	7	51	106	101	19	14	134	77	19	21	117	251
39	8	4	51	31	13	4	48	99	108	26	10	144	76	35	21	132	276
40	13	3	56	30	15	1	46	102	84	31	9	124	84	33	12	129	253
40	10	4	54	42	12	2	56	110	106	34	15	155	88	29	9	126	281
30	9	5	44	39	8	4	51	95	71	26	20	117	83	19	15	117	234
417	111	34	562	384	137	39	560	1122	1215	335	176	1726	1039	353	169	1561	3287

TABLEAU COMPARATIF des Décès par mois de la province de Chiquitos, pendant les années 1828, 1829 *et* 1830.

MOIS.	1828.				1829.				1830.				SOMMES RÉUNIES des trois années.			
	Au-dessous de 15 ans.	De 15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.	Au-dessous de 15 ans.	De 15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.	Au-dessous de 15 ans.	De 15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.	Au-dessous de 15 ans.	De 15 à 50 ans.	Au-dessus de 50 ans.	TOTAL.
Janvier.....	101	22	24	147	44	31	9	84	49	23	24	96	194	70	57	327
Février.....	128	19	16	163	48	18	19	85	43	12	26	81	219	49	61	329
Mars.......	35	22	9	66	28	17	18	63	52	29	18	99	115	68	45	228
Avril.......	39	18	14	71	18	20	19	57	44	29	27	100	101	67	60	228
Mai........	45	16	15	76	30	25	17	72	65	30	25	120	140	71	57	268
Juin.......	39	14	16	69	21	13	20	54	53	22	16	91	113	49	52	214
Juillet......	32	17	15	64	28	7	21	56	64	20	32	116	124	44	68	230
Août.......	29	8	13	50	25	11	19	55	73	22	28	123	127	41	60	228
Septembre...	33	17	7	57	35	26	14	75	67	24	31	122	135	67	52	254
Octobre.....	27	10	10	47	30	13	16	65	38	25	20	83	101	48	46	195
Novembre...	32	15	8	55	14	10	16	40	60	17	23	109	115	42	47	204
Décembre...	40	21	14	75	36	17	15	68	122	11	31	164	198	49	60	307
	580	199	161	940	363	208	203	774	739	264	301	1,304	1,082	671	665	3,018

Comme nous n'avons pas trouvé d'époques bien distinctes des décès selon les âges et selon les sexes, nous nous contenterons de présenter ici, sans distinction pour les *maximum* et les *minimum*, les totaux extraits des tableaux qui précèdent.

PROVINCE.	ANNÉES.	DÉCÈS : MAXIMUM.		DÉCÈS : MINIMUM.	
MOXOS...	1828....	Juin......	146	Octobre...	63
		Juillet.....	107	Novembre .	70
		Mars......	103	Août......	76
	1829....	Juin......	121	Décembre..	60
		Juillet.....	103	Août......	69
		Novembre .	101	Janvier....	78
	1830....	Mai.......	111	Janvier....	62
		Novembre .	110	Février....	78
		Août......	106	Mars......	83
	RÉSUMÉ des trois années	Juin......	359	Janvier....	229
		Juillet.....	300	Décembre..	234
		Mai.......	292	Août......	251

PROVINCE.	ANNÉES.	DÉCÈS : MAXIMUM.		DÉCÈS : MINIMUM.	
CHIQUITOS	1828....	Février....	163	Octobre...	47
		Janvier....	147	Août......	50
		Mai.......	76	Novembre.	55
	1829....	Février....	85	Novembre.	40
		Janvier....	84	Juin......	54
		Septembre.	75	Août......	55
	1830[1]...	Décembre..	164	Février....	81
		Août......	123	Octobre...	83
		Septembre.	122	Juin......	91
	RÉSUMÉ des trois années	Février....	329	Octobre...	195
		Janvier....	327	Novembre.	204
		Décembre.	307	Juin......	214

Dans la province de Moxos, les *maximum* des décès ont toujours lieu pendant les mois de Mai, de Juin et de Juillet, c'est-à-dire durant les trois mois les plus secs, les plus froids de

1. Il est évident que l'année 1830 a présenté une mortalité plus grande, et dès-lors un changement des résultats normaux, que nous attribuons avec certitude à la petite vérole, qui exerçait ses ravages à cette même époque.

l'année[1], époque subséquente à celle où les eaux qui couvrent la province s'évaporent, en laissant des surfaces immenses couvertes de marais, de mares stagnantes et putréfiées. On pourrait conséquemment attribuer le *maximum* des décès, pendant la saison sèche: 1.° aux vents de l'hiver, relativement froids pour des hommes presque nus, habitués à une température brûlante; et 2.° aux maladies (fièvres intermittentes) que déterminent les miasmes délétères dont l'air se trouve alors surchargé. Dans la province de Chiquitos les *maximum* ont lieu, pour les années normales, pendant les mois de Décembre, de Janvier, de Février, c'est-à-dire à l'instant qui précède les récoltes, temps de disette, moment où les pluies viennent inonder par torrents toutes les vallées. C'est, nous en sommes persuadé, à ces deux causes qu'il faut attribuer la multiplicité des décès; ainsi ces deux provinces, si voisines l'une de l'autre,

---

1. Il est curieux de trouver, en Europe, comme sous la zone torride, le *maximum* des décès placé dans la saison la plus froide (voyez Quetelet, *loc. cit.*, t. II, p. 310, et t. I, p. 188); ainsi, abstraction faite des influences locales que nous signalons, les choses se passeraient chez nous comme en Amérique.

éprouveraient l'effet d'influences tout à fait différentes de surcroît de mortalité.

L'époque du *minimum* des décès à Moxos correspond à l'instant de l'abondance des pluies, saison pendant laquelle les travaux du navigateur sont simplifiés par des communications plus courtes, et où cessent toutes les exhalaisons putrides des marais. A Chiquitos, quoiqu'il y ait moins de régularité, il est facile de juger que le minimum correspond au printemps, à l'instant où des pluies d'abord peu fortes viennent rendre la vie à toute la nature et tempérer l'ardeur d'un sol brûlant et desséché.

CHAPITRE II.

Considérations physiologiques.

Couleur de la peau.

L'étude du principe colorant de la peau des Américains ne peut entrer dans notre travail : elle appartient an domaine de la physiologie générale de l'homme ; et cette question importante ayant été approfondie dans les savans mémoires de M. Flourens[1], de manière à ne rien laisser à désirer, nous croyons rendre un vrai service à nos lecteurs en les renvoyant à une aussi bonne source. Notre tâche, à nous, est d'étudier les caractères zoologiques, sans empiéter sur ce qui appartient à l'anatomie spéciale.

On a bien souvent indiqué la couleur des Américains comme uniforme et toujours *cui-*

1. *Recherches anatomiques sur le corps muqueux ou appareil pigmental de la peau, dans l'Indien Charrua*, etc. (*Annales des sciences naturelles*, tome VII, page 156, 1837.)



vrée[1]; néanmoins il est peu de parties du monde où la couleur de l'homme varie plus dans son intensité, dans le mélange de ses teintes, selon les rameaux, selon les nations; aussi, loin d'admettre cette uniformité trop systématique de l'auteur espagnol et de beaucoup d'autres, nous débutons en disant que,

---

1. *Los Indios son de un color que tira a rojo, y afuerza de tortarse con el sol y con el viento, toman otro que obscurece;* Ulloa, *Noticias americanas*, p. 252 et 253 : *Visto un Indio de qualquier region, se puede decir que sehan visto todos en quanto el color y contestura.* (Lorsqu'on a vu un Indien de n'importe quelle région, on peut dire qu'on les a tous vus pour la couleur et pour les formes). M. de Humboldt dit avec raison (*Voy.* in-8.°, t. III, p. 278) : « La dénomination d'hommes *rouges-cuivrés* n'aurait jamais pris naissance dans l'Amérique équinoxiale pour désigner les indigènes. » Nous pouvons en dire autant des parties méridionales.

Buffon, Histoire de l'homme (éd. de Sonnini, t. II, p. 378), a suivi exactement Ulloa, pour l'uniformité supposée des Américains, p. 434; Blumenbach à tort met des noirs au Brésil, p. 147, trad. franç. : ce sont, sans doute, des nègres amenés de la côte d'Afrique.

Home, *Sketches of the history of man*, t. I, p. 13, met aussi tous les Américains d'une même couleur.

Il en est de même de Robertson, *Histoire d'Amérique* (Bordeaux, 1827, liv. 4, p. 56); et de Pedro Cieça de Leon, *Cronica del Peru, part. 1, cap.* 19.

sur la surface parcourue, nous n'avons jamais rencontré un seul Américain cuivré. Nous croyons pouvoir trouver l'origine de cette erreur dans l'étude plus approfondie des peuples de l'Amérique septentrionale, tous caractérisés par cette teinte, appliquée sans distinction, aux aborigènes des parties méridionales du nouveau monde, sur lesquels on n'avait, le plus souvent, que des notions vagues ou recueillies dans un but différent de celui qui nous occupe.

La couleur des Américains qui font le sujet de nos observations ne nous présente que deux teintes distinctes, le *brun-olivâtre* et le *jaune*, puis toutes les nuances intermédiaires; mais nous voyons le jaune dominer chez tous les peuples orientaux, tandis que c'est le brun qui l'emporte chez tous les occidentaux et parmi ceux du centre du continent. Les Péruviens, les Pampéens, les Araucaniens, les Chiquitéens et les Moxéens ont tous une couleur brun-olivâtre, plus ou moins intense; tandis que tous les peuples brasilio-guaraniens sont jaunâtres; et c'est même la différence de ces nuances, jointe à l'ensemble des autres caractères, qui nous a servi de base pour nos divi-

sions. Voyons maintenant quels changements d'intensité éprouve chacune de ces teintes générales.

Dans la première (le brun-olivâtre) nous trouvons que les rameaux les plus foncés de tous sont les Pampéens et les Péruviens, dont la teinte ressemble beaucoup à celle des mulâtres. Les Araucaniens sont plus pâles, tandis que chez les Moxéens et chez les Chiquitéens, la teinte non-seulement est moins foncée, mais encore contient un peu de jaune. Il existe d'autres nations, que nous regardons comme des exceptions et comme des variétés locales, les Yuracarès et les Mocéténès, du rameau antisien, par exemple, presque aussi blancs que les plus basanés des Européens du midi; mais nous reviendrons sur ces variétés exceptionnelles.

Dans notre seconde teinte (le jaunâtre) nous trouvons beaucoup d'uniformité chez les Guaraniens; néanmoins il y a plus ou moins de mélange au rougeâtre très-pâle, ou au brun, selon les nations, et même selon les tribus. Il en est même quelques-unes dont la teinte très-pâle forme anomalie, sans qu'on puisse attribuer cette différence à d'autres causes qu'à des

influences locales; ainsi nos races ando-péruviennes et pampéennes ont évidemment une même teinte brun-olivâtre, tandis que celle des races brasilio-guaraniennes est constamment jaunâtre. Ces différences tranchées, unies aux autres caractères physiques et moraux, nous porteraient à croire qu'il y a une cause purement nationale.

Autre question : Quelle influence peut-on attribuer aux circonstances de latitude, d'élévation, de nature des lieux?

Les nations les plus foncées de toutes sont celles du rameau péruvien, qui habite la zone torride, et celles du rameau pampéen, qui s'étend depuis les plaines glacées de la Patagonie jusqu'aux régions chaudes. L'influence de la latitude sur la teinte plus ou moins intense serait donc d'autant moins admissible, que les nations les plus foncées se trouvent dans la zone tropicale, comme dans les plus méridionales; que, d'un autre côté, les plus claires de toutes, celles du rameau antisien, les Yuracarès et les Mocéténès, les tribus des Guaranis, les Guarayos, sont des régions chaudes, et qu'enfin les Fuégiens, habitants les plus rapprochés du pôle austral, sont beau-

coup moins foncés que les Péruviens; ainsi rien ne prouve que le plus ou moins de chaleur de la latitude exerce la moindre influence sur la coloration, pâle ou intense, de la même teinte, chez les peuples américains.[1]

L'élévation des montagnes ne nous paraît pas non plus produire un effet sensible sur la teinte, sauf ce qui peut dépendre de causes secondaires, comme nous le verrons tout à l'heure. Nous trouvons, il est vrai, sur les plateaux des Andes, notre rameau péruvien le plus foncé de la race ando-péruvienne[2]; mais ne voyons-nous pas aussi le rameau pampéen, le plus coloré des races pampéennes, toujours au sein des plaines du littoral maritime ou du moins dans celles qui s'élèvent peu au-dessus, tandis que les nations les plus pâles

1. Pauw, *Recherches sur les Américains*, p. 227, 236, 237, assure que la chaleur est la seule cause de l'intensité de teinte.

Blumenbach, *De generis humani*, p. 151, pensait de même que la chaleur déterminait la teinte foncée.

2. Buffon croyait que la couleur tenait à la chaleur (édit. de Sonnini, Homme, t. II, p. 303, 454, 449, 314) : il dit, en suivant ce système (p. 378), que les habitans des plateaux des Andes sont presque blancs, ce qui est tout à fait le contraire de la vérité.

dans cette race, celle des Chiquitéens, vivent sur des collines, et, par la même raison, sur le point culminant de la superficie qu'habite la race pampéenne? Nous croyons pouvoir conclure de ces faits que l'élévation n'a réellement d'influence sur l'intensité de la teinte des peuples qu'autant qu'il s'y joint des causes qui tiennent à l'état météorologique du lieu.

Si nous n'avons rien observé qui puisse faire croire que la latitude et l'élévation du lieu d'habitation de l'homme ait une influence directe sur l'intensité de la teinte des nations qui nous occupent, il n'en est pas ainsi des circonstances atmosphériques : tout, au contraire, nous démontre que le plus ou moins d'humidité d'une région influe, on ne peut davantage, sur cette intensité relative.

Notre race ando-péruvienne nous en offre une preuve évidente : les plus foncées des nations qui la composent, les Quichuas et les Aymaras, habitent les plateaux élevés des Andes, où il ne pleut que deux mois de l'année, où règne constamment la plus grande sécheresse[1],

1. Nous aurions voulu pouvoir indiquer, par des observations, l'état hygrométrique de l'air; mais, ne possédant pas

où le sol est dépourvu d'ombre. Sur le versant occidental, où jamais il ne pleut, les peuples du littoral sont aussi foncés que ceux des plateaux; mais descend-on sur le versant oriental, couvert de la végétation la plus active? à mesure qu'on abandonne les régions les moins humides, pour arriver, enfin, chez les Yuracarès, où il pleut presque toute l'année, où de vastes forêts interceptent constamment les rayons solaires, on voit décroître la teinte, en passant des Apolistas aux Mocéténès et aux Yuracarès : les derniers surtout témoignent pour nous du fait de la manière la plus positive. Par leurs traits, ils appartiennent à la race ando-péruvienne; mais leur teinte, au lieu

---

d'instrumens propres à évaluer mathématiquement les sommes d'humidité et de sécheresse, nous avons eu recours à un hygromètre qui ne nous a jamais fait défaut, la préparation des plantes. Sur le plateau des Andes et en Patagonie, les plantes placées entre des feuilles de papier se desséchaient sans qu'on eût besoin de les changer une seule fois; ce qui devait nous porter à croire, quand d'ailleurs tout venait nous le prouver, que la somme d'humidité était très-minime; tandis que, chez les Yuracarès et chez les Guarayos, nos plantes pourrissaient, quoique nous les changeassions deux fois par jour avec du papier séché au four; ce qui nous a donné la certitude que l'humidité était extrême.

d'être brun-olivâtre, est moins basanée et presque blanche, comparativement à tous les autres Américains[1]. Ne devons-nous pas attribuer cette teinte beaucoup plus claire à leur séjour prolongé dans une température chaude et humide, à l'ombre perpétuelle sous laquelle ils vivent[2], qui aura depuis un grand nombre de siècles altéré peu à peu leur couleur primitive? Avant de nous prononcer définitivement, accumulons les faits : voyons si la même race ne nous fournira pas quelques autres argumens en faveur de cette observation. Si nous suivons les montagnes, vers le Sud, nous trouvons les Araucanos légèrement moins foncés que les Péruviens : leur sol, dans les parties méridionales, est humide et couvert de végétation; leur caractère coïnciderait avec ce que nous avons dit; mais les Fuégiens, perdus au sein des régions brumeuses des pays boisés à l'ouest du

---

1. Les *Guaharibos*, les *Gainarès*, les *Guaïcas*, les *Maquiritarès*, décrits par M. de Humboldt, *Voy.*, t. VIII, p. 209 et suiv., pourraient être dans le même cas.

2. Gumilla (*Histoire de l'Orénoque*, trad., Avignon, 1752, t. I, p. 108) avait aussi remarqué que les peuples qui vivent dans les bois sont presque blancs, tandis que ceux des plaines sont basanés; ce qui corroborerait d'autant notre thèse.

détroit, sont plus pâles encore, et leur teinte appuyerait directement ce que nous avons avancé.

La race pampéenne nous offre des exemples non moins concluans : les nations les plus foncées en couleur, les Patagons, les Puelches, etc., habitent les régions les plus sèches du territoire occupé par la race; leurs plaines sont arides et dépourvues de végétation. S'avance-t-on vers le Nord? à mesure que la végétation prend le dessus, à mesure que l'humidité augmente par le voisinage des plaines noyées du centre de l'Amérique, on voit la teinte diminuer graduellement et devenir beaucoup plus pâle, chez les Chiquitéens, habitans de collines boisées et chaudes et chez les Moxéens, du milieu des plaines inondées.

La race brasilio-guaranienne nous fournit aussi des preuves irrécusables : nous les chercherons ici, non plus en comparant les nations entr'elles, mais en étudiant les tribus d'une même nation, en étudiant des hommes qui parlent, en tout, la même langue, et dès-lors appartenant à une souche commune. Les Guaranis de la province de Corrientes, habitans de plaines en partie découvertes, les Guaranis

du pied des Andes, connus sous le nom de Chiriguanos, vivant sur la lisière des vastes plaines du grand Chaco, dans un pays peu boisé, ont une teinte assez foncée; tandis que les tribus des Guarayos[1] et des Sirionos, qui résident, depuis au moins quatre siècles, au sein des forêts chaudes et humides, impénétrables aux rayons du soleil, sont presque aussi peu foncées que l'Européen de nos contrées méridionales.

De tous ces faits, qu'on ne peut révoquer en doute, ne doit-on pas conclure que l'action prolongée de l'humidité influe beaucoup sur les limites d'intensité de la couleur de l'homme en général, puisque nous trouvons une si énorme différence entre les Yuracarès et les Quichuas, dont les traits sont les mêmes, et dont, par conséquent, l'origine pourrait être rapprochée; quand, surtout chez les Guarayos et chez les Chiriguanos, deux tribus d'une même nation, toutes deux encore sauvages, et dont, par

1. Les Guayanas de l'Uruguay, décrits par Azara (*Voy. dans l'Amér. mérid.*, t. II, p. 76), se trouvent peut-être dans les mêmes circonstances que les Guarayos : ce n'est aussi, au reste, qu'une tribu des Guaranis.

conséquent, l'altération de teinte ne peut être attribuée à aucun mélange; quand, disons-nous, chez ces deux tribus, on trouve une si grande disparité? Pour nous, nous en sommes convaincu; mais nous soumettons nos remarques au jugement des hommes spéciaux, satisfait d'avoir soulevé une question nouvelle qui peut faire avancer la science.

L'action prolongée des rayons du soleil sur les Américains, produit aussi chez eux quelques changemens momentanés. Ainsi, quoique le Péruvien et le Chiquitéen aient, sous leurs vêtemens, une couleur foncée qui tient à leur race, cette couleur devient beaucoup plus intense sur celles des parties de leur corps qui sont exposées à l'ardeur du soleil; mais ces mêmes parties brûlées, quand on les tient quelque temps à l'ombre, reprennent par degrés leur teinte naturelle. Nous avons reconnu un fait assez curieux chez les Chiquitéens qui se sont soumis à l'expérience que nous avons faite à cet égard : c'est qu'après trois mois, pendant lesquels ils ne s'étaient jamais exposés au soleil sans se couvrir, la partie du corps qui devenait la moins foncée, quoiqu'elle eût été, depuis l'enfance, la plus exposée à l'air,

c'était la figure; à tel point que, si l'on eût pu mesurer la différence d'intensité, on eût trouvé une distance énorme; et cependant le corps avait été presque toujours couvert depuis la naissance des individus. Nous avons cherché à multiplier les exemples de ce phénomène, et nous avons reconnu que chez les Guarayos, et en général chez tous les Américains, la face, dans sa teinte normale, était toujours la partie la moins foncée, tandis que le bout du sein, chez les femmes, était celle où la teinte plus obscure se montrait dans toute sa force. Les enfans naissent toujours avec la teinte propre à la race : cette teinte, d'abord plus pâle, est, dès l'âge de huit ou dix ans, presque aussi intense que dans l'âge adulte.

L'opinion établie que les races américaines ne manifestent point, par la coloration instantanée du système dermoïdal (la rougeur) de la figure, les sensations vives qu'elles éprouvent, ne nous paraît pas juste, du moins quant à la partie que nous avons étudiée; car nous avons successivement reconnu que, chez toutes les nations, l'expression extérieure de sensations vives était tout aussi naïve et non moins énergique que dans la race blanche; seulement,

comme la teinte est plus foncée, l'effet mécanique est moins ostensible.

En résumé, l'on a vu que les deux grandes divisions de teintes, le brun olivâtre et le jaunâtre, sont parfaitement en rapport avec nos divisions de races, et qu'elles tiennent évidemment aux caractères physiques propres à chaque souche première; tandis que des faits que nous avons fait connaître, on peut induire que l'intensité de couleur dans chaque race, et même dans chaque nation, varie en raison du plus ou moins d'humidité des lieux qu'elles habitent. Nous terminerons ces recherches spéciales sur les teintes naturelles des peuples, en faisant remarquer que la couleur de la race brasilio-guaranienne est, à peu de chose près, la même que celle des peuples des îles océaniennes; mais qu'en conclure, lorsque toute la largeur des lieux habités par les races pampéennes et ando-péruviennes la sépare du grand Océan? comment admettre des rapprochemens d'origine, quand il n'y a pas de possibilités géographiques?

Il nous reste à parler des couleurs qui, partielles ou générales, nous paraissent appartenir à des causes accidentelles. Notre rameau anti-

sien nous a montré, pour presque tous les individus des nations mocéténès, tacanas et yuracarès, sur tout le corps, sur la figure, aux extrémités, de larges taches irrégulières, presque blanches[1], à contours peu arrêtés; nous avons, en même temps, remarqué que ces taches occupaient surtout les parties saillantes des articulations; mais aucune n'avait l'aspect farineux des maladies cutanées; au contraire, l'épiderme était aussi lisse dans ces parties que partout ailleurs. Néanmoins, après avoir reconnu que les enfans n'avaient point ces taches, nous avons dû les attribuer à des causes artificielles ou les regarder comme la suite d'affections cutanées. Il est curieux toutefois de voir trois nations présenter simultanément cette anomalie, qui ne laisse pas d'être étrange et d'étonner quiconque l'observe pour la première fois. Malgré toutes nos recherches locales, nous

---

1. Ce caractère singulier a été remarqué par tous les habitans des lieux rapprochés des nations qui nous occupent; ce qui vaut à ces derniers, de la part des Espagnols, le nom d'*hombres overos*, hommes tachetés.

Blumenbach, *De l'unité du genre humain*, p. 171 (trad.), parle de nègres tachetés, mais comme exception, tandis qu'ici le fait est général.

n'avons trouvé que deux fois des cas d'albinisme : l'un chez la nation des Moxos, l'autre parmi les Patagons; encore le premier seul était-il pour nous bien avéré, tandis que le second nous a laissé quelques doutes.

Contexture de la peau.

Jamais nous n'avons vu, dans les régions chaudes de l'Amérique, des hommes ou des femmes presque nus, sans être frappé de l'extrême finesse de leur peau. Elle ne présente jamais cette légère villosité de celle des hommes de l'ancien monde; elle est lisse, polie, brillante même, aussi douce que du satin, et bien loin d'être inégale, comme l'assure l'ennemi de la race américaine, Don Antonio Ulloa[1]; nous l'avons toujours vue telle que nous venons de la décrire, surtout parmi les Chiquitéens, les Moxéens, les Guaranis[2]; et, quoique ces qualités de la peau soient encore assez développées

1. *Noticias americanas;* Madrid, 1772, p. 313.

2. Biet, *Voyage dans la France équinoxiale*, p. 352, avait aussi reconnu ce caractère chez les Caribes, appartenant toujours, selon nous, aux Guaranis: « Leur chair est basanée et fort douce; il semble que ce soit du satin, quand on touche leur peau. »

parmi les nations des montagnes et parmi celles des parties méridionales du continent, on ne peut en comparer l'intensité à celle qu'elle acquiert sous la zone torride.

Odeur de la peau.

Nous avons reconnu que sur le sol de l'Amérique les naturels ont en général une odeur différente de celle des Européens et un peu plus prononcée; odeur que, du reste, il nous serait bien difficile de décrire. Nous avons tous la nôtre, et les animaux doués d'un odorat très-délicat, comme le chien, distinguent de suite, à l'odeur seule, les vêtemens de leur maître d'avec ceux d'autres individus; mais tenter de rendre la sensation qu'a produite sur nous cette odeur *sui generis*, ce serait beaucoup hasarder; car chacun pourrait, ce nous semble, l'exprimer à sa manière. Tout ce que nous pouvons dire avec certitude à ce sujet, c'est que les Américains ont une odeur particulière différente de celle du nègre et un peu moins forte.[1]

1. Thibault de Chanvalon, *Voyage à la Martinique*, p. 44, dit, en parlant des Caribes des Antilles : « Ils ont tous une odeur forte et désagréable, » mais il éprouve le même embarras que nous pour la spécifier.

Taille.

Il est peu de parties du monde où l'on ait plus exagéré la taille qu'en Amérique : on a vu tour à tour, au nouveau monde, des géans, des colosses de trois mètres[1], à côté de nains, de pygmées de cinq à six palmes[2] seulement. Qu'on se soit si fort écarté de la vérité dans un siècle où le vrai n'aurait paru que vulgaire, dans un siècle ami du merveilleux, nous n'en sommes pas surpris; mais ce dont on pourrait s'étonner, c'est que de pareilles fables, tout au plus un peu modifiées, se soient maintenues jusqu'à nos jours. Après avoir par nous-même reconnu la fausseté de tout ce qui avait été dit, le désir de remonter aux sources, de découvrir les causes de l'erreur, nous a donné le courage de fouiller ce chaos de matériaux incohérens; et de longues, de laborieuses recherches nous font espérer que les renseignemens par nous offerts sur les Pata-

---

1. Sarmiento, dans Argensola, *Conquista de las Molucas*, *lib.* 3, *p.* 117, 125, dit *tres varas*, mot qu'on a traduit par *trois aunes*, ce qui présentait de suite une augmentation de plus d'un tiers.

2. Expédition de Cavendish en 1592, par Knivet, *Collection de Purchas*, *t.* VI, *lib.* VI, *c.* 7.

gons[1] et sur les Fuégiens dispenseront à l'avenir de remonter aux anciennes sources, la question que les philosophes et les savans ont si long-temps agitée, se trouvant enfin à jamais résolue. Si ces deux nations des parties les plus australes de l'Amérique ont fixé l'attention des observateurs, il n'en est malheureusement pas de même du reste de la surface qui nous occupe. Azara seul a donné, sur ce sujet, quelques vagues renseignemens, sans les appuyer de mesures; aussi n'avons-nous réellement à cet égard d'autre garant que nos observations personnelles. Avant de nous livrer à aucune considération de détail, nous croyons devoir présenter, dans un tableau comparatif, nos observations relatives à la taille moyenne des hommes par nation; puis dans leur ensemble, par rameaux, et par coupes plus générales encore, par races, afin que, nous suivant avec moins de peine dans les développemens que nous allons donner, on puisse mieux en apprécier la valeur.[2]

1. Voyez notre Coup d'œil historique sur les Patagons, et le tableau dans lequel nous avons présenté en regard toutes les tailles données par les différens auteurs aux Patagons et aux Fuégiens.

2. Toutes les mesures indiquées sont celles que nous avons prises dans chaque nation, sur un plus ou moins grand nombre d'individus. (Voir les spécialités.)

TABLEAU COMPARATIF de la taille moyenne par nations, par rameaux, par races.

RACES.	RAMEAUX.	NOMS DES NATIONS.	TAILLE MOYENNE par nations, en mètre.	TAILLE MOYENNE par rameaux.	TAILLE MOYENNE par race.
ANDO-PÉRUVIENNE.		Quichua ...	1.600		
	PÉRUVIEN..	Aymara....	1.600	1.5972	
		Chango....	1.590		
		Atacama ...	1.600		
		Yuracarès..	1.660		
		Mocétéuès..	1.650		
	ANTISIEN...	Tacana	1.649	1.6454	1.6272
		Maropa....	1.650		
		Apolista....	1.620		
	ARAUCANIEN.	Araucano ..	1.620	1.6411	
		Fuégien....	1.663		
PAMPÉENNE.		Patagon....	1.730		
		Puelche....	1.700		
		Charrua ...	1.680		
	PAMPÉEN...	Mbocobi ...	1.680	1.6884	
		Mataguayo .	1.670		
		Abipones...	1.680		
		Lengua	1.680		
		Samucu....	1.663		
		Chiquito...	1.663		
		Saravéca...	1.663		
		Otukè	1.663		
		Curuminaca.	1.663		
	CHIQUITÉEN.	Covaréca...	1.663	1.6630	1.6732
		Curavès....	1.663		
		Tapiis	1.663		
		Curucanéca.	1.663		
		Paiconéca..	=		
		Corabéca...	1.663		
		Moxo......	1.677		
		Chapacura .	1.663		
		Itonama ...	1.649		
	MOXÉEN...	Canichana..	1.677	1.6704	
		Movima....	1.690		
		Cayuvava ..	1.677		
		Pacaguara..	1.670		
		Iténès	1.677		
BRASILIO-GUARANIENNE.		Guarani....	1.620	1.6200	1.6200
		Botocudo ..	1.620		

Si nous voulons considérer la taille moyenne dans l'ensemble des nations, selon ses limites, nous trouvons, par exemple, que la plus grande est, sans contredit, la nation patagone, atteignant, suivant nous[1], 1 mètre 730 millimètres (5 pieds 4 pouces), tandis que les plus petites de toutes, les nations chango et quichua, n'atteignent que 1 mètre 590 à 600 millimètres (4 pieds 9 pouces); ainsi, entre ces deux limites extrêmes, il y aurait l'énorme différence de 140 millimètres (plus de 5 pouces), ce qui prouve péremptoirement qu'il n'y a point unité de taille parmi les Américains pris en général. Il s'agit de voir maintenant quels rapports d'uniformité nous trouverons avec nos divisions par rameaux ou par races.

Commençons par notre race ando-péruvienne. Parmi les quatre nations qui composent le rameau péruvien, nous reconnaissons une grande égalité de taille; et si les Changos font exception, cela tient, peut-être, à des causes particulières; car toutes les autres nous ont donné pour taille moyenne, 1 mètre 600 millimètres

1. Notre moyenne, prise sur un grand nombre d'individus, est bien différente de tout ce qui avait été dit.



(un peu plus de 4 pieds 9 pouces). Le rameau antisien est loin de nous offrir la même uniformité : entre les Yuracarès, les plus grands de tous, de 1 mètre 660 millimètres (5 pieds 1 pouce et demi), et les Tacanas, les plus petits, de 1 mètre 649 millimètres, il y a 11 millimètres de différence, et la taille moyenne du rameau est de 1 mètre 645 millimètres, c'est-à-dire de 48 millimètres plus élevée que celle des Péruviens. Nous chercherons, plus tard, les causes de cette différence. Pour le rameau araucanien, nous lui trouvons, en terme moyen, 1 mètre 641 millimètres, c'est-à-dire un peu moins que le rameau antisien, mais il est plus élevé de 44 millimètres que le rameau péruvien; ainsi les différences qui existent entre toutes les nations ando-péruviennes disparaissent, et se groupent parfaitement selon les rameaux. La taille moyenne de la race entière est de 1 mètre 627 millimètres.

La race pampéenne offre, dans son rameau pampéen, les plus grands de tous nos Américains. Les Patagons, comme nous l'avons dit, ont 1 mètre 730 millimètres; les Mataguayos, les plus petits, ont encore 1 mètre 670 millimètres. La différence est donc entr'eux de

60 millimètres ce qui est énorme; mais ne nous paraît pas extraordinaire, quand, dans les comparaisons, on fait entrer les influences locales. La taille moyenne du rameau est de 1 mètre 688 millimètres. Le rameau chiquitéen est d'une uniformité parfaite de taille; sa moyenne est de 1 mètre 663 millimètres, c'est-à-dire de 25 millimètres au-dessous de celle des Pampéens. Si, dans le rameau moxéen, nous écartons de la comparaison la nation itonama, qui forme anomalie, nous trouverons que la nation la moins grande après elle est la chapacura, qui conserve la taille des Chiquitéens, tandis que les Movimas présentent 1 mètre 690 millimètres, ou 27 millimètres de différence. La taille moyenne sera de 1 mètre 670 millimètres, ou intermédiaire entre celles des Pampéens et des Chiquitéens. Enfin, notre somme moyenne de taille de la race pampéenne nous donne 1 mètre 673 millimètres, ou 46 millimètres au-dessus de la race ando-péruvienne.

Pour la race brasilio-guaranienne, elle nous a paru avoir 1 mètre 620 millimètres, en ne tenant pas compte de ses exceptions[1]; ainsi elle

1. Celle de la tribu des Guarayos (voyez sa description spéciale à l'article Guarani).

serait au-dessous des deux autres, tout en restant supérieure à notre rameau péruvien. On voit, néanmoins, par ce qui précède, que les moyennes des tailles relatives sont parfaitement en rapport avec les divisions établies; ainsi la taille, comme la couleur, paraîtrait dépendre d'un caractère primitif propre à chaque nation en particulier. Voyons cependant si l'on ne devrait pas attribuer quelques effets des différences signalées à l'influence de la latitude, de l'élévation au-dessus du niveau des mers ou de la nature des lieux.

Les hommes les plus grands, les Patagons, habitent les régions froides comprises entre le 39.ᵉ et le 53.ᵉ degré de latitude australe, tandis que les plus petits, les Péruviens, vivent sous la zone torride. Il ne faudrait pas conclure trop vite de ces premiers faits que la région chaude est moins favorable à l'accroissement de l'homme, puisque les Movimas de Moxos nous offrent une moyenne peu inférieure à celle des Puelches, voisins des Patagons, comme taille et comme habitation; et que, d'ailleurs, en nous écartant de nos limites, nous voyons d'autres peuples des régions plus chaudes[1], rivaliser encore avec la

1. Les *Caribes*, décrits par M. de Humboldt, dans son

nation patagone. En comparant soigneusement tous les matériaux que nous possédons, nous ne trouvons rien qui puisse prouver que la chaleur ait la moindre influence sur la taille [1]. Tout nous porterait à croire qu'au moins dans l'Amérique australe le froid n'a pas non plus une grande influence; car, bien qu'on ait voulu, systématiquement, faire des Fuégiens des nains, pour trouver, au pôle sud la décroissance observée vers le pôle nord, cette opinion reste sans fondement, puisque, d'après nos observations personnelles et d'après le témoignage des voyageurs, cette nation offre encore une taille moyenne de 1 mètre 663 millimètres (ou près de 5 pieds 1 pouce et demi).

L'influence de l'élévation, de l'habitation permanente sur les montagnes, nous paraît entrer pour beaucoup dans la taille moyenne relative de l'homme américain : nous voyons, par exemple, tous nos Péruviens rester les plus

---

Voyage aux régions équinoxiales (in-8.°, t. III, p. 355), n'appartiennent peut-être pas à la nation qui habitait les Antilles et qu'on désignait par le même nom. Voyez nos recherches à cet égard, article des Guaranis.

1. Buffon croyait que le froid rapetissait l'homme (édit. de Sonnini, *Homme*, t. II, p. 303).

petits entre les nations que nous comparons; ils habitent plus particulièrement des plateaux compris entre les limites d'élévation, de 2,000 à plus de 4,700 mètres[1] au-dessus du niveau de la mer, où l'air est fortement raréfié. Si nous suivons les autres peuples montagnards, nous les voyons, en nous avançant vers le Sud, à mesure que la latitude plus froide les force de descendre des plateaux sur des points moins élevés; nous les voyons, disons-nous, prendre une taille plus élevée; les Araucanos sont plus grands que les Péruviens; et les Fuégiens, qui, au milieu de leurs montagnes glacées, en suivent le littoral seulement, sont plus grands que les Araucanos. Sous les zones chaudes nous trouvons les mêmes circonstances, en descendant des plateaux sur le versant oriental des Andes: les Apolistas du rameau antisien sont les plus petits, tandis que les autres nations qui en dépendent ont une taille, en quelque sorte, relative à la hauteur du lieu où elles sont fixées; ainsi, en passant des Apolistas aux Tacanas et aux Mocéténès, la taille augmente; aussi les

1. Voyez ce que nous avons dit à l'article des Quichuas et des Aymaras.

Yuracarès du pied de la chaîne sont les plus grands de tous. Deux faits curieux viendraient confirmer cette influence : dans les vallées chaudes et humides de la Bolivia la taille des Quichuas est plus avantageuse que sur les plateaux. La nation araucana nous offre le même phénomène : la plus petite de toutes ses tribus est celle des Péhuenches[1], habitans des montagnes, tandis que les Ranqueles, bien plus hauts de taille, sont fixés, depuis des siècles, dans les plaines voisines des Andes.

Les observations que nous avons faites sur les peuples composant la race pampéenne, confirment aussi notre allégation : le point le plus élevé de sa circonscription géographique, est la province de Chiquitos, formée des collines granitiques servant de partage entre les grands systèmes des versans de l'Amazone et de la Plata. Il est curieux de trouver là les hommes de plus petite taille, tandis que la taille moyenne augmente à mesure qu'on s'éloigne de ce centre, en descendant vers les plaines du Sud jusqu'à ce qu'on arrive aux Patagons du littoral maritime

1. Voyez notre description spéciale et notre *Voyage dans l'Amér. mérid.*, partie histor., t. II, ch. XXI, pour les détails dans lesquels nous sommes entré relativement à cette nation.

ou du côté du Nord, en se dirigeant vers les plaines de la province de Moxos. On en conviendra sans doute avec nous... De tout ce qui précède, il est difficile de ne pas conclure que l'action prolongée de la raréfaction de l'air sur les plateaux peut influer sur le rapetissement de la taille moyenne de l'homme, puisque ce fait est démontré, non-seulement par l'ensemble des peuples, mais encore par les preuves qu'en offre le lieu même où vivent les tribus d'une même nation.

Pour nous trouver à portée de distinguer nettement si l'effet que nous venons de décrire ne se combine pas avec l'état de l'atmosphère, ou s'il n'est réellement dû qu'à l'influence des montagnes, il nous reste à considérer l'influence des lieux sur la taille. Le parallèle que nous pouvons établir entre les Patagons et les Péruviens viendrait détruire toutes les objections présentées en faveur des seules influences atmosphériques. En effet, comme nous l'ont fait connaître la végétation et la zoologie propres aux plaines qu'habitent les Patagons, au bord de la mer, du 41.e au 50.e degré de latitude[1];

1. Voyez ce que nous en disons aux généralités sur les Passereaux, *Voy. dans l'Amér. mérid.*, t. IV, *Oiseaux*, p. 141 et suiv., et sur les *Mammifères.*

ces plaines se trouvent absolument dans les mêmes conditions que les plateaux des Andes, du 15.e au 20.e degré de latitude, entre les limites d'élévation de 2,700 à 4,700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Non-seulement on y trouve les mêmes familles, les mêmes genres de plantes et d'animaux, mais encore ces derniers présentent absolument les mêmes espèces: la sécheresse y est analogue; l'aspect en est en tout semblable; et cependant les plaines nourrissent les plus grands de nos Américains, tandis que les plateaux ne sont habités que par de petits hommes. Cette comparaison seule prouvera que l'influence d'une température froide et sèche ne suffit pas pour altérer la taille, et qu'il faut qu'il s'y joigne une autre cause inhérente au séjour des montagnes plus ou moins élevées. D'un autre côté, toutefois, il ne faudrait pas nier absolument l'influence des localités; car, si nous pouvons attribuer la différence de taille entre les Yuracarès et les Péruviens à celle de l'élévation des cantons qu'ils habitent, on y pourrait joindre encore l'influence d'une température bénigne, d'un sol le plus fertile du monde, de la chaleur et de l'humidité constantes des belles forêts habitées par les premiers; et, à

l'appui de cette dernière considération, nous citerons la différence de taille observée entre les Guaranis en général, et leur tribu des Guarayos placés absolument dans les mêmes circonstances atmosphériques que les Yuracarès, la taille moyenne des Guaranis étant de 1 mètre 620 millimètres, tandis que celle des Guarayos est de 1 mètre 660 millimètres.[1]

Si nous cherchons les effets produits sur la taille des Américains par l'abondance ou par la disette d'alimens, nous ne trouvons que des faits négatifs. Les Péruviens, qui, de tous temps, ont eu des troupeaux et ont poussé très-loin l'art de l'agriculture, les Chiquitéens, toujours cultivateurs et chasseurs, les premiers parmi notre race ando-péruvienne, les seconds parmi notre race pampéenne, sont les plus petits. De toutes les nations de leur race respective, les Fuégiens et les Yuracarès, chasseurs et pêcheurs montagnards, les Patagons chasseurs sur les plaines, sont au contraire les plus grands de tous, et l'on sait de combien de privations momentanées est entourée la vie nomade et hasardeuse du chasseur, surtout dans la Patagonie,

---

1. Voyez les articles spéciaux.

le pays le plus stérile du monde[1]. De ces considérations et de beaucoup d'autres, inutiles à reproduire ici, qu'avons-nous conclu? Que parmi nos peuples américains cette influence est entièrement nulle.

Le rapprochement de l'influence des lieux sur la taille moyenne comparée à celle que cette influence exerce sur la couleur, est assez singulier: d'un côté, sur les montagnes, la couleur diminue d'intensité, en descendant des plateaux élevés vers les plaines ou en abandonnant les régions sèches des Andes, pour marcher vers le pôle; ce qui est précisément l'opposé de ce que nous venons de dire de la taille comparative due à l'élévation; de l'autre, sur les plaines, l'intensité de teinte augmente avec la sécheresse des régions chaudes vers le Sud, et la taille suit presque une marche égale, puisque des collines des Chiquitos, elle augmente jusque chez les Patagons; ainsi, sur les plaines il y a concordance, tandis que, sur les montagnes, la marche est tout à fait opposée. Il n'y a lieu ici à aucune espèce de parallèle, puisque ces deux

1. Voyez notre description de la Patagonie, *Voyage dans l'Amér. mér.*, partie historique, t. II, ch. XVIII et ch. XX.

décroissances tiennent à des causes distinctes; mais nous n'avons pas cru devoir passer ce fait sous silence.

Avant d'aborder de nouvelles considérations sur la taille, nous présentons dans un tableau, pour l'un et pour l'autre sexe, la décroissance moyenne par nation, comparée à la plus haute taille qu'ils atteignent[1]; et nous y plaçons l'élévation et la nature des terrains sur lesquels chaque nation est fixée, pour compléter, autant que possible, nos observations à ce sujet. (*Voyez le tableau ci-contre.*)

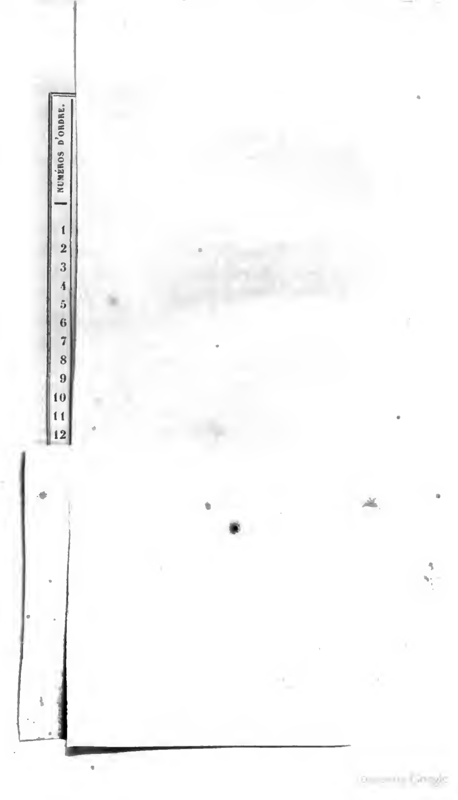
Ce tableau présente les nations suivant l'ordre de la moyenne de leur taille, ce qui permet de reconnaître de prime abord:

1.° Que la décroissance est tellement en rapport avec nos divisions de races et de rameaux, qu'à peine y a-t-il quelques exceptions dans chacun de ces groupes; ainsi, jusqu'à présent, nous voyons la couleur et la taille offrir des caractères distinctifs, selon ces mêmes groupes;

2.° Que cette décroissance ne coïncide nullement avec les limites de la latitude où vivent les nations;

---

1. Nous ne parlons que des résultats qui nous appartiennent en propre.



NUMÉROS D'ORDRE.
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12



3.° Qu'au contraire cette décroissance est tout à fait en rapport avec le niveau d'habitation, c'est-à-dire qu'à mesure qu'on s'élève sur les montagnes, la taille diminue;

4.° Enfin, que, si la nature des terrains influe plus ou moins, suivant que ceux-ci sont composés de plaines ou de montagnes, on voit en même temps que ces mêmes plaines, soit qu'elles s'étendent sous la zone froide ou sous la zone chaude, soit qu'elles se montrent sèches et arides, ou qu'elles présentent des terrains inondés, ne font pas sensiblement varier la taille, au moins dans l'ensemble des nations.

La taille la plus élevée à laquelle parviennent les individus d'une même nation au-dessus de la moyenne, n'offre pas, comme nous le montre le tableau, une marche bien régulière, et les rapports sont loin d'être les mêmes; néanmoins, l'ensemble des faits réunis nous paraît prouver qu'entre la taille moyenne et la taille extrême, il y a, pour chaque nation, beaucoup moins de différences qu'en Europe. Les savans travaux de MM. Villermé[1] et Quetelet[2], démontreraient,

1. *Annales d'hygiène*, cahiers n.° 2 et n.° 5.

2. *Sur l'homme et le développement de ses facultés*, etc. (Paris, 1835), t. II, p. 11.

que si l'accroissement est plus prompt au sein des villes d'Europe que dans les campagnes, la différence de la taille n'est plus sensible, quand une fois elle a atteint tout son développement; ainsi, l'on ne pourrait employer cet argument; mais il en existe un autre inattaquable; c'est qu'il y a d'autant plus d'uniformité dans les dimensions des mammifères d'une même espèce, qu'ils sont plus éloignés de l'influence de la domesticité. Ne pourrait-on pas regarder, par analogie, l'état plus rapproché de la nature dans lequel vivent les Américains, comme la cause la plus admissible de ce peu de différence? Jamais, relativement à la taille moyenne propre à chaque nation, nous n'avons trouvé, parmi les indigènes purs, ni géant, ni nain. Ce fait négatif ne viendrait-il pas encore à l'appui de notre hypothèse?

Nous n'avons pas encore parlé de la taille moyenne des femmes comparée à celle des hommes; mais tous les renseignemens que nous avons pu obtenir à cet égard sont consignés dans le même tableau et pourront prouver également, par la comparaison, qu'il y a peu d'uniformité dans les rapports; mais que ces rapports suivent néanmoins une marche régulière, lorsqu'on les

considère séparément pour chacun des groupes. On trouve alors que, chez toutes les nations du rameau pampéen, les Patagons, les Puelches, les Charruas, les Mbocobis, et chez les Moxéens, les Movimas, les femmes ont des proportions relativement plus grandes que celles qui existent en Europe entre les hommes et les femmes[1]; tandis qu'au contraire, parmi les peuples montagnards, les Péruviens, les Araucaniens, les femmes ont des proportions relatives plus petites que celles des Européennes[2]. Une autre déduction curieuse peut être tirée de la comparaison de la proportion relativement plus élevée chez les femmes des nations de haute stature que chez celles de petite taille; c'est que cette proportion

1. Dans un des intéressans tableaux donnés par M. Quetelet, *loc. cit.*, t. II, p. 42 et 43, nous trouvons que les limites d'accroissement de l'homme sont de 1 mètre 722 millimètres, tandis que celles de la femme sont de 1 mètre 579 millimètres : la différence serait de 143 millimètres, ou un peu plus d'un cinquième, tandis que nous ne trouvons, chez les Patagons, que 110 millimètres de différence, et 80 millimètres seulement chez les Puelches, c'est-à-dire à peu près du sixième au huitième.

2. La différence entre la taille moyenne des Quichuas et des femmes de la même nation, est de 140 millimètres, ou moins d'un cinquième de la taille moyenne des hommes.

serait, pour les nations américaines que nous avons observées, tout à fait contraire à ce qui existe en Europe. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire dit, dans ses savantes recherches[1] : « Les « femmes sont beaucoup plus petites, propor- « tion gardée avec les hommes, dans les con- « trées où ceux-ci atteignent une taille très- « élevée. » Ainsi, en Amérique, la différence que nous venons de signaler serait anomale et pourrait tenir à des causes locales ou plutôt à d'autres causes, tirées des coutumes des peuples. En Europe, les femmes exercent beaucoup moins que les hommes leurs forces physiques, tandis qu'au contraire, parmi les nations les plus rapprochées de la nature, et principalement chez celles qui vivent exclusivement de chasse, les femmes se livrent beaucoup plus que les individus de l'autre sexe à des exercices variés, sans que, néanmoins, cet exercice soit forcé; toujours modéré, il ne fatigue jamais l'enfance, parce qu'il ne commence qu'après l'âge de la nubilité. Ne pourrait-on pas trouver, dans ce genre de vie si distinct de celui de l'Europe, la cause im-

1. *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation*, t. I.er, p. 236.

médiate de la moindre différence qui existe entre les limites comparatives de la taille moyenne des deux sexes en Amérique ?

Formes générales.

Si nous avons trouvé de grandes différences dans la couleur et dans la taille des Américains, leurs formes sont loin de nous offrir les mêmes résultats : elles varient sans doute, mais en des proportions peu considérables, eu égard à la taille comparative propre à chaque nation. Nous allons d'abord décrire ces formes en général, puis nous signalerons les exceptions, en recherchant, en même temps, les causes qui nous paraissent les avoir déterminées.

Malgré les volumes écrits pour démontrer la dégénérescence et l'affaiblissement des Américains[1], nous pouvons dire, en thèse générale,

1. Pauw, *Recherches sur les Américains.*

Don Antonio Ulloa, *Noticias americanas*, p. 320, les appelle *animaux*, parce qu'ils sont robustes et supportent facilement la fatigue et les intempéries.

Robertson, *Histoire d'Amérique*, édit. esp., liv. 4, p. 57, 58, etc. Tout ce qu'il écrit tend à prouver, comme Ulloa, non-seulement que les Américains sont dégénérés, mais encore que le pays même et tous les êtres qui l'habitent se trouvent dans le même cas.

qu'ils présentent tous les caractères assignés à la force. Comparée au reste du corps, leur tête est plutôt grosse que petite; leur tronc est large, robuste, presque égal sur sa longueur; leur poitrine bombée; leurs épaules sont effacées, élargies; leurs hanches rarement très-saillantes. Leurs membres sont quelquefois un peu courts, comparés au tronc; mais replets, le plus souvent arrondis, apparens, pourvus de muscles saillans. Leurs extrémités supérieures, jamais amaigries, sont d'ordinaire bien dessinées, dans le sens artistique, quoique parfois trop fortes; leurs mains sont petites, comparées aux bras. Leurs extrémités inférieures sont presque toujours bien proportionnées et dans de belles formes, très-rarement maigres; leurs articulations peu souvent grosses; leurs cuisses et leurs jambes replètes; leurs pieds petits, quoique larges. La forme générale, chez les Américains, est donc moins belle qu'herculéenne. Les femmes participent à la vigueur de cette complexion; aussi ne présentent-elles qu'exceptionnellement des formes gracieuses : avec tous les signes de la force, elles sont trop robustes, trop larges pour être bien faites, dans le sens que nous donnons à ce mot en Europe. La nature les a

douées, en revanche, de tous les avantages désirables pour le genre d'existence auquel elles sont appelées : larges épaules, poitrine effacée, la gorge plutôt bien proportionnée que volumineuse ou petite; bassin large; aussi l'acte de l'accouchement, toujours facile, n'a-t-il jamais, pour elles, de suites fâcheuses; mains et pieds petits. Telles sont les formes générales des deux sexes parmi les nations américaines que nous avons visitées. Voyons, selon nos rameaux et nos races, si les influences typiques ou celles des localités ne les ont pas souvent modifiées.

Dans la race ando-péruvienne, les Péruviens nous montrent des formes très-massives : en général, ils ont le tronc plus large que les autres Américains, et surtout un peu plus long, proportion gardée avec les extrémités. Ces proportions sortent même de la ligne normale et doivent être attribuées à des causes que nous examinerons tout à l'heure. Les extrémités sont replètes et courtes. Les femmes ont beaucoup de gorge. Les Araucaniens ont, en tout, les mêmes caractères que les Péruviens; cependant, quoique long, leur tronc ne l'est pas autant que chez les premiers : chez eux, les articulations sont grosses et la démarche gê-

née[1]. Les Antisiens n'offrent plus d'uniformité de formes : ils sont bien également robustes, mais leur tronc n'est plus disproportionné avec les extrémités, surtout chez les Yuracarès; et, de tous les peuples de la race ando-péruvienne, ce sont les seuls chez lesquels on trouve des proportions analogues à celles que nous admirons dans l'ancien monde; nous en trouverons bientôt les causes dans les influences locales.

Comparons maintenant les rameaux de notre race pampéenne : chez les Pampéens, proportion gardée avec leur taille, nous trouvons le vrai type des caractères des Américains, c'est-à-dire la réunion de l'élévation de la taille à celle de toutes les formes propres à la force. Le tronc, quoique des plus robuste, est toujours proportionné aux extrémités. Les femmes sont presqu'aussi grandes que les hommes et ont les mêmes formes; les seins médiocres. Les Chiquitéens montrent seulement moins de vigueur. Les Moxéens, avec les mêmes caractères, sont en général moins massifs, mieux dessinés, et l'extérieur de leurs femmes s'éloigne moins de celui des Européennes.

1. Ce que nous avons attribué à leur manière de s'asseoir à terre. Voy. *Voy. dans l'Amér. mér.*, part. hist., t. II, ch. XXI.

La race brasilio-guaranienne tient le juste milieu, sous ce rapport, entre la race ando-péruvienne et la race pampéenne : moins disproportionnés que les Péruviens, les hommes ont néanmoins le corps plus large que les Pampéens; et si, à la première vue, on reconnaît un Péruvien montagnard au plus de longueur de son corps, proportionnellement avec les extrémités, on distingue aussi un Guarani d'un habitant des plaines à la grande largeur du tronc, peu proportionnée à la taille. C'est dans cette nation que nous trouvons encore, comme anomalie locale, une tribu plus belle, plus élancée, celle des Guarayos. En résumé, l'on voit que les caractères de formes, quoique différens entre les trois races, par la largeur et par la longueur comparatives du tronc aux extrémités, sont néanmoins loin d'être bien tranchés. En général, la force relative paraît suivre celle de la taille.[1] Les peuples montagnards font seuls exception, montrant des proportions plus robustes que leur taille ne devrait le comporter.

1. Privé d'instrument qui nous eût permis d'éprouver la force relative des nations, suivant leur taille et leurs formes, nous sommes obligé de garder le silence à cet égard.

La latitude plus ou moins chaude ou plus ou moins froide ne nous a montré aucune influence. Il n'en est pas ainsi de l'élévation du lieu d'habitation au-dessus du niveau de la mer, qui en exerce une très-positive sur les peuples montagnards; aussi tous ces peuples sont-ils, comme nous l'avons vu, les plus petits, sans que la taille, néanmoins, influe généralement sur toutes leurs parties; car nous voyons, chez eux, le tronc beaucoup plus large, proportion gardée, que chez les peuples des plaines. Il est même un caractère qui nous paraît tenir essentiellement à la raréfaction de l'air : nous voulons parler du grand développement de la poitrine, influant sur la longueur du tronc et lui donnant un peu plus de longueur relative que chez les autres hommes. Nous avons dit que les plateaux qu'habitent les peuples péruviens sont compris entre les limites d'élévation de 2,000 à 5,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'air y est plus ou moins raréfié, selon le niveau; mais, sur les plateaux, nul doute qu'il n'en faille une bien plus grande quantité qu'au niveau de l'Océan, pour que l'homme y trouve les élémens de la vie. Il en résulte que, par la plus grande dilatation de leurs cellules, les poumons

prennent un développement énorme, et que la cavité qui les contient est plus vaste que dans l'état normal, ce qui allonge d'autant plus le tronc, en détruisant un peu les rapports harmoniques avec les extrémités. Des tribus des mêmes nations, descendues depuis long-temps dans les plaines, nous offrent une preuve de cette influence : elles sont bien toujours larges de corps, caractère qui tient aux formes de la race ; mais elles ne présentent plus de disproportions dans la longueur du tronc comparé aux extrémités. Cette anomalie disparaît aussi peu à peu, à mesure que le trop grand abaissement de la température ne permet plus aux montagnards d'habiter des régions aussi élevées, comme on le remarque chez les Araucanos : une de leurs tribus, les *Ranqueles,* nous en offre une preuve évidente ; car, descendue depuis long-temps sur les plaines, cette tribu est beaucoup moins massive dans ses formes. Les nations qui composent le rameau antisien nous démontrent encore évidemment l'influence de la raréfaction de l'air : à mesure qu'on descend des montagnes vers les plaines chaudes, on voit les formes s'allonger, la poitrine diminuer d'ampleur ; et les Yuracarès, qui habitent les plaines du pied des

Andes, au sein des forêts les plus belles, les plus chaudes, comme les plus humides, non-seulement ont la teinte plus pâle, la taille plus élevée, comme nous l'avons vu, mais aussi les proportions sont plus belles, plus sveltes, en eux, que chez aucune des autres nations américaines que nous connaissons.

Dans ce dernier cas, nous croyons que deux influences distinctes déterminent les changemens de cette nature : la première, peut-être la plus puissante, est le manque de raréfaction de l'air; la seconde, à laquelle il est difficile de ne pas reconnaître une grande action, est la chaleur humide des contrées habitées par les Yuracarès; et, à l'appui de ce fait, nous pouvons encore citer la tribu des Guarayos, qui se trouve dans les mêmes circonstances locales que les Yuracarès, et qui, au lieu d'avoir les formes un peu massives du reste de la nation guarani, sont plus sveltes et en général constituent aussi anomalie parmi les peuples américains. D'ailleurs, placé au milieu des plaines chaudes et constamment inondées, le rameau moxéen ne nous montre-t-il pas encore, dans toute la race pampéenne, les seules nations chez lesquelles les formes sont les moins massives? Nous croyons donc pouvoir

conclure de ces observations que la raréfaction de l'air amène des proportions plus larges, tandis que l'humidité chaude tend au contraire à les allonger et à les rapprocher de celles de la race caucasienne.

Nous croyons reconnaître aussi dans l'humidité une influence tout à fait locale sur l'obésité plus ou moins fréquente. Nous n'avons jamais rencontré l'obésité ni sur les plateaux élevés, ni sur les plaines méridionales, où l'air est très-sec; tandis que, dans les plaines inondées et brûlantes de la province de Moxos, chez les Guarayos, au sein des forêts humides et chaudes, ainsi que sur les collines boisées qu'habitent les Guaranis, on trouve fréquemment des hommes et des femmes qui en sont atteints. Ces observations seraient peut-être en rapport avec les observations faites sur l'Europe, où l'obésité est plus commune en Angleterre qu'en Italie; mais cela tient sans doute aussi à des dispositions particulières propres aux nations étudiées.

Nous avons été à portée de faire, sur le jeune âge, chez les nations américaines, une remarque assez curieuse, indistinctement applicable à toutes; c'est que, depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte, on n'y voit jamais ces formes élancées,

ces membres amaigris, ce corps étroit des enfans en Europe; tous, au contraire, conservent, depuis la naissance jusqu'à la mort, la même largeur du tronc, les mêmes extrémités pleines et charnues, ce qui prouverait peut-être d'autant que ces formes tiennent essentiellement aux caractères primitifs des Américains.

Les coutumes, dans quelques circonstances, influent aussi sur les formes : les Araucanos, les Patagons, les Puelches, nous en ont offert une preuve évidente. En général, les Américains marchent droit, ont une tournure aisée, beaucoup d'agilité, beaucoup de souplesse; néanmoins, les nations indiquées ont une démarche gênée, les jambes arquées, les genoux trop en dehors, les articulations grosses, les pieds un peu en dedans. Surpris d'abord, nous avons cru trouver plus tard l'explication de ces faits dans l'habitude qu'elles ont de s'asseoir toujours par terre, les jambes repliées comme les Orientaux, de rester dans cette posture au moins le quart de leur vie; il faut y joindre et citer surtout leur coutume constante, pour les deux sexes, d'aller dès l'enfance à cheval, ce qui les force à porter sans cesse les genoux en dehors.[1]

1. Forster, *Voyage autour du globe*, t. II, p. 480, cite

Il ne se trouve jamais, parmi les Américains, de personnes difformes; ce qu'on a voulu attribuer à l'habitude dans laquelle auraient été tous ces peuples, de détruire ceux de leurs enfans qui montrent des dispositions à sortir de l'état normal[1]. Nous sommes loin de nier qu'il ne puisse en être ainsi chez les nations tout à fait sauvages; mais chez les Péruviens, qui, en général, tiennent à leurs enfans plus peut-être que les Européens eux-mêmes (en y comprenant les classes inférieures de la société); chez les Péruviens, qui les soignent avec la plus vive sollicitude; chez les nations chiquitéenne et moxéenne, où il est facile d'avoir des renseignemens précis à cet égard; non plus que dans aucune des autres régions de l'Amérique que nous avons parcourues, nous n'avons jamais rencontré que des infirmités accidentelles. Cet avantage ne tiendrait-il pas au peu d'entraves qu'on met au

---

cette même observation, que nous avons bien souvent faite.

Pallas, *Ueber die mongolischen Völkerschaften*, t. I.er, p. 98, trouve la même chose en Asie.

1. Robertson, *Histoire d'Amérique*, édit. espagn., t. II, liv. 4, p. 67; Gumilla, II, p. 234; Padre Techo, *Histoire du Paraguay*.

développement physique, les enfans étant presque toujours nus? Nous serions tenté de le croire; et c'est aussi, sans doute, à ce même motif qu'on peut attribuer cette uniformité de détails dans chaque nation, le corps à aucun âge n'étant gêné par aucun lien et pouvant prendre, sur tous les points, ses contours naturels.[1]

Formes de la tête.

Il serait aussi difficile d'établir que la forme de la tête est une chez les Américains, que de montrer rigoureusement les caractères toujours existans, qui peuvent servir à distinguer celles des diverses nations; car, sur un grand nombre d'individus que nous avons examinés pour quelques peuples, nous avons trouvé une telle variété de formes que nous avons dû nous en tenir aux termes généraux, sans jamais spécifier.[2]

---

1. M. de Humboldt (*Voy.*, édit. in-8.°, t. III, p. 291) cite le manque de difformité chez les Caribes, les Muiscas, les Mexicains, ce qui prouve la généralité du fait.

2. Comme on peut le voir dans notre planche III, fig. 1 et 2 de l'Atlas, le crâne peut être épais aussi parmi les Américains, et non très-léger, comme le dit Blumenbach, trad. franç., p. 218.

Lawrence, *Lectures on physiology, zoology and the natural history of man*, London, 1828, de même que Blumen-

Nous ne doutons pas que, sur quelques milliers de crânes d'une race quelconque, dans l'ancien comme dans le nouveau continent, l'on ne trouve des têtes que leurs caractères rapportent à toutes les autres, celle des nègres exceptée. On sentira dès-lors l'extrême difficulté de donner quelque chose de bien positif sur ce point. Nous avons cru remarquer que, dans notre race ando-péruvienne, les Péruviens ont la tête le plus souvent oblongue, d'avant en arrière, un peu comprimée latéralement; le front peu bombé,

bach, regarde les crânes américains comme ayant le front aplati. Notre planche 1, figure 1, prouve, au moins pour les Puelches, que cette règle n'est pas générale, et qu'en Amérique, ainsi qu'ailleurs, le crâne varie on ne peut plus. Le même auteur regarde le crâne américain comme analogue, pour la forme, à celui des Mongols, quoique plus petit. Les observations de M. Parchappe, *Recherches sur l'encéphale*, p. 50, constatent que, sur le petit nombre de ceux qu'il a mesurés, le volume des têtes américaines est, au contraire, supérieur à celui des têtes de la race malaye. La difficulté de se procurer des crânes, même sur les lieux, ne nous a pas toujours permis d'en rapporter de chaque nation; mais l'aspect des indigènes et l'inspection d'un grand nombre de crânes que nous avons vus, nous ont convaincu qu'en Amérique ils varient non-seulement selon les races et les nations, mais encore d'individu à individu dans un même peuple.

court et fuyant un peu en arrière. Les Antisiens et les Araucaniens ont à peu près les mêmes formes de tête. Dans la race pampéenne[1], on voit la tête des Pampéens généralement arrondie, à peine ellipsoïde, raccourcie d'avant en arrière, peu comprimée latéralement; le front médiocrement bombé, mais non fuyant. Chez les Chiquitéens, ce caractère est plus outré, la tête étant presque circulaire; tandis que chez les Moxéens, elle est plus oblongue. La race guaranienne a une forme de tête très-voisine de celle des Moxéens. Tout en donnant ces caractères, nous sommes loin de vouloir leur assigner une valeur rigoureuse; car, dans chacune des nations, on trouve plus ou moins d'exceptions; c'est seulement le caractère dominant que nous avons cru apercevoir.

Il est un genre de difformité purement artificielle qui a frappé les physiologistes : nous voulons parler de la difformité de la tête, que nous avons rencontrée à son plus haut degré dans les restes des anciens Aymaras[2], tandis que leurs

---

1. Voyez pl. I, fig. 1, la tête d'un Puelche des Pampas.

2. Voyez notre planche I, fig. 2; planche II, fig. 1 et 2, et planche III.

descendans ont le crâne conformé comme les autres Péruviens. Par les détails dans lesquels nous sommes entré à cet égard[1], nous croyons avoir assez clairement expliqué le mode de pression exercée d'avant en arrière et circulairement, ce qui repoussait la masse du cerveau et donnait une très-grande largeur aux parties postérieures, au détriment des parties antérieures, de sorte que les pariétaux formaient deux mamelons très-remarquables, tandis que le front était presque horizontal au-dessus des arcades sourcilières. Nous avons tout lieu de croire que, dans ce cas, il n'y avait que déplacement de parties et non altération, et les facultés intellectuelles devaient en être peu affectées.[2]

---

1. Voyez l'article Aymara.

2. Les considérations relatives à ces crânes nous ont paru trop spéciales aux Aymaras pour que nous pussions les regarder comme faisant partie des généralités; nous les renvoyons donc à notre article Aymara, rameau péruvien.

Les savantes observations de M. Parchappe (*Recherches sur l'encéphale*, etc., Paris, 1836) éclairent plusieurs points curieux du rapport du volume du crâne avec les facultés; ce qui peut prouver, jusqu'à un certain point, que la forme plus ou moins variable du crâne chez les hommes des diverses contrées, ne saurait avoir une influence directe sur leurs facultés. Il dit, page 28: « La différence de volume entre

Traits ; physionomie.

On sait combien les traits sont variables au sein de nos cités ; combien il est facile d'y trouver les différens types des pays les plus éloignés. Nous ne nous demandons pas si cette diversité de formes et de physionomie tient au mélange des races, ou s'il ne faudrait pas y faire entrer pour beaucoup l'influence de la civilisation ; question étrangère à notre sujet actuel. Nous énonçons ce fait seulement dans le but de prouver que, si, parmi les nations américaines, nous avions trouvé des limites aussi larges, nous n'aurions jamais pu arriver à distinguer nettement les groupes d'hommes qui forment les élémens de la population du nouveau monde. Heureusement il n'en a pas été ainsi ; et, en thèse générale, on peut regarder chaque nation comme

---

les individus sains d'esprit et les têtes des aliénés, serait à l'avantage des insensés. » — Page 34 : « L'intelligence peut se manifester à son degré normal dans une tête dont le volume est inférieur, égal ou à peine supérieur au volume des têtes d'idiots. » — Page 35 : « Le volume de la tête n'influe pas sur les facultés parmi les imbécilles. » — Et page 45 : « La plus grande somme d'intelligence ne coïncide pas toujours avec le plus grand volume de la tête. »

ayant un air de famille qui, la distinguant nettement de ses voisines, permet à l'œil exercé du zoologiste de reconnaître, dans une grande réunion, tous les types, sans presque jamais les confondre. Un Péruvien diffère plus d'un Patagon, et celui-ci d'un Guarani, qu'un Grec ne diffère d'un Éthiopien ou d'un Mongol. Un auteur a dit naïvement que quiconque a vu un Américain, les a tous vus[1], témoignage superficiel, malheureusement beaucoup trop accrédité, et qui devait arrêter les recherches; mais nous pouvons affirmer avec la plus grande certitude, comme nous allons chercher à le prouver, qu'il est, au contraire, peu de peuples moins uniformes dans les détails comme dans l'ensemble de leurs traits; il en est, au reste, de ce dernier caractère comme de ceux de couleur et de taille, que nous avons vus varier on ne peut plus, selon les races et même selon les nations.

Pour démontrer ce que nous venons d'avancer, nous allons passer successivement en revue

1. Ulloa, *Noticias americanas. Entretenimiento XVII*, p. 253. Robertson, *History of America*, t. II, p. 404, note 47. Kant, *Im teutschen Mercur*, 1788, t. I.er, p. 119. Molina, *Sulla storia naturale del Chili*, p. 336.



toutes les limites de variations des parties constitutives des traits, pour arriver ensuite à l'ensemble de la figure.[1]

Le *front*, nous venons de le voir, est un peu fuyant et comprimé latéralement chez les Péruviens; légèrement bombé, sans compression, chez les autres nations.

Le *nez* est long, saillant, fortement aquilin et comme recourbé à son extrémité chez les Péruviens; court, légèrement épaté chez les Araucaniens, les Moxéens, les Chiquitéens, presque tous les Antisiens; très-court, très-épaté, très-large chez les Pampéens; court, étroit, chez les Guaranis.

Les *narines*, très-ouvertes chez les Pampéens, le sont un peu moins chez les Péruviens, moins encore chez les Araucaniens, les Antisiens, les Moxéens et les Chiquitéens; tandis qu'elles le sont à peine chez les Guaranis.

La *bouche* a aussi ses modifications : très-grande, à lèvres grosses et saillantes, chez les

1. Quoiqu'il y ait moins de variation qu'en Europe dans les traits des individus d'une même nation entre les peuples qui nous occupent, parce qu'ils se mêlent peu entr'eux, il en existe néanmoins quelques-unes, et nous avons dû prendre pour modèle le type général, non les exceptions.

Pampéens; assez grande encore, à lèvres médiocres et peu saillantes, chez les Péruviens; de même dimension, mais avec les lèvres grosses chez les Moxéens; moyenne, à lèvres minces, peu saillantes chez les Chiquitéens; plus petite, mais d'ailleurs semblable, chez les Guaranis.

Les *yeux,* toujours petits et noirs chez toutes les nations, sont tout à fait horizontaux parmi la race ando-péruvienne, le rameau moxéen, les Patagons, les Puelches; mais, chez la nation Mbocobi du grand Chaco, et parmi les Chiquitéens, quoique la masse de la population les ait encore horizontaux, quelques individus les ont bridés extérieurement, ce qui établit la transition à ceux des Guaranis, toujours relevés à l'angle extérieur, comme on le voit chez les Mongols. Les Péruviens nous ont montré un autre caractère constant, celui d'avoir toujours la cornée jaunâtre.

Les *pommettes,* saillantes chez les Pampéens, les Araucaniens, ne commencent à se montrer que dans l'âge plus qu'adulte, chez les Péruviens, les Moxéens, ne saillant ni chez les Chiquitéens, ni chez les Guaraniens, à moins que ce ne soit dans l'extrême vieillesse.

Le *menton* a plus d'uniformité : chez tous

les Américains, il est court et rond; les Araucaniens l'ont un peu élargi, et chez les Péruviens et les Guaranis seuls on le remarque un peu plus saillant, sans qu'il soit jamais comparable à celui de la race du Caucase.

On a enfin abandonné la croyance systématique qui refusait entièrement la barbe aux Américains[1], parce qu'on prenait pour caractère général ce qui n'est dû qu'à la coutume de l'épilation. La *barbe* chez tous les peuples américains, constamment *droite ou non frisée*, est noire, pousse tard et couvre plus particulièrement les côtés de la lèvre supérieure et le milieu du menton; encore se réduit-elle, le plus souvent, à quelques poils rares. A ces caractères nous n'avons rencontré qu'une seule exception pour une tribu des Guaranis, les Guarayos[2], qui, quoiqu'appartenant à la même nation, portent une barbe longue, couvrant non-seulement le menton et la lèvre supérieure, mais encore les côtés de la figure : cette barbe se dis-

1. Pauw, *Recherches sur les Américains*, t. II, p. 184. Robertson, *Histoire d'Amérique*, édit. esp., t. II, liv. 4, p. 56.

2. Voyez notre article sur les Guaranis et nos observations sur leur tribu des Guarayos.

tingue de celle de notre race en ce qu'elle est droite; ainsi toute supposition qui tendrait à prouver que cette tribu tient ce caractère exceptionnel de son mélange avec la race blanche, tomberait d'elle-même, quand d'ailleurs nous n'aurions pas acquis, sur les lieux, la certitude que cette tribu n'a pu jamais éprouver de mélange, étant toujours restée sauvage et éloignée de plus de cent lieues de la population européenne la plus voisine. Nous avons cherché à nous expliquer cette anomalie; et si, comme pour la dégradation de teinte de cette même tribu, et sa taille anomale, relativement au reste de sa nation, nous n'y voyons pas encore la suite des influences locales que nous avons signalées, peut-être serait-il impossible d'y en trouver d'autres causes.

Les *sourcils* nous ont montré une grande uniformité parmi les nations qui ne connaissent pas l'épilation : ils sont constamment étroits, très-arqués et très-noirs.

Les *cheveux* sont aussi caractéristiques et semblables chez toutes les nations : ils descendent bas sur le front, sont noirs, gros, épais, très-droits et lisses; mais un fait des plus remarquable, qui paraît propre à la race américaine,

c'est qu'ils ne tombent jamais chez elle, même dans la vieillesse la plus avancée. Nous n'avons pas rencontré un seul chauve qui appartînt aux indigènes purs, ni même à leur mélange, et ce n'est que dans le plus grand âge, et encore seulement chez quelques individus, qu'on voit des cheveux jaunâtres remplacer la couleur normale.

Les *dents* nous offrent aussi beaucoup d'uniformité : elles sont belles, bien rangées, presque verticales et persistantes, c'est-à-dire que la carie en est très-rare; nous avons vu un grand nombre de vieillards dont les dents étaient usées presque jusqu'à la racine par la mastication, sans qu'il leur en manquât une seule. Ne pourrions-nous pas demander à Pauw[1] si ce caractère et celui de la persistance des cheveux annoncent une race dégénérée et maladive?

Passons maintenant à la comparaison des caractères qui tiennent à l'ensemble des parties que nous venons d'étudier successivement.

La *face* est loin d'être uniforme dans ses contours : nous la voyons presque circulaire chez les Guaranis et chez les Chiquitéens; un peu

---

1. *Recherches sur les Américains.* Il en fait des êtres maladifs et faibles.

plus elliptique chez les Araucaniens, les Péruviens, les Moxéens, les Antisiens; presque carrée et longue chez les Pampéens, surtout chez les Patagons.

L'*angle facial* est peu variable : en général la bouche est saillante, chez toutes les nations, sans que, pour cela, l'angle soit très-aigu; les maxillaires avancent par la même raison; mais le profil n'approche néanmoins jamais de celui des Éthiopiens; au contraire, les Patagons montrent une belle courbe et celle des Péruviens est loin d'avoir rien d'exagéré.

On a dit, en généralisant encore beaucoup trop les caractères des Américains, que leur physionomie était toujours sérieuse, triste, abattue[1]. Nous sommes loin de nier que ce ne soit en effet l'aspect de quelques-unes de leurs nations; mais il s'en faut de beaucoup que nous l'ayons trouvé chez toutes. Rien de plus variable que la physionomie; aussi, tout en donnant la description générale de chaque groupe de peuples, signalerons-nous quelques faits relatifs aux modifications qu'apporte à leur extérieur leur

---

1. Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. II, à chacune de ses descriptions d'Indiens.

état moral ou physique. Le Péruvien, de tout temps soumis à la plus étroite servitude[1], a la physionomie grave, réfléchie, triste même; on dirait qu'il renferme en lui toutes ses pensées, qu'il cache aussi soigneusement ses plaisirs que ses peines sous une apparence d'insensibilité, qui n'est rien moins que réelle. Les Araucaniens libres, mais toujours en guerre, sont aussi réfléchis, sérieux, froids, mais non plus tristes: c'est du mépris envers tout homme étranger à leur nation qui se manifeste dans leur être. Les Pampéens présentent la même apparence de froideur et peut-être d'indifférence[2]. Si, chez les Patagons, on voit encore percer un peu de douceur au travers de leur physionomie froide, il n'en est pas de même chez les Mbocobis, des traits desquels l'ensemble est repoussant et va jusqu'à peindre la férocité. Les Moxéens, quoique généralement gais, ont au milieu d'eux, des nations dont la physionomie est triste, froide, comme les Canichanas, tandis que les Moxos ont les traits les plus doux, les plus ouverts.

1. Même du temps des Incas.

2. Voyez notre description des Tobas. *Voy. dans l'Amérique méridionale*, partie historique, t. I.er, p. 305, et des Patagons, t. II, chap. XVIII.

Remonte-t-on sur les collines habitées par les Chiquitéens? On rencontre la physionomie la plus ouverte, la plus franche, la plus gaie, une physionomie remplie de vivacité. Tout en ayant remarqué que l'expression des traits est presque toujours la même dans chaque nation; et quoique nous puissions croire qu'elle tient, le plus souvent, au caractère national, nous avons néanmoins une preuve que la position morale peut influer beaucoup sur l'aspect extérieur.

Nous en chercherons des exemples dans les tribus différentes d'un même peuple. Les Guaranis du Paraguay, de Corrientes et de la Bolivia, soumis, presqu'en esclaves, aux colons, ont l'air triste, abattu; l'indifférence se peint sur leurs traits; et ils ne semblent ni penser, ni sentir; tandis que les Guaranis libres (les Guarayos) nous montrent une figure douce, intéressante, pleine de fierté; leur aspect dénote des hommes spirituels. Les Sirionos et les Chiriguanos ont bien la fierté, mais non la douceur des Guarayos. La comparaison de ces trois tribus encore à l'état primitif de liberté avec celles des tribus qui sont entièrement assujetties au régime des Missions, lequel y étouffe tout sentiment d'amour-propre et de dignité nationale,

prouvera sans doute l'influence de l'état social; mais, peut-on se fier à l'extérieur d'hommes asservis? et, sous ce masque d'insensibilité, ces hommes, rendus à eux-mêmes, ne retrouvent-ils pas toujours leur caractère naturel? D'après des observations fréquentes, nous croyons pouvoir répondre affirmativement à cette question.

En résumé, après avoir comparé entr'elles toutes les parties qui composent la physionomie, et la physionomie elle-même; après avoir montré les modifications de formes de chacune de ces parties, selon les nations, il ne nous reste plus qu'à signaler, au contraire, chez les Américains, les caractères généraux, uniformes et pouvant être considérés comme type des peuples du nouveau monde. Ce sont, dans leur ordre d'importance, 1.° les cheveux, épais, gros, noirs, lisses et longs, descendant bas sur le front, résistant à l'âge; 2.° la barbe, rare, grosse, noire, *toujours lisse,* poussant très-tard, et seulement sur le menton et aux côtés de la moustache; 3.° le menton court; 4.° les yeux petits, enfoncés; 5.° les mâchoires saillantes, les dents belles, presque verticales, persistantes, malgré la vieillesse; 6.° les sourcils étroits, très-arqués.

On voit que, malgré les nombreuses excep-

tions que nous avons signalées, il reste encore aux Américains des caractères typiques comparables à ceux des peuples des autres parties du globe.

La beauté est purement idéale, purement conventionnelle ; chaque peuple a la sienne : le nègre voit peut-être le beau dans son nez épaté, dans ses grosses lèvres ; le Mongole dans ses yeux inclinés ; aussi, vouloir ne trouver bien que ce qui se rapproche du type de notre race, ce serait se montrer trop exclusif ; ce serait, tout au moins, s'exposer au reproche de partialité. Il ne nous est donc pas permis de nous prononcer à cet égard, et la comparaison seule nous reste.

Parmi les races américaines pures, on trouve rarement des traits analogues à ceux de la race blanche ; néanmoins, dans chaque nation, nous avons rencontré de ces figures qu'en Europe on eût regardées comme agréables : les unes appartenant au type ando-péruvien, les autres au type brasilio-guaranien ou à celui de la race pampéenne ; mais il y avait assurément fort peu de rapports entr'elles ; et ne pouvant pas considérer le beau comparativement à notre race, nous manquons absolument de données pour le spécifier ici.

Un autre genre d'aspect particulier aux nations américaines est l'air mâle ou efféminé des hommes. Nous avons trouvé le caractère mâle très-prononcé chez les Péruviens, chez les Pampéens, un peu moins chez les Moxéens; tandis que les Chiquitéens, les Antisiens, les Araucaniens (ces derniers pourtant si belliqueux) et les Brasilio-Guaraniens ont toujours les traits efféminés; à un tel point que, parmi les Mocéténès et les Araucanos, il est difficile de reconnaître le sexe aux traits, et que nous serions souvent resté dans l'indécision, si le costume n'avait pas levé nos doutes. Chez presque toutes les nations, dans le jeune âge, les hommes ressemblent aux femmes : il en est chez lesquelles le sexe, au contraire, amène de grands changemens; par exemple, les nations péruviennes, où les hommes ont le nez long; et ces différences subsistent tout le temps de l'existence, tandis que, parmi la plupart des autres nations, dès que les femmes ont atteint trente ans, elles perdent leurs traits caractéristiques, et sont alors tout à fait semblables aux hommes. Dans l'enfance, chez toutes les nations sans distinction, la face est entièrement ronde, caractère qui change chez les hommes à l'âge de la pu-

berté, se maintenant chez les femmes long-temps après qu'elles sont devenues nubiles, et continuant quelquefois jusqu'à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans, selon les nations, mais disparaissant totalement ensuite.

Nous avons remarqué dans chaque tribu un air de famille, qui se reproduisait entre tous les membres de chaque nation, double fait dont on doit chercher la cause dans le concours de diverses circonstances. Il n'est pas étonnant que chaque type reste le même, aucune famille presque ne s'unissant qu'avec des parentes, ou tout au moins, les alliances n'ayant jamais lieu qu'entre les indigènes d'une même nation; de là vient qu'on remarque partout, chez elles, une plus grande uniformité qu'en Europe, uniformité qui se perpétue depuis des siècles, et restera sans doute invariablement la même, tant que se maintiendra le système suivi; uniformité modifiée seulement alors que ces peuples, abandonnant les coutumes de leur état primitif, renoncent à leur genre de vie pour adopter celui qu'amène la civilisation; car nous croyons qu'il y a toujours des rapports intimes entre les coutumes et les traits; aussi les peuples agriculteurs ont toujours la physionomie douce, ouverte,

tandis que les peuples chasseurs et guerriers sont fiers, tristes et réfléchis. Nous croyons aussi qu'avec l'hérédité des traits par l'alliance, par la perpétuité des mêmes coutumes, il y a encore la cause que nous avons déjà indiquée, c'est-à-dire que tous ces peuples, se rapprochant davantage de l'état de nature, doivent plus se ressembler que s'ils participaient à la civilisation, qui détruit l'uniformité de moyens d'existence, de commodités sociales, et amène de si grands changemens dans la position respective de chaque membre d'une nation, par rapport aux autres.

Complexion; longévité.

Pour compléter l'exposé des caractères physiques des Américains, nous n'avons plus qu'à présenter quelques réflexions sur la vigueur de leur complexion, sur leur longévité. En parlant des décès, nous avons déjà dit combien, dénués, en général, de tous les secours de la médecine, ces peuples échappent rarement aux épidémies. Dévoré par la fièvre ardente qui précède l'éruption de la petite vérole, un indigène ne connaît pas d'autre moyen curatif, que de se traîner au ruisseau le plus frais et de s'y baigner avec dé-

lices, sans que personne s'y oppose. On prévoit qu'il en résulte une répercussion subite et la mort presque certaine du malade. D'un autre côté, leurs seuls remèdes, quand ce ne sont pas simplement des pratiques superstitieuses, consistent en une diète si rigoureuse, qu'ils meurent souvent d'inanition. La civilisation répandue en certaines parties de l'Amérique pourrait peut-être prévenir le tiers du chiffre actuel des décès, surtout dans les provinces de Moxos et de Chiquitos.

La complexion des Américains est très-vigoureuse : ils résistent aux plus rudes travaux[1], sont des plus sobres, et supportent long-temps la soif et la faim, sans paraître en souffrir. Ils sont rarement malades, et cependant ne prennent aucune précaution pour prévenir les maladies, bravant avec intrépidité la chaleur et le froid. On s'étonne de voir, chez eux, des vieillards ignorer les maux de la décrépitude, et posséder tous leurs sens, comme dans la jeunesse; ils ont les dents intactes, leurs cheveux ne tombent

1. C'est pourquoi Ulloa (*loc. cit.*, p. 314) les traite de *brutes*. Il nomme aussi insensibilité le courage avec lequel ils supportent les souffrances.

jamais et grisonnent à peine chez les plus âgés; la vue, l'ouïe, l'odorat sont des plus fins, les mouvemens sont des plus libres, la figure peu ridée[1]. Il serait difficile de fixer bien précisément l'âge de ces vieillards; car peu d'entr'eux sont capables de compter, et d'ailleurs jamais eux-mêmes ne le savent exactement, ne fixant leurs souvenirs, à cet égard, que par les événemens historiques gravés dans leur mémoire. Les recherches faites sur ce sujet nous ont donné la certitude que la durée de l'existence est moindre dans les pays chauds que dans les lieux tempérés; et, dans l'une comme dans l'autre région, nous n'avons pas vu d'Américains passer la centaine. On peut dire même que peu d'entr'eux vivent plus de quatre-vingts ans. La preuve la plus convaincante que nous puissions donner de la force de leur constitution, c'est la coutume presque générale parmi les femmes indigènes, d'aller accoucher près d'un ruisseau, de s'y baigner immédiatement avec leur enfant, puis de venir reprendre leurs travaux domestiques du jour avec autant de tranquillité que si rien ne se fût

1. Ulloa l'a également reconnu. *Noticias americanas*, p. 324.

passé d'extraordinaire; et nous n'avons jamais entendu dire qu'elles en éprouvassent le moindre inconvénient. Il y a loin de là, sans doute, aux soins nombreux et délicats dont on entoure en Europe une nouvelle accouchée.

Mélange des races.

Nous n'avons vu que très-peu de cas bien avérés de croisement entre différentes nations des races américaines; mais ils nous ont toujours montré des produits supérieurs aux deux types mélangés : par exemple, les Guaranis et les Chiquitos donnent des hommes plus grands que leurs nations respectives, et généralement beaucoup plus beaux; le mélange des Mbocobis du Chaco avec les Guaranis nous a montré le même résultat; mais nous n'avons pu recueillir un assez grand nombre de faits pour nous croire autorisé à porter un jugement à cet égard.

Il n'en est pas ainsi du croisement avec la race blanche ou la race nègre. Partout nous avons pu en observer les produits et en suivre les modifications. Commençons par les mélanges avec la race blanche. Nous avons trouvé qu'ils étaient loin d'offrir indistinctement les mêmes résultats : celui des Guaranies avec les Espa-

gnols[1] donne des hommes de belle taille, presque blancs, et ayant de beaux traits, dès la première génération. A Corrientes, à Santa-Cruz de la Sierra, où ce mélange est le plus commun, on est frappé de la beauté, de la noblesse de leur extérieur : les yeux sont grands, le teint très-clair, le nez espagnol, ainsi que la plus grande partie des traits; la barbe néanmoins reste rare, et ne devient qu'à la troisième génération presqu'aussi forte que dans la race blanche. C'est, de tous les croisemens, celui qui nous a paru le plus satisfaisant; il rivalise presque avec la race blanche.

Les Chiquitéennes avec les blancs produisent des hommes peu différens de la forme primitive indigène. Quant aux traits, la face reste encore arrondie, et ce caractère ne change qu'à la seconde génération, qui déjà, par la couleur, ne diffère presque plus des Espagnols.

Les Moxéennes avec les blancs donnent des résultats à peu près semblables, à cette seule différence près, que les formes sont bien plus belles dans le mélange avec les Moxéennes que

---

1. Voyez ce que nous en avons dit, *Voy. dans l'Amérique méridionale*, partie historique, t. I.er, chap. XI, p. 367.

dans le mélange avec les Chiquitéennes; mais, dans ces deux rameaux, les yeux restent souvent petits, tandis qu'avec les Guaranies ils changeaient, de suite, de dimensions.

Les Araucaniennes donnent des hommes qui conservent, jusqu'à la troisième génération, la face arrondie, caractère de la nation; c'est surtout chez les femmes que ce caractère se maintient, ainsi que celui de la petite taille. Nous avons, au contraire, remarqué qu'au Chili souvent les traits des hommes produits d'un premier croisement étaient plus rapprochés du type espagnol, et qu'il en était de même de la taille.

Les nations des Pampas sont loin de donner un mélange comparable à celui des Moxéens: les traits restent aussi durs, aussi sérieux; et la face conserve, au moins deux générations, les grosses lèvres et le nez caractéristiques.

La race péruvienne est, peut-être, celle qui produit le mélange à la fois le moins beau et le plus tenace: on y trouve encore, à la quatrième génération, des traces des Quichuas, et surtout ce caractère singulier de la cornée des yeux jaunâtre au lieu d'être blanche. A la première génération, la couleur diminue peu, les traits



changent à peine; la taille reste presque toujours la même.

Cette différence dans le produit du mélange, dépend-elle des races qui se croisent ou des lieux du croisement? Nous serions porté à croire que l'une et l'autre cause peuvent avoir part aux effets. Quoi qu'il en soit, le mélange produit, en général, des hommes beaucoup mieux constitués sur les plaines chaudes que sur les montagnes; ce qui, au moins quant à la taille, pourrait être considéré comme une preuve des influences locales déjà signalées[1]. Une remarque, qui n'est peut-être pas sans intérêt, c'est que tous les mélanges dont nous venons de parler, sont toujours les produits d'Espagnols avec les femmes indigènes, et jamais du contraire.

Si nous avons vu des différences marquées entre les mélanges, selon les nations et selon les lieux, sous le rapport physique, la plus grande uniformité règne quant aux facultés intellectuelles : les hommes qui en proviennent sont doués d'une extrême facilité, et ne le cèdent en rien, sous ce rapport, à la race blanche.

1. La raréfaction de l'air, etc.; voy. p. 96 à 98.

Le mélange des nègres avec les femmes indigènes, le seul qui existe, produit des hommes supérieurs pour les traits, aux deux races mélangées; c'est surtout chez les Guaranis que l'on est étonné des résultats : on dirait que la race américaine gagne en beauté, tandis que tout ce qui caractérise la race africaine disparaît, quant aux traits, pour ne laisser quelquefois d'autres traces que des cheveux crépus; encore est-il fréquent de voir, dans le premier croisement, les cheveux devenir presque plats, tandis qu'à la troisième génération le croisement du nègre avec le blanc donne toujours des cheveux crépus. Avec les Guaranis, le nez, dès la première génération, n'est presque plus épaté, les lèvres épaisses s'effacent presqu'en entier. Nous avons aussi remarqué que le mélange ne produisait pas également partout des changemens aussi remarquables, et tout nous prouverait encore qu'on doit l'attribuer à des causes purement locales. D'ailleurs, un fait que peuvent attester tous les habitans des colonies américaines, c'est que les nègres nés sur le sol du nouveau monde ne ressemblent plus à ceux de la même nation qu'on amène de la côte. Un nègre créole, né d'un père et d'une mère venus d'Afrique, n'a

plus les traits outrés de ses parens, et se distingue de suite parmi beaucoup d'autres nègres[1]; ce qui prouverait évidemment qu'il y a, sur les traits comme sur les formes, une influence locale dont on est encore loin d'avoir déterminé les causes.

---

1. Nous ne poussons pourtant pas, sur ce point, les conséquences du principe aussi loin que Blumenbach, qui (*De generis humani var.*, trad. franç., p. 198) prétend qu'aux Antilles des Anglais ont pris la figure des Américains.

CHAPITRE III.

Considérations morales.

Langues.

Il est peu d'études plus difficiles et qui demandent plus de réflexion que celle de la philologie. Nous sommes loin de nous abuser sur ce point; aussi les langues ne jouent-elles pas un premier rôle dans cet ouvrage. Nous nous bornerons ici à quelques généralités, renvoyant à un travail spécial et étendu les détails et les développemens que comporte ce sujet, sur lequel nous avons recueilli beaucoup de matériaux tout à fait neufs.[1]

Après les savantes recherches de M. le baron Alexandre de Humboldt, sur les langues américaines[2], après les recherches plus générales encore de M. Vater[3] et de M. Guillaume de Humboldt[4], on nous trouvera peut-être bien

1. Voyez la partie spéciale de la Philologie, dans notre *Voyage dans l'Amérique méridionale.*

2. Dans son *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent.*

3. *Mithridates*, et *Bevölkerung von Amerika.*

4. *Sur les monographies des langues*

hardi de chercher à dire un mot sur les idiomes des nations que nous avons observées; mais, tout en reconnaissant la difficulté de cette tâche, qui sort du cercle de nos études habituelles, nous n'avons pas cru devoir nous dispenser de traiter ce sujet et nous réclamons d'avance l'indulgence de nos lecteurs.

L'illustre voyageur avait reconnu la justesse des travaux de M. Vater[1], lorsqu'il dit[2] : « En « Amérique, depuis le pays des Esquimaux jus- « qu'aux rives de l'Orénoque, et depuis ces rives « brûlantes jusqu'aux glaces du détroit de Ma- « gellan, *des langues mères, entièrement dif- « férentes par leurs racines, ont pour ainsi « dire une même physionomie.* On reconnaît « des analogies frappantes de structure gram- « maticale, non-seulement dans les langues per- « fectionnées, comme la langue de l'Inca, l'ay-

1. *Mithridates*, t. III, part. II, p. 385 et 409; *Bevölkerung von Amerika*, p. 207.

2. Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales*, édit. in-8.°, t. III, p. 306; et t. IX, p. 26. Il dit encore : « C'est « une disparité totale des mots à côté d'une grande analogie « dans la structure qui caractérise les langues américaines. « Ce sont comme des matières différentes, revêtues de formes « analogues. »

« mara, le guarani, le mexicain et le cora, mais « aussi dans des langues extrêmement gros- « sières. » Nous avons comparé les nombreux vocabulaires des langues américaines recueillis dans le cours de notre voyage, et dont presque tous sont inconnus aux philologues. Cette comparaison nous a convaincu de la vérité du principe d'uniformité entre les idiomes du nouveau monde; mais si des langues, dont les racines ne se ressemblent nullement, ont un mécanisme intérieur analogue; si elles présentent un caractère général de ressemblance, celui de se composer de particules agrégées plus ou moins complexes que l'euphonie a dénaturées; si, enfin, les règles grammaticales sont presque toujours si voisines pour toutes, ce genre de recherche n'aura pas une importance exclusive. Pour reconnaître les limites où s'arrête la distinction des langues mères d'avec les dialectes qui en dérivent, la comparaison des racines composantes et des mots deviendra d'autant plus nécessaire, que les règles grammaticales y seront plus uniformes; car dès-lors ces règles ne pourront plus seules établir les limites que donnent au moins, jusqu'à un certain point, les racines. Nous avons dû nous étendre à cet

égard, afin de prouver que les vocabulaires auxquels on attache peu d'importance, lorsqu'ils ne sont pas accompagnés de grammaires, ont, en Amérique, bien plus de valeur que dans les autres parties du globe; et les rapprochemens comparatifs des mots composés deviennent d'autant plus indispensables, que beaucoup des auteurs de grammaires américaines ont, le plus souvent, voulu subordonner les règles des langues de l'Amérique à celles de la langue latine, qu'ils prennent pour *point de départ* de leur théorie; d'ailleurs, l'euphonie, la prononciation, ainsi que l'analogie des sons, nous paraissent ne devoir pas être négligées dans la comparaison.[1]

Toutes les langues américaines sont composées de parties agrégées, de particules merveil-

---

1. Le savant M. W. Edwards dit très à propos sur ce sujet: « Le peuple qui aura changé de langue transmettra donc en « partie à ses descendans son accent et sa prononciation « primitifs; et, quoique tout s'altère à la longue, nous ne « voyons pas de raison pour qu'il n'en subsiste pas de traces « évidentes dans ce nouvel idiome pendant des siècles.» *Des caractères physiques des races humaines*, p. 101 et suiv., surtout p. 106, pour ce qui a rapport aux sons transmis; ainsi l'on ne s'étonnera pas que nous ayons cru devoir nous étendre sur certains sons particuliers aux langues américaines.

leusement calculées, pour rendre toutes les combinaisons possibles, le jeu des substantifs avec les verbes, les pronoms, les adjectifs, les pensées qui peuvent s'y attacher, et les nombreuses modifications que le mode d'action y détermine; néanmoins, comme l'euphonie a fait, selon les circonstances, supprimer ou ajouter des lettres, la décomposition de ces particules n'est pas toujours facile; car, dans la jonction de deux substantifs pour en former un composé, presque toutes les langues usent de la contraction, mais sous des formes si larges, que quelquefois une seule voyelle représente le mot entier. Dans beaucoup d'entr'elles les pronoms sont si intimement unis aux substantifs, qu'ils n'en sont presque jamais séparés : il en est de même de ceux qui se joignent aux verbes; et le plus souvent, le radical se réduit à une seule lettre, précédant ou suivant, soit le sujet, soit le verbe qu'il accompagne. L'union des substantifs aux adjectifs participe à la même règle, mais généralement subit des réductions considérables de lettres. Ce qui caractérise surtout les langues américaines, c'est la complication des temps de verbes, le grand nombre de modifications de ces temps, selon le genre de l'action auquel ils

se rattachent, et le défaut complet de l'article. M. de Humboldt dit, avec une bien grande vérité, en parlant des langues du nouveau monde[1] : « On reconnaît une multiplicité de formes et de « temps dans les verbes, une industrie artifi- « cieuse, pour indiquer d'avance, soit par la « flexion des pronoms personnels qui forment « la désinence des verbes, soit par un *suffixum* « intercalé, la nature et les rapports du régime « et du sujet, pour distinguer si le régime est « animé ou inanimé, du genre masculin ou fé- « minin, unique ou en nombre complexe. »

Dans quelques langues, les adjectifs ne varient point selon les genres et selon les cas, comme dans celle des Quichuas, des Aymaras, etc., ils précèdent les substantifs; mais, dans le guarani, quoiqu'aussi invariables, ils suivent souvent le sujet; en un mot, bien que les principes généraux y soient les mêmes, pour les inversions, ils diffèrent tellement dans les détails, qu'il nous faudrait beaucoup plus de place que nous n'en pouvons ici consacrer à ce sujet, pour rendre sensible seulement une partie des nombreuses nuances caractéristiques de chaque langage,

1. *Voyage aux régions équinoxiales*, in-8.°, t. III, p. 306.

sous le rapport de l'arrangement des particules composantes, comme sous celui de l'euphonie.

Toutes les langues américaines sont fortement accentuées, ce qui leur donne un caractère très-arrêté : les unes ont une forte gutturation, ou des sons prononcés du nez; les autres sont douces et euphoniques. Dans quelques-unes, des redondances ou des combinaisons de consonnes fort dures choquent l'oreille, tandis que d'autres sont, au contraire, remplies de voyelles ou de formes on ne peut plus agréables. Chez les unes, on ne trouve que les sons pleins de la langue latine, chez les autres se présentent fréquemment nos diphthongues, nos lettres françaises, comme l'*u*, le *z*, et d'autres sons propres à notre langue. Les langues que nous connaissons sont toutes étrangères à l'usage de telle ou telle lettre. L'*f*, par exemple, se trouve dans la langue araucana; mais elle manque dans toutes les autres; dans la quichua, c'est le *b*, le *d*, le *g*; dans le guarani, l'*l*, le *v*, etc., etc.

Le système de numération est en rapport avec les besoins d'échange, le commerce et la civilisation des peuples : les Quichuas, les peuples des Pampas, étendent le leur jusqu'à cent mille[1],

1. Pauw, *Recherches sur les Améric.*, dit (t. II, p. 266) : « Il

en suivant des divisions décimales on ne peut plus claires; tandis que beaucoup d'autres nations de chasseurs ne connaissent que des termes de comparaison, et non des quantités absolues, ou s'arrêtent à *cinq,* à *dix* ou à *vingt,* d'après le nombre des doigts des mains et des pieds c'est là même, quoiqu'il n'en reste pas toujours des traces, qu'il faut chercher la source des formes décimales adoptées par les peuples.

Plusieurs langues, principalement celles de la race pampéenne, nous ont présenté une anomalie, relativement aux noms des parties du corps. Ces noms commencent ou finissent d'une manière uniforme, par une ou plusieurs lettres toujours les mêmes. Nous avons cru trouver l'explication de ce fait singulier dans l'existence d'un pronom possessif qui y serait constamment joint; mais nous n'avons pas toujours eu la preuve positive de cette existence; d'ailleurs, il est des langues (la canichana, par exemple) où cette anomalie s'étend à tout objet matériel appartenant à la nature, de sorte que tous les

« n'y a aucune de ces langues dans lesquelles on puisse « compter au-delà de trois. » On voit avec quelle justesse il juge d'un peuple qu'il n'a pas vu. Robertson, *Hist. de l'Amér.* (édit. esp., t. II, p. 84), partage son erreur sur ce point.



substantifs y commencent seulement par deux lettres distinctes, tandis que les mots explicatifs des qualités, d'une action ou d'une pensée, varient seuls dans les premières lettres dont ils se composent.

Un autre genre d'exception a donné lieu à beaucoup de réflexions : dans telle langue, les mots employés par l'homme sont, en majeure partie, différens de ceux qu'emploie la femme, où chaque mot, en passant par la bouche de cette dernière, prend une terminaison distincte. La langue des Chiquitos offre, au plus haut degré, ce caractère; mais dans les autres il se réduit, lorsqu'il s'y trouve, aux titres de parenté. Depuis bien long-temps[1] on a expliqué cette anomalie, par l'habitude de certains peuples conquérans (des Guaranis surtout), de tuer les hommes et de garder les femmes, supposition qui nous paraît assez probable.

On a quelquefois supposé[2], faute de connaissances positives, que presque toutes les langues américaines étaient peu étendues, grossières, et qu'elles manquaient entièrement de termes pour

1. Père Raymond Breton, *Dictionnaire caraïbe*, p. 229, publié en 1665.

2. Robertson, *Histoire de l'Amérique*.



exprimer une pensée, une idée fine, ou même la passion; mais, sous ce rapport, comme sous tant d'autres, on était entièrement dans l'erreur; si les Quichuas et les Aymaras civilisés ont une langue étendue, pleine de figures élégantes, de comparaisons naïves, de poésie, surtout lorsqu'il s'agit d'amour[1], il ne faut pas croire qu'isolés au sein des forêts sauvages ou jetés au milieu des plaines sans bornes, les peuples chasseurs, agriculteurs et guerriers soient privés de formes élégantes de langage, de figures riches et variées. Les volumineux vocabulaires chiquitos[2] nous en donnent une preuve; d'ailleurs, s'il n'en était ainsi, que pourraient dire ces infatigables orateurs que nous avons vus parmi les Patagons, les Puelches, les Yuracarès, les Araucanos,

1. Il n'est aucun voyageur qui ne puisse attester la vérité de ce fait; car au Pérou, ce sera, dans les sociétés, la première chose qu'il apprendra des habitans.

2. Nous possédons un dictionnaire chiquitos manuscrit, in-folio, de 600 pages, qui peut le prouver de reste.

M. de Humboldt avait déjà remarqué ce fait, lorsqu'il a dit : « On reconnait que presque partout les idiomes offrent « plus de richesses, des nuances plus fines qu'on ne devrait « le supposer d'après l'état d'inculture des peuples qui les « parlent. » (*Voyage aux régions équinoxiales*, édit. in-8.°, t. III, p. 302.)

émouvoir leur auditoire et l'animer de leurs discours[1]? De quoi se composeraient chez les Guarayos (tribu des Guaranis)[2], ces hymnes religieux et allégoriques, si riches en figures? Plus nous pénétrons dans le génie des langues, plus nous les concevons, et plus nous reconnaissons qu'elles sont, en général, extrêmement riches, abondantes. Si l'on pouvait étudier à fond le guarani, le quichua, le chiquitos, comme on étudie le grec, le latin, on pourrait se convaincre du fait. On juge souvent une nation sur quelques individus qui en font partie, réduits, soumis, presqu'esclaves dans les Missions, individus chez qui l'esprit national cède à l'influence de la servilité; mais ces individus ne sont-ils pas totalement abrutis?[3]

---

1. Ulloa dit que ces discours manquent de fond (*Noticias americanas*, p. 334). Nous en concluons qu'il n'a jamais étudié une langue américaine et ne s'est jamais fait traduire ces harangues.

2. Il est impossible de trouver rien de plus gracieux. Voyez notre *Voyage dans l'Amér. mérid.*, partie historique.

3. Il est certain que, dans les Missions, les indigènes cherchent toujours à deviner votre pensée avant de répondre à la question que vous leur faites, ou qu'ils tâchent de se ménager le moyen de vous plaire par des réponses évasives; mais cela tient à leur état de servilité. Un Indien libre répond avec justesse et sans jamais tergiverser.

C'est dans l'homme libre, suivant encore les usages primitifs, qu'il faut chercher cet état de l'esprit, cette exaltation de sentimens qui tiennent réellement à la nation.

Nous avons voulu expliquer la dureté ou l'euphonie des langues par des inductions tirées des coutumes, du genre de vie, plus ou moins rapprochés de la nature; mais nous n'avons rien trouvé qui pût autoriser ces inductions : la nation la plus civilisée, celle des Quichuas, parle la langue la plus dure, tandis que des chasseurs sauvages ont une langue douce et harmonieuse.

Nous pouvons dire aussi que si nous avons pris, dans les langues, le caractère qui limite et distingue les nations entr'elles, nous sommes loin de trouver, dans leur ensemble, par rameaux, des différences aussi tranchées que celles que nous ont offertes les caractères physiques. Nulle part aucune règle circonscrite; et, sauf les racines distinctes par races, tous les autres caractères grammaticaux sont loin de se montrer constamment en rapport avec nos divisions. Ainsi, d'après nos observations, les langues ne seraient pas le moyen le plus sûr d'arriver à une solution de la question sur l'origine des peuples, et sur leur classement en groupes plus

ou moins étendus; mais, chez les peuples sans annales, elles remplaceront toujours exactement l'histoire, pour faire connaître leurs anciennes migrations et pour en suivre les traces au travers des continens[1]; car, s'il est de ces mots que le hasard seul fait retrouver chez des peuples éloignés, il en est d'autres qui tiennent aux usages particuliers, aux coutumes intimes, à la croyance religieuse d'une nation, et qui ne peuvent s'y transmettre que par un contact bien prouvé.[2]

Un savant géographe[3] a dit avec raison : *Dans l'étude philosophique de la structure des langues, l'analogie de quelques racines n'acquiert de la valeur que lorsqu'on peut les enchaîner géographiquement.* Nous sommes tout à fait de son avis. Pour nous, le rapport de quelques mots, de ceux même que l'on considère comme radicaux, ne peut, entre deux peuples, avoir d'importance et faire supposer des filiations, qu'autant qu'il y a *possibilité*

1. Voyez à l'article Guarani les faits curieux ignorés jusqu'à nous que nous ont dévoilés nos recherches sur les langues relativement aux anciennes migrations des peuples.

2. Par exemple ceux que nous citons pour les Caribes.

3. Maltebrun, *Géographie universelle.*

géographique. Il est certainement très-curieux d'établir des comparaisons; de se dévouer, dans cet intérêt, à des recherches fastidieuses et difficiles sur les peuples de continens divers; mais en vouloir conclure qu'il y a eu des communications récentes, serait outrer peut-être les conséquences d'un principe au moins contestable. Plus on amoncellera les rapports entre un plus grand nombre de nations éloignées les unes des autres et dispersées sur des points distans de nos hémisphères, plus, à notre avis, on prouvera l'impossibilité matérielle que ces rapports soient le résultat de contact; car, si des analogies de construction grammaticale ou de racines existant entre deux peuples placés sur deux régions éloignées du globe, peuvent laisser encore de l'incertitude sur leur origine commune, que sera-ce des analogies s'étendant en même temps, à plusieurs contrées prises chacune dans une partie différente du monde, comme, par exemple, celles que trouve M. de Paravey [1], entre la nation Muisca du plateau de Bogota en Amérique, les peuples japonais de l'est de l'Asie, les Arabes

---

1. *Mémoire sur l'origine japonaise, arabe et basque de la civilisation des peuples du plateau de Bogota.* (Extrait du n.° 56 des *Annales de philosophie chrétienne.*)

de la partie ouest du même continent et les Basques de l'Europe occidentale? Ne paraîtra-t-il pas difficile de supposer que, de contrées si éloignées, des peuples franchissant les mers, les continens, toutes les impossibilités locales, soient venus à la fois peupler le sommet d'une montagne de la Colombie, et former un centre de civilisation on ne peut plus restreint, au milieu des nations sauvages qui l'enclavent? Avec un peu de bonne volonté, et sans changer beaucoup de lettres dans les racines des langues, on pourrait trouver de l'analogie entre les langues du monde entier.

Si nous demandons l'explication de ce fait à la nature même des choses, peut-être la trouverons-nous dans la conformation des organes de la voix. Malgré sa flexibilité, malgré la grande multiplicité de sons que l'exercice lui permet de rendre, la voix humaine ne saurait sortir des limites assignées à sa conformation, et dès-lors, en comparant toutes les langues entr'elles, nous trouvons partout les mêmes sons, diversement combinés et plus ou moins modifiés par l'usage, il est vrai; mais exprimant des choses le plus souvent distinctes dans les langues éloignées, le plus souvent identiques dans les langues voisines

ou qui se sont trouvées en contact. Plus une langue est étendue, plus dans ses racines presque constamment réduites à une émission de sons[1], et par conséquent bien plus limitées que le reste du langage, on pourra trouver de sons semblables, tandis que tous les mots seront distincts; mais en tirera-t-on nécessairement la conséquence qu'il y a eu communication, quand, en effet, ce ne sera qu'un rapport fortuit qui, nous le répétons, paraît tenir à la nature intime de l'homme? Un exemple frappant de ce que nous venons d'avancer se trouve, il nous semble, dans le résultat des premiers efforts de l'enfant pour articuler des sons. Comme il ne rend que ceux qui tiennent essentiellement à l'espèce, et

1. Le nombre des voyelles est limité: elles sont invariablement les mêmes dans toutes les langues; lorsqu'on y joint une consonne radicale, quoique le chiffre des consonnes en soit plus grand, il est encore facile d'en calculer les combinaisons, qui, comparativement à celles d'une langue entière, se réduisent à un nombre peu élevé. Il n'est donc pas étonnant de voir très-souvent des racines dues à la jonction d'une consonne et d'une voyelle, identiques chez deux nations qui n'ont jamais eu de contact constaté par l'histoire. A l'inverse, plus les sons se compliquent, plus les rapports deviennent rares, en finissant par disparaître en raison proportionnelle de la plus grande complication de ces mêmes sons.

qui sont, en même temps, les plus faciles à proférer, sans que l'altération et les modifications apportées par le génie et par la tournure propre à chaque langue y ait encore rien changé, les mots qu'il produit sont presque partout les mêmes. De même que ses premiers regards, les premiers sons que lui arrache la plus impérieuse des nécessités, il les adresse à sa mère, en lui demandant instinctivement le premier aliment; aussi ceux-là doivent-ils se ressembler davantage; puis il les adresse à son père, l'être qui, naturellement, se présente ensuite le plus souvent à ses yeux. Or, en comparant ces mots entr'eux dans un grand nombre de langues, nous les avons retrouvés d'autant plus fréquemment identiques, que le cercle en est plus restreint. Le nom de la mère est le premier, celui du père vient le second et chacun d'eux est le même sur presque tout le globe; ce qui nous a prouvé que l'enfant a presque partout le même langage.

Premiers mots de l'enfance dans les principales langues du monde.[1]

PARTIE DU MONDE.	NOMS DE NATION.	MÈRE.	PÈRE.
Amérique méridionale.	Patagon.	Yama.	Yaca.
	Puelche.	Mama.	«
	Araucano.	Papai.	Chachai.
	Guarani.	Mama.	Papa.
	Galibi.	Bibi.	Baba.
	Moxo.	Meme.	Tata.
	Quichua.	Mama.	Yaya.
	Aymara.	Mama-tai.	Tata.
	Cayuvava.	Apipi.	Apapa.
	Kitemoca.	Mama.	Tatia.
	Yuracarès.	Meme.	Tata.
	Chapacura.	Mama.	Tiatia.
	Itonama.	Amete.	Amima.
	Yaios.	Immer.	Pape.
	Paunaca.	Mimi.	Tata.
	Cumanagota.	Mama.	«
Amérique septentrionale.	Delawares.	Anna.	«
	Pottawatemeh.	Nanna.	Nosach.
	Pensylvanie.	Anna.	«
Océanie.	De Viti.	Ti nana.	Tama.
	De Ticopua.	Ti nana.	Pa.
	D'O-Taïti.	Moana.	Papa.

1. Les mots de l'Amérique méridionale sont tirés de nos vocabulaires manuscrits, ainsi que des vocabulaires imprimés : ceux de l'Amérique septentrionale, de Barton (*New views of the orig.*, etc.); ceux de l'Océanie, de la Philologie de l'Astrolabe par M. d'Urville; ceux de l'Asie et de la Russie, de Klaproth (*Asia polyglotta*); ceux de l'Europe, des dictionnaires; ceux de l'Afrique, d'Oldendorp. Le mot chinois nous a été communiqué par M. Stanislas Julien.

PARTIE DU MONDE.	NOMS DE NATION.	MÈRE.	PÈRE.
OCÉANIE.	De Malaco.	Mama.	Bapa.
	De Guaham.	Nana.	Tata.
	PortDalrymple	Ble-mana.	Mena.
ASIE N. E.	Jukaguir.	Ama.	=
	Koriak.	Memme.	Pepe.
	Samoyède.	Amma.	=
	Taigi.	Emme.	=
	Chinois.	Mama.	=
	Qasiqumucq.	Ninu.	=
	Tchetchem.	Nana.	Dada.
	Turcs.	Ana.	Ata.
	Khiva.	Ana.	Baba.
EUROPE RUSSE.	Estonien.	Omma.	=
	Carélien.	Mamo.	Tuata.
	Olonetz.	Mamo.	Tato.
	Slavon.	Mammo.	Bata.
	Votiak.	Mumy.	=
EUROPE SEPTENTRIONALE, CENTRALE ET MÉRIDIONALE.	Allemand.	Mama.	Papa.
	Anglais.	Mama.	Papa.
	Latin.	Mamma.	Papa.
	Espagnol.	Mama.	Papa.
	Portugais.	Mamai.	Pai.
	Français.	Maman.	Papa.
	Italien.	Mamma.	Babbo.
	Grec.	Mamma.	Pappas.
AFRIQUE.	Madecasse.	Nini.	Baba.
	Loango.	Mama.	Tata.
	Camba.	Mama.	Tate.
	Congo.	Mama.	Tata me.
	Tembu.	Ma.	=
	Foula.	Hamma.	Baba.
	Mangrée.	Mina.	Atia.
	Berber.	Iemma.	Baba.
	Bambara.	Mba.	Fa.
	Kamamil.	=	Paba.

Il en est de même de toutes les racines dans lesquelles on trouve plus souvent des ressemblances, parce qu'elles sont moins compliquées, tandis que le rapprochement d'un grand nombre de mots n'existe réellement que lorsqu'il y a eu contact ou souche commune, ce qui dépend toujours des possibilités géographiques; ainsi, autant les recherches sur les langues, par l'analogie des constructions, par l'identité des racines, pour celle des mots intimement liés aux coutumes, à la religion d'un peuple, auront d'importance, et prouveront les filiations, lorsqu'on pourra les suivre, de proche en proche, au travers des continents, ou démontrer la route que l'homme a pu parcourir; autant ces mêmes recherches en auront peu, quand elles n'établiront les relations que de quelques racines isolées, entre deux peuples placés dans des circonstances d'éloignement difficiles à franchir, surtout lorsque les caractères physiologiques ne se rapprocheront pas.

Pour remplir le cadre de ce que nous avons à dire ici des langues américaines, nous présenterons en regard, dans le tableau ci-contre, les mêmes mots dans les langues des diverses nations qui font l'objet de ce travail, afin qu'on

…AU CHIQUIT…		RACE BRASILIO-GUARANIENNE.	
Nation Sarabéca.[3]	…ation …énès.[3]	Nation Guarani.[3]	Nation Botocuda.[3]
Echeena.	…taki.	Aba.	=
Acunechu.	…a.	Cuña.	=
Noeve.	…ui.	Acang.	=
Nunaapa.	….	Tatipi.	Chamton.
Nol.		Tesa.	Kectom.
Nuniije.	….	Apiçaqua.	Aismon.
Aniquaichi.		Mbo.	Jomton.
Caame.	…to.	Quaraci.	=
Cache.	…vo.	Yaci.	=
Une.	…o.	Ÿ.	Miñan.
Tikiai.		Tata.	*Ch*umbake.
Uti.		Ibiti.	Itacluc.
Echote.		Guirapa.	Kekenem.
Maji.		Hui.	Clocochi.
Inipia.	….	Cunumbuçu	=
Vuchijari.	….	Tuya.	=
Nato.		Ndi ni.	=
Echeche.	…ri.	Ae.	=
Ichamunazii	….	Emboocho.	=
Iniicha.	…e.	Acaru.	=
Itiemeca.	…ra.	Ake.	=
Areaca noja-jari.	….	Potari.	=
Maichanoja-jari.	…re.	Ndaypotari.	=

…s comme ils se prononcent en Espagnol.
…euvent rendre les sons avec exactitude;
…*n* (je veux), en Mbocobi.
…ttres en espagnol. Ce son a été impro-

puisse juger du peu de rapport qui existe entr'elles, quoique toutes appartiennent à un même continent.

Facultés intellectuelles.

Presque tous les auteurs du siècle dernier s'accordent à refuser aux Américains l'intelligence. Antonio Ulloa, pour justifier, autant que possible, la conduite souvent barbare de cette troupe d'aventuriers intrépides qui fit la conquête du nouveau monde, ou parce qu'il ne voulut pas descendre jusqu'aux indigènes américains, afin de les comprendre, dit, sous toutes les formes, qu'ils sont dépourvus de facultés intellectuelles[1]; et comme il avait vu les Américains sur un grand nombre de points du continent, son ouvrage, ainsi que ceux de

1. *Noticias americanas*, Madrid, 1772, p. 321 : il les compare à des brutes; p. 322: il dit qu'ils ne pensent pas; p. 308: *En la raza de Indios es necesario distinguir los actos y operaciones del entendimiento de los que son de pura manipulacion o industria..... En los primeros son totalmente negados, torpisimos y sin descernimiento, ni comprehension.* (Ulloa, dans ses écrits, a puisé, sans citer, un grand nombre de faits pris dans la *Miscellania austral* de Diego d'Avalos y Figuroa; Lima, 1602.)

MM. Bouguer[1] et de La Condamine[2], à qui sans doute son contact avait fait, à peu de chose près, adopter son système, ont servi de thème à ceux qui ont écrit après eux sur les Américains, sans recourir aux anciens auteurs[3], certainement moins passionnés. Pauw[4] poussa, dans ce sens, l'exagération et la mauvaise foi aussi loin qu'il était possible de le faire, étendant son système des hommes aux plantes, et enfin au sol américain. Robertson[5] y puisa ses idées, bien éloignées d'être conformes à la vé-

1. *Voyage au Pérou*, in-4.°, 1749, p. 102.

2. *Relation abrégée d'un voyage*, etc.

3. Garcilaso de la Vega, Padre Acosta, etc.

4. *Recherches sur les Américains*. Il ne fait qu'un de tous les Américains; ainsi, prenant toujours, dans tous les auteurs et pour chaque nation, les détails qui concordent mieux avec sa pensée prédominante, il finit par avoir, comme portrait des Américains, l'assemblage le plus monstrueux des vices, des défauts, de la barbarie.

5. *Histoire de l'Amérique*. Il est évident que Robertson avait aussi, lui, une idée préconçue, lorsqu'il entreprit l'histoire de l'Amérique; car, de même que Pauw, il confond tous les Américains; et, avec moins d'exagération, avec plus d'érudition, arrive aux mêmes résultats; il a suivi le même système que Pauw et n'est pas plus conséquent dans ses conclusions. Rien de plus faux que les généralités dans lesquelles on ne tient pas compte des spécialités, des motifs,

rité; aussi ces deux écrivains, qui ne connaissaient les Américains que d'après de faux rapports, ou qui ne prirent, dans les auteurs par eux cités, que ce qui coïncidait avec leurs idées, dépouillèrent-ils peu à peu les indigènes du nouveau monde de tous les dons de la nature, jusqu'à en faire des hommes faibles, dégénérés au physique comme au moral, et doués tout au plus de l'instinct des animaux de l'ancien monde. Si en France on prenait pour type les paysans Poitevins ou les Bas-Bretons, par exemple, que pourrait-on dire de la civilisation de la nation? C'est donc dans les capitales, près des centres des gouvernemens, des grandes sociétés, qu'il faut aller chercher le degré de facultés intellectuelles d'un peuple, et non parmi les classes les moins éclairées de la société, comme l'ont fait les auteurs que nous citons.

---

des causes; car alors on prend les exceptions pour des règles.

Herrera, *Decadas II, lib. II,* p. 15. On a élevé la question de savoir si les Américains étaient des hommes ou des animaux.

L'auteur du Choix des lettres édifiantes, t. VII (*Missions d'Amérique*, t. I, p. 14), dans ses réflexions générales sur les Américains, a copié en tout les idées défavorables aux Américains, professées par Robertson.

Ce que nous avons dit de la richesse, de l'élégance des langues[1], a déjà donné une idée plus juste et plus avantageuse des Américains. Poursuivons ce genre de recherches, pour ce qui a rapport à la pensée, aux réflexions, à la poésie. Les Quichuas, les Araucanos avaient leurs poëtes, chargés de retracer les belles actions de leurs rois[2]. Des idiomes qu'animent tant de comparaisons si naïves, de tours si élégans, la clarté d'élocution de tous les peuples orateurs, Quichuas[3], Patagons, Puelches, Araucanos, Yuracarès, sont-ce là des preuves de la faiblesse de la pensée, de la stérilité de l'esprit? Cent fois nous avons entendu ces hommes, traités de brutes, haranguer les leurs des heures entières, sans hésiter un seul instant. Leurs intonations sont des plus variées, et tour à tour ils attendrissent ou exaltent leur auditoire. Est-ce là le fait d'êtres qui ne pensent pas? L'Américain n'est privé d'aucune des facultés que pos-

---

1. Voyez page 149.

2. Voyez Garcilaso, *Coment. de los Incas*, p. 34, 37, 67, 77, 261, etc. Voyez notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique, t. II, chap. XXI, p. 264.

3. Ulloa, *loc. cit.*, p. 334, cite leurs longues harangues et pourtant leur refuse la pensée.

sèdent les autres peuples; il ne lui manque que l'occasion de les développer. Quand les nations étaient libres, elles montraient beaucoup plus de facilité en tout genre, et si plusieurs ne sont aujourd'hui que l'ombre d'elles-mêmes, la faute en est seulement à leur position sociale actuelle.

Quelques-unes, comme la guarani et la yuracarès, avaient une mythologie remplie de fictions des plus gracieuses. Les Patagons et les peuples ambulans des plaines ont un système de constellation très-ingénieux[1]. Les Quichuas avaient calculé l'année solaire, les révolutions lunaires; chez eux et chez les Aymaras, l'architecture était assez avancée, ce que prouvent les restes de leurs immenses monumens, souvent ornés de reliefs plats[2]; leur dessin n'était pas toujours aussi grossier qu'on pourrait le croire, et nous possédons des Quichuas une tête qui annonce, au contraire, un sentiment fort remarquable[3] de l'imitation des traits. Les historiens

1. Voyez notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique, t. II, p. 93.

2. Voyez Atlas, pl. 9, 10, 11, et *Voyage dans l'Amérique méridionale*, nos planches d'Antiquités, n.os 4, 6, 7.

3. Voyez Atlas, pl. 5, et *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Antiquités, pl. 15.

des Moxos avaient encore, dans le siècle dernier, une écriture consistant en raies tracées sur de petites planchettes[1]; ceux de la nation quichua conservaient, par des signes symboliques[2], par des assemblages de nœuds et de fils, les annales de la nation; aussi leur fallait-il de la mémoire. Quant à leurs poëtes, le charme avec lequel ils peignent l'amour, annonce, certainement en eux, une intelligence développée et autant d'esprit que de sensibilité. Nous avons pu juger de l'extrême aptitude que tous les Américains, même ceux dont l'esprit est le plus inculte, montrent pour apprendre ce qu'on veut leur enseigner. La perception est chez eux très-prompte, et il n'est pas rare de trouver des individus parlant jusqu'à trois ou quatre langues, aussi distinctes entr'elles que le français et l'allemand[3]. En résumé, sans vouloir comparer le développement des facultés intellectuelles des Américains à celui des habitans de l'Europe, nous les croyons des plus capables

1. Voyez Viedma, *Informe general de la provincia de Santa-Cruz* (1787), p. 89; manuscrit dont nous possédons l'original.

2. Voyez notre description spéciale des Quichuas.

3. Ce fait est général, et M. de Humboldt l'a observé comme nous (*Voy. aux rég. trop.*, t. III, p. 308, édit. in-8.°).

de former un peuple éclairé; et nul doute que, tôt ou tard, la marche de la civilisation ne démontre ce que nous avançons, d'après des faits bien établis et d'après nos observations personnelles.

Entre toutes les nations que nous avons vues, on peut mettre au premier rang, pour l'intelligence, les peuples montagnards et ceux des régions tempérées des plaines. Ceux des régions chaudes sont, en général, plus doux, plus affables; ils ont, peut-être, plus de légèreté dans la pensée, mais moins de profondeur dans le jugement. Les Incas étaient les plus avancés, parce que, seuls soumis à un gouvernement régulier, ils formaient, dès-lors, une société organisée, pourvue d'un centre de lumières, d'où rayonnaient des idées de grandeur, de luxe, nourries et vivifiées là, comme toujours et partout dans la classe aristocratique, qui les répandait parmi le peuple; tandis que, divisées en tribus nombreuses, vivant dans l'isolement et se fuyant, pour ainsi dire, les autres nations ne portaient jamais leur attention au-delà du cercle étroit de leurs intérêts du moment, et les plus immédiats.

Ce qui est arrivé de la civilisation péruvienne,

anéantie d'un seul coup, avec les connaissances des Incas, par le massacre que l'usurpateur Atahualpa fit faire de ces derniers, au premier temps de la conquête, explique l'état actuel des Péruviens, comparé à ce qu'ils étaient.

Caractère.

Quoique le caractère de l'homme soit des plus variable selon les individus, on ne saurait nier qu'il n'ait des nuances qui tiennent à la souche. En jugeant d'une nation, d'une race par son ensemble, comparé à celui de telle autre, on pourra se convaincre que celle-ci penche vers la douceur, celle-là vers la férocité; que l'une est disposée à se soumettre à tout ce qu'on lui prescrira, tandis que l'autre préférera la mort à la soumission; et, sans sortir du cercle de nos observations, nous trouvons toutes les nuances que nous venons d'indiquer. Les Quichuas et les Aymaras civilisés des Andes sont d'un caractère doux, paisible, on ne peut plus sociable. Ils reçurent les Espagnols avec une hospitalité franche, et se soumirent aveuglément à la religion, ainsi qu'aux nouvelles lois qu'on leur imposait: ils sont sobres, patiens dans la souffrance; laborieux et persévérans

dans le travail. Les Guaranis sauvages des collines boisées du Brésil sont généralement doux, affables, francs et hospitaliers; ils accueillirent, presqu'en tous lieux, les Espagnols et les Portugais avec joie, les aidèrent même, et se soumirent à leur religion, à leur joug. Il en est de même des peuples de nos rameaux chiquitéen et moxéen, que le zèle religieux suffit pour réduire, pour convertir au christianisme; tandis que, fiers et indomptables guerriers, les peuples les plus méridionaux des montagnes et ceux des plaines, les Araucanos, les Patagons, les Puelches, les Charruas, les Mbocobis, etc., combattirent avec acharnement les Européens à leur arrivée; et, depuis trois siècles, ont mieux aimé se voir sans cesse décimer par les Espagnols[1], que d'en jamais reconnaître les lois, la religion; de sorte que leurs coutumes, leur culte, sont encore aujourd'hui les mêmes qu'au temps de la conquête. Des contrastes si frappans entre des hommes que leurs caractères physiologiques distinguent d'ailleurs nettement les uns des autres, ne prouveraient-ils pas évidemment

---

1. Pauw attribue aux localités ce qu'il ne peut citer comme preuve de faiblesse (t. I, p. 99).

que chaque race, chaque nation peut avoir dans le caractère, des nuances, qui, sans jamais changer, semblent se perpétuer, de génération en génération, parmi les membres d'un même peuple? Les Péruviens, les Chiquitéens, les Moxéens seront toujours doux, toujours soumis; les Araucaniens et les Pampéens, toujours fiers, toujours indomptables.

Chacune de nos divisions offre, dans son caractère, les nuances les plus tranchées.

Parmi les Ando-Péruviens, les Péruviens sont doux, affables, hospitaliers, sociables, soumis jusqu'à la servilité, superstitieux à l'extrême; ils s'amusent sans paraître gais, dansent sans quitter leur taciturnité, leur froideur. Ils sont tous chrétiens. Les Antisiens présentent peu d'uniformité et servent, par leur caractère comme par leur position géographique, de passage entre les Péruviens et les peuples des plaines: les uns, peu différens des Quichuas pour les bonnes qualités, sont réduits au christianisme; tandis que les autres (les Yuracarès) présentent le vrai type du sauvage livré à lui-même, réunissant tous les vices à l'égoïsme le plus complet; fiers, insociables, indépendans, cruels, insensibles pour eux, comme pour les

autres ; ils sont encore libres. Les Araucaniens ressemblent beaucoup aux Yuracarès, altiers, indociles comme eux, dissimulés, rancuneux, peu gais, souvent taciturnes ; guerriers intrépides, voyageurs des plus infatigables, tous indépendans.[1]

La race pampéenne offre à peu près, par rameaux, les mêmes contrastes. Les Pampéens ressemblent en tout aux Araucaniens : fiers, indomptables, infatigables guerriers, ils voyagent sans cesse et portent partout leur inconstance ; ils sont tristes, sérieux, réservés, froids, quelquefois féroces ; jamais un seul ne se fit chrétien sans contrainte.... Tous sont libres. Les Chiquitéens en diffèrent en tous points ; doux, soumis, ils se rangèrent volontiers aux lois des missionnaires, sans presque faire de difficultés. Constans dans leurs goûts, ils présentent le type de la gaîté la plus frivole, de la sociabilité, de la bonté, de l'esprit communicatif ; tous sont chrétiens. Les Moxéens, avec moins de gaîté, sont, pour le caractère, les mêmes que les Chiquitéens ; comme ceux-ci, ils aiment peu le

1. Voyez leur description très-étendue, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique, t. II, chap. XXI, p. 225.

changement : tous ont aussi embrassé le christianisme.

La race brasilio-guaranienne tient le milieu entre les Péruviens et les Chiquitéens. Généralement bons, affables, francs, hospitaliers, faciles à convaincre, quand une fois les hommes de cette race ont admis un principe, ils le suivent aveuglément. Ils reçurent l'étranger parmi eux, se soumirent aux conquérans, comme au zèle religieux des missionnaires ; guerriers et voyageurs, ils étaient courageux et poussaient quelquefois la vengeance contre l'ennemi vaincu jusqu'à l'anthropophagie, tout en le traitant préalablement avec beaucoup d'humanité[1]. Réfléchis, sérieux dans leurs discours, ils parlent peu. Presque tous sont chrétiens.

D'après cet aperçu rapide des nuances du caractère moral, on peut se convaincre qu'elles

---

1. Pero Magalhanes de Gandavo, *Historia de Santa-Cruz*, *Lisboa*, 1576, en a donné plusieurs preuves évidentes. Voyez aussi la traduction française que M. Ternaux Compans a donnée de cet ouvrage dans son intéressante *Collection de voyages, relations et mémoires originaux, pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique.*

Robertson, *Hist. de l'Amér.*, édit. esp., t. II, p. 151, dit tout à fait à tort que les Péruviens connaissaient l'anthropophagie.

sont presque toujours en rapport avec nos divisions, basées sur les caractères physiologiques; ce qui fournit une nouvelle preuve que le caractère est le plus souvent national, et tient essentiellement à des dispositions physiques prédominantes, particulières à chaque nation ou à chaque groupe de nation. On pourrait encore déduire de ce fait une autre conséquence non moins importante : c'est qu'une énigme restée jusqu'à ce jour inexplicable pour ceux qui ont scruté l'histoire de cette époque singulière, la conquête du Pérou et de certaines autres parties de l'Amérique, faite par une poignée d'hommes, au milieu de peuples nombreux; cette conquête, disons-nous, ne fut qu'une conséquence inévitable des dispositions naturelles, du caractère des peuples conquis; car les Espagnols n'ont mis ni moins de bravoure, ni moins de persévérance dans leur lutte guerrière ou religieuse contre les Araucanos, contre les peuples des Pampas et du grand Chaco; et cependant, ni le fer, ni la persuasion n'ont pu rien obtenir de ces dernières nations, demeurées, jusqu'à nos jours, en religion comme en politique, ce qu'elles étaient avant la découverte du nouveau monde.

Si, comme nous l'avons fait des caractères physiologiques des Américains, nous comparons leur caractère moral à leur genre de vie, nous arrivons à des résultats curieux.

Les plus doux, les plus hospitaliers de tous, les Quichuas et les Aymaras, sont, par la nature du lieu qu'ils habitent, tous pasteurs, tous agriculteurs, seulement, ne s'occupant presque jamais de chasse. Ceux qui leur ressemblent le plus par ces qualités, les Chiquitéens, les Moxéens, les Brasilio-Guaraniens, sont simultanément, suivant les localités, agriculteurs, pêcheurs et chasseurs, tandis que les plus indomptables, les plus cruels, les plus fiers, les Araucanos, les Patagons, les Puelches, les Mbocobis, sont chasseurs par essence. Est-ce le caractère qui influe sur les mœurs? sont-ce les mœurs qui influent sur le caractère? Cette double question peut paraître toute hypothétique; mais nous n'en pensons pas moins qu'on doit croire à l'influence des mœurs sur le caractère; car il est évident qu'une coutume qui d'abord nous répugne et nous inspire de l'horreur, l'habitude finit par nous la rendre naturelle. Tous les peuples agriculteurs et pasteurs, presque tous les peuples agriculteurs et chas-

seurs à la fois, se sont soumis aux Espagnols et sont chrétiens. Les peuples exclusivement chasseurs ne se sont jamais soumis : tous, au contraire, sont libres, tant dans l'Amérique du Nord que dans l'Amérique du Sud.

Les rapports du caractère avec les localités habitées par les peuples américains, offrent aussi des rapprochemens intéressans. Les nations les plus civilisées, les plus sociables, habitaient les plateaux élevés et tempérés : les Péruviens sur les Andes, les Muiscas sur le plateau de Bogota, les Mexicains sur celui du Mexique; pourtant, si l'esprit de sociabilité se développait sur les montagnes, la bonté, la douceur ne s'y trouvaient pas toujours. Les Péruviens, les Muiscas avaient des mœurs douces; mais les Mexicains étaient barbares, cruels dans leurs croyances religieuses, ce qui, du reste, venait peut-être de leur fanatisme plutôt que de leur caractère propre. Sur les collines chaudes, plus de ces caractères sociaux; beaucoup de bonté, de douceur quelquefois, comme chez les Chiquitéens, chez les Guaranis; mais des familles dispersées et isolées les unes des autres, ce qui probablement tenait aux exigences impérieuses de la vie du chasseur; sur

les plaines froides et tempérées, les peuples les plus insociables, les plus intraitables, les plus fiers, comme les Patagons, les Puelches, les habitans du grand Chaco. Quoiqu'il semble résulter de ce que nous venons de dire que l'influence des montagnes amène plus d'aménité dans les mœurs et que les plaines produisent l'effet contraire, il ne faudrait pas trop se hâter de prononcer; car les Moxéens, d'un caractère très-doux, habitent des plaines; tandis que les fiers Araucanos vivent sur des montagnes; aussi reste-t-il encore bien des doutes à lever, avant d'asseoir un jugement, surtout quand on ne saurait se refuser à reconnaître qu'il est des nuances de caractère intimement liées à la race.

L'examen des grandes masses de la population américaine atteste l'influence de la latitude et de la température sur le caractère. Les peuples les plus intraitables vivent, dans l'Amérique du Sud, vers son extrémité méridionale; dans l'Amérique du Nord, vers son extrémité septentrionale. On pourrait, de prime abord, en conclure que l'influence est évidente; mais ne pourrait-on pas, avec autant de raison, attribuer cette identité de caractère à la similitude des mœurs? Viendraient ensuite ces ques-

tions : ces mœurs sont-elles déterminées par les localités, comme il arrive évidemment pour les Patagons ? sont-elles la conséquence de la latitude? Nous voyons, il est vrai, les peuples les plus doux, les plus gais, vers les régions chaudes ; les plus sombres, les plus réfléchis, les plus indomptables, vers les régions tempérées et froides, mais cela seulement quand la température est due à la latitude seule ; car les Péruviens de la zone torride, en conséquence de l'élévation des plateaux qu'ils habitent, peuplent, par le fait, les régions froides et tempérées, et sont, comme nous l'avons vu, les plus doux de tous les Américains.

Quelques auteurs, que nous nous dispensons de nommer, car ils l'ont été beaucoup trop souvent déjà dans ce travail, ont voulu refuser les passions aux Américains : ils les croient incapables d'amour, sentiment si vif chez les habitans de l'ancien monde. Néanmoins, d'après nos observations propres, nous pouvons affirmer qu'ils sont tout aussi susceptibles que nous d'éprouver des passions ardentes ; nous pourrions en citer plusieurs exemples dont nous avons été témoin ; mais nous nous contenterons de renvoyer aux historiens narrateurs de faits

qui le démontrent sans réplique. Au seizième siècle[1], la ruine du fort de Santi-Espiritu, fondé par Gaboto, fut amenée par l'amour d'un Guarani pour une femme espagnole. Plus tard M. Lesson a recueilli un autre fait qui faillit entraîner d'aussi tragiques résultats chez les Araucanos du Chili.[2]

Mœurs.

Les mœurs des peuples dépendent toujours des ressources et des possibilités locales. Vouloir attribuer les différences qui existent, à cet égard, entre les nations, à la seule influence de la civilisation, serait tout à fait injuste, puisqu'au contraire ce sont ces ressources locales qui entravent ou accélèrent l'extension numérique des peuples et leur réunion en société, première source de la civilisation. La surface que nous étudions, nous en offre un exemple. Il ne s'y trouvait qu'une seule nation civilisée, celle des

1. Tous les auteurs qui ont écrit sur la Plata citent ce fait. Lozano, *Historia del Paraguay*, t. I, p. 29.

Funes, *Ensayo de la historia civil del Paraguay*, t. I, chap. 2, p. 26.

2. Lesson, *Complément des Œuvres de Buffon*, t. II, races humaines, p. 166.

Quichuas des Andes; mais leur civilisation, à quelles circonstances la devaient-ils? Rien n'empêche de l'attribuer à la présence, sur leurs plateaux, du llama et de l'alpaca, qu'ils ont réduits à l'état de domesticité, autant qu'à la culture de la pomme de terre, naturelle sur leurs montagnes, et remplaçant le grain de l'ancien monde, auquel celui-ci doit, sans doute, ses premiers centres de civilisation. Vivant dans l'abondance, ils purent se réunir en grand nombre, et même constituer une puissante monarchie. Partout ailleurs, aucun animal propre au pays ne pouvait être réduit à l'état domestique.[1] Comme nourriture quelques contrées avaient le manioc, qui manque souvent, et qui ne peut se conserver dans les migrations; le maïs, que la grande chaleur, l'humidité et les nombreux insectes destructeurs ne permettent pas de garder toujours comme provision[2]. D'autres ne possédaient aucunes racines, ni graines cultivables[3];

1. On pourrait demander à Robertson, qui (édit. espagn., t. II, p. 114) critique les Américains sous ce point de vue, quel animal il aurait voulu qu'on réduisît à l'état domestique, au Brésil, par exemple?

2. Il en est ainsi dans toutes les contrées chaudes.

3. Les Patagons, les Puelches.

et, d'ailleurs, leur terrain n'en aurait point permis la culture[1]; dès-lors les uns, en des momens de fréquentes disettes, les autres par nécessité, durent nécessairement devenir chasseurs. A mesure que le gibier devint plus rare, les hommes s'étendirent au loin pour le poursuivre; ils devinrent vagabonds, voyageurs. Le goût de la chasse, au lieu de tendre à les réunir, les portait à s'isoler, pour s'assurer une meilleure chance, pour éviter des rivalités nuisibles. Leurs ressources diminuaient donc à mesure qu'ils se trouvaient en plus grand nombre sur un lieu; aussi durent-ils se diviser par petites tribus. Ces tribus étaient souvent en concurrence ouverte sur le droit de chasser dans les endroits qu'elles habitaient; de là, rixes entr'elles, haines entre les familles, habitude de se faire la guerre ou de se disperser sur les plaines et au sein d'épaisses forêts. Telle est, en peu de mots, l'histoire des mœurs comparatives des peuples américains. Voyons maintenant si, selon les lieux, selon les possibilités, les mœurs des peuples sont toujours conformes à ce que nous avons dit.

---

1. Par sa grande sécheresse et le manque de pluie.

Les grandes troupes de llamas et d'alpacas, que les Péruviens avaient réduites à l'état domestique, sur le plateau des Andes, avaient fait de ces lieux, avant la conquête, les seuls points où les peuples fussent pasteurs. Partout ailleurs aucun animal n'était propre à la domesticité; aussi les autres nations manquaient-elles de ce genre de ressource. L'agriculture existait chez presque tous les peuples; les Péruviens l'avaient poussée au dernier degré de perfection relative, et y avaient appliqué les arts[1]; les Chiquitéens, les Moxéens, les Guaranis de la zone torride, s'y livraient à l'envi; mais comme beaucoup de causes détruisaient leurs récoltes ou les empêchaient de se conserver, ils étaient en même temps, suivant les localités, pêcheurs et chasseurs. Pour eux, l'agriculture était un moyen constant d'existence, tandis qu'ils ne voyaient dans la chasse, dans la pêche, qu'une ressource momentanée, qu'un amusement. Les Pampéens, au contraire, habitant des plaines sèches, arides, manquant d'ailleurs de graines propres à la culture, ou ne la connaissaient qu'aux points de contact

---

1. Voyez l'article Quichua.

avec les autres nations de cultivateurs, ou, pour la plupart, l'ignoraient complétement. La chasse devait donc être générale sur toutes les contrées chaudes et à l'extrémité sud de l'Amérique méridionale; aussi les Pampéens, les Araucaniens, en faisaient-ils leur seule ressource, tandis que les Guaranis, les Chiquitéens, les Moxéens, ne s'en occupaient que secondairement. La pêche, comme la chasse, amène souvent le goût, la nécessité du changement de lieu, témoins les Fuégiens[1], seuls exclusivement pêcheurs, les autres ne l'étant que par circonstance. Les peuples du littoral du Pérou l'étaient aussi, de même que les Guaranis des côtes du Brésil; les autres peuples ne pêchaient que dans les saisons propices, ou lorsque les conjonctures les plaçaient accidentellement en des conditions favorables.

Les grandes sociétés n'existaient donc que parmi les Péruviens du plateau des Andes, agriculteurs et pasteurs, attachés à des habitations fixes; les autres nations se divisaient et se subdivisaient à l'infini par tribus. Les peuples agriculteurs et chasseurs restaient souvent sta-

1. Voyez notre description spéciale.

tionnaires, comme les Moxéens, les Chiquitéens, quelques Guaranis, quelques-uns des Antisiens; mais ils changeaient aussi fréquemment de résidence, et faisaient momentanément des courses à des distances peu éloignées. Les peuples chasseurs et pêcheurs, comme les Araucaniens et les Pampéens, étaient et sont toujours ambulans.

Ce qui précède a pu démontrer que les grandes divisions de mœurs sont souvent en rapport avec celles que nous avons établies d'après les caractères physiques, et le sont toujours, surtout, avec les possibilités locales. Voyons maintenant les modifications apportées aux mœurs des Américains, par l'introduction au milieu d'eux du cheval, du bœuf, des autres animaux domestiques, ainsi que par celle des céréales. Les Péruviens, restés ce qu'ils étaient, ont continué à élever les animaux propres au sol; seulement ils y ont joint nos moutons, nos ânes, enrichissant leur culture de celle du froment et de l'orge. Dans les régions chaudes, où le grain ne croît point, les animaux domestiques ont suffi pour amener de plus grands changemens; les indigènes les ont adoptés dans beaucoup de contrées, renonçant dès-lors aux

voyages et à la chasse. Les tribus encore sauvages, errant au milieu des forêts, sont les seules qui souvent, par le manque de pâturages, ne se soient pas prévalues de ce bienfait. Dans les plaines tempérées du grand Chaco, l'homme a cessé d'être ambulant; il possède des troupeaux; il ne fait plus de la chasse qu'un amusement. Sur les montagnes du Chili, les Araucanos ont aussi des troupeaux et sèment le froment; ils sont souvent sédentaires; mais, dans les Pampas et sur les plaines de la Patagonie, les Araucanos, les Puelches, les Patagons surtout, maîtres aujourd'hui du cheval, qu'ils préfèrent à tout, sont, au lieu de se fixer, devenus plus ambulans encore, plus chasseurs, en raison de la faculté qui leur est donnée de franchir rapidement de grandes distances, et de se nourrir de la chair de leurs coursiers. Peut-être la stérilité de leurs plaines, qui les a forcés, comme chasseurs, à la vie nomade, les aura-t-elle obligés à continuer, comme pasteurs, le même genre de vie, par suite du défaut de pâturages.

Coutumes et usages.

Si les mœurs des peuples dépendent des ressources locales, les coutumes et les usages sont presque toujours en rapport avec les mœurs, mais souvent encore modifiés par les localités. Les Quichuas et les autres Péruviens, rassemblés en de grandes villes, en de nombreux villages, durent bâtir de vastes édifices pour l'aristocratie de leur nation, pour leur culte; des maisons solides en pierre pour les simples particuliers; car ils ne voyageaient point. Les hommes des rameaux moxéens fixés, par la religion, près des lacs, près des grandes rivières, dont ils croyaient descendre[1], groupèrent en villages des cabanes de troncs de palmiers; les Chiquitéens, les Guaraniens et les Antisiens, quoique ne manquant pas de pierres, comme les Moxéens, ne se bâtirent que des cabanes de roseaux, soutenues par des troncs d'arbres, et ne vécurent qu'en grandes familles. Nomade par goût et par nécessité, l'habitant pampéen du grand Chaco n'a pour demeure que des nattes, dont à chaque halte il se fait un abri contre les intempéries de la

1. Voyez la partie spéciale.

saison; tandis que le Patagon, le Puelche, l'Araucano des Pampas, plus ambulans encore, non-seulement ne se construisent pas de maisons, mais se contentent de former, avec les peaux des animaux qu'ils ont tués, des tentes, qu'ils transportent partout avec eux.

Les mœurs et les possibilités locales influent beaucoup sur le genre de construction des demeures des Américains. Chez les Péruviens, chaque ménage ayant sa maison séparée, celle-ci est petite; chez les Guaranis, où une famille entière vit sous le même toit, chacune représente presque la contenance d'un hameau; chez les Moxéens, chez les Guaranis, chez les Chiquitos, outre les habitations privées, il y a, dans chaque hameau, une vaste maison commune, destinée à recevoir les étrangers, les visiteurs; et, chez le dernier de ces peuples, les jeunes gens des deux sexes qui se séparent de leurs familles respectives pour vivre en commun jusqu'à leur mariage.

L'ameublement de l'habitation est en raison des coutumes : les Péruviens ne connaissaient le luxe, les ornemens, que pour leurs temples, pour leurs Incas; les simples particuliers avaient et ont encore des peaux sur lesquelles ils se

couchent, et auxquelles ils joignent seulement leurs instrumens aratoires, les outils nécessaires à l'exercice de leur industrie personnelle, les ustensiles de leur ménage. L'Antisien yuracarès ne possède que ses armes, pour lit des feuilles de palmier, une mousticaire d'écorce de mûrier pour se garantir des insectes; le Moxéen, le Guarani, ont leur hamac pour se coucher; les hommes Chiquitéens ont encore le hamac, mais une simple natte est réservée aux femmes; les Pampéens du Chaco n'ont aussi pour lit que des nattes; le Patagon, le Puelche, l'Araucano, se contentent de peaux d'animaux sauvages. Les armes, qui partout ornent les habitations, varient suivant les nations: le Péruvien, l'Araucanien, le Fuégien, se servent de la fronde; la massue est propre à toutes les nations des rameaux guaranien, chiquitéen, moxéen, antisien, péruvien, ainsi qu'à une partie des Pampéens; la lance appartient aux Péruviens, aux Araucaniens, aux Pampéens; les bolas, arme des plus terrible, sont spéciales aux Pampéens et aux Araucaniens; mais on trouve chez toutes les nations, sans distinction, l'arc et la flèche, attributs certains du chasseur et souvent du guerrier.

Pour mieux faire connaître les coutumes, selon les diverses époques de la vie, nous allons parcourir, successivement, le cours de l'existence des Américains, en en comparant les rapports et les dissemblances.

Chez presque toutes les nations, pendant sa grossesse, la femme ne change en rien ses occupations ordinaires; comme nous l'avons déjà fait remarquer, elle va le plus souvent, sous toutes les latitudes, accoucher près d'un ruisseau, s'y baigne ensuite, y lave son enfant et revient chez elle reprendre ses habitudes journalières. Parmi quelques nations seulement (les Quichuas, les Araucanos[1]), l'époque de la naissance des enfans est marquée par des fêtes et par quelques cérémonies. Les enfans sont élevés avec une tendre sollicitude : les mères les allaitent deux ou trois ans, et leur prodiguent des soins minutieux; plus tard, elles deviennent leurs esclaves, supportent tous leurs caprices, sans jamais leur adresser de reproches. Le père en fait autant; et, chez les Yuracarès, la moindre remontrance serait regardée

1. Voyez notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique, t. II, chap. XXI, p. 244.



comme un crime. On a vu des Araucanos abandonner un lieu d'habitation par suite du simple caprice d'un enfant[1]. L'éducation des deux sexes se borne à l'imitation des exercices de leurs parens : les garçons s'occupent de la chasse, les filles des devoirs du ménage et des travaux affectés à leur sexe.

L'époque de la nubilité des femmes est, chez la plupart des Américains, l'occasion de cérémonies compliquées, de pratiques barbares, qui, sous diverses formes, se retrouvent chez les Antisiens, chez les Araucaniens, chez les Pampéens, chez les Chiquitéens, chez les Moxos, chez les Brasilio-Guaraniens, ou, pour mieux dire, sur toute la superficie de l'Amérique méridionale. C'est un jeûne rigoureux, ce sont des ablutions de la jeune fille, le tatouage d'une partie de sa figure ou de ses bras, des cicatrices profondes sur sa poitrine, qui témoignent extérieurement de son passage de l'enfance stérile à l'âge de la fécondité.

L'époque du mariage est moins solennisée : l'alliance se fait presque partout entre les plus

1. Falkner, *Description des terres magellaniques* (édit. de Lausanne, 1787, t. II, p. 109).

proches parens ou du moins entre les membres d'une même tribu. Chez les Quichuas, l'union était consacrée par un des Incas; parmi les autres nations américaines ce n'est, le plus souvent, qu'une affaire de convention, de convenance. L'homme doit préalablement donner des preuves de son adresse à la chasse, de sa valeur comme guerrier; puis il faut qu'il obtienne l'agrément de la famille. Chez les peuples du Sud, le mariage n'est que l'achat d'une femme au plus haut prix; aussi trouvent-ils souvent plus facile de conquérir une esclave sur l'ennemi, que de se procurer une femme de leur tribu. La polygamie n'était pas admise chez les peuples quichuas, ou n'y était qu'un privilége de l'aristocratie; tandis que, chez presque toutes les autres nations à leur état primitif, c'est une coutume générale qui dépend de la richesse, de la bravoure, de la position sociale des hommes, et qu'on y considère comme un grand honneur.

Dans les maladies, les moyens curatifs se bornent, presqu'en tous lieux, à des jongleries superstitieuses, ou à quelques saignées locales. Les peuples chasseurs (Araucanos, Patagons, Puelches et Yuracarès) fuient le lieu du mal

et abandonnent leurs malades, dans la crainte de la contagion[1]. A la mort, les coutumes sont presque partout les mêmes. Quand on enterre le défunt, les jambes sont reployées, les genoux appuyés sur la poitrine, les bras croisés, de manière à ce que le corps se trouve exactement, au tombeau, dans la position qu'il occupait au sein de sa mère avant sa naissance; comme si ces peuples, à qui l'on a refusé la pensée, voulaient, par ce rapprochement philosophique de la tombe au berceau, joindre les deux termes extrêmes de la vie de l'homme, en lui rappelant qu'il naît seulement pour mourir. Le corps ainsi ployé se place dans un monument individuel, qu'élève chaque famille, en un lieu commun, chez les Aymaras; dans des compartimens par étages, sur un tertre consacré à chaque village, chez les Quichuas. Les Guaranis placent leur mort dans sa propre cabane, soit au fond d'une tombe tapissée de branchages, soit en un vase de terre cuite, spécialement destiné à cet usage. Les Antisiens yuracarès le déposent aussi dans sa cabane,

1. Voyez les détails dans lesquels nous entrons à cet égard, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique, t. II, chap. XX, p. 190.

qu'ils ferment ensuite, sans plus cueillir un seul fruit au champ qu'il avait planté. Les Araucanos des Pampas, les Patagons, les Puelches, enterrent le défunt, brûlent sur sa tombe tout ce qui lui appartenait, sacrifient à ses mânes tous ses animaux domestiques, ses chevaux, ses chiens, pour qu'ils l'accompagnent dans une autre vie, dont la croyance universelle fait qu'on entoure partout les trépassés de leurs vêtemens, de leurs armes, et qu'on place toujours des vivres à leur côté; ce qui semblerait venir à l'appui de certains rapprochemens ethnologiques, sur la valeur desquels nous nous expliquerons ailleurs. Le deuil est modéré chez les Péruviens, chez les Yuracarès, et consiste à fuir le voisinage du lieu où l'individu est décédé. Parmi les Araucanos, les Patagons, les Puelches, il est marqué par des vêtemens sombres ou par des teintes noires, dont on se barbouille le corps. Chez les nations du Chaco, chez les Charruas, les parens, surtout les femmes et les enfans, sont soumis à des jeûnes sévères, et non-seulement se couvrent de blessures, mais encore la femme se coupe une articulation d'un doigt, à la mort de chaque proche parent. A la naissance du jour

on entend chaque nation pleurer ses morts, avec gémissemens, se rappeler leurs vertus, raconter leurs bonnes actions, exalter leur courage.

La condition respective des deux sexes dépend toujours du degré de la civilisation : celle de la femme sera d'autant plus douce chez tel ou tel peuple qu'il aura fait plus de progrès. Chez une nation civilisée, on l'entoure de tous les égards, de tous les ménagemens dus à la faiblesse de son sexe ; les hommes se vouent aux travaux les plus pénibles, pour les épargner à leurs compagnes. Chez un peuple sauvage, quel contraste ! L'homme se regarde, pour ainsi dire, comme d'une nature différente ; il se croirait déshonoré, s'il faisait autre chose que chasser et pêcher. Dans les courses lointaines, il marche, portant seulement son arc, ses flèches[1], tandis que la femme se charge des bagages, de ses enfans, des vivres ; et encore, quand on s'arrête, doit-elle, au lieu de se reposer, aller chercher du bois, faire la

1. Nous avons souvent demandé aux hommes pourquoi ils ne portaient que leurs armes, tandis que les femmes étaient aussi chargées ; ils nous ont toujours répondu qu'il fallait qu'il en fût ainsi, pour qu'ils pussent être toujours prêts à défendre leurs compagnes de l'attaque imprévue d'un jaguar.

cuisine[1], pendant que l'homme est mollement couché dans son hamac, ou nonchalamment étendu par terre[2]. Dans l'intérieur des villages, l'homme s'absente souvent pour chasser, pour aller au sein des forêts chercher le miel des abeilles sauvages ; et il y va toujours seul. Il abat les arbres des lieux où il veut établir un champ de culture, confectionne ses armes, se creuse une pirogue, tandis que la femme élève ses enfans, fait des vêtemens, s'occupe de l'intérieur, cultive le champ, cueille les fruits, récolte les racines et prépare les alimens. Telle est, du plus au moins, la condition respective des deux sexes, chez presque tous les Améri-

---

1. M. Walkenaër, *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*, 1798, p. 79, a bien peint la condition de la femme du chasseur sauvage.

2. La condition de la femme par rapport au travail est donc on ne peut plus pénible; mais aussi, jamais on ne lui fait le moindre reproche sur sa manière de tenir son ménage; jamais l'Américain, même le plus barbare, ne bat sa femme, il la traite au contraire toujours avec la plus grande douceur. Cela étant, ne pourrait-on pas se demander si, malgré les charges qu'elles supportent, les femmes de ces hommes dits sauvages ne sont pas moins malheureuses que beaucoup de celles de nos classes ouvrières d'Europe, souvent si maltraitées par leurs maris?

cains. Les Péruviens seuls avaient déjà, dans leur demi-civilisation, modifié partiellement ces coutumes; car l'homme chez eux partageait les fatigues de l'autre sexe ou se chargeait des travaux les plus pénibles.

Depuis le plus civilisé, le Péruvien, par exemple, jusqu'au plus sauvage, tous les Américains aiment les boissons fermentées, dont la consommation est même la base de leurs fêtes, de leurs amusemens, de leurs jeux. Chez les Moxéens, chez les Chiquitéens, chez les Guaranis, chez les Antisiens, où chaque nation est divisée en un grand nombre de tribus, l'habitude est de se faire de fréquentes visites qui déterminent toujours des réjouissances. Les femmes vont de suite aux champs, apportent du manioc ou écrasent du maïs, et préparent une boisson agréable pour recevoir les visiteurs. Alors ont lieu ces danses monotones, où les danseurs ne semblent pas toujours s'amuser; cette musique peu harmonieuse, ce jeu de balle des Chiquitos, qui s'exécute avec la tête, mettant des villages entiers en rivalité d'adresse[1]; et celui des Patagons, où les mains et la poitrine sont également en action. Le

1. Voyez notre *Voy. dans l'Amér. mér.*, partie historique.

plaisir de se réunir et de boire attire encore les Péruviens modernes aux fêtes du christianisme, où ils exécutent les danses réservées jadis à la grande fête du Raimi (la fête du soleil). C'est même en multipliant, pour les nations péruvienne, chiquitéenne, moxéenne, guaranienne, les cérémonies religieuses, en les entourant de danses et de divers ornemens pleins d'éclat, qui plaisent surtout aux Américains, que les Jésuites sont parvenus à les convertir au christianisme et à les attacher à cette nouvelle religion. Chez les peuples du Sud (les Patagons, les Puelches, les Araucanos), l'ivresse est le bonheur suprême; et cette passion, ils la poussent si loin, que nous avons vu une Indienne vendre son fils, pour s'assurer trois jours d'orgie, à elle et à sa famille.[1]

Plusieurs changemens remarquables se sont opérés dans les mœurs et dans les coutumes des Américains soumis aux Espagnols : tous sont chrétiens, ce qui a beaucoup modifié leurs usages. Le sort des femmes s'est amélioré, et les hommes ont partagé les travaux, en imitant leurs nouveaux maîtres. La religion a

1. Voyez notre *Voyage dans l'Amér. méridionale*, partie historique, t. II, chap. XVIII, p. 108.

rendu bien des services à l'humanité; elle a, par exemple, détruit l'anthropophagie des Guaranis; elle a fait cesser ces coutumes superstitieuses qui portaient les Moxéens à sacrifier la femme qui avortait ou celle qui mettait au monde des jumeaux; mais il ne faudrait pas croire qu'elle ait effacé toutes les traces de l'état primitif. Les Américains ont conservé presque tous leurs anciens usages, leurs jeux, leurs amusemens, jusqu'aux superstitions de leur état sauvage. Les seules nations qui les aient entièrement abandonnés, sont celles qui se sont fondues dans la population des colons. Quant aux nations restées libres, elles n'ont rien adopté de la civilisation qui les entoure, et sont ce qu'elles étaient au temps de la conquête. Les peuples du Sud se montrent toujours barbares, indomptables; les Yuracarès, circonscrits au sein de leurs forêts par des nations soumises, immolent encore souvent leurs enfans, pour s'épargner la peine de les élever; conservent toujours ces fêtes sanglantes, où chacun, pour montrer son courage, se couvre de blessures; et seuls connaissent le suicide et le duel. Toutes les nations non soumises usent plus ou moins largement de la polygamie.

Industrie; arts.

Les progrès de l'industrie et des arts chez les peuples dépendent toujours de ceux de leur civilisation; comme les facultés intellectuelles, l'industrie, les arts, les manufactures, ne sauraient se développer, se perfectionner, qu'au sein des grandes sociétés et sous l'empire des gouvernemens stables.

Nous pourrions, sous ce point de vue, diviser les nations américaines en deux séries: l'une, où ces avantages commencent à se faire sentir, et qui ne nous présentera que les nations péruviennes; l'autre, où l'industrie est tout à fait au berceau, et dans laquelle viendront se grouper, avec toutes les nations des régions chaudes, celles des parties méridionales du continent. Quoique chaque nation, pour ne pas dire chaque tribu, ait son industrie particulière, dépendant des ressources locales, il est évident que, dans l'ensemble, il y a, sous ce rapport, une distance considérable entre les Péruviens constitués en corps de nation régulier et les autres Américains plus ou moins sauvages, fractionnés en innombrables tribus.

Nous allons passer rapidement en revue

l'état de l'industrie, des arts américains, en prenant séparément chaque genre, pour en donner le tableau comparatif.

Nous avons vu que, chez la plupart des Américains, l'architecture est encore bien peu avancée, puisqu'ils se contentent de cabanes ou même de tentes. Les Péruviens seuls ont laissé des ruines qu'on chercherait en vain dans tout le reste des parties de l'Amérique méridionale dont nous nous occupons; et, sans connaître la théorie de la voûte, ils ont construit des monumens immenses, entr'autres des temples et les palais de leurs souverains: ces monumens sont, au premier âge des Incas, ainsi que dans l'enfance de tous les peuples, bâtis de blocs cyclopéens, en parallélipipèdes, chez les Aymaras, plus anciens [1], et les Quichuas plus modernes. Ils ont beaucoup plus de solidité, de grandeur, que d'élégance, quoique peu hardis. Des portes à pans inclinés chez les Quichuas, droits chez les Aymaras, décorent les temples, souvent monolithes, et ornés seu-

1. Voyez Atlas, pl. 9, 10, 11, et notre *Voyage dans l'Amérique méridionale,* Antiquités, pl. 4, 5, 6. C'est ce qu'on peut répondre à Pauw, qui (t. II, p. 229) niait que les Péruviens eussent des monumens.

lement, chez les Aymaras, de reliefs plats des plus réguliers, de grecques variées[1], bien que le dessin en soit grossier. Toutes les maisons des simples individus sont petites, circulaires[2], couvertes en terre; et, chez ces peuples, les tombeaux[3], les temples, les autres monumens élevés à la religion, s'écartent seuls des formes mesquines. Les Quichuas avaient des ponts en corde suspendus sur les torrents, des grands chemins tracés sur des centaines de lieues, au travers du sol le plus accidenté, des canaux d'irrigation d'une étendue extraordinaire.

La sculpture, réduite, chez les peuples sauvages, à quelques figures en bois ou aux ornemens de leurs armes, était relativement perfectionnée chez les Incas, quoiqu'à la manière des anciens Égyptiens, les bras de leurs statues adhérassent au corps. Nous croyons que cela tenait au manque d'outils, de moyens d'exécution; car des vases de terre nous montrent le

---

1. Voyez Atlas, pl. 10, et notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Antiquités, pl. 6.

2. Voyez notre *Voy. dans l'Amér. mér.*, partie historique (Vues, pl. 12), celles des Quichuas de la vallée de Cochabamba.

3. Voyez Atlas, pl. 12, et notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Antiquités, pl. 3.

sentiment du modelé et une certaine connaissance du dessin[1]. Les statues de la première civilisation des Aymaras sont remarquables par leurs formes si différentes de la nature, et d'un caractère qui annonce des idées arrêtées, sévères[2], plutôt que le désir d'imiter. A l'époque des Incas, au contraire, il y a tendance manifeste à l'imitation, et leurs statues signalent un premier progrès.[3]

Le dessin était beaucoup plus avancé chez les Quichuas que partout ailleurs : il retraçait quelquefois l'image des rois, des dieux; le plus souvent, néanmoins, il se bornait aux grecques, ornemens de leurs vases, de leurs temples, ou à des figures régulières, composées de lignes diversement croisées, mais toujours anguleuses, qui décorent leurs vases[4] et leurs vêtemens. On retrouve ce genre de dessin chez tous les Américains, même les plus sauvages. Les Patagons, les Araucanos, les Puelches, le reproduisent en couleurs sur leurs manteaux de tissus, sur

---

1. Voyez Atlas, pl. 5, et notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Antiquités, pl. 15.

2. Voyez Atlas, pl. 6, 7, et *Voyage*, Antiq., pl. 8 et 11.

3. *Idem*, pl. 8, et *Voyage*, Antiq., pl. 9.

4. *Idem*, pl. 14, et *Voyage*, Antiq., pl. 19, 20 et 21.

leurs vêtemens [1]; les Moxéens en ornent leurs calebasses; les Yuracarès le modifient en lignes courbes, régulières, qu'ils impriment sur leurs chemises d'écorce d'arbre [2], au moyen de planches de bois sculptées, et les Tacanas les imitent en plumes de couleurs variées, témoins les ornemens de leurs ceintures. Chose singulière! Les Américains, qui tous exécutent des grecques régulières, n'ont que bien rarement cherché à imiter une fleur, un animal ou quelqu'autre objet de la nature organique; au moins n'en avons-nous jamais vu en peinture, tandis que tous en essayent l'imitation dans la forme de leurs vases. [3]

La fabrication de la poterie est connue de toutes les hordes américaines, les peuples pampéens exceptés; et, dans mille endroits, où l'on ne rencontre jamais la moindre trace de monument, au milieu des forêts les plus épaisses, des plus vastes plaines, on trouve des fragmens de vase. Les anciens Péruviens surtout excel-

1. Voyez notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Coutumes et Usages, pl. 1.

2. *Idem*, pl. 11.

3. Voyez Atlas, pl. 14, 15, et notre *Voyage*, Antiquités, pl. 16, 17, 18, 19, 20 et 21.

laient dans ce genre de fabrication, presque partout le domaine exclusif des femmes. Leurs vases, des plus variés, représentent souvent nos formes étrusques[1]; quelquefois aussi des animaux, des fruits, des jeux hydrauliques ingénieux : ces vases, élégans de forme, sont d'une belle exécution et d'une régularité parfaite, quoique modelés seulement avec la main, sans le secours du tour à poterie. Les Guaranis également en fabriquent de remarquables par leurs dimensions, par leur régularité[2]. La cuisson a lieu, chez tous les peuples, à l'air libre ou dans une fosse peu profonde, creusée dans le sol.

L'emploi des métaux n'était pas général, en Amérique, avant la conquête. Le fer n'était pas connu; le cuivre, l'or, l'argent, étaient seuls mis en œuvre, encore surtout chez les Péruviens. Le cuivre s'employait aux armes, aux outils; l'or et l'argent, aux ornemens. Les anciens Quichuas excellaient dans le martelage

---

1. Voyez Atlas, pl. 14, et *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Antiquités, pl. 20 et 21.

2. On peut voir, indépendamment de la collection que nous en possédons, ceux que nous avons envoyés, des divers points du continent américain, au Musée céramitique de Sèvres.

de l'un et de l'autre; ils fabriquaient ainsi des vases, les ornemens sans nombre de leurs temples, et des figures creuses, représentant des hommes et des femmes. Toutes les autres nations, excepté celles qui se sont trouvées en rapport avec les Incas, n'avaient que quelques ornemens en or, et pour seuls outils des pierres. Telles étaient les haches des Guaranis, des Chiquitéens, des Moxéens, l'extrémité des flèches et des lances des Araucanos, des Patagons, des Fuégiens, des Puelches, des Charruas, avant qu'on leur apportât le fer.[1]

Le tissage est plus général en Amérique que les autres industries manufacturières. Les anciens Péruviens, avec leurs métiers, consistant simplement en deux bâtons attachés à des pieux fichés en terre, ont atteint un assez haut degré de perfection; nous avons trouvé, dans leurs tombeaux, des tissus de laine et de coton très-fins et d'une régularité parfaite. C'est probablement à leur contact avec les Péruviens que les Araucanos en doivent la connaissance; mais la même probabilité n'existe pas relati-

1. On trouve même en France de ces anciennes haches de pierre, communes à tous les peuples.

vement aux Moxéens, aux Chiquitéens, aux Guaranis, qui, avant l'arrivée des Espagnols, savaient aussi tisser le coton, non-seulement pour leur hamac, mais encore quelquefois pour leurs vêtemens. Toutes les autres nations ignoraient complétement cet art et l'ignorent encore. Les Yuracarès et quelques-uns des Guaranis utilisent l'écorce des arbres; les autres (les Patagons, les Fuégiens, les Puelches et les habitans du grand Chaco), la fourrure des animaux. Avec l'art du tissage, les Péruviens possédaient celui des teintures solides: et nous avons trouvé des restes de vêtemens qui, enfouis dans leurs tombeaux, depuis au moins quatre à cinq siècles, ont cependant conservé de magnifiques couleurs rouges et jaunes.

Inconnue aux Fuégiens, aux Patagons, aux Puelches, aux Charruas, aux nations du grand Chaco, l'agriculture était au berceau chez les Guaranis, les Chiquitéens, les Moxéens, les Antisiens, parmi lesquels, aujourd'hui encore, abattre des arbres, y mettre le feu, gratter une terre des plus fertile, y semer du maïs, du manioc et les récolter, constitue tout l'art agricole[1]; mais, sur les plateaux des Andes, où

1. La fertilité est telle que quelques journées de travail

une population considérable avait besoin d'économiser le terrain, afin d'y trouver les ressources nécessaires à l'existence de tous ses membres; sur un sol des plus accidenté, où très-peu de points sont cultivables, il leur fallait, souvent, amener l'eau de très-loin par des canaux d'irrigation, qui fertilisaient, en se divisant et subdivisant à l'infini, des vallées étendues, jusqu'alors restées incultes. Ce procédé seul rend habitables celles du versant occidental des Andes, où il ne pleut jamais. Sur les pentes les plus abruptes, des murailles disposées par gradins, de manière à retenir les terres, purent encore augmenter les ressources du Péruvien, et lui permirent de semer, dans les parties froides, la pomme de terre (*papa*) et la *quinua*, le maïs, dans les parties tempérées et chaudes. Il dut encore à

---

pourvoient surabondamment aux besoins de plusieurs familles. On accuse l'Américain de paresse; mais, lorsqu'il lui faut si peu de temps pour se procurer le superflu, pourquoi voudrait-on qu'il s'imposât sans besoin un travail inutile? La différence des conditions, le commerce, peuvent exciter l'agriculteur européen, en lui suggérant l'idée de s'élever par la fortune; mais l'homme libre des forêts, quel serait son stimulant?

son génie agricole l'idée de faire geler, puis de sécher les pommes de terre, qui, sous le nom de *chuño*, constituent la base de ses provisions annuelles.[1]

Les Péruviens seuls, avant la conquête, étaient pasteurs, élevaient des animaux domestiques, qui, tout en leur fournissant la laine nécessaire pour leurs vêtemens, les aidaient encore dans le transport de leurs récoltes. Les llamas, les alpacas de leurs montagnes, ont probablement influé sur la civilisation de leurs plateaux élevés; mais, comme ces animaux ne peuvent pas vivre dans les plaines chaudes, les points culminans des Andes purent seuls profiter de ce bienfait de la nature. Les Péruviens traitent leurs animaux domestiques avec une extrême douceur. Dans le reste de l'Amérique, aucun autre mammifère que le chien cosmopolite, fidèle compagnon de l'homme civilisé, comme du sauvage, n'avait été soumis à la domesticité; à peine, chez les Péruviens, y pouvait-on joindre le coboye (notre cochon d'Inde); chez les Guaranis, chez les Chiquitéens, quelques oiseaux, si l'on doit,

---

1. Voyez les descriptions spéciales.

sur ce point, en croire les historiens[1]. Aujourd'hui tous les Américains, sauf quelques tribus sauvages des forêts, ont nos chevaux, nos bœufs, nos moutons. Le cheval, surtout, que les Patagons, les Puelches, les Araucanos, les Charruas, les nations du Chaco, se sont approprié, et qui leur est devenu indispensable, n'a pas toujours amené, chez eux, comme il serait pourtant naturel de le croire, des progrès réels dans la civilisation. Maintenant tous ceux de ces peuples qui sont sédentaires, possèdent des poules.

La chasse, seule ressource des nations pampéennes, délassement des Chiquitéens, des Moxéens, des Guaranis, se borne, chez les Péruviens, à faire le *chacu*[2], c'est-à-dire à se réunir, d'après les ordres de leurs souverains,

---

1. *Commentario de Nuñez Cabeza de Baca;* Barcia, *Historiadoros primitivos de las Indias*, p. 6, 9, 30, 43, et le Voyage de Schmiedel; *Collection de obras y documentos*, etc., de Pedro de Angelis, p. 43, parlent, à chaque page, de canards et de poules domestiques. Les premiers existaient réellement; mais pour les secondes, doit-on croire à leur existence?

2. Garcilaso de la Vega, *Comment. de los Incas.* Zarate, *Histoire de la conquête du Pérou*, p. 43.

pour cerner, au nombre de quelques milliers, un espace déterminé de terrain, et à forcer, en se rapprochant peu à peu, tous les animaux renfermés dans le cercle, soit à entrer dans une enceinte formée de pieux et de fils attachés de l'un à l'autre, soit à se laisser prendre au milieu d'eux. Les Araucanos, les Patagons et les Puelches, se joignent aussi, mais en petit nombre, pour chasser plus facilement avec leurs terribles *bolas,* ou à l'arc et à la flèche, tandis que les autres nations chassent généralement à l'arc, chaque individu étant seul pour son compte particulier. L'adresse des Américains est proverbiale; aussi n'en dirons-nous rien; seulement nous avons été étonné de ne trouver chez eux que très-peu de ruses de chasse, qui nous sembleraient devoir être d'autant plus multipliées, que leurs moyens directs de succès sont en plus petit nombre. En tout cas, nous avons remarqué que, de tous les objets à leur usage, les armes sont, même chez les plus sauvages, ceux qu'ils chargent de plus d'ornemens, et dont ils varient le plus les formes, comme signes distinctifs entre les nations.

La pêche, inconnue aux Patagons, aux Puel-

ches et à quelques autres nations pampéennes, se fait, presque partout, soit avec un petit harpon, comme chez les habitans des côtes du Chili, du Pérou, du Brésil; soit avec des hameçons grossiers, ce qui est plus général sur les côtes brésiliennes; soit encore, et c'est le mode le plus répandu chez tous les peuples des bords des rivières du centre du continent, avec l'arc et la flèche, et de l'intérieur de leurs pirogues. On les voit aussi entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour y guetter, d'un œil exercé, le poisson qu'ils veulent percer de leurs traits. Très-peu de nations se servent de filets, tandis que les Guaranis et les Chiquitéens pratiquent une autre méthode plus facile, consistant à écraser et à jeter dans l'eau certaine plante dont le suc enivre momentanément le poisson, de manière à ce qu'on puisse le saisir à la main.

La nécessité de pêcher ou de traverser un large fleuve, un bras de mer, a souvent engagé l'Américain à s'occuper de navigation; néanmoins, en thèse générale, on peut dire qu'à l'instant de la conquête, cet art était encore moins avancé que les autres. Les Pampéens et les Chiquitéens n'ont jamais pensé à s'aider

d'un moyen quelconque pour passer une rivière. Les Guaranis et les Moxéens, au contraire, pour monter et descendre leurs fleuves, avaient tous de vastes pirogues faites d'un seul tronc d'arbre creusé[1] au moyen de la hache et du feu. Ils suivirent ainsi, les premiers, les côtes maritimes du Brésil, et s'aventurèrent non-seulement sur le cours majestueux de l'Amazone et de l'Orénoque, mais encore sur la mer, pour conquérir les Antilles. Les Fuégiens, même quand il s'agit de traverser leur détroit, malgré les écueils et les orages, se contentent de leurs frêles nacelles d'écorce d'arbres cousue. Les Araucaniens, comme les Péruviens, n'eurent sur la côte que d'informes radeaux, composés de troncs d'arbres attachés ensemble; mais, au sommet des Andes, où le bois manquait absolument, les Aymaras inventèrent des bateaux formés de rouleaux de joncs solidement liés ensemble[2]; sur les côtes sèches du désert d'Atacama, ils imaginèrent de confectionner avec des peaux de phoque deux

---

1. Voyez notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Vues, pl. n.° 16.

2. *Voy. dans l'Amér. mérid.*, Coutumes et Usages, pl. 8.

immenses outres remplies d'air[1] et attachées ensemble, formant une nacelle légère, ressource actuelle du pêcheur.

La grande facilité avec laquelle, dans les Missions de Chiquitos et de Moxos, les Jésuites enseignèrent aux naturels un tissage plus avancé, des peintures plus compliquées et un grand nombre d'autres procédés industriels, dont les produits constituent les exportations de ces deux provinces; l'aptitude qu'ont montrée les indigènes des autres parties de l'Amérique à apprendre, des Espagnols et des Portugais, tous les arts mécaniques, prouvent évidemment qu'ils pourront, dès qu'on voudra les instruire, se perfectionner sous ce rapport, et suivre, peu à peu, les pas immenses que fait journellement notre Europe dans l'incommensurable carrière de l'industrie artistique et manufacturière.

Costume.

Le costume des peuples dépend ordinairement, dans sa nature, de la température du lieu habité; mais son élégance, sa beauté, sa complication, tiennent, soit au degré de civi-

---

1. *Voyage dans l'Amér. mér.*, Coutumes et Usages, pl. 9.

lisation qu'ils ont atteint, soit à leurs goûts plus ou moins frivoles. En Amérique il y a quelquefois, dans la toilette même du sauvage entièrement nu, une extrême recherche attestée par la coquetterie des peintures dont il se pare[1]; mais nulle part on n'a de ces costumes si riches et si élégans qui caractérisent quelques-uns des habitans de l'ancien monde; et l'influence de la température n'a pas toujours amené les nations américaines à s'assurer un préservatif contre les rigueurs du froid ou du chaud. Sous la zone torride, les Guaranis vont nus par principe de religion, les Chiquitéens par goût; les Moxéens ont des tuniques tissues ou des chemises d'écorce d'arbre; les Yuracarès, le même costume; mais, s'avance-t-on des régions chaudes vers les régions tempérées, sur le territoire des Pampéens? Tous indistinctement ne portent, outre le petit tablier propre à presque tous les peuples, qu'un manteau[2] formé du pelage des animaux qu'ils tuent à la chasse; et ce même manteau, réduit à quelques peaux de loups marins, est le seul costume qui couvre

1. Voyez notre *Voy. dans l'Amér. mér.*, Costumes, pl. 9.
2. *Idem*, pl. 1.



les Fuégiens, sur leurs roches glacées. Les Péruviens exclusivement avaient un costume rapproché, jusqu'à un certain point, de celui des peuples de l'ancien monde, et consistant en diverses pièces de tissus de laine[1], fabriqués par eux, et en ornemens d'argent et d'or.

Quoique le costume des Américains soit bien simple, il varie beaucoup dans ses détails, comme le prouvera la description comparative que nous allons en donner en peu de mots. Depuis le Patagon des régions froides jusqu'à l'habitant des parties les plus brûlantes, aucuns ne se couvrent la tête, excepté lors des fêtes et à la guerre. Il faut pourtant excepter de cette négative les Péruviens, qui portaient et portent encore un bonnet de laine tombant en arrière; leurs rois avaient une toque rouge. Les cheveux, longs chez les Péruviens, les Araucaniens, les Patagons, les Puelches, les Moxéens, sont coupés en avant chez les Antisiens et chez quelques Guaranis; rasés, en partie, chez quelques tribus de cette même nation, ainsi que parmi les peuples du grand Chaco ou Pampéens sep-

1. Voyez notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Costumes, pl. 4, dans laquelle, sauf la coiffure, tout tient à l'ancien costume des habitans.

tentrionaux. Chez presque toutes les nations, non seulement on s'épilait la barbe, ce qui a donné lieu à la fausse idée que les Américains sont entièrement imberbes; mais quelquefois encore on s'épile les sourcils, comme le font les Pampéens pour les deux sexes. La face est souvent couverte de couleur, de lignes régulières, comme parmi les Pampéens, les Araucaniens, les Guaraniens, les Moxéens et les Antisiens; on peut même dire que les seuls Péruviens restent étrangers à cette coutume. Le tatouage, si commun parmi les peuples de l'Océanie, se réduit en Amérique, par suite de croyances religieuses propres à ce continent, à quelques lignes tracées sur la figure des femmes des petites tribus des Guaranis ou des Pampéens septentrionaux, pour indiquer le moment où elles deviennent nubiles. Toutes les nations se percent les oreilles et y placent divers ornemens plus ou moins bizarres : les anciens Péruviens, ainsi que les Botocudos et les Lenguas actuels, regardaient comme une beauté de les faire s'allonger jusqu'à tomber sur les épaules et les surchargeaient de poids ou de morceaux de bois très-volumineux. Les Guaranis, les Botocudos, les habitans du Chaco,

tels que les Tobas et les Lenguas, ne se bornent pas à ces mutilations. Plus ils sont guerriers, plus ils se défigurent, afin d'intimider l'ennemi : ils se percent les côtés des narines, la cloison du nez, surtout la lèvre inférieure, dans le but d'y introduire divers ornemens et quelquefois des morceaux de bois très-gros, comme chez les Botocudos et les Lenguas, ce qui les rend affreux. Presque toutes les nations portent le collier dans les deux sexes.

Le corps, entièrement nu chez les Guaranis, chez les Chiquitos (hommes) sauvages, est néanmoins orné de peintures, de dessins; celui de leurs femmes, couvert seulement du tablier, est également peint de lignes diverses très-régulières ou de teintes différentes par larges parties, s'étendant aussi aux jambes et aux pieds. L'usage des bracelets est à peu près commun à toutes les nations sauvages, et le Guarani, l'Itonama, le Yuracarès, portent les jarretières sans bas. Les femmes chiquitéennes, les Moxéens, les Antisiens, quelques Guaranis usent de la tunique, sans manches, d'écorce de *ficus* ou de tissu de coton. Quant à ces plumes dont on s'obstine toujours, en Europe, à faire l'habillement des Américains, elles n'appar-

tiennent jamais à leur costume habituel et sont loin d'être d'un usage général. Nous les avons trouvées en ceintures brillantes chez les seuls Tacanas, tandis que la tête en est ornée chez les Guaranis, chez les Antisiens et chez quelques Pampéens, seulement dans leurs fêtes religieuses, pendant leurs danses; car une fois ces cérémonies achevées, ces ornemens sont serrés avec soin : ils ne servent pas plus d'une ou deux fois par an.

Les costumes que nous venons de décrire existent encore aujourd'hui chez toutes les nations libres, et se retrouvent, plus ou moins modifiés par la décence, dans les anciennes Missions des Jésuites, à Moxos, à Chiquitos. Il n'y a réellement que les nations voisines des grandes villes qui aient tout à fait abandonné leur costume national.

Centres de civilisation; gouvernement.

Nous avons déjà dit que, sur la superficie de l'Amérique méridionale dont nous nous occupons, il n'y avait, avant la conquête, qu'un seul centre de civilisation, celui des Péruviens, tandis que toutes les autres nations, plus ou moins sauvages, ne présentaient aucun corps

politique, aucun centre plus cultivé que le reste[1]; ainsi, d'un côté existait un peuple chez lequel tout marchait vers les lumières, de l'autre se montraient des sociétés informes, dans l'égalité presque complète de l'homme primitif. Nous avons cherché les causes de ce contraste dans les possibilités locales[2], dans les mœurs; et maintenant que, pour compléter le tableau des Américains, il ne nous reste plus qu'à traiter ce qui a rapport aux gouvernemens et à la religion, nous croyons utile de dire préalablement un mot de ce que les monumens, les traditions, les recherches sur les langues, peuvent nous faire penser des lieux où se sont formés les premiers centres de civilisation.

Nos recherches à cet égard, comme on pourra le reconnaître aux spécialités sur les Quichuas et sur les Aymaras, prouvent évidemment que la civilisation des Péruviens a commencé sur les rives du lac Titicaca, au sein de la nation Aymara, et qu'elle doit être la souche première de la civilisation du plateau des Andes; au moins est-ce bien elle qui en occupe le point

1. Voyez p. 186-202.
2. Page 19.

central, où la vie agricole et pastorale paraît s'être d'abord développée, où les idées sociales ont germé, où le premier gouvernement monarchique et religieux a pris naissance. Cette société, antérieurement aux Incas, à une époque bien ancienne, perdue dans la nuit des temps[1], était parvenue à une civilisation assez avancée, ce que prouvent les monumens. Transportées par Mancocapac des rives du lac de Titicaca vers le Cuzco, sa dernière splendeur, sa religion, son industrie, ont commencé la monarchie des Incas, laquelle, bien que le peuple en eût presque oublié le berceau, montre que ses rois eux-mêmes en gardaient le souvenir. Ce dernier fait nous semble prouvé par l'espèce de prédilection que les Incas conservèrent toujours pour les îles du lac de Titicaca, celle du Soleil et celle de la Lune, où ils firent bâtir des temples en mémoire de leur ancienne origine; qui empêcherait de croire que

1. Ulloa, *Noticias americanas*, page 341, ne donne aux Américains que 250 ans de civilisation avant l'arrivée des Espagnols, ce qui est évidemment erroné. Buffon, *Histoire de l'homme*, édit. de Sonnini, t. II, p. 426, ne leur en donne que 300. L'Amérique est, à son avis (p. 428) une terre nouvellement habitée.

leur langue sacrée, parlée seulement entr'eux, ne fût aussi l'aymara?

Établie sur des bases solides, mais bornées, réduite à un cercle étroit sous Mancocapac, la monarchie des Incas s'étendit, au Nord et au Sud, d'une manière rapide, sous les onze rois qui le suivirent. A l'arrivée des Espagnols, les lois des Incas étaient reconnues, d'un côté, jusqu'à la ligne, à Quito; de l'autre, jusqu'au 35.e degré de latitude sud, au Rio Maule (Chili), toujours sur les montagnes; car jamais elles ne régnèrent au sein des plaines chaudes situées à l'est des Andes. A côté de cette civilisation développée, nous voyons des peuples privés de toute civilisation; à côté de ce gouvernement monarchique, de petites tribus éparses, disséminées, ennemies les unes des autres et n'ayant pas toujours un chef; ainsi, en Amérique, l'extension des gouvernemens est loin de pouvoir se comparer à celle des nations distinguées par la langue; ainsi le degré de civilisation ne suit pas toujours non plus une marche relative à leur importance numérique; mais elle se rattache à l'étendue, à la stabilité des sociétés.

Le gouvernement monarchique des Incas était de tous peut-être le plus solidement

établi, puisque les chefs héréditaires commandaient, en même temps, comme dieux, fils du soleil, comme rois tout-puissans; puisqu'ils réunissaient le pouvoir religieux au pouvoir civil, obtenant à la fois l'adoration et l'obéissance des peuples qui leur furent soumis; aussi leur autorité était-elle sans limites; et l'aristocratie, composée seulement des membres d'une même famille divine, était là si fort au-dessus des sujets, qu'elle se réservait exclusivement toutes les branches de l'administration, qu'elle possédait toutes les lumières scientifiques, industrielles, intellectuelles, et profitait de tous les progrès sociaux, tandis que la masse de la nation, contenue par des lois douces et paternelles en pratique, quoique des plus sévères en théorie, se voyait condamnée à ne jamais changer de sort, tous les états, toutes les professions y étant toujours héréditaires[1], toutes

1. Comme toutes les lumières résidaient dans la classe noble, anéantie en quelque sorte par le cruel Atahualpa, pour détrôner son frère (Garcilaso, *Comentario de los Incas*, p. 28, 330, 345, etc.), ainsi que par les Espagnols, qui ne pouvaient souffrir de rivalités de pouvoir, les connaissances que la civilisation avait procurées durent disparaître tout à coup avec les Incas, et la population conservée par les Es-

les terres appartenant à l'État. C'est probablement une des causes qui avaient entravé la marche de la civilisation, et l'avaient rendue plus stationnaire; car, en paralysant l'ambition des individus, on tarit infailliblement toute source de progrès pour la nation qu'ils composent. Fractionnée par divisions parcellaires de dix, de cent, de mille, de dix mille individus, ayant chacune son chef, la population entière était répartie en d'immenses provinces dépendant du Cuzco, la capitale. Les terres, labourées en commun par le peuple, se divisaient en trois parties, dont l'une affectée aux besoins de la nation, l'autre à l'entretien des cultes, la troisième mise en réserve pour les besoins de la guerre.

Les autres parties de l'Amérique dont nous nous occupons, ne présentaient pas de corps national, morcelées qu'elles étaient en une foule de petites tribus, ayant chacune son

---

pagnols ne se trouve plus en rapport avec le tableau que les historiens tracent de l'état de son gouvernement et de sa civilisation, du temps des Incas. Ce fait nous semble résoudre la question si souvent agitée par les écrivains, sur la vérité des faits avancés et en apparence contradictoires avec ce que chacun d'eux a vu des Péruviens de son siècle.

chef momentané ou rarement héréditaire, armé seulement d'un pouvoir toujours très-limité, et cessant quelquefois avec la guerre qui l'en avait fait revêtir. Il y avait encore, parmi ces chefs, plus d'un genre d'activité : chez les Chiquitos, nommés par le conseil des vieillards, ils cumulaient les fonctions de médecins, de sorciers ; et par conséquent, joignaient à leurs fonctions politiques, des fonctions religieuses qui leur donnaient de la prépondérance. Chez les Guaranis, ils étaient héréditaires, ayant souvent des subalternes sous leurs ordres. Chez les Araucanos, les Patagons, les Puelches, la bravoure militaire et le talent oratoire décidaient et décident encore du choix qu'on en fait, et leur autorité se réduit à rien en temps de paix ; il en était de même chez les Moxéens. Chez les Charruas, les Tobas et autres nations du Chaco, les vieillards nomment les chefs temporaires qui doivent diriger l'attaque préméditée. Chez les Yuracarès, enfin, on ne reconnaît encore aucun chef, et la liberté individuelle est respectée au point qu'un fils même n'est jamais contraint d'obéir à son père.

Malgré son despotisme, le gouvernement des Incas, par cela seul qu'il formait une grande

société, un centre de connaissances, était parvenu à une demi-civilisation. On sent que, dans toutes les autres parties de l'Amérique, le fractionnement du pouvoir, les querelles continuelles des chefs, tendirent au contraire à perpétuer cet état d'anarchie sauvage, qui devait durer autant que leur système de gouvernement et fait comprendre au mieux comment ces parties de l'Amérique n'étaient pas plus avancées, lors de la conquête ; ainsi, cette imperfection de la civilisation, regardée, par quelques auteurs, comme résultant de ce que l'Amérique est un pays beaucoup plus moderne que le reste du monde [1], s'explique, on le voit, par le morcellement de l'autorité, par le défaut d'extension, par le peu de stabilité des gouvernemens.

Les Quichuas, qu'on pourrait comparer, sous ce rapport, aux Arabes de Mahomet, faisaient la guerre dans un esprit de prosélytisme pour augmenter le nombre des adhérens au culte du soleil. Ils ne furent jamais cruels, n'ayant recours aux armes que lorsque la persuasion restait sans action. Ils combattaient franche-

---

1. Ulloa, *Noticias americanas*, p. 428.

ment, loyalement, annonçant toujours leur attaque; et n'exigeaient du vaincu que sa soumission aux lois du vainqueur. Les autres nations, divisées par tribus, étaient toujours en armes soit entr'elles, soit contre les nations voisines. Leur véritable motif, leur motif le plus fréquent, celui qui porta les Guaranis ou Caribes, par exemple, à conquérir la moitié de l'Amérique méridionale, était le désir d'enlever des femmes, pour s'en faire des concubines; leurs prétextes étaient une querelle de famille, des droits de chasse contestés pour une partie de terrain, ou, plus souvent encore, l'instigation des agens religieux, des prêtres ou des sorciers[1]. La tactique militaire se bornait à la ruse, à la surprise; mais, toujours cruels, les hommes souvent étaient massacrés sans pitié ou même dévorés par les vainqueurs, qui n'épargnaient que les femmes et les enfans, pour les réduire en esclavage.

1. Chez les Chiquitos, les Araucanos, les Patagons, la mort d'un chef que le médecin n'a pu sauver, est attribuée à certains individus d'une famille éloignée; ce qui détermine souvent la guerre. Voyez nos articles spéciaux et *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique, t. II, chap. XXI.

Aujourd'hui, les peuples non soumis aux gouvernemens républicains qui régissent l'Amérique méridionale, n'ont en rien changé leurs coutumes et surtout leur système de division par tribus nombreuses; aussi ne sont-ils pas plus civilisés qu'au temps de la conquête.

Religion.

La religion a toujours un rapport intime avec l'état de la civilisation des peuples ou l'extension des sociétés. Les hommes rapprochés de l'état de nature et divisés en petites tribus, ont une religion simple, qu'ils ne cherchent presque jamais à propager. A mesure que les sociétés se développent, s'étendent, leur religion se complique de plus en plus; et, de cette complication même, naît l'esprit de prosélytisme, du moins dans les religions dont cet esprit de propagation est en quelque sorte l'essence et la vie. L'Amérique (dans la partie qui nous occupe) le prouve autant que tout autre pays du monde. D'un côté, de petites tribus éparses avaient une religion si peu compliquée, qu'on est allé jusqu'à leur en refuser une, et jamais leur conviction religieuse ou l'envie d'en étendre l'empire ne fut le but de

leurs guerres ; de l'autre, une seule nation était civilisée ; une seule aussi nous montre un système de religion étendu, compliqué de rites nombreux, et animé de l'esprit de prosélytisme.

Quoique plusieurs auteurs aient refusé toute religion aux Américains[1], il est évident pour nous que toutes les nations, même les plus sauvages, en avaient une quelconque. L'homme, en naissant, n'apporte-t-il pas avec lui cette idée consolante qui l'accompagne durant son séjour plus ou moins pénible sur la terre, qu'à la fin de sa carrière terrestre il ne périra pas tout entier, et qu'à la mort commencera, pour la plus noble partie de lui-même, une seconde existence, mais sans terme et plus heureuse? Or, cette idée consolante, cette foi instinctive en une autre vie, sont générales chez les nations américaines, et se manifestaient ou se manifestent encore sous différentes formes, dans la coutume d'ensevelir, avec les morts, des vivres et tout ce qui leur appartenait. Les Incas allaient près de leur père, le soleil ; les

1. Azara, *Voyage dans l'Amérique méridionale ;* Pauw, *Recherches sur les Américains ;* Robertson, *Histoire de l'Amérique*, édit. espagn., t. II, p. 178.



vassaux continuaient à servir leurs maîtres; le Guarani, dans l'autre monde, retrouve, avec une chasse abondante, toutes ses femmes redevenues jeunes; l'Antisien, le Chiquitéen, le Moxéen, le Pampéen, l'Araucano, y rencontrent beaucoup de gibier, y revoient toute leur famille. Quelques tribus des Pampas y éprouvent les délices d'une ivresse de tous les instans; ainsi chacun, selon son goût dominant, se crée ou se créait une béatitude en rapport avec ses jouissances actuelles.

En comparant les religions entr'elles, nous trouvons, comme pour le gouvernement, une différence immense entre celle des Péruviens civilisés et celles des autres nations. En effet, les Quichuas croyaient que le *Pachacamac*, dieu invisible, créateur de toutes choses [1], avait le pouvoir suprême, commandait au soleil, à la lune sa femme, puisque ceux-ci sont assujettis à une marche régulière et invariable; mais, comme ils ne connaissaient pas la forme du dieu créateur, ils l'adoraient en plein air,

1. Robertson, *Histoire de l'Amérique*, édit. espagn., t. IV, p. 56, ne reconnaît à tort que le culte du soleil aux Incas. Voyez à la partie spéciale les auteurs qui ont parlé du Pachacamac.

sans vouloir le figurer; tandis que le soleil, sa création visible, avait des temples spacieux, remplis de richesses, des vierges consacrées, et pour prêtres, pour interprètes sur la terre, les Incas, ses fils, auxquels le peuple pouvait recourir, dans ses besoins et dans ses maux. On offrait au soleil, fécondateur de la terre, des fruits que sa chaleur avait mûris; on lui sacrifiait quelques paisibles llâmas; on le fêtait encore à l'équinoxe de Septembre, dans la grande réunion du Raimi. Le plus proche parent de l'Inca était premier sacerdote; les autres membres de la famille royale administraient les temples nombreux répandus dans le royaume.

A côté de la religion des Incas nous n'avons plus, chez les autres peuples, qu'une simplicité de croyance tout à fait en rapport avec leurs subdivisions : les Guaranis, depuis le Rio de la Plata jusqu'aux Antilles, et des côtes du Brésil jusqu'au pied des Andes boliviennes, révéraient, sans le craindre, un être bienfaisant, leur premier père, le *Tamoï* ou *vieux du ciel,* qui avait vécu parmi eux, leur avait enseigné l'agriculture, et ensuite avait disparu à l'Orient, d'où il les protégeait. On lui adresse encore (chez les Guarayos) des prières en des cabanes

octogones, mais jamais d'offrandes, ni de sacrifices; les *Payes* ou *Piaches*, sorciers, sont ses devins, ses interprètes.

Toutes les nations pampéennes et celles du rameau araucanien professent une croyance calquée sur ce principe : elles redoutent plutôt qu'elles n'aiment un génie bon par nécessité, malfaisant sans motifs, cause de tout ce qui leur arrive de mal; de vieilles femmes en sont les interprètes, cumulant l'art de guérir avec les fonctions sacerdotales. Les Chiquitéens croyaient aussi à des influences malignes, dont leurs chefs étaient les interprètes, en même temps que médecins. Les Moxéens n'avaient aucune uniformité : chez quelques-uns, un dieu présidait à la culture, à la chasse, dirigeait les nuages, le tonnerre; mais le culte le plus général était celui que la crainte avait fait vouer au jaguar (*Felis onça*), auquel on érigeait des autels ou consacrait des offrandes, en se vouant à des jeûnes rigoureux, pour obtenir sa prêtrise, à laquelle on joignait la profession de médecin, comme chez les Chiquitos. Les Yuracarès, qui possèdent une mythologie compliquée, n'adorent néanmoins ni ne craignent aucun être spécial; ils n'attendent rien de l'avenir et ne

conservent aucune reconnaissance du passé, véritable type de l'homme superstitieux, dont le plus ignoble égoïsme brise tous les liens du sang.

Cette comparaison rapide montre : 1.° que la religion des Américains était fort éloignée d'avoir pour base, comme on l'a pensé, le culte seul du soleil et de la lune; 2.° que ce dernier culte n'existait même que secondairement chez les Incas, tandis qu'il était tout à fait inconnu chez les autres nations, dont la foi avait bien plutôt pour principe l'espérance du bien d'un côté, la crainte du mal de l'autre; mais ce système supposait une association d'idées, de réflexions, que n'aurait pas exigée le culte d'un objet visible pour tous, et des abstractions regardées comme au-dessus de la capacité intellectuelle des Américains, qu'on croyait, sous ce rapport, comme inférieure à celle du reste de l'humanité.

Indépendamment de leur croyance fondamentale, tous les peuples américains, ainsi que tous ceux qui sont peu civilisés, accordaient beaucoup d'influence aux choses naturelles, à la rencontre d'un animal dans telle circonstance donnée, au cri de tel autre, aux éclipses de

lune et de soleil, aux rêves; mais les peuples chasseurs surtout avaient, à cet égard, des préjugés sans nombre, et leurs repas, leurs chasses, étaient soumis à une foule de pratiques superstitieuses qui, variant à l'infini, suivant les nations, étaient toujours appliquées par les devins ou interprètes de la divinité. On a vu ces prêtres dieux et rois en même temps chez les Incas, chefs et prêtres chez les Chiquitos, tandis que, parmi les autres nations, ils sont seulement devins ou interprètes de la divinité. On les craint, dans ce dernier cas, beaucoup plus qu'on ne les aime, et ils ne jouissent pas toujours d'une grande considération, surtout parmi les peuples pampéens et guaranis.

Auprès des magnifiques monumens des Incas, pompeusement ornés d'or et d'argent, à peine voit-on s'élever, chez les autres nations, une simple cabane, couverte de feuilles de palmier et consacrée à l'adoration de l'être suprême. A côté de ces fêtes somptueuses du Raimi où, chez les Incas, on accourait de toutes les parties du royaume, on ne voit que des orgies plus ou moins barbares, plus ou moins sanglantes, presque toujours déterminées par les diverses phases de l'existence des indi-

vidus. A la naissance des Incas, souvent des réjouissances, des fêtes, que l'on ne retrouve, mais beaucoup plus simples, que chez les Araucanos. La nubilité des femmes est, excepté chez les Péruviens, généralement signalée et solennisée au sein des nations les plus distinctes. Chez les Guaranis, des jeûnes rigoureux, des stigmates sanglans sur la poitrine, le tatouage d'une petite partie du bras ou de la figure, sont ordonnés aux jeunes filles; chez les Pampéens et chez les Araucanos, des jeûnes, le tatouage, ou diverses cérémonies plus ou moins compliquées; chez les Yuracarès, encore des jeûnes; puis la jeune fille et tous ses parens se couvrent de blessures les bras et les jambes; et, pour mieux célébrer son entrée dans le monde, chez toutes les nations, on termine la cérémonie par des libations. Le mariage demeure affaire de commerce ou de convention privée, presque étranger à la religion. Il n'en est pas ainsi de la grossesse d'une femme, qui amène toujours beaucoup de pusillanimité chez le mari, dont les actions peuvent influer sur l'état de l'enfant, et sur l'accouchement qui, traité indifféremment pour la femme, oblige quelquefois le mari à prendre des mesures hygiéniques. Les

prêtres, les devins sont consultés dans les maladies : quelquefois ils appliquent des remèdes, font des saignées locales ; mais, presque toujours, se bornent à des jongleries, surtout à la succion des parties malades, comme chez les Pampéens, les Araucanos, les Guaranis, les Chiquitéens, les Moxéens; ou bien à des cérémonies plus ou moins compliquées. A la mort, depuis le Quichua civilisé jusqu'au plus sauvage des Américains, la croyance d'une autre vie conduit à parer le cadavre de ce qu'il avait de meilleurs habits, et à placer à son côté ses armes et des vivres pour faire le voyage. Chez les Araucanos, les Patagons, les Puelches, les Charruas, on brûle ce qui appartenait au défunt; on tue, sur sa tombe, tous les animaux domestiques qui l'ont servi; et, de plus chez les Charruas, chez les peuples du Chaco, les parens, pour mieux exprimer leur douleur, se couvrent les bras, les flancs, la poitrine de blessures profondes; les femmes se coupent l'articulation d'un doigt, et tous se livrent aux jeûnes les plus rigoureux.

L'histoire mythologique des peuples, quelquefois en rapport avec les monumens qui témoignent de leur antique civilisation, peut alors

faciliter les recherches de l'historien. Celui-ci, en dégageant les fictions de cet entourage mystérieux, dont l'imagination de l'homme s'est plu à les envelopper, en fera quelquefois jaillir des traits de lumière propres à éclaircir, pour lui, des faits dont il demanderait en vain la manifestation à des traditions nationales d'une autre espèce; ainsi, par exemple, la coïncidence du lieu de la naissance de Mancocapac, fils du soleil, au bord du lac de Titicaca, avec les monumens de ces mêmes rivages, nous a découvert le berceau du premier centre de civilisation des peuples péruviens [1]. Malheureusement, des renseignemens semblables sont bien difficiles à obtenir des autres peuples, de la langue desquels on connaît à peine quelques mots; et leur mythologie, d'ailleurs, remonte si loin dans l'antiquité, qu'on ne peut y retrouver qu'une analogie remarquable avec certains faits généraux appartenant au monde entier. Nous voulons parler de la création, et des époques qui remplacent, sur certains points de l'Amérique, le déluge répandu non-seulement sur l'ancien monde, mais encore sur le

1. Voyez partie spéciale.

nouveau [1]. Si la croyance au déluge, qu'on retrouve chez les Araucanos, obligés de se réfugier au sommet des Andes [2]; si, disons-nous, cette croyance est, comme on pourrait le supposer, suggérée par la présence des coquilles fossiles sur la terre et jusque sur les montagnes, il n'en est pas ainsi d'un renouvellement général de la race humaine, que nous retrouvons chez les Yuracarès et chez les Mbocobis, enveloppés, non par une inondation, mais par un incendie général des forêts, auquel échappent seuls des êtres privilégiés qui repeuplent la terre [3]. Les Guaranis ont l'arrivée du Tamoï, qui ranima les peuples, en leur enseignant l'agriculture; tandis que les Moxéens sont fils des lacs, des grands fleuves, dont les poissons les nourrissent.

---

1. Chez les Mexicains (voyez M. de Humboldt, *Vues des Cordillères*, etc., t. I, p. 102), et sur le plateau de Cundinamarca (Humboldt, *Vues des Cordillères et Monumens des peuples ind. de l'Amér.*, t. II, p. 256, etc.).

2. Voyez notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique, t. II, p. 259.

3. Les Yuracarès ont une mythologie très-étendue et des plus curieuse. Voyez, dans ce travail, l'article spécial des Yuracarès (rameau antisien), et, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie histor., la description de cette nation.

Les rapports des grandes divisions religieuses des peuples américains avec ceux que les caractères physiques nous ont fait établir, sont évidens : les Péruviens avaient tous le culte du soleil, régi par le Pachacamac; les Araucaniens et les Pampéens, la croyance d'un être bon par nécessité, méchant sans but, ainsi que les mêmes coutumes religieuses; les Guaranis, une grande uniformité de religion; les Chiquitéens, les influences de la nature; les Moxéens, la crainte d'êtres vivans. L'analogie avec les mœurs, les coutumes, n'est pas moins remarquable : les Péruviens, agriculteurs et pasteurs, les plus civilisés des Américains du sud, ont la religion la plus compliquée, la plus douce; les Guaranis, agriculteurs et chasseurs, ainsi que les Chiquitéens et les Moxéens, ont des croyances simples, plus ou moins douces; tandis que, chez les chasseurs araucaniens et pampéens surtout, l'indépendance de leur genre de vie se retrouve dans l'obligation qu'ils imposent à l'être suprême de les protéger, sans se soumettre eux-mêmes à aucun châtiment, quand ils ont violé ses lois. Leurs coutumes sanglantes sont aussi en rapport avec leur mode d'existence.

Il nous reste à établir un dernier genre de comparaison, celui de la température du lieu avec le système de religion des peuples. Le culte du soleil aurait-il pu naître sous la zone torride, dont les feux dévorans contraignent incessamment l'homme à chercher l'ombre; sous la zone torride, où le matin et le soir sont les seuls instans de vie pour la nature? Mais n'était-il pas tout naturel que ce culte devînt un besoin pour des peuples habitant des plateaux élevés, n'ayant de chaleur qu'alors que l'astre les éclaire, la nature se glaçant autour d'eux dès qu'il se cache; aussi trouve-t-on le même principe religieux sur le plateau du Pérou et sur celui de Cundinamarca [1], placés dans les mêmes conditions, tandis que rien, chez les peuples des régions chaudes, n'annonce le culte du soleil.

Si nous considérons, dans leur état de liberté primitive, les croyances religieuses actuelles de l'Américain, nous les trouverons telles qu'elles étaient avant l'arrivée des Espagnols, sans que la civilisation qui les entoure ait rien changé

---

1. Piedra Hita, *Conquesta*, p. 17; Herrera, *Decada VI, lib. V, cap. VI.*

aux rites, aux cérémonies dont elles sont accompagnées. L'Américain qui a embrassé la religion chrétienne, offre encore, avec beaucoup des superstitions de sa position première, soit l'indifférence qu'il montrait dans ses forêts, comme chez les Guaranis, soit un fanatisme porté à son comble, comme à Moxos : à Moxos, où l'homme qui jadis immolait, par superstition, sa femme et ses enfans ; l'homme qui, par crainte des jaguars, s'astreignait aux jeûnes les plus rigoureux, se punit aujourd'hui de ses péchés, non-seulement en jeûnant outre mesure, mais en se couvrant de blessures dans la semaine sainte. En un mot, quoique les Américains suivent avec exactitude la religion chrétienne, nos observations nous font croire qu'ils n'en ont, pour la plupart, que les cérémonies extérieures, sans en avoir la véritable conviction, ou sans l'envisager sous le point de vue de sa morale.

RACES AMÉRICAINES.

CARACTÈRES. *Couleur* variable du jaune au brun et au rouge cuivré. *Taille* variable. *Formes :* tête grosse comparativement au tronc; tronc large, robuste, poitrine bombée, membres replets, arrondis, mains et pieds petits; cheveux épais[1], gros, noirs, lisses, longs, descendant très-bas sur le front et résistant à l'âge. Barbe rare, grosse, noire, *toujours lisse ou non frisée,* poussant très-tard, et seulement sur le menton et aux côtés de la moustache. Menton court. Yeux petits, enfoncés. Mâchoires saillantes. Dents belles, presque verticales, sourcils très-marqués.

Ces caractères généraux, les seuls que nous ayons retrouvés chez tous les Américains que nous avons vus, sont en conséquence ceux

1. Blumenbach avait eu de faux renseignemens, lorsqu'il donna pour caractère aux Américains d'avoir peu de cheveux; ils les ont, au contraire, très-abondans.



qu'on pourrait mettre en parallèle dans la comparaison qu'on en voudrait faire avec les hommes des autres parties du monde. Nous insistons particulièrement sur celui de la *barbe lisse et poussant très-tard,* que nous signalons aujourd'hui pour la première fois, parce qu'il nous paraît distinguer, d'une manière tranchée, l'homme américain des autres sections de l'espèce humaine.

Avec les coupes que les caractères physiques nous ont forcé d'établir parmi les Américains que nous avons vus, nous présentons, dans le tableau suivant, les différences qui distinguent ses divisions les unes des autres. Nous ne doutons pas d'ailleurs, qu'en suivant cette marche pour l'étude des autres parties du nouveau monde, le nombre des races ne dût nécessairement s'augmenter.[1]

---

1. Peut-être les habitans de Cundinamarca et les Mexicains rentreraient-ils dans notre race ando-péruvienne; mais nous ne doutons pas que les Américains du Nord de la partie septentrionale ne constituent une quatrième race, tout à fait distincte.

HOMME AMÉRICAIN.

1.re RACE :

ANDO-PÉRUVIENNE.

Couleur brun-olivâtre plus ou moins foncé. Taille petite. Front peu élevé ou fuyant; yeux horizontaux, jamais bridés à leur angle extérieur.

1.er Rameau : PÉRUVIEN.

Couleur brun-olivâtre foncé. Taille moyenne, 1 mètre 597 millimètres. Formes massives; tronc très-long comparativement à l'ensemble. Front fuyant; face large, ovale; nez long, très-aquilin, élargi à la base; bouche assez grande; lèvres médiocres; yeux horizontaux, à cornée jaunâtre; pommettes non saillantes; traits prononcés; physionomie sérieuse, réfléchie, triste.

2.e Rameau : ANTISIEN.

Couleur variable du brun-olivâtre foncé à une teinte très-claire. Taille variable; moyenne, 1 mètre 645 millimètres. Formes peu massives; tronc dans les proportions ordinaires. Front non fuyant; face ovale; nez variable; bouche moyenne, yeux horizontaux; traits efféminés; physionomie vive, douce.

3.e Rameau : ARAUCANIEN.

Couleur brun-olivâtre peu foncé. Taille moyenne, 1 mètre 641 millimètres. Formes massives; tronc un peu long comparativement à l'ensemble. Front peu élevé; face presque circulaire; nez très-court, épaté; yeux horizontaux, bouche médiocre, lèvres minces; pommettes saillantes; traits efféminés ; physionomie sérieuse, froide.

HOMME AMÉRICAIN.

II.e RACE :

PAMPÉENNE.

Couleur brun-olivâtre. Taille souvent très-élevée ; front bombé non fuyant ; yeux horizontaux, quelquefois bridés à leur angle extérieur.

1.er Rameau : PAMPÉEN.

Couleur brun-olivâtre ou marron foncé. Taille moyenne, 1 mètre 688 millimètres. Formes herculéennes. Front bombé ; face large, aplatie, oblongue ; nez très-court, très-épaté, à narines larges, ouvertes ; bouche très-grande ; lèvres grosses, très-saillantes ; yeux horizontaux, quelquefois bridés à leur angle extérieur ; pommettes saillantes ; traits prononcés, mâles ; physionomie froide, souvent féroce.

2.e Rameau : CHIQUITÉEN.

Couleur brun-olivâtre clair. Taille moyenne, 1 mètre 663 millimètres. Formes médiocrement robustes ; face circulaire pleine ; front bombé ; nez court, peu épaté ; bouche moyenne ; lèvres minces, peu saillantes ; yeux horizontaux, quelquefois légèrement bridés extérieurement ; pommettes non saillantes ; traits efféminés ; physionomie enjouée, vive, gaie.

3.e Rameau : MOXÉEN.

Couleur brun-olivâtre peu foncé Taille moyenne, 1 mètre 670 millimètres. Formes robustes, front peu bombé ; face ovale circulaire ; nez court, peu large ; bouche médiocre ; lèvres un peu saillantes ; yeux horizontaux non bridés ; pommettes peu saillantes ; physionomie un peu enjouée, douce

HOMME AMÉRICAIN.	III.e RACE : BRASILIO-GUARANIENNE. Couleur jaunâtre. Taille moyenne; front peu bombé; yeux obliques, relevés à l'angle extérieur.	Rameau unique. Couleur jaunâtre, mélangée d'un peu de rouge très-pâle. Taille moyenne, 1 mètre 620 millimètres. Formes très-massives; front non fuyant; face circulaire pleine; nez court, étroit; narines étroites; bouche moyenne, peu saillante; lèvres minces; yeux souvent obliques, toujours relevés à l'angle extérieur; pommettes peu saillantes; traits efféminés; physionomie douce.

PREMIÈRE RACE.

ANDO-PÉRUVIENNE.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX. Couleur brun-olivatre plus ou moins foncé. Taille petite. Front peu élevé ou fuyant. Yeux horizontaux, jamais bridés a leur angle extérieur.

PREMIER RAMEAU.

PÉRUVIEN.

Couleur: brun-olivâtre foncé. Taille moyenne: 1 mètre 597 millimètres. Formes massives; tronc très-long comparativement à l'ensemble. Front fuyant; face large, ovale. Nez long, très-aquilin, élargi à sa base. Bouche assez grande; lèvres médiocres. Yeux horizontaux, à cornée jaunâtre. Pommettes non saillantes. Traits prononcés. Physionomie sérieuse, réfléchie, triste.[1]

Le rameau auquel nous avons donné le nom de Péruvien, du lieu qu'il habite, s'étend sur

1. Nous ne trouvons aucun caractère qui puisse rappro-

la plus grande partie de l'ancienne domination des Incas, avant la conquête, c'est-à-dire sur les Andes et sur leurs versans, depuis la ligne jusqu'à Santiago del Estero, au 28.e degré de latitude australe. Cette domination comprenait, sur les montagnes seulement, toute la république actuelle du Pérou, celle de Bolivia et une partie de la république Argentine. Elle était bornée à l'Ouest par le grand Océan, au Nord par des nations qui appartiennent peut-être encore au même rameau, au-delà de Quito; à l'Est, vers le Nord, par les nations de notre rameau Antisien, vers le Sud, par les nations pampéennes du grand Chaco; au Sud, par les Araucanos.

Le pays des Péruviens est uniforme dans sa composition orographique, autant que dans sa sécheresse. Partout des plateaux élevés, voisins des neiges perpétuelles, des vallées plus ou

cher les Péruviens des peuples de l'Océanie. Ils en diffèrent par tous leurs caractères physiologiques, et de plus par leurs mœurs. Venus des îles, comme on l'a dit, ils auraient une idée quelconque de la navigation, si avancée parmi les Océaniens; tandis que, de tous les peuples, ce sont les plus arriérés sur ce point. Les Péruviens diffèrent tout à fait des autres races du monde.

moins chaudes, toujours sèches, peu ou point boisées, toujours dépourvues d'ombrage; des pics déchirés, des ravins profonds, des plaines stériles, où l'agriculteur industrieux peut seul trouver les ressources que le force à rechercher le manque de pâturages dans les lieux tempérés. Là, jamais cette imposante végétation du versant oriental des Andes ne réjouit la vue des habitans; partout l'aspect le plus triste; et, d'abord, préoccupé du nom pompeux de Pérou, qui rappelle tant d'idées de richesses, l'Européen s'étonne qu'au milieu d'une nature si aride, si accidentée, se trouve le centre de la plus parfaite civilisation de l'Amérique méridionale; mais aperçoit-il, sur les plateaux, les paisibles troupeaux d'alpacas et de llamas, accompagnés de leurs bergers, son étonnement s'évanouit; il a reconnu la source de cette prospérité.

Parmi les peuples que nous avons observés, les nations qui se rattachent naturellement à ce rameau, sont au nombre de quatre : la première, celle des Quichuas (ou Incas), renfermant seule toute la civilisation, du temps de la conquête, était la nation souveraine; la seconde, celle des Aymaras, des plateaux éle-

vés, quoique la plus anciennement civilisée, et malgré son importance numérique, était soumise aux Quichuas, dont dépendaient aussi les deux autres, les Atacamas et les Changos, du littoral occidental, réduites à une faible population.

Le tableau suivant indiquera la population respective de ces quatre nations.

NOMS DES NATIONS.	NOMBRE, DANS CHAQUE NATION, des INDIVIDUS DE RACE PURE : CHRÉTIENS.	SAUVAGES.	MÉTIS.
Quichuas ou Incas....	934,707	» »	458,572
Aymaras............	372,397	» »	188,237
Atacamas...........	7,348	» »	2,170
Changos............	1,000	» »	»
	1,315,452	» »	648,979

Ainsi, dans le rameau Péruvien il n'existe plus aujourd'hui d'hommes à l'état sauvage; leur civilisation ancienne, leur soumission religieuse envers les chefs, les ont tous portés à se faire chrétiens.

Nous ne poursuivrons pas plus loin nos généralités sur les Péruviens. La description de la nation Quichua, comme la plus étendue, la plus civilisée, devant, d'un côté, renfermer

tous les détails de caractères physiologiques et moraux que nous pourrions reproduire ici, nous y renvoyons, afin d'éviter de fastidieuses redites, si difficiles à éviter dans ce genre de travail; d'autre part, les détails spéciaux sur la nation Aymara, n'en différant qu'en ce qui concerne la coutume de cette nation de s'aplatir la tête, et les renseignemens propres à leur histoire ancienne, à leur origine, nous prions nos lecteurs de regarder les renseignemens sur les Quichuas comme généralités sur le rameau, en tenant compte du coup d'œil historique particulier aux Aymaras.

NATION QUICHUA OU INCA.

Le nom de *Quichua*, sous lequel on connaît à présent, dans le pays, la nation qui nous occupe, n'était autrefois, à ce qu'il paraît, que la dénomination d'une de ses tribus[1]; et nous croyons même qu'il n'a été généralisé que par les Espagnols. Celui d'*Inca*, plus connu en Europe, n'était appliqué qu'aux hommes de la famille royale, et signifiait, plus particulièrement, *roi, chef*[2]. Nous ne chercherons pas à reproduire ici les noms primitifs de chacune des tribus qui formaient l'empire des Incas, ce qui serait empiéter sur le domaine exclusif de l'histoire; car aujourd'hui les noms qui distinguaient les provinces, et en même temps les tribus qui les habitaient, sont tout à fait oubliés ou se confondent en un seul, celui de Quichua.

A l'instant de la conquête de l'Amérique, les Incas avaient sous leur domination, depuis le Rio Ancasmayo[3], au nord de Quito, un peu au septentrion de la ligne, jusqu'au Rio Maule du Chili, au 35.e degré de latitude sud, c'est-à-dire une étendue de plus de

---

1. Garcilaso de la Vega (édition de 1723), *Comentario real de los Incas, lib. IV, cap.* 23, p. 129, 87.

2. *Ibidem*, p. 28, 30.

3. *Ibidem*, p. 9. — Padre Acosta, *Historia natural y moral de las Indias.* Barcelona (1591), *lib. VI, cap.* 19, p. 280.

700 lieues marines[1]. A l'est, leurs limites étaient les plaines chaudes et boisées, ou même les pentes orientales des montagnes des Andes, dès qu'elles se couvraient d'une végétation active ou qu'elles devenaient trop chaudes pour qu'on pût élever des llamas; aussi n'avaient-ils point pour bornes[2], de ce côté, les Andes mêmes, malgré ce qu'ont dit les anciens écrivains, puisque partout nous en avons trouvé jusqu'à près de 100 lieues plus loin à l'est. Vers l'ouest, les Quichuas étaient bornés par la mer; aussi occupaient-ils toute la largeur des Andes et une partie de leurs versans, sur une étendue variable, de 140 lieues (au 18.e degré), dans sa plus grande extension, et de 50 lieues dans sa partie la plus étroite (au 16.e degré). Après avoir indiqué cette surface comme soumise aux Incas, nous allons distinguer le territoire où vivait la nation Quichua, qui nous occupe en ce moment, et qui était loin d'y être la seule. Vers le nord, elle s'étendait sur le plateau peut-être jusqu'à Quito même; aujourd'hui, on y parle encore la langue quichua[3],

---

1. Il y a loin encore de là aux 1300 lieues indiquées par Garcilaso, *Com. de los Incas*, p. 9.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas*, p. 10, ne connaissait pas leurs limites orientales, lorsqu'il leur donne pour bornes les Andes neigeuses. Il y avait au moins autant de population quichua à l'est que sur les plateaux. Cochabamba, Chuquisaca sont à l'est de la chaîne.

3. Don Jorge Juan et Ulloa, *Relacion historica del viage*

ce qui n'aurait pas lieu, s'il y eût eu primitivement une nation différente[1]; de là, en s'avançant vers le sud, elle s'étendait et s'étend encore sur tout le plateau des Andes du Pérou et sur une petite partie du versant oriental, jusqu'au 15.° degré sud, où elle cesse tout à coup, pour laisser un large espace compris entre les deux chaînes et la côte occupées par la nation Aymara, dont nous traiterons séparément. Elle reprend ensuite au sud des Aymaras, sur toutes les provinces de Cochabamba, de Chuquisaca, de Chayanta et de Potosi; puis de là ne remonte plus les plateaux, mais vit seulement sur le versant oriental, jusqu'à *Tucma*[2] (Tucuman) et jusqu'à Santiago del Estero, au 28.° degré de latitude, où l'on parle encore maintenant la quichua[3]. A la côte, sur le ver-

---

à la America meridional, Madrid, 1748, t. I, *lib. V, cap. V*, p. 377, l'annoncent à chaque page de leur ouvrage; d'ailleurs M. de Martigny nous l'a confirmé encore pour à présent.

1. La tribu du plateau de Quito portait un nom différent; mais nous croyons qu'elle faisait partie de la nation Quichua; car les tribus subjuguées parlant des langues distinctes, ont encore leur idiome primitif, témoin les Aymaras.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas*, p. 164, 240, 309.

3. Voyez les limites des Quichuas, sur la carte des races humaines, où elles se feront mieux saisir que par une description. Ces limites sont celles que nous avons vérifiées nous-même pendant trois années de séjour dans les pays qu'habite la race ando-péruvienne; limites réellement inconnues jusqu'à nous.

sant occidental, Aréquipa, habitée par les Aymaras, et au-delà, les Atacamas, qui peuplaient la province de ce nom, bornaient les Quichuas, lesquels n'avaient, sur tout le littoral du sud, que des peuples subjugués, mais d'une autre origine[1]; ainsi les Quichuas couvraient une longue bande de terrain suivant, du nord au sud, la forme de la chaîne des Andes, de Quito jusque près du lac de Titicaca; puis reprenait, au sud-est de la nation Aymara, enclavée au milieu d'eux, pour occuper encore une lisière du versant oriental, depuis Cochabamba jusqu'à Santiago del Estero, bornés alors, vers l'ouest par les Andes, vers l'est par les plaines chaudes et boisées.

Leur voisinage à l'est se compose d'une foule de petites nations constituant, depuis Quito jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra, notre rameau Antisien, les *Quixos*, par exemple, les *Chayaritos*, les *Chuchos* du Rio Paro; puis, sur les parties que nous décrivons, les *Apolistas*, les *Maropas*, les *Tacanas*, les *Mocéténès*, et enfin les *Yuracarès*. Au-delà, vers le sud, les Quichuas avaient pour voisins les Chiriguanos, tribu des

1. Nous avons trouvé, dans la langue des peuples du Sud (les Araucanos, les Puelches) des mots qui appartiennent à la quichua; ils ont sans doute été communiqués lors des conquêtes des Incas, sous Yupanqui, en 1400 (Garcilaso, *Com. de los Incas*, p. 216); aussi est-il prouvé que tous les mots introduits dans une langue différente, annoncent des contacts positifs.

Guaranis du Paraguay, et, plus au sud encore, des nations appartenant au rameau Pampéen, telles que les Matacos, les Mbocobis, les premières tribus des Araucanos des Pampas, étant ainsi séparés alors, par la chaîne des Andes, des tribus de cette nation guerrière de Copiapo et de Coquimbo. Au nord, ils confinaient avec des peuples appartenant, probablement, aux Muiscas du plateau de Cundinamarca; au sud-ouest, les Aymaras les bornaient sur la côte.

Il est évident que les lieux habités par les Quichuas étaient, à l'époque de la première arrivée des Espagnols, beaucoup plus peuplés qu'aujourd'hui; on sait qu'un grand nombre d'entr'eux fut massacré à Caxamarca [1]; que beaucoup plus encore périrent dans les expéditions des premiers aventuriers [2], dans les guerres civiles [3], ainsi que par les travaux des

---

1. Garcilaso, *Comentario real del Peru, lib. I, cap. XXVII*, p. 35.

Ulloa, *Noticias amer.*, p. 345, décrit beaucoup de ruines de nombreux villages dans des vallées inhabitées aujourd'hui; et p. 352, 353, il attribue la diminution de la population aux excès des boissons et non aux mines, 345.

2. Dans l'expédition de Gonzalo Pizarro, à la conquête de la province de la Canela (Garcilaso, *Com. del Peru, lib. III, cap. III*, p. 140); dans celle d'Almagro au Chili (*loc. cit., lib. II, cap. XX*, p. 87).

3. Les guerres entre Diego Almagro et Francisco Pizarro, lors de la conquête du Cuzco (Garcil., *Com. del Peru, lib. II*, p. 112, etc.).

mines, où ils étaient conduits de force[1]. On sait encore qu'un grand nombre se sont mêlés aux Espagnols et n'ont pas conservé leur race pure; néanmoins, des recherches fastidieuses nous ont conduit à pouvoir présenter le tableau suivant de la population actuelle de cette nation, toute chrétienne.

	Quichuas purs.	Métis de Quichuas et d'Espagnols.
Quichuas de la ville de Cochabamba (Bolivia)	1,182[2]	12,980[2]
— de la province de Sacava, département de Cochabamba .	3,805[2]	2,290[2]
— de la province d'Ayopaya, département de Cochabamba .	4,585[2]	1,462[2]
— de la province de Tacapari, départem. de Cochabamba .	14,780[2]	8,090[2]
— de la province d'Arque, département de Cochabamba . . .	13,491[2]	4,741[2]
A reporter . . .	37,843	29,563

1. Ulloa, *Noticias americanas*, p. 329, prétend que le travail des mines ne pouvait pas leur faire de mal. Robertson, *Histoire de l'Amérique*, édition espagnole, t. IV, p. 102, croit le contraire.

2. Sommes prises dans l'excellent travail statistique de Francisco Viedma, intendant des provinces de Cochabamba et de Santa-Cruz de la Sierra. Ce travail a été communiqué au vice-roi de Buenos-Ayres, dans son *Informe general*, en 1793. (Manuscrit important dont nous possédons l'original.)

	Quichuas purs.	Métis de Quichuas et d'Espagnols.
Report . . .	37,843	29,563
Quichuas de la province de Clisa, département de Cochabamba.	16,355 [1]	11,192 [1]
— de la province de Mizqué, département de Cochabamba .	8,031 [1]	5,602 [1]
— de la province de Yamparais, département de Chuquisaca.	12,440 [2]	6,220 [2]
— de la province de Tomina, département de Chuquisaca . .	14,853 [2]	9,426 [2]
— de la province de Sinti, département de Chuquisaca. . . .	13,636 [2]	6,818 [2]
— de la ville de Chuquisaca, département de Chuquisaca. .	1,312 [3]	3,282 [3]
A reporter . . .	104,470	72,103

1. Voyez la note 2, à la page précédente.

2. Comme dans le recensement de 1835 (*Calendario y guia de forastero de la republica Boliviana*), imprimé à la Paz, il n'y a pas de distinction de castes, nous avons dû, par comparaison avec les sommes données par Viedma, prendre la moitié du total pour les naturels purs et le quart pour les métis.

3. Ces sommes, comparées à celles de Viedma, sont, d'après ce que nous avons vu, la moitié de la population générale des villes, comme métis, et le dixième comme Indiens purs, pour Potosi (et le quart de métis et un dixième pour les Indiens purs de Chuquisaca), des chiffres indiqués dans le *Calendario y guia de forastero de la republica Boliviana*, 1835.

	Quichuas purs.	Métis de Quichuas et d'Espagnols.
Report . . .	104,470	72,103
Quichuas de la province de Potosi, département de Potosi . . .	1,365 [1]	6,825 [1]
— de la province de Chayanta, département de Potosi . . .	39,268 [2]	19,634 [2]
— des provinces de Porco, Chichas, Lipez	67,066 [2]	33,533 [2]
— de la province de Valle-Grande, département de Santa-Cruz.	317 [3]	4,239 [3]
— de la province du Cuzco (Pérou)	14,254 [4]	699 [4]
— de la province de Paucartambo.	11,229 [4]	957 [4]
— de la province d'Abancay, département du Cuzco.	18,419 [4]	4,739 [4]
A reporter . . .	256,388	142,729

1. Voyez la note 3, à la page précédente.
2. Voyez la note 2, à la page précédente.
3. Voyez la note 2, à la page 260.
4. Sommes prises dans l'excellente statistique de 1795, publiée à Lima dans le *Guia politica, eclesiastica y militar del vireinato del Peru,* par les ordres du vice-roi, où la population est divisée comme nous l'indiquons. Nous avons dû l'adopter avec d'autant plus de confiance qu'il n'y a pas eu de recensement postérieur, et que, dans un recueil publié à Lima en 1833 sous le nom de *Calendario y guia de forastero de Lima,* p. 6, on prend encore pour base le recensement de 1795.

	Quichuas purs.	Métis de Quichuas et d'Espagnols.
Report . . .	256,388	142,729
Quichuas de la province de Calca y Lares, départ. du Cuzco. .	5,519 [1]	320 [1]
— de la province d'Urubamba, département du Cuzco . . .	5,164 [1]	3,194 [1]
— de la province de Cotabamba, département du Cuzco . . .	18,237 [1]	1,382 [1]
— de la province de Paruro, département du Cuzco.	15,034 [1]	2,733 [1]
— de la province de Chabibilcas, département du Cuzco . . .	11,475 [1]	»
— de la province de Tinta, département de Cuzco.	29,045 [1]	5,420 [1]
— de la province de Quispicanchi, département du Cuzco . . .	19,947 [1]	4,306 [1]
— du départ. de Lima (Pérou).	63,181 [1]	13,347 [1]
— du départ. d'Ayacucho (Pérou).	99,183 [1]	34,158 [1]
— du départ. de Junin (Pérou).	105,187 [1]	78,684 [1]
— du département de la Libertad (Pérou)	115,647 [1]	76,949 [1]
— du département de Guayaquil, Ecuador	153,900 [2]	76,950 [2]
— du départ. de Quito, Ecuador.	36,800 [2]	18,400 [2]
	934,707	458,572

1. Voyez la note 4, à la page précédente.

2. Des sommes de la population totale des départemens de Guayaquil et de Quito, selon le recensement de 1830

Passons maintenant aux caractères physiologiques des Quichuas : leur couleur, comme nous l'avons observé sur des milliers d'individus, n'a en rien la teinte cuivrée qu'on assigne aux nations de l'Amérique septentrionale, ni le fond jaune de celles de la race brasilio-guaranienne; c'est la même intensité, le même mélange de brun-olivâtre foncé qu'on retrouve dans notre race pampéenne. En effet, la couleur des Quichuas est celle des mulâtres, et l'uniformité est très-remarquable parmi tous les hommes de race pure. Ulloa, dans sa description des Américains; confond souvent les nations; il parle comme s'il n'y en avait qu'une seule [1]; et, mêlant ainsi les souvenirs qu'il a gardés des habitans de l'Amérique septentrionale, il les donne tous comme rougeâtres [2], ce qui n'est pas;

(*Précis de la Géographie universelle*, par Maltebrun, édition de M. Huot, t. XI, p. 549), nous avons pris, de même que pour la Bolivia, la moitié comme naturels purs et le quart comme métis.

1. *Noticias americanas, Entr. XVII*, p. 253. *Visto un Indio de qualquier region, se puede decir que se hàn visto todos en quanto el color y contestura.* (Lorsqu'on a vu un Indien de quelque région que ce soit, on peut dire qu'on les a tous vus, pour la couleur et la conformation.)

2. *Loc. cit.*, p. 252 : *Los Indios son de un color que tira à roxo, y afuerza de tostar se con el sol y con el viento, toman otro que obscurece.* (Les Indiens sont d'une couleur rougeâtre, et à force d'être brûlés par le soleil et le vent, ils deviennent plus foncés.)

néanmoins on voit qu'il attribuait à l'ardeur du soleil et à l'action de l'air la couleur plus foncée des Péruviens, que M. de Humboldt indique avec raison comme bronzés.[1]

La taille est très-peu élevée chez les Quichuas; jamais nous n'en avons rencontrés qui atteignissent 1 mètre 70 centimètres (5 pieds 3 pouces). Le grand nombre de mesures que nous avons prises, nous autorise à croire que leur taille moyenne est de 1 mètre 60 centimètres (4 pieds 9 pouces); et nous pensons même qu'elle reste souvent au-dessous, dans beaucoup de provinces, surtout sur les plateaux élevés, où la raréfaction de l'air est plus grande[2], tandis que ceux qui nous ont montré une stature plus élevée, vivaient principalement dans les vallées chaudes et humides de la province d'Ayupaya; différence dont nous avons déduit les causes dans nos généralités[3], en l'attribuant à la raréfaction de l'air. Les femmes sont plus petites encore et peut-être au-dessous de

---

1. *Voyage aux régions*, etc., t. III, p. 364. On reconnaît que le savant voyageur avait vu les Péruviens comme nous.

2. Ulloa, *loc. cit.*, p. 253, avait remarqué aussi que les Péruviens étaient petits. *Los (Indios) de la tierra alta del Peru son de mediana estatura.* « Ceux (les Indiens) des « régions élevées du Pérou sont de moyenne taille. » Cette taille est toujours relative à celle des Espagnols, inférieure à celle des Français.

3. Voyez p. 95 et 96.

la proportion relative qui existe ailleurs dans la race blanche (1 mètre 460 millimètres).

Les formes sont plus massives chez les Quichuas que chez les autres nations des montagnes; nous pouvons les présenter comme caractéristiques. Les Quichuas ont les épaules très-larges, carrées, la poitrine excessivement volumineuse, très-bombée et plus longue qu'à l'ordinaire, ce qui augmente le tronc; aussi le rapport normal de longueur respective de celui-ci avec les extrémités ne paraît-il pas être le même chez les Quichuas que dans nos races européennes, et diffère-t-il également de celui des autres rameaux américains. Nous voyons même que, sous ce rapport, il sort tout à fait des règles observées, étant plus long à proportion que les extrémités, qui n'en sont pas moins bien fournies, bien musclées; et annoncent beaucoup de force. La tête est plutôt grosse que moyenne, proportion gardée avec l'ensemble. Les mains et les pieds sont toujours petits; les articulations, quoiqu'un peu grosses, ne le sont pas extraordinairement. Les femmes présentent les mêmes caractères : leur gorge est toujours volumineuse.

Nous venons de dire que le tronc est plus long à proportion que chez les autres Américains; et que, par la même raison, les extrémités sont, au contraire, plus courtes : nous chercherons maintenant à expliquer ce fait par le grand développement anormal de la poitrine. Nous croyons que telle partie déterminée d'un corps peut prendre plus d'extension, par suite

d'une cause quelconque, sans que les autres parties cessent de suivre la marche ordinaire. Nous en avons une preuve évidente dans le cas tout à fait opposé à celui que nous voulons établir : celui, par exemple, où telle partie du corps, par suite d'une difformité, ne prend pas, en apparence extérieure, tout son développement naturel, comme on le voit dans le tronc des bossus; ce qui n'empêche pas les extrémités d'acquérir les proportions qu'elles auraient eues, si le tronc eût reçu tout son accroissement. De là, ce défaut d'harmonie dans leur personne, de là cette longueur des membres supérieurs et inférieurs, démesurés comparativement au tronc. Si l'on admet ce fait, difficile à contester, pourquoi, dans le cas dont il s'agit, n'admettrait-on pas aussi bien que la poitrine, par une cause que nous allons tenter de déterminer, ayant acquis une extension plus qu'ordinaire, peut naturellement allonger le tronc, sans que les extrémités perdent rien de leurs proportions normales, ce qui le fera paraître, comme en effet il le sera, plus long que chez les autres hommes, où nul accident n'est venu altérer les formes propres à l'espèce? Ces considérations pourraient faire le sujet d'un mémoire spécial, mais ne comportent pas ici plus de détails.

Revenons aux causes qui déterminent, dans les Quichuas, le grand volume de la poitrine que nous y avons observé : beaucoup de recherches ont dû nous le faire attribuer à l'influence des régions éle-

vées sur lesquelles ils vivent et aux modifications apportées par l'extrême dilatation de l'air. Les plateaux qu'ils habitent sont toujours compris entre les limites de 7,500 à 15,000 pieds, ou de 2,500 [1] à 5,000 [2] mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer; aussi l'air y est-il si raréfié, qu'il en faut une plus grande quantité qu'au niveau de l'Océan, pour que l'homme y trouve les élémens de la vie. Les poumons ayant besoin, par suite de leur grand volume nécessaire, et de leur plus grande dilatation dans l'inspiration, d'une cavité plus large qu'aux régions basses, cette cavité reçoit, dès l'enfance et pendant toute la durée de l'accroissement, un grand développement, tout à fait indépendant de celui des autres parties. Nous avons voulu nous assurer si, comme nous devions le supposer *à priori*, les poumons eux-mêmes, par suite de leur plus grande extension, n'avaient pas subi de modifications notables. Habitant la ville de la Paz, élevée de 3,717 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et informé qu'à l'hôpital il y avait constamment des Indiens des plateaux très-populeux plus élevés encore (3,900 à 4,400 mètres),

1. C'est l'élévation de la vallée de Cochabamba, l'une des plus basses entre les vallées qu'habitent les Quichuas de la Bolivia.

2. La ville de Potosi s'élève à 4,166 mètres au-dessus du niveau de la mer; un grand nombre d'autres lieux habités sont beaucoup plus élevés encore.

nous avons eu recours à la complaisance de notre compatriote M. Burnier, médecin de cet hôpital; nous l'avons prié de vouloir bien nous permettre de faire l'autopsie du cadavre de quelques-uns des Indiens des plus hautes régions, et nous avons, comme nous nous y attendions, reconnu avec lui[1], aux poumons des dimensions extraordinaires, ce qu'indiquait la forme extérieure de la poitrine. Nous avons remarqué que les cellules sont plus grandes que celles des poumons que nous avions disséqués en France; condition aussi nécessaire pour augmenter la surface en contact avec le fluide ambiant. En résumé, nous avons cru reconnaître, 1.° que les cellules sont plus dilatées; 2.° que leur dilatation augmente notablement le volume des poumons; 3.° que par suite il faut à ceux-ci, pour les contenir, une cavité plus vaste; 4.° que, dès-lors, la poitrine a une capacité plus grande que dans l'état normal; 5.°, enfin, que ce grand développement de la poitrine allonge le tronc un peu au-delà des proportions ordinaires, et le met presque en désharmonie avec la longueur des extrémités, restées ce

1. M. Burnier nous fit remarquer, en outre, que les poumons paraissaient divisés en cellules beaucoup plus nombreuses qu'à l'ordinaire. Ce fait nous paraissant étrange et difficile à admettre, nous avons prié M. Burnier de répéter ces observations sur un plus grand nombre de sujets, et lorsqu'après quelques années nous avons revu ce médecin instruit, il nous l'a de nouveau complétement confirmé.

qu'elles auraient dû être, si la poitrine avait conservé ses dimensions naturelles.[1]

Les traits des Quichuas sont bien caractérisés, et ne ressemblent en rien à ceux des nations de nos races pampéennes et brasilio-guaraniennes : c'est un type tout à fait distinct, qui ne se rapproche que des peuples mexicains. Leur tête est oblongue d'avant en arrière, un peu comprimée latéralement; le front est légèrement bombé, court, fuyant un peu en arrière; néanmoins le crâne est souvent volumineux, et annonce un assez grand développement du cerveau. Leur face est généralement large; et, sans être arrondie, son ellipse approche beaucoup plus du cercle que de l'ovale. Leur nez, remarquable, est toujours saillant, assez long, fortement aquilin, comme recourbé à son extrémité, sur la lèvre supérieure[2], le haut en est renfoncé, les narines sont larges, épatées, très-ouvertes. La bouche est plutôt grande que moyenne, et saille, sans que les lèvres soient très-

---

1. Tout en signalant cette différence de proportions relatives, nous sommes loin de les donner comme très-exagérées; il faut plutôt l'œil de l'observateur que celui de tout le monde pour la reconnaître chez chaque individu.

2. Ulloa, *Noticias americanas*, Madrid, 1792, *Entret. XVII*, p. 253, dit de même : *Nariz delgada, pequeña y encorvado hacia el labio superior*. On voit néanmoins qu'il mêle encore les nations pour les formes, les Péruviens étant loin d'avoir le nez étroit.



grosses; les dents sont toujours belles, persistantes dans la vieillesse. Le menton est assez court, sans être fuyant, quelquefois même assez saillant. Les joues sont médiocrement élevées, et seulement dans l'âge avancé; les yeux, de dimension moyenne, et même souvent petits, toujours horizontaux, ne sont jamais bridés ni relevés à leur angle extérieur. La cornée n'est pas blanche; elle est invariablement un peu jaune. Les sourcils sont très-arqués, étroits, peu fournis; les cheveux, toujours d'un beau noir, sont gros, épais, longs, très-lisses, très-droits, et descendent très-bas sur les côtés du front. La barbe se réduit, chez tous les Quichuas, sans exception, à quelques poils droits et rares, poussant fort tard, couvrant la lèvre supérieure, les côtés de la moustache et la partie culminante du menton. La nation Quichua est même, peut-être, des nations indigènes, celle qui en a le moins. Le profil des Quichuas forme un angle très-obtus et peu différent du nôtre; seulement les maxillaires avancent plus que dans la race caucasienne; les arcades sourcilières sont saillantes; la base du nez est très-profonde. Leur physionomie est, à peu de choses près, uniforme, sérieuse, réfléchie, triste même, sans cependant montrer d'indifférence: elle dénoterait plutôt de la pénétration sans franchise. On dirait qu'ils veulent cacher leur pensée sous l'aspect d'uniformité qu'on remarque dans leurs traits, où les sensations se peignent rarement à l'extérieur, et encore jamais avec la vivacité qui les trahit chez

certains peuples. L'ensemble des traits reste toujours dans le médiocre: rarement voit-on, chez les femmes, une figure relativement jolie; néanmoins elles n'ont pas le nez aussi saillant et aussi courbé que celui des hommes. Ceux-ci, quoiqu'ils ne portent pas de barbe, doivent un aspect mâle à la saillie de leur nez. Un vase ancien, qui présente, avec une vérité frappante, l'image des traits des Quichuas d'aujourd'hui, nous donne la certitude, que, depuis quatre à cinq siècles, les traits n'ont éprouvé aucune altération sensible.[1]

La langue quichua (*qquichua*) est très-riche; elle répond tout à fait à la civilisation du peuple qui la parlait et la parle encore. Elle peut, par la combinaison des particules qui la composent, exprimer non-seulement des idées concrètes, mais encore des abstractions. Pleine de figûres élégantes, de comparaisons naïves; il est d'autant plus fâcheux que ce soit une des langues les plus dures à l'oreille comme à la prononciation. Elle a tels sons d'une gutturation qui passe toutes les bornes connues, et d'un croassement difficile à rendre; elle est chargée en outre des consonnes les plus rudes, de fréquentes redondances;

1. Atlas, pl. 5, et *Voyage dans l'Am. mér.*, Antiquités, pl. 15. Il ne faut pas s'en étonner; car, dans ses savantes recherches, M. Edwards a reconnu, sur le tombeau d'un ancien roi d'Égypte, la figure caractéristique des juifs actuels, qui n'a pas changé depuis trois mille ans. (*Des caractères physiologiques des races humaines*, Paris, 1829, p. 19.)

elle est aussi fortement accentuée, la pénultième syllabe étant toujours longue. Il y a complication de consonnes, mais dans un sens que nos caractères ordinaires d'Europe peuvent difficilement faire comprendre; par exemple, dans *qquichua*, celle des deux *q*, dont le premier se prononce du fond de la gorge comme un croassement [1], ou celle du double *cc*, ou de *scc*, de *tcc*, de *tto*, etc. Les mots se terminent presque toujours par des voyelles en *a* et en *i*; mais, lorsqu'ils finissent par une consonne, ils offrent, le plus souvent, les sons *ip*, *ac*, *ak*, et, quelquefois, aussi les sons *am*, *an*. Les Quichuas n'emploient ni diphthongues, ni notre *u*; le *j*, avec la prononciation espagnole gutturale, se répète fréquemment. Les sons du *b*, du *d*, de l'*f*, du *g*, de l'*x*, manquent entièrement. Les noms des parties du corps n'ont pas d'anomalie, comme on peut le voir par *ccaklla*, joue; *ñavi* (*ñahui*) [2], yeux; *rinri* (*nigri*) [2], oreille. Les adjectifs ne

1. On ne peut se rendre compte de la prononciation d'une langue qu'en l'entendant parler; aussi les dictionnaires sont-ils loin de faire deviner la véritable prononciation des Quichuas. Un long séjour au milieu d'eux a pu seul nous permettre de faire ces remarques. Voyez aussi le *Vocabulario y arte de la lengua general de todo el Peru, llamada Qquichua, o del Inca;* par le père Diego Gonçalez Holguin, Lima, 1608; et *Arte y vocabulario de la lengua general del Peru*, Lima, 1614; ouvrages très-rares que nous possédons.

2. Les mots entre deux parenthèses sont ceux de la prononciation actuelle, recueillie de la bouche des indigènes.

varient point selon les genres et les cas, tandis que les substantifs suivent toutes les modifications qu'exigent le singulier et le pluriel.

Leur numération est décimale et très-étendue; elle va jusqu'à cent mille, et les nombres n'ont aucun rapport avec le nom des doigts. La construction des phrases se fait ainsi : « *Quilla imahina (jinac) muyu* « *uya;* » de *quilla,* la lune; *imahina (jinac)*, comme; *muyu,* arrondie; *uya,* figure. Traduction littérale : *La lune comme arrondie figure;* ou, mieux : *Figure arrondie comme la lune;* et encore : *Munai cucuhay, munai cucuscaiki*, de *munai*, temps du verbe *aimer*, dont le pronom personnel, *cucuhay*, moi, gouverne le sens; *munai,* même temps du verbe *aimer*, gouverné par le pronom personnel, *cucurcayki,* toi. Traduction littérale : *Aime-moi, aimerai toi;* ou, mieux : *Aime-moi, si tu veux que je t'aime.*

D'après ce que disent les anciens auteurs[1], on ne peut douter que les Incas (ceux de la famille royale) n'aient eu, parmi eux, un langage particulier, différent de la langue générale; langage qu'a fait entièrement oublier l'extinction des principaux d'entr'eux.

Le caractère des Quichuas est un fond de douceur à toute épreuve[2], de sociabilité poussée jusqu'à la

---

1. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VII, cap. II,* p. 222.

2. C'est à tort qu'Ulloa les accuse de férocité (*Noticias americanas,* p. 312) envers les animaux : nous avons vu des Indiens pleurer de la nécessité de tuer un de leurs llamas.

servilité, d'obéissance et de soumission aveugles à leurs chefs, de fixité dans les idées, de stabilité dans les goûts. On sait avec quelle exactitude des centaines, des milliers d'hommes de cette nation exécutaient, même à une distance considérable, les moindres ordres de leur Inca[1]; on sait encore avec quel empressement ils reçurent les premiers Espagnols qui se montrèrent au milieu d'eux[2]; et comment, malgré les cruautés dont ils furent l'objet, ils se dévouèrent aux conquérans que le sort de la guerre[3] et les superstitions religieuses[4] leur firent recevoir comme des maîtres et révérer comme des dieux. On en a encore une preuve dans la manière dont tous, sans exception, se soumirent au nouveau culte qu'on leur apporta[5], aux exigences despotiques que leur imposèrent leurs nouveaux dominateurs, le scrupule avec

---

1. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VI, cap. XXXVI*, p. 218.

2. Témoins ces deux Espagnols qui, avant la mort d'Atahualpa, parcoururent tout le Pérou, de Caxamarca au Cuzco. Voyez Garcilaso, *Com. del Peru, lib. I, cap. XXXII*, p. 40 et p. 158.

3. Garcilaso, *Com. del Peru, lib. I, cap. XLI*, p. 55 et p. 99.

4. On sait que la prédiction de Huaina capac (Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. IX, cap. XV*, p. 321 et suiv.) avait ordonné aux Quichuas d'obéir aux étrangers barbus.

5. Dès l'arrivée des Espagnols, les Quichuas se firent chrétiens; aussi n'en reste-t-il pas un seul à l'état sauvage.

lequel des milliers d'hommes obéirent à un seul Espagnol, tandis qu'il leur eût été si facile de s'en défaire, ce qui a été souvent attribué à leur lâcheté, à leur faiblesse[1]. Bien éloigné de vouloir expliquer ainsi le fait (car, en d'autres circonstances, ils ont montré qu'ils pouvaient combattre avec bravoure[2], et qu'ils ne craignaient pas la mort), nous croyons qu'il faut l'attribuer plutôt à une cause tout à fait religieuse, et non au manque de force morale, au défaut de courage[3]. L'obéissance passive était pour les Quichuas un des devoirs que leur imposait le culte qu'ils rendaient à leurs Incas; et ils se crurent soumis à la même loi relativement aux hommes extraordinaires qui se présentaient la foudre à la main[4],

1. Pauw, *Recherches sur les Américains*, t. I, p. 95, 96; Robertson, *Histoire de l'Amérique*, édition espagn., t. IV, p. 102.

2. On en trouve la démonstration dans les épreuves auxquelles les soumettait leur éducation guerrière. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VI, cap. XXIV*, p. 202. Voyez aussi Garcilaso, *Com. del Peru*, p. 69, 70, 97, 104.

3. L'acharnement qu'Ulloa met à démontrer que les Américains pèchent par tous les points est tel, qu'il explique par un défaut absolu de sensibilité la fermeté manifestée par un Indien dans le cours d'une opération douloureuse, pendant laquelle il n'avait proféré aucune plainte. *Noticias americanas*, p. 313.

4. Voyez Garcilaso, *Com. del Peru, lib. II, cap. IV*, p. 62.

avantage que les fils du soleil même ne possédaient pas. Ils se montrent reconnaissans des bons procédés, et vont jusqu'à se sacrifier pour un bienfaiteur [1]; ce que prouvent non-seulement l'histoire de la conquête, mais encore les observations que nous avons recueillies nous-même dans le cours de nos voyages. Ils sont hospitaliers envers les étrangers; et si l'opinion du pays n'est pas généralement pour eux, nous expliquons cette défaveur, moins par la faute des Indiens, que par les exigences de quelques propriétaires. [2] Ils sont bons pères, bons maris, aiment la société, vivent toujours par hameaux, et cherchent des motifs de réunion et d'amusemens : c'est même par ce faible que les religieux adroits [3] les ont amenés au christianisme, en leur créant des motifs de réunion, et par

---

1. Voyez Garcilaso, *Com. del Peru, lib. II, cap. IV*, p. 144, 331.

2. Ulloa, dans son injuste prévention contre les Américains, trouve étrange (*Noticias americanas*, p. 320) que les Péruviens supportassent avec peine le service des mines, auquel on les assujettissait.

3. Les fêtes religieuses du catholicisme sont on ne peut plus nombreuses; et toujours, comme nous l'avons vu plusieurs fois, un grand nombre d'Indiens, affublés d'habits grotesques, dansent devant les processions, comme ils dansaient lors des fêtes du soleil, surtout lors de celle du Raimi. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VI, cap. XX*, p. 195, et Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, Barcelona, 1591, *lib. V, cap. XXVI*, p. 245.

conséquent de plaisir; néanmoins, au milieu de ces fêtes, ils s'amusent sans être gais; leur taciturnité, leur froideur disparaissent rarement en entier; mais aussi, dans l'ivresse même, ils se querellent rarement, et plus rarement encore en viennent à se battre. S'ils sont vindicatifs, s'ils oublient difficilement une offense, ils ne cherchent guère à s'en venger, et peut-être n'est-il pas au monde de pays où se commettent moins d'assassinats que dans les lieux habités seulement par les Quichuas. En résumé, ce sont des hommes doux, paisibles, sociaux, soumis aux lois, remplissant tous leurs devoirs de famille, très-sobres, patiens dans les souffrances, laborieux[1] et des plus discrets.[2]

Sous le rapport des facultés intellectuelles, nous croyons que les Quichuas ne sont pas au-dessous des peuples des autres continens[3]; ils ont la conception vive, apprennent avec facilité ce qu'on veut leur enseigner, et diverses observations ne nous permettent pas de douter qu'ils n'aient tout ce qu'il faut pour

1. Don Antonio Ulloa, *Noticias americanas, Entret. VII*, p. 311, part. 7, dit à tort que les Péruviens sont paresseux.

2. Voyage d'Ulloa, II, p. 309. Un complot s'est tramé trente ans, sans qu'il y ait eu un dénonciateur.

3. On voit que nous sommes loin de penser comme Pauw, ni comme Ulloa, qui, *Noticias amer.* (p. 321, 366), les regarde comme des brutes sans idées, mais seulement plus adroites que les autres.

faire un peuple éclairé. Des hommes qui s'étaient rendu compte de l'année solaire[1], qui connaissaient l'architecture[2], qui avaient fait d'assez grands progrès dans l'art de la sculpture[3]; des hommes capables de reproduire les souvenirs de leur histoire au moyen de signes symboliques, et de leurs quipus[4]; qui

1. Acosta, *Historia natural de las Indias*, 1591, *lib. VI, cap. III*, p. 249, dit que l'année solaire des Incas commençait en Janvier, comme la nôtre. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. II, cap. XXII*, p. 61.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. III, cap. XX*, p. 98, 99. Voyez Atlas, pl. 9, 10, 12, 13, et *Voyage dans l'Amér. méridionale*, planches d'Antiquités, 3, 4, 6, 12 et 13.

3. Si du moins nous en jugeons par le vase que nous représentons dans l'Atlas, pl. 5, et dans notre *Voyage dans l'Amér. méridionale*, partie historique, Antiquités, n.° 15.

4. Acosta, *Hist. nat. de las Indias*, 1591, *lib. VI, cap. VIII*, p. 266, dit que les Quichuas avaient des peintures hiéroglyphiques, et, à propos des quipos, il écrit: *Porque para diversos generos como guerra de gobierno, de tributos, de ceremonias, de tierra, avia diversos quipos o ramales. Y en cada manojo destos tantos ñudos y ñudicos, y hilillos atados, unos colorados, otros verdes, otros azules, otros blancos, y finalmente tantas deferencias, que asi como nosotros de veinte y quatro letras quisandolas en deferentes maneras sacamos tanta infinidad de vocablos, asi estos de sus ñudus, y colores sacavan innumerables significaciones de cosas.* (Pour les différentes affaires de guerre, de gouvernement, de tributs, de cérémonie, de terre, il y avait divers quipos, et, dans chaque paquet de ceux-ci, beaucoup

avaient des lois si sages[1], le gouvernement le mieux organisé[2], des idées de médecine[3]; de tels hommes ne montraient-ils pas autant de dispositions qu'on peut en attendre d'un peuple isolé, qui ne doit qu'à ses propres forces une civilisation nécessairement lente dans sa marche, en raison de son isolement même? On sait que les Incas étaient orateurs, qu'ils savaient agir sur les masses par l'éloquence; on sait encore que leurs historiens devaient avoir de la mémoire et du jugement[4]; leurs poëtes, leurs musiciens,

---

de nœuds et de fils attachés: les uns rouges, verts, bleus, blancs, et autant de différences que nous en trouvons dans nos vingt-quatre lettres, en les plaçant de diverses manières, pour tirer une si grande quantité de sons; de même les Indiens, de leurs nœuds et couleurs, tiraient un grand nombre de significations de choses.) On voit donc qu'ils ne se servaient pas des quipos seulement comme série de nombres, mais comme Annales historiques. Voyez Garcilaso, *Com. del Peru*, p. 26, 32. Les dictionnaires écrivent *qquipus*.

1. Acosta, *lib. VI, cap. XVIII*, p. 277; Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. II, cap. XIII*, p. 49.

2. Ils s'occupaient même de la statistique annuelle, et les Incas se faisaient tous les ans rendre compte du nombre des naissances et des décès. Garcilaso de la Vega, *Com. real de los Incas, lib. II, cap. XIV*, p. 51.

3. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. II, cap. XXIV*, p. 63.

4. Acosta, *Hist. nat. y mor. de las Indias*, 1591, *lib. VI, cap. VIII*, p. 266, et Garcilaso, etc.

de l'inspiration, du génie[1]; leur langue est remplie de figures gracieuses, de comparaisons justes, de proverbes naïfs, et peint avec force et élégance les passions vives, l'amour surtout, la plus entraînante de toutes.... Tant de faits ne prouvent-ils pas surabondamment que les Quichuas ne manquaient ni d'esprit naturel, ni d'une certaine élévation de pensées, qui sont loin d'exister au même degré chez tous les peuples américains? Il est vrai que beaucoup d'entr'eux, vivant plus isolés dans les campagnes, et manquant souvent de centre de lumières, sont maintenant, à peu près, au même point que nos paysans bas-bretons.

La nation quichua est, sans contredit, celle qui nous fournirait le plus de détails sur ses mœurs, sur ses coutumes, sur ses usages avant la conquête; mais, forcé de nous renfermer dans un cercle étroit, il nous suffira d'en offrir un aperçu rapide. Tous les Quichuas, suivant les lieux qu'ils habitaient, étaient et sont encore pasteurs et agriculteurs sur les plateaux élevés[2], agriculteurs seulement dans les vallées chaudes[3], pêcheurs et quelquefois agriculteurs sur

---

1. Garcilaso, *Com. de los Incas*, p. 34, 37, 67, 77, 261, 321, etc.

2. Ils le sont encore, et les anciens auteurs citent comme la plus grande richesse de ces peuples leurs nombreux troupeaux. Garcilaso, *Com. de los Incas*, p. 57, 185, 285, 242, etc.

3. Celles du Rimac, par exemple, celle de Cochabamba,

les rivages de la mer[1]. Ils étaient tous fixés sur le sol natal, sans qu'aucun d'eux pût changer de condition[2]; et, comme nous l'avons vu, ils sont encore bien plus nombreux sur les plateaux élevés que dans les plaines. Il leur était, il est vrai, sur ces plateaux, bien plus facile de se livrer à la culture[3], et leurs troupeaux y trouvaient une bien meilleure nourriture; aussi était-ce au sommet de la chaîne des Andes que se trouvait le siège de la civilisation et du gouvernement. Tous étaient soumis à un seul chef, leur Inca; tous, réunis par villes, par villages, par nombreux hameaux, mettaient à se rallier en sociétés autant de soin que les peuples chasseurs en mettent à se fuir. Ils avaient des monumens spacieux pour leurs souverains; des temples superbes pour leurs divinités; mais eux-mêmes se contentaient de petites huttes arrondies en dôme, couvertes de branchages et de terre, habitations dont les formes sont encore iden-

---

celle de Chuquisaca, où la douceur de la température leur permet une culture abondante.

1. Au Callao et sur tous les points de la côte où les eaux arrivent jusqu'à la mer, sur un sol où il ne pleut jamais.

2. Non-seulement un individu ne pouvait changer de lieu qu'autant qu'il convenait aux chefs, mais encore les professions étaient héréditaires.

3. Ils trouvaient plus d'avantage à cultiver les plateaux, parce qu'ils pouvaient là, plus que partout ailleurs, cultiver la pomme de terre et la *quinua*, plus estimées que le maïs même.

tiques aujourd'hui [1], ou vers le nord, de vastes maisons de forme oblongue [2]. Chaque famille vivait à part, élevait ses enfans avec beaucoup de douceur, en les habituant, de bonne heure, au travail, et à se soumettre aux exigences de la société, d'autant plus nombreuses que les Quichuas étaient dépendans et n'avaient point de propriétés. Les hommes ne se mariaient qu'après vingt ans [3] : ils ne pouvaient avoir qu'une femme, qu'ils prenaient toujours du consentement de leur père parmi leurs plus proches parens [4], sans pouvoir jamais changer de famille. Les Incas unissaient les prétendus; puis la famille et les voisins donnaient au nouveau couple le nécessaire du ménage, et bâtissaient la maison qu'il devait habiter [5]; ainsi jamais de mélange entre les diverses tribus. Plus ils avaient d'enfans, plus ils étaient respectés. Les Incas seuls pouvaient user de la polygamie, non en se mariant deux fois, mais avec des concubines. Les femmes étaient dans l'usage d'accoucher

---

1. Voyez notre *Voyage dans l'Amér. méridionale,* partie historique, Vues, pl. 12, celles que nous avons dessinées dans la vallée de Cochabamba. Ulloa les a retrouvées aussi au Pérou, *Noticias americanas,* p. 328.

2. Ulloa, *loc. cit.,* p. 354.

3. Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas,* p. 25, 218, 113.

4. *Ibidem, lib. III, cap. VIII,* p. 113, et *lib. I, cap. XXI,* p. 25.

5. *Ibidem.*

seules et de se laver immédiatement dans l'eau des ruisseaux[1]. A la mort d'un Quichua, on lui reployait les membres dans l'attitude d'un homme assis[2]; puis on le renfermait, avec tous ses vêtemens, soit dans une tombe creusée garnie de murailles en pierres sèches, et couverte de terre, soit, comme sur la côte du Pérou, en un lieu commun de sépulture où chaque famille avait, par étage, un asyle disposé pour ses morts, soit encore dans un caveau de la maison habitée par la famille même[3]. Là, entouré de ce qui lui avait appartenu et de vases remplis de boissons, le corps se desséchait complétement; et nous en avons rencontré un grand nombre encore très-bien conservés[4]. Le plus souvent, les lieux de sépulture étaient communs, toute une nation plaçant séparément ses morts les uns près des autres. Voilà ce qui concernait le peuple; pour les Incas, les coutumes étaient différentes; mais comme ce qui les regarde se rattache à la religion et au gouvernement, puisqu'ils réunissaient les qualités de souverains et de prêtres-dieux, nous en parlerons en traitant ces deux points de vue.

---

1. Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas, lib. IV, cap. XII*, p. 116.

2. Voyez Atlas, pl. 4, et *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Antiquités, pl. 14.

3. Ulloa, *loc. cit.*, p. 354, 340. On plaçait jusqu'à trente corps dans chacun.

4. C'est dans ces tombeaux que nous avons recueilli beaucoup des vases que nous avons figurés.

L'industrie était assez avancée chez les Quichuas : comme agriculteurs, ils avaient fait des travaux immenses pour amener de très-loin, par des canaux d'irrigation les mieux conduits, l'eau nécessaire à la fertilisation des vallées incultes faute d'humidité. Ces canaux sont réellement extraordinaires[1] par le niveau qu'ils conservent, et par les difficultés vaincues pour les établir. Il en était de même des gradins en pierres sèches, destinés à retenir les terres sur un pays si accidenté[2]. Les Quichuas cultivaient dans les régions froides la *quinua* et la pomme de terre que nous avons reçues d'eux; dans les vallées plus chaudes, le maïs et la occa (*oxalis*). Ils savaient, par la gelée, conserver les provisions de pommes de terre sèches. Comme pasteurs, ils conduisaient leurs troupeaux de llamas et d'alpacas[3] dans les lieux qui leur sont propices, en les séparant par sexes, afin d'éviter les

---

1. Nous en avons vu, sur les montagnes de Cochabamba, des restes qui témoignent d'un travail réellement inouï. Zarate, *Conquista del Peru*, Anvers, 1555, *lib. I, cap. IV;* et Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas, lib. V, cap. I,* 24, parlent de ces canaux.

2. Garcilaso de la Vega, *Com. real*, p. 132. Nous avons vu l'île entière de Coati (*Voyage dans l'Amér. méridionale*, Antiquités, n.° 13), toutes les provinces de Yungas, cultivées de cette manière, la seule possible dans ces montagnes.

3. Garcilaso, *Com. de los Incas*, p. 140. Il dit qu'à l'époque des Incas le pays était peuplé au-point que les troupeaux n'y trouvaient plus de place. Ils sont encore très-nombreux.

accidens. Ils ne se servaient et ne se servent encore, comme bêtes de somme, que des mâles des llamas, qu'ils ont toujours traités avec une extrême douceur. Industriels, ils ont poussé le tissage à un point de perfection d'autant plus remarquable, que leurs métiers sont plus grossiers[1]. La finesse de leurs tissus de laine était réellement étonnante, et aurait pu rivaliser avec les produits de nos manufactures. Ils n'étaient pas moins avancés dans la teinture de ces mêmes tissus : les couleurs les plus vives, le rouge, le jaune, surtout, étaient tellement fixes, que nous en avons trouvé qui, bien que renfermés depuis des siècles dans les tombeaux, avaient conservé leur fraîcheur primitive. Parmi les métaux, ils employaient l'or, l'argent, le cuivre et le plomb. L'or et l'argent servaient aux ornemens des temples, à ceux des maisons de leurs Incas. Ils avaient poussé assez loin l'art du martelage, malgré l'imperfection des pierres dont ils se servaient comme outils, et beaucoup de leurs ouvrages étaient creux[2]. On se rappelle la description

1. Nous avons trouvé, dans les tombeaux, des tissus magnifiques, bien qu'on ne puisse pas les comparer à ceux que tissaient les vierges du soleil (Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. IV, cap. II*, p. 108). Leurs métiers consistent en deux bâtons placés horizontalement à terre et auxquels la trame est attachée.

2. Nous possédons de petites figurines en or soufflées, assez bien exécutées. Antonio Ulloa en parle aussi, *Noticias americanas*, p. 376.

des jardins d'arbres factices de Tumbez et du Cuzco, faits avec des métaux [1]. Beaucoup de leurs vases étaient de même nature. Le cuivre, mélangé d'étain [2], devenait plus dur et remplaçait chez eux, pour leurs armes, le fer, qui leur était inconnu. [3]

En architecture, ils ne connaissaient pas la voûte; cependant leurs monumens annoncent déjà de grandes idées. Quelques-uns, comme dans l'enfance des peuples [4], sont composés de blocs énormes de roche, souvent irrégulièrement taillés à la manière des constructions cyclopéennes, d'autres fois taillés en parallélipipèdes et convexes en dehors [5], mais très-réguliers

---

1. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. III, cap. XXIV*, p. 103; Zarate, *Conq. del Peru, cap. VI*, et trad. franç. (1775), p. 25.

2. Humboldt, *Vues et monumens*, in-8.°, t. I, p. 314. Nous possédons plusieurs haches et autres instrumens de ce mélange assez dur.

3. Nous possédons de ces armes, recueillies dans les tombeaux du Pérou. Ulloa, *loc. cit.*, p. 373, en parle aussi.

4. Acosta, *loc. cit.*, *lib. VI, cap. XIV*, p. 272; Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VII, cap. XXIX*, p. 261, 257.

5. Tels sont tous les temples de Cuzco, dont nous avons vu des dessins. Il en est de même des tambos et des monumens plus septentrionaux. Humboldt, *Vues des Cordillères*, in-8.°, t. I, p. 311; La Condamine, *Mém. de l'Acad. de Berlin*, 1746, p. 443, et Don Jorge Juan et D. Antonio Ulloa, *Relacion del viage a la America merid.*, Madrid, 1748, t. 2, *lib. VI, cap. XI*, p. 626, pl. 17.

dans leur ensemble. Ils avaient de vastes temples, sans fenêtres, et dont les portes étaient à pans inclinés[1]; des forts spacieux[2], de vastes maisons pour les vierges et pour les Incas[3]. Leur sculpture était dans l'enfance, puisque souvent les membres de leurs statues n'étaient pas détachés du corps[4]; mais on s'étonne de trouver, dans leurs vases, des figures qui annoncent l'entente du dessin, un degré réellement extraordinaire de vérité, de perfection, de finesse dans les traits[5], surtout quand on les compare aux statues, ce qui pourrait faire croire qu'il ne leur manquait que les moyens d'exécution. Aucun de leurs monu-

1. Don Jorge Juan y Ulloa, *loc. cit.*, t. II, liv. VI, p. 626, p. 17; Humboldt, *Vues*, t. I, p. 312, et t. II, p. 100 et suiv. Voyez Atlas, pl. 13, et *Voyage dans l'Amérique méridionale*, planches d'Antiquités, n.° 12, le temple de Titicaca.

2. Celui du Cuzco, décrit par Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VII, cap. XXVII*, p. 256, et plusieurs que nous avons rencontrés sur le sommet des montagnes de Carangas, etc. Ulloa en décrit aussi. Voyez *Noticias americanas*, p. 354; de même que Jorge Juan y Ulloa, *loc. cit.*, t. II, p. 629, pl. 18 et 19.

3. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. IV, cap. I*, p. 106; Don Jorge Juan y Ulloa, *loc. cit.*, t. II, p. 626, pl. 17.

4. Voyez Atlas, pl. 8, fig. 5, pl. 9, 10, et *Voy. dans l'Am. mér.*, Antiq., pl. 10, fig. 4, 5, 6; pl. 9, fig. 5, partie historique.

5. Atlas, pl. 5, et *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique, Antiquités, pl. 15; vase que nous possédons. Trouvé dans un tombeau non loin de Chuquisaca.

mens n'a de reliefs semblables à ceux qu'on trouve à Tiaguanaco, chez les Aymaras. Ils connaissaient aussi la peinture. Les auteurs anciens nous ont conservé la description de leurs voies, de leurs chemins, tracés au milieu des inégalités des Andes, sur une longueur de quelques centaines de lieues[1]; des tambos ou lieux de refuge, qu'ils avaient bâtis, de distance en distance, sur les routes pour le repos des voyageurs; de leurs ponts suspendus sur les torrens[2], genre de construction qu'ils ont connu quelques siècles avant nous. Cependant ils n'ont jamais eu le luxe des meubles; à peine possédaient-ils les plus nécessaires et encore étaient-ils très-grossiers. Tout ce qui tient aux commodités de la vie, leur était, pour ainsi dire, étranger : à l'Inca seul était réservé un siège ou litière dorée sur laquelle on le portait[3]. Ils avaient des orateurs, des poëtes, des historiens, chargés de conserver les annales de la nation; mais ils ne con-

---

1. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. IX, cap. XIII*, p. 317; Agustin de Zarate, *Conq. del Peru, lib. I, cap. XIII, XIV;* Pedro Cieça, *Chronica del Peru*, 1554, *cap. XXXVII et LX;* Xerez, p. 189, 101; Ulloa en a encore vu des restes, *Noticias americanas*, p. 365, et Bouguer, *Voy.*, p. 105.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. III, cap. VII*, p. 80, 1; Zarate, *loc. cit., lib. I, cap. XIV;* Herrera, *Dec. V, lib. IV, cap. III, IV;* Ramusio, III, p. 375; Ulloa, *Viage al Peru*, t. I, p. 358; Humboldt, *Vues des Cordillères*, t. II, p. 186.

3. Garcilaso, *Com. del Peru, lib. I, cap. XXVIII*, p. 37 et p. 51.

naissaient point l'écriture. Beaucoup de renseignemens recueillis par les auteurs, rendent presque certain le fait qu'ils avaient des caractères symboliques[1] en peinture, outre leurs quipus, assemblage de nœuds et de fils de diverses couleurs, différemment espacés ou variés dans leurs nuances, qui étaient aussi leurs manuscrits les plus usités[2]. Ils avaient calculé l'année solaire par le passage du soleil. L'art militaire était chez eux dans l'enfance; ils se servaient, comme armes, de frondes, de massues, de piques, de rondelles[3], se construisaient des forts, toujours au sommet des montagnes isolées[4], afin d'apercevoir con-

1. Acosta, *loc. cit.*, *lib. VI*, *cap. VIII*, p. 266.

2. *Ibidem;* Garcilaso, *Com. de los Incas*, *lib. VI*, *cap. VI*, p. 179. Diego d'Avalos, *y figuroa*, Lima, 1602, *Miscellanea austral*, p. 151, dit qu'il a trouvé, chez un vieil Indien, un *quipus* que celui-ci avait formé de tout ce qui s'était passé dans sa province, pour en rendre compte à l'Inca. *El corejedor tomo y quemo sus quentas, y castigo el Indio.* (Le corregidor prit et brûla tout après avoir fait châtier l'Indien.) C'est ainsi qu'on encourageait l'industrie indigène.

3. Voyez Garcilaso, *Com. real de los Incas*, *lib. VI*, *cap. XXV*, p. 202. La rondelle était de pierre ou de cuivre et se plaçait à l'extrémité d'un bâton flexible. Ulloa, *loc. cit.*, p. 378, en parle; et nous en possédons plusieurs.

4. Garcilaso, *Com. de los Incas*, *lib. II*, *cap. XVI*, p. 54. Ils se nommaient Pucara. Nous en avons rencontré plusieurs dans la province de Carangas. Don Jorge Juan y Ulloa, *Relacion del viage a la Amer. mer.*, les trouve aussi à Quito, t. II, p. 632, pl. XVI.

stamment l'ennemi; et non-seulement se faisaient des signaux au moyen de feux[1], mais avaient encore un système de courriers, des *chasquis*[2], dont la diligence à franchir la courte traite que chacun avait à faire sur la ligne établie, leur permettait d'avoir très-promptement des nouvelles des points les plus éloignés. Quant à la navigation, elle était moins avancée que les autres arts, ce qui tient probablement au manque d'arbres près de la mer; aussi se servaient-ils, sur les lacs des plateaux des Andes, de bateaux construits avec des rouleaux de joncs attachés en forme de nacelle[3], ayant une voile de même nature, et pour rame une simple perche. Sur le littoral maritime, où cette matière première leur manquait, ils ont eu recours à un autre genre d'industrie : ils font usage de bateaux formés de deux outres de peaux de loup marin, cousues et réunies au moyen de cordes, qu'ils remplissent d'air avec un tube placé à l'extrémité de

---

1. Ce sont eux qui ont enseigné ce genre de télégraphes aux Araucanos, qui s'en servent encore aujourd'hui. Voyez notre *Voyage dans l'Amér. méridionale*, partie historique, t. II, p. 221.

2. Voyez Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. VI, cap. VII*, p. 180; Zolarzano, *Politica indiana*, 2.e édit., 1736, t. I, *lib. II, cap. XIV*, p. 119, part. 9.

3. Nous avons parcouru le lac de Titicaca sur des bateaux de cette espèce. Voyez notre *Voyage dans l'Amér. mérid.*, Coutumes et Usages, pl. 8, partie historique.

chaque outre[1]. A Guayaquil, l'ancien Tumpis (Tumbez), quoique le bois y abonde, ils ne fabriquent jamais que des radeaux grossiers[2]. Un genre d'industrie, dans lequel les Quichuas excellaient, est celui de la fabrication des vases : on s'étonne de la variété autant que de la régularité des formes qu'ils leur donnaient ; et nous dirons même de l'élégance de leur exécution[3]. Sur la côte nord, depuis Lima jusqu'à Quito, c'étaient, presque toujours, soit des jeux hydrauliques, formés de compartimens doubles ou quadruples, soit des animaux, des fruits, des hommes ou des figures, offrant le sentiment du dessin, du goût et surtout une originalité singulière. Sur les plateaux élevés, les formes étaient plus sévères ; des vases étrusques, souvent d'une grande dimension[4],

---

1. Les indigènes d'une partie de la côte du Pérou n'ont pas encore aujourd'hui d'autres embarcations. Voyez notre *Voy. dans l'Am. mér.*, Coutumes et Usages, pl. 9, partie historique.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas, lib. III, cap. XVI*, p. 94, dit qu'on s'en servait aussi aux environs du Cuzco; Zarate, *Histoire de la conq. du Pérou*, ch. VI, p. 23; Jorge Juan y Ulloa, *Relacion*, t. I, liv. IV, ch. IX, p. 266.

3. Voyez Atlas, pl. 14 et 15, et *Voyage dans l'Am. mér.*, partie historique, Antiq., pl. 17, 18, 19, 20, 21; Jorge Juan y Ulloa, *loc. cit.*, t. II, ch. XI, p. 621, 624, pl. 15, en a trouvé à Quito de semblables à ceux des environs de Lima.

4. Voyez notre *Voyage dans l'Amér. mérid.*, Antiquités, pl. 20, fig. 2. Ulloa en avait aussi vu (*Noticias americanas*, p. 319).

étaient quelquefois ornés de peintures ou d'arabesques régulières. Les métiers, comme le gouvernement, étaient héréditaires.[1]

Les vêtemens du peuple étaient faits avec la laine des alpacas. Ils consistaient en une tunique qui descendait jusqu'à mi-jambe, et en un pantalon tombant également jusqu'au genou. Ils portaient un bonnet sur la tête[2] et des sandales (*usutas*, actuellement *ojotas*) aux pieds; mais le tout de couleur sombre et de tissus assez grossiers; leurs cheveux longs tombaient en tresses par derrière. Le costume des femmes se composait d'une chemise de laine; par dessus, une tunique sans manches, non cousue en haut, les deux pièces étant réunies au moyen de deux *tupu* ou épinglettes d'argent et recouvertes d'une pièce d'étoffe carrée, qui venait se réunir sur la poitrine au moyen d'un autre tupu. Leurs cheveux tombaient aussi sur leurs épaules; leurs seuls ornemens étaient des colliers de pierres. Les Incas portaient des vêtemens on ne peut plus fins, tissés par les vierges du soleil; à eux seuls étaient réservés les ornemens de plumes et la couleur rouge et jaune. Par une concession des Incas, les habitans de certaine province portaient, comme leur roi, les oreilles longues et tombantes sur les épaules; la longueur était limitée et proportionnée

1. Acosta, *loc. cit.*, liv. VI, ch. XVI, p. 276.

2. Voyez Atlas, pl. 5, et *Voyage dans l'Am. méridionale*, Antiquités, planche n.° 15.

aux rangs[1]. Point de tatouage ni de peintures sur la peau.

Avant de parler du gouvernement des Quichuas, nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots de l'histoire de cette nation, afin d'éclaircir certains faits importans relatifs à la migration des peuples et aux centres de civilisation. Comme on le verra dans la description spéciale des Aymaras[2], les bords du lac de Titicaca sont couverts de monumens[3] d'une architecture différente de celle des Quichuas, et annonçant une époque bien plus reculée. N'est-il pas curieux de voir les Incas, dans leurs annales, faire venir leur premier roi, fils du soleil, des bords même de ce lac[4], et transporter une civilisation

---

1. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. I, ch. XXII, p. 26, et ch. XXV, p. 30. Les habitans des îles Carolines portent le même ornement. Quoy et Gaim., *Zool. de l'Astrol.*, t. I, p. 25 et 36.

2. A la suite de l'article des Quichuas.

3. Voyez Atlas, pl. 9, 10, et *Voyage dans l'Amér. mér.*, partie historique, Antiquités, planches n.os 4, 5, 6, 7.

4. Padre Acosta, *Hist. nat. y mor. de las Indias*, Barcelona, 1591, liv. I, ch. XXV, p. 54. Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas*, liv. I, ch. XV, p. 18, dit : *Puzo nuestro padre el sol* (c'est l'Inca qui parle) *estos dos hijos suyos, en la laguna de Titicaca.* (Notre père le soleil plaça ses deux enfans à la lagune de Titicaca.) Francisco Lopez de Gomara, *Gener. hist. de las Indias*, ch. XX; Zarate, ch. XIII.

inconnue, une langue particulière[1], au Cuzco, où il fonda la monarchie péruvienne[2]? N'est-il pas curieux encore de voir, plus tard, les Incas conserver, de cette origine, une telle reconnaissance, qu'ils dédient deux îles de ce lac, une, celle de Titicaca[3], au soleil, et l'autre à la lune, et viennent y bâtir des temples somptueux, où, tous les ans, ils remercient le soleil de les avoir fait naître en ces lieux[4]? La concordance de ces faits, de ces souvenirs avec les restes des monumens, ne viendrait-elle pas prouver que Mancocapac n'était peut-être qu'un dernier dépositaire de cette civilisation presqu'éteinte à laquelle appartenaient ces ruines? et le langage sacré que parlaient exclusivement les membres de la famille des Incas[5], ne serait-il pas la langue aymara, que ce premier souverain aurait conservée dans sa famille? Quoiqu'elle ne soit appuyée du témoignage d'aucun historien, cette hypothèse ne paraît pas improbable, et nous pourrions la fonder sur bien d'autres faits que nous signalerons le premier et que nous exposerons plus tard dans un travail spécial.

---

1. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. I, ch. XVI, p. 19.

2. *Ibidem*. Ulloa, *Noticias americanas*, p. 341, ne fait, à tort, remonter la monarchie des Incas qu'à 250 ans avant la conquête.

3. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. III, ch. XXV, p. 104.

4. *Ibidem*, p. 114.

5. *Ibidem*, liv. VII, ch. I, p. 221.

Mancocapac vécut vers le onzième siècle de notre ère. Douze Incas se succèdent jusqu'à la conquête. Le royaume, borné dans son origine à un cercle de vingt lieues autour du Cuzco [1], s'agrandit peu à peu; sous le règne du quatrième Inca, *Maitacapac*, il s'étendait déjà, au sud, jusqu'à Choque apu (la Paz) et jusqu'à Paria (Oruro); vers la côte, jusqu'à Arequepa (Aréquipa). Le cinquième, *Capac Yupanqui*, fait la conquête de *Colchapampa* (Cochabamba); le sixième, celle de *Charcas* (Chuquisaca); et, vers le nord, s'avance jusqu'aux Chancas. Sous le dixième Inca, *Yupanqui*, l'empire est porté jusqu'aux Chiriguanos, à l'est de la Bolivia, et jusqu'au Rio Maule au Chili; mais ce n'est que sous le douzième, *Huainacapac*, que, vers le nord, Quito y est encore réuni. Alors cesse la tranquillité. Le royaume ne s'accroît plus : les Espagnols ont déjà paru sur la côte. [2] D'après ce qu'on vient de voir, la civilisation du plateau ando-péruvien aurait pris naissance sur les bords du lac de Titicaca; de là elle se serait étendue, d'abord, vers le nord, jusqu'au Cuzco, et aurait ensuite rayonné au sud jusqu'au Chili, et au nord jusqu'à Quito.

---

1. Acosta, liv. VI, ch. XX, p. 280, dit qu'il y avait eu deux lignages d'Incas : le second commence à l'*Inca Roca*, qui renouvela les lois et donna de nouveaux réglemens au royaume; mais la chose ne paraît pas prouvée.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. IX, ch. XIV, p. 322.

Le gouvernement des Quichuas est remarquable dans son ensemble et dans ses détails. Le premier législateur, se disant fils du soleil, avait donné ordre à ses descendans en ligne directe et fils du soleil comme lui, d'épouser leurs sœurs légitimes, afin de ne pas altérer leur sang et de mériter toujours le même respect[1]. Sous le nom d'Incas héréditaires, ils exerçaient une autorité d'autant plus illimitée qu'ils commandaient comme dieux et comme rois, en cumulant tous les pouvoirs religieux et politiques[2]; aussi dirigeaient-ils, en même temps, le culte, l'administration civile et la guerre. Le Cuzco pris pour centre de leur royaume, ils divisaient celui-ci en quatre grandes portions[3] : *Colla-suyo*, celle du sud; *Chincha-suyo*, celle du nord; *Cunti-suyo*, celle de l'ouest, et *Anti-suyo*, celle de l'est. Chaque province avait pour chef un membre de la famille des Incas, prêtre et gouverneur à la fois, qui devait rendre compte de son administration à l'Inca suprême. Dans chaque gouvernement, tout le peuple était subdivisé,

---

1. Garcilaso, *Comment. de los Incas*, liv. IV, chap. IX, p. 113.

2. Ils avaient toujours pour souverain pontife leur oncle ou du moins leur plus proche parent, qui dépendait entièrement d'eux. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. I, ch. IX, p. 44.

3. Acosta, liv. VI, ch. XIII, p. 272; Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. II, ch. XI, p. 47.

sous autant de chefs distincts, par dix mille [1], par mille, par cent et enfin par dix habitans, dont chacun ne devait s'entendre qu'avec son chef le plus immédiat, et ainsi par échelons, de sorte que l'Inca était instruit des moindres détails sur tous ses sujets. Tous les emplois, toutes les professions étaient héréditaires. Les terres, propriété exclusive de l'État [2], étaient réparties tous les ans, suivant le besoin des familles et divisées en trois parties [3] : la première pour le soleil, avec abandon de ses produits aux personnes employées à la construction des temples ; la seconde pour l'Inca, comme réserve de guerre, et la troisième, la plus considérable, pour tous les habitans qui la cultivaient ensemble en chantant [4]. Après les terres du soleil, les premières cultivées étaient celles des veuves et des orphelins [5]. Les lois étaient sévères et entraînaient toujours la mort du coupable [6] ; mais elles ne s'appliquaient qu'à des crimes odieux, au vol, à l'homicide, à l'adultère, au sacrilège, etc. La

1. Acosta, p. 271 ; Garcilaso, ch. XIV, p. 51. L'ordre de division est réellement admirable.

2. Acosta, liv. VI, ch. XV, p. 275 ; Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. V, ch. I, p. 131.

3. Acosta, *loc. cit.*, p. 275 ; Garcilaso, *loc. cit.*, p. 132.

4. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. V, ch. II, p. 133.

5. *Idem*, *ibidem*.

6. Acosta, liv. VI, ch. XVIII, p. 277 ; Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. II, ch. XIII, p. 49.

police était on ne peut mieux faite et l'aveugle soumission des vassaux rendait facile l'exécution du moindre réglement; aussi le plus grand ordre régnait-il partout; et, comme chaque individu avait le droit de se plaindre directement au chef suprême, la justice se rendait équitablement et d'une manière toute paternelle[1]. Les guerres se faisaient au nom du soleil, dans le but d'augmenter le nombre de ses adorateurs. Les conquêtes armées étaient toujours accompagnées de la plus grande clémence; et l'on n'avait recours à la force que lorsque la persuasion restait sans pouvoir[2]. Les peuples soumis étaient bien traités, on portait leurs idoles au temple du soleil au Cuzco[3]. L'Inca dirigeait souvent lui-même l'armée ou s'y faisait remplacer par son plus proche parent. Le système décimal, existant pour le gouvernement politique, s'appliquait également aux troupes, soumises à beaucoup de discipline; et, pour que

---

1. Acosta, liv. VI, ch. XII, p. 271.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. I, ch. XXV, p. 29: c'était une loi dictée par Mancocapac, et liv. V, ch. XII, p. 144.

3. Les Incas conservaient dans le temple du soleil les idoles des peuples conquis (Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas*, liv. V, ch. XII). Les Espagnols ont commencé par détruire toutes ces richesses historiques. On pourrait se demander si ces premiers conquérans ne montraient pas plus de barbarie, plus de vandalisme, que les Incas?

l'Inca, lorsqu'il ne commandait pas en personne, apprît, d'instans en instans, les moindres détails, on avait établi un système ingénieux de courriers, les *chasquis*[1], placés de distance en distance sur toute la route à parcourir, et toujours prêts à franchir, à la course, l'espace peu étendu qui les séparait les uns des autres, pour faire ainsi parvenir le quipu contenant les nouvelles. Nous croyons que si le gouvernement des Incas était d'un côté on ne peut mieux entendu dans l'intérêt de la stabilité des choses et du bonheur individuel des sujets; de l'autre, l'hérédité des emplois et de l'industrie, ainsi que le manque de propriété personnelle, devaient entraver les progrès de la civilisation et les laisser stationnaires, en neutralisant l'ambition et l'émulation, sources premières de l'avancement des sociétés.

La religion des Quichuas était plus complexe que ne le pensent beaucoup d'auteurs[2]. Nous avons vu que l'Inca, fils du soleil, envoyé par lui pour civiliser les peuples, était investi des pouvoirs politiques et religieux; pourtant on ne le regardait pas comme dieu, et moins encore comme le moteur de toutes choses, le créateur du monde; ce n'était pas même

---

1. Acosta, liv. VI, ch. X, p. 268, et ch. XVII, p. 277; Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. VI, ch. VII, p. 180.

2. On a dit généralement qu'ils n'adoraient que le soleil. Robertson, *Hist. de l'Amér.*, édit. esp., t. IV, p. 56.

le soleil son père, mais bien *Pachacamac*[1], le dieu invisible, révéré en cette qualité; toutefois, ne s'étant jamais montré, on l'adorait en plein air, sans lui consacrer d'image[2]. Le soleil, sa créature, soumis, ainsi que la lune sa femme, à la loi d'une marche uniforme, était dès-lors son représentant visible. C'était au soleil qu'on élevait des autels, et qu'on avait voué un culte d'autant plus immédiat, que les Incas, ses fils et ses prêtres, servaient d'intermédiaires entre le peuple et la divinité. Au soleil donc étaient dédiés les fameux temples du Cuzco et celui de Tumbez[3], ainsi que tous ceux qui couvraient les lieux habités par les Incas[4]; au soleil, source de la lumière, fécondateur de la terre, se faisait l'oblation des premiers fruits dus à sa chaleur même; au soleil,

---

1. Padre Acosta, liv. V, ch. II, p. 198, et ch. XII, p. 215; Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. I, ch. IV, p. 37, 34; Ulloa, *Noticias americanas*, *Entreten. XX*, p. 300, 377, 356.

2. Son temple était dans la vallée du Rimac, près de Lima; Garcilaso, p. 37 et p. 209; Ulloa, *loc. cit.*, p. 356.

3. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. III, ch. XX, p. 98 et 99. Celui qui était situé à Herbay et qui a été décrit par Ulloa, *loc. cit.*, p. 365; Pedro Cieça, ch. LIV; Garcilaso, *Com. del Peru*, liv. I, ch. XI, p. 14.

4. Acosta, liv. V, ch. XXVI, p. 244, dit qu'il y avait au Cuzco seulement plus de trois cents oratoires, et liv. VI, ch. XV, p. 273; Garcilaso, *Com. real de los Incas*, liv. III, ch. XXIV, p. 103.

enfin, étaient immolés quelques paisibles llamas.[1] C'était pour lui qu'au Cuzco des femmes se vouaient à la virginité perpétuelle[2]; c'était pour devenir ses épouses que des jeunes filles se renfermaient en des monastères, bâtis sur tous les points du royaume; monastères qui lui étaient consacrés, mais où l'Inca, son fils, avait seul le droit d'entrer et de choisir ses concubines[3]. L'Inca avait son oncle ou son frère pour souverain pontife; les membres de sa famille pouvaient seuls exercer les fonctions subalternes dans toute l'étendue du royaume[4]. A la naissance d'un Inca, l'on célébrait, à titre de culte, des fêtes magnifiques[5]; et, plus tard, pour le rendre digne de commander, on l'élevait avec beaucoup de soin, lui faisant subir des épreuves d'instruction et de courage.[6]

1. Acosta, liv. V, ch. XVIII, p. 224. Diego d'Avalos de Figuroa, *Micellanea austral*, etc. Lima, 1602, p. 150; *Colloquio XXXIV*; Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. I, ch. IV, p. 38, et liv. VI, ch. XXI, p. 196.

2. Padre Acosta, liv. V, ch. XV, p. 219; Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. IV, ch. I, p. 106.

3. Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas*, liv. IV, ch. IV, p. 109.

4. *Ibidem*, liv. I, ch. IX, p. 44.

5. Témoin celle où l'on fabriqua cette fameuse chaîne d'or à l'occasion de la naissance de Huainacapac. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. IX, ch. I, p. 302.

6. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. VI, chap. XXIV, p. 200.

Quand mourait l'Inca régnant, on l'embaumait, on prenait le deuil[1]; puis, au couronnement de son successeur, à l'instant où celui-ci se couvrait de la toque rouge, signe de son autorité[2], les fêtes recommençaient, et des réjouissances avaient lieu dans toutes les parties du royaume; mais la solennité la plus importante était celle du *Raymi*, célébrée à l'équinoxe de Septembre[3]. Rien n'était épargné pour qu'elle fût brillante; et dans cette occasion on distribuait au peuple le pain sacré, pétri de la main des vierges.[4] Les Quichuas croyaient aux augures, consultaient les entrailles des animaux immolés[5], étaient crédules et fanatiques à l'extrême. Ils révéraient la lune comme femme et sœur du soleil[6]; regardaient les orages, le tonnerre comme les agens du grand astre[7]; et, dans leurs voyages, faisaient au sommet de chaque gorge

1. Acosta, liv. VI, ch. XVIII, p. 278; Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. VI, ch. VI, p. 178.

2. Acosta, liv. VI, ch. XII, p. 270; Garcilaso, *loc. cit.*, liv. I, ch. III, p. 28.

3. Acosta, liv. V, ch. XXVI, p. 245; Garcilaso, *loc. cit.*, liv. III, ch. XXIII, p. 101.

4. Acosta, liv. V, ch. XXIII, p. 234; Garcilaso, *loc. cit.*, liv. IV, ch. III, p. 109.

5. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. VI, ch. XXII, p. 198.

6. Padre Acosta, liv. V, ch. II, p. 198; Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. I, p. 33, ch. IV, p. 37; liv. II, ch. XXIII, p. 62, et surtout liv. III, ch. XXI, p. 99 et suiv.

7. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. III, ch. XXI, p. 99.

ou défilé (*apachitas*), quelqu'offrande au vent[1]. A leur mort, les Incas allaient retrouver leur père le soleil[2], tandis que les plébéiens, tout en admettant une autre vie, n'avaient d'autre espoir que celui de s'y revoir et d'y servir les Incas leurs maîtres[3]. En résumé, la religion des Incas était fort douce, se bornant à l'exécution des lois transmises par leurs prêtres-législateurs.

Si nous résumons ce que nous avons dit des Quichuas, nous verrons que leur couleur les place dans la même série d'hommes que la race pampéenne; que leur taille les met, au contraire, en rapport avec toutes les autres nations des montagnes, comme les Araucanos; tandis que, par leur nez aquilin, par le reste de leurs traits, ils constituent un type différent des autres peuples du Sud, rapprochés seulement, sous ce rapport, des Aymaras, que nous allons décrire, et chez lesquels nous retrouvons des caractères identiques, sauf la couleur, à ceux de tous les peuples

---

1. Padre Acosta, liv. V, ch. IV, p. 204. Cette coutume existe encore aujourd'hui dans toute la Bolivia, malgré le christianisme. Voyez notre *Voyage dans l'Am. méridionale*, partie historique.

Garcilaso, *Com. de los Incas*, p. 38; Ulloa, p. 337.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. I, ch. XXV, p. 29.

3. Padre Acosta, liv. V, chap. VII, p. 207; *Micellanea austral*, de Don Diego d'Avalos y Figuroa, Lima, 1602, p. 149; ouvrage très-rare, que M. Ternaux a bien voulu nous communiquer.

des plateaux mexicains. Cette analogie est-elle le résultat d'une communauté de souche avec ce dernier peuple? ce dont on pourrait douter, en comparant leur langage et leur civilisation; ou n'est-elle plutôt qu'une suite de la conformité du lieu d'habitation chez les deux premières nations de l'Amérique? Cette question, se trouvant en dehors des faits que nous avons observés, échappe à notre domaine. De tous les peuples de l'Amérique méridionale, les Quichuas étaient, sans contredit, les plus avancés en civilisation, mais non pas ceux qui couvraient la plus grande étendue de terrain.

NATION AYMARA.

La nation dont nous allons nous occuper, bien que son nom même soit à peine connu en Europe, est, sans aucun doute, celle qui mérite le plus notre attention; c'est, à notre avis, la première qui ait joué un rôle dans la civilisation de l'Amérique méridionale : chez elle, en effet, il faut chercher le berceau de ce peuple religieux et conquérant, qui forma l'empire des Incas; mais n'anticipons pas sur les faits, et suivons une marche comparative avec les autres nations déjà décrites.

Le nom d'*Aymara* était celui que portait, antérieurement même à l'existence de l'empire des Incas [1], un peuple habitant non loin des rives du lac de Titicaca, centre le plus ancien de la civilisation du plateau des Andes. Là Mancocapac [2], le fondateur de la monarchie péruvienne, sortit du sein de l'onde; et, marchant vers le nord, courut au loin appeler les peuples encore sauvages, et les réunir pour former

1. Garcilaso de la Vega, *Com. real de los Incas*, liv. III, ch. X, p. 84.

2. Padre Acosta, *Hist. nat. de las Indias*, Barcelona (1591), liv. I, ch. XXV, p. 54; Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. I, ch. XV, p. 18; Francisco Lopez de Gomarra, *Hist. gen. de las Indias* (1552), ch. CXX; Zarate, *Hist. de la conq. del Peru* (1555), ch. XIII.

la ville du Cuzco[1], qui bientôt devait faire complétement oublier la source de sa grandeur. Quoique le troisième roi, *Lloque Yupanqui*[2], eût commencé à soumettre les Aymaras, les Incas ne revirent les monumens de Tiaguanaco, d'où, sans aucun doute, leurs ancêtres étaient descendus, que sous *Maytaca-pac*[3], son successeur; et l'entière soumission de la nation des Aymaras à la domination péruvienne n'eut lieu que sous le règne de *Yahuar Huacac*, septième Inca[4]. La dénomination d'*Aymara*, d'abord restreinte à une province, s'étendit bientôt à toute la nation qui parlait le même langage, différent de celui des Incas; et c'est ainsi que l'appliquent encore aujourd'hui les indigènes et les descendans des premiers Espagnols.

Si la nation aymara avait été peu nombreuse, si elle n'eût pas couvert une très-grande surface, son langage se serait mêlé à celui des conquérans, dont le principe était d'établir l'unité d'idiome dans leur empire[5]; et il ne nous resterait peut-être qu'un nom à citer, comme pour une multitude d'autres peuples qu'on trouve dans les premiers historiens de la con-

---

1. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. I, ch. XVI, p. 19.
2. *Ibidem*, liv. II, ch. XX, p. 58.
3. *Ibidem*, liv. III, ch. I, p. 73.
4. *Ibidem*, liv. IV, p. 125. C'est lui qui conquit Carangas, etc.
5. *Ibidem*, liv. VII, ch. I, p. 221.

quête; mais des plus populeuse, au contraire, et couvrant tout le plateau des Andes du 15.ᵉ au 20.ᵉ degré de latitude sud, cette nation a dû conserver son langage jusqu'à nos jours [1]. Les Aymaras s'étendaient et s'étendent encore, du nord au sud, du 15.ᵉ au 20.ᵉ degré de latitude méridionale, de la province de Tinta et de celle d'Aréquipa, en suivant le plateau des Andes, jusque sur tout le bassin de Paria et d'Oruro. De l'est à l'ouest, ils habitent du 69.ᵉ au 75.ᵉ degré de longitude ouest de Paris, ou, pour mieux dire, une surface irrégulière occupant tout le plateau des Andes, et son versant occidental, depuis la chaîne orientale jusqu'à la mer; et plus exactement, enfin, d'après les divisions actuelles, presque tout le département d'Aréquipa, les provinces d'Aymaras et de Paucartambo, du Cuzco, tout le département de la Paz et celui d'Oruro. Leurs voisins sont, au nord-ouest, les Quichuas; à l'est, les nations du rameau antisien, telles que les Tacanas, les Apolistas, les Mocéténès; au sud-est et au sud, les Quichuas de Cochabamba, de Chayanta, de Potosi; puis, sur la côte au sud, les Atacamas et les Changos. Ils for-

1. Aujourd'hui l'aymara se parle non-seulement dans tous les lieux habités par les Indiens, mais encore dans les villes de la Paz et d'Oruro. Tous les descendans d'Espagnols même la savent; ainsi l'aymara est, en ces lieux, la langue la plus usitée, la langue naturelle. On ne parle espagnol qu'avec les étrangers.

ment ainsi, géographiquement, un centre, autour duquel rayonnent les Quichuas. Les régions qu'ils habitent sont principalement comprises entre les limites de la hauteur de 2,000 à 4,792 mètres[1] au-dessus du niveau de la mer.

Si nous en jugeons par les immenses monumens de Tiaguanaco, par la dimension des blocs qui les composent[2], par le grand nombre de restes d'habitations des rivages du lac de Titicaca[3] ou par les groupes de nombreux tombeaux[4] qu'on retrouve encore au sein de lieux aujourd'hui déserts, la po-

---

1. C'est surtout sur le plateau élevé (terme moyen) de 4,000 mètres que la république de Bolivia est la plus peuplée : partout ce sont des villes, des villages populeux et nombreux; partout un grand nombre d'habitations dispersées. Il y a même, sur le plateau particulier des Andes occidentales, des points habités plus élevés que ceux que nous indiquons.

2. Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas,* liv. III, ch. I, p. 73; Acosta, liv. VI, ch. XIV, p. 272. Voyez Atlas, pl. 9, 10, 11, et *Voy. dans l'Am. mér.,* Antiquités, pl. 4, 5, 6, 7.

3. Il n'est pas, dans les deux républiques actuelles du Pérou et de Bolivia, de partie plus peuplée que les rives du lac de Titicaca : partout ce sont des villages, partout aussi les restes de l'ancienne population.

4. C'est surtout dans la province de Carangas que nous avons trouvé, au milieu de lieux inhabités, des groupes nombreux de tombeaux; témoin notre vue d'Antiquités de *Pataca chulpa* (les cent tombeaux).

pulation des Aymaras était on ne peut plus considérable, et leurs provinces devaient être les plus peuplées des plateaux. Aucune tradition ne peut nous fixer sur leur nombre, même approximatif, au temps de la conquête; mais voici, d'après tous les renseignemens dispersés que nous avons pu recueillir dans le pays, le tableau de leur population actuelle, toute chrétienne, et soumise aux différens gouvernemens américains.

	Aymaras purs.	Métis d'Aymaras et d'Espagnols.
Aymaras de la province d'Aymaras, département du Cuzco (Pérou).	10,782 [1]	2,255 [1]
— de la province d'Aréquipa, départ. d'Aréquipa (Pérou).	5,929 [1]	4,908 [1]
— de la province de Camana, départ. d'Aréquipa (Pérou).	1,249 [1]	1,021 [1]
A reporter . . .	17,960	8,184

1. Ces chiffres sont ceux qu'indique le recensement de 1795, publié à Lima, par ordre du vice-roi, dans *La guia politica, eclesiastica y militar del virreynato del Peru*, p. 84 et suiv. Ils sont encore cités comme les seuls dans le *Calendario y guia de forastero de Lima, para el año* 1833, p. 6; nous avons cru devoir les conserver avec d'autant plus de raison, que cet ouvrage donne les distinctions de castes dans la population. Les chiffres fournis par *La guia de forastero del Cuzco, para el año* 1833, ne diffèrent que peu de ceux que présente le recensement de 1795; mais ils ne sont pas divisés par castes.

	Aymaras purs.	Métis d'Aymaras et d'Espagnols.
Report . . .	17,960	8,184
Aymaras de la province de Condesuyos, départ. d'Aréquipa (Pérou)	12,011 [1]	4,358 [1]
— de la province de Cellaguàs, départ. d'Aréquipa (Pérou).	11,872 [1]	1,417 [1]
— de la province de Moquegna, départ. d'Aréquipa (Pérou).	17,272 [1]	2,916 [1]
— de la province d'Arica, département d'Aréquipa (Pérou).	12,870 [1]	1,977 [1]
— du départ. de Puno (Pérou).	78,000 [2]	39,000 [2]
— de la prov. de la Paz (Bolivia).	3,140 [3]	15,701 [3]
A reporter . . .	153,125	73,553

1. Voyez la note à la page précédente.

2. La population du département de Puno est de 156,000 habitans, selon *El calendario y guia de forastero de Lima*, 1833, p. 6. Nous avons cru, sans crainte d'être au-dessus de la vérité, et d'après la comparaison faite des pays voisins, sur lesquels nous avons des renseignemens précis, divisés par castes, pouvoir prendre la moitié de cette somme pour celle des Indiens purs et le quart pour celle des métis.

3. La population de 31,402 ames de la ville de la Paz (*Calendario y guia de forastero de la republica boliviana*, 1835, p. 78), n'étant pas divisée par castes, par la comparaison des villes voisines pour lesquelles nous avons des renseignemens positifs, et d'après nos observations, nous avons pris la moitié comme étant celle des métis, et le

	Aymaras purs.	Métis d'Aymaras et d'Espagnols.
Report . . .	153,125	73,553
Aymaras de la prov. de Pacages, département de la Paz . . .	30,679 [1]	15,339 [1]
— de la province de Muñecas, département de la Paz . . .	20,297 [1]	10,148 [1]
— de la province de Larecaja, département de la Paz . . .	15,455 [1]	7,727 [1]
— de la province d'Omasuyos, département de la Paz . . .	39,638 [1]	19,819 [1]
— de la province de Sicasica, département de la Paz . . .	29,254 [1]	14,627 [1]
— de la province de Yungas, département de la Paz. . . .	24,449 [1]	12,224 [1]
A reporter . . .	312,897	153,437

dixième pour le chiffre des Indiens purs. C'était aussi l'opinion de l'auteur des premiers renseignemens statistiques publiés dans l'*Iris de la Paz*, en 1829.

1. Comme dans le recensement de 1835 (*Calendario y guia de forastero de la republica boliviana*, La Paz), il n'y a pas de distinctions de castes indiquées, par comparaison avec les provinces voisines, et d'après ce que nous avons vu, nous avons pris la moitié de chacun des chiffres pour la somme de la population d'indigènes purs et le quart pour les métis. Tout en approchant de la vérité, nous restons au-dessous plutôt que nous ne sommes au-dessus du nombre réel; car il y a beaucoup de bourgs où, sauf le curé, tous les habitans sont indigènes.

	Aymaras purs.	Métis d'Aymaras et d'Espagnols.
Report . . .	312,897	153,437
Aymaras de la province d'Oruro, département d'Oruro . . .	10,650 [1]	5,325 [1]
— de la province de Poopo, département d'Oruro.	29,800 [1]	19,950 [1]
— de la province de Carangas, département d'Oruro . . .	19,050 [1]	9,525 [1]
Totaux . . .	372,397	188,237

Le tableau précédent, quoique nous soyons resté au-dessous du nombre réel des Aymaras, donne encore le chiffre total de 372,397 pour ceux de race pure, et de 188,237, pour ceux qui se sont mêlés avec la race espagnole. On peut voir dès-lors quel était le rôle que devait jouer une nation de cette importance au milieu de celles qui l'entouraient, avant d'avoir été décimée par ces guerres cruelles du commencement de la conquête, à l'époque des différens survenus entre Gonzalo Pizarro et Diego Centeno en 1547[2]; par le service des mines qui, chaque année, moissonnait tant de ses membres; par la révolution sanglante de Tupac Amaro, en 1780, quand les Indiens essayèrent de recouvrer leur liberté[3]; et,

1. Voyez la note 1, à la page précédente.

2. Agustin de Zarate, liv. VII, ch. II; Garcilaso de la Vega, *Com. real del Peru,* liv. V, ch. XVIII, p. 301.

3. Nous possédons les annales originales de cette révo

enfin, par la guerre de l'indépendance des colons qui, durant quatorze ans, ravagea successivement leurs campagnes, et les obligea au service militaire[1], comme moyens de transport.

Pour les caractères physiques, les Aymaras ne diffèrent en rien des Quichuas : ils ont absolument la même teinte, la même taille médiocre, les mêmes formes raccourcies; et, comme ils habitent des plateaux encore plus élevés, c'est chez eux principalement que se remarque la longueur et la largeur de la poitrine. Leurs traits sont aussi en tout ceux des Quichuas, avec lesquels ils partagent le caractère du nez aquilin et de tous les autres détails de la figure; en un mot, il est impossible de rencontrer une similitude plus complète que celle que présentent ces deux nations, qui ne diffèrent réellement que par leurs langages, lesquels néanmoins, comme on le verra, nous paraissent sortir d'une souche commune.

Les Aymaras actuels ont la même forme de tête que les Quichuas, c'est-à-dire qu'elle est souvent volumineuse, oblongue d'avant en arrière, ou légèrement comprimée latéralement. Leur front légèrement bombé fuit un peu; mais aucun n'a la tête aplatie

---

lution : il s'y trouve des renseignemens bien précieux et tout à fait inconnus.

1. Le premier cri de liberté fut jeté à Buenos-Ayres en 1810, et la dernière bataille décisive, celle d'Ayacucho, eut lieu en 1824.

comme les crânes que nous avons rencontrés dans les tombeaux de leurs ancêtres des îles du lac de Titicaca, dans ceux de la province de Muñecas, dans ceux des parties les plus sauvages de la province de Carangas, ainsi que dans les vallées de Taena; ce qui annonce que, sur toute la surface habitée par les Aymaras, on retrouvait ce même fait, que nous ne pouvons attribuer qu'à une déformation de la tête par des moyens artificiels. Ayant rencontré dans les mêmes tombeaux, avec les têtes déprimées, un plus grand nombre de têtes qui ne le sont pas, nous avons dû, tout naturellement, en inférer que cet aplatissement n'était pas normal, qu'il ne caractérisait pas la nation, mais tenait évidemment à une opération mécanique. Cette première observation, que la coutume n'était pas générale pour tous les individus, nous a fait reconnaître que les têtes chez lesquelles l'aplatissement était le plus extraordinaire [1], appartenaient toutes à des hommes, tandis que les corps dont l'état de conservation permettait de reconnaître des corps de femmes, avaient la tête dans l'état normal. Aucun historien ne nous a laissé la moindre notion sur la coutume des Aymaras de s'aplatir le crâne, et, par conséquent, sur les moyens qu'ils employaient pour atteindre ce résultat; mais cette habitude, commune à beaucoup d'autres peuples, a été

1. Voyez Atlas, pl. 1, 2, 3, et notre *Voyage dans l'Amér. méridion.*, planches de Mammifères, n.° 1, 2 et 2 *bis*.

décrite, par un grand nombre d'auteurs anciens et modernes[1], avec assez de détails pour que nous ne

---

1. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. IX, ch. VIII, p. 312, dit, en parlant des Apichiquis de la côte près de Quito : *Deformavan las cabezas à los niños en naciendo, poniendoles una tablilla en la frente y otra en el colodrillo, y se las apretavan de dia en dia hasta que eran de quatro ó cinco años, paraque la cabeza quedace ancha del uno lado al otro, y angosta de la frente al colodrillo.*

Rochefort, *Histoire des Antilles*, 1665, p. 437, dit qu'on déformait la tête des Caraïbes des Antilles.

Barrère en décrit à la Guyane (p. 239), chez les Tapoyranas.

Gomara, *Histoire des Indiens*, fol. XLV.

Dans la *Corrografia Brazilica*, ch. 11, p. 326, on voit que les Omaguas du Maranham s'aplatissaient la tête entre deux planches.

M. John Scouler, *Zool. Journal*, 1829, p. 304, art. 38, non-seulement indique cette coutume chez les Américains du nord de la Colombie, mais encore, dans un savant mémoire, il décrit parfaitement l'appareil dont on se sert pour déprimer la tête au moyen de tablettes.

La Condamine, *Voy.*, 1745, p. 72, pour ce qui a rapport aux Omaguas, et *Mém. de l'Acad. des sciences*, 1745, p. 427.

Manuel Rodriguez, *Marañon y Amazonas*, 1684, liv. II, ch. X, p. 124.

Ulloa, *Voy.*, t. I.er, p. 329.

Acuña, *Relac. del Rio de las Amaz.*, II, p. 83.

Lawson, *Voy. to Carolina*, p. 33.

Jorge Juan et Ulloa, *Relacion del viage à la America meridional*, t. II, liv. VI, ch. V, p. 534, donnent aussi la

doutions pas que la forme exagérée de celle des Aymaras résulte d'une cause identique. D'ailleurs, si nous en cherchons des preuves sur les têtes mêmes, il nous sera facile de les trouver. Nous voyons, dans l'aplatissement du coronal, dans la saillie qu'il forme sur les pariétaux à sa partie supérieure (comme on peut s'en convaincre par l'inspection de nos planches[1]), qu'évidemment il y a eu pression d'avant en arrière, ce qui a forcé la masse du cerveau de se porter en arrière, en déterminant une espèce de chevauchement du coronal sur les pariétaux. La tête d'un jeune sujet que nous possédons[2], atteste plus positivement encore, par un pli longitudinal, qui existe à la partie supérieure médiane du coronal, par la forte saillie du coronal sur les pariétaux, par la saillie non moins forte de la partie supérieure de l'occipital sur ces pariétaux, que la pression a dû

---

description des tablettes avec lesquelles les Omaguas aplatissent la tête de leurs enfans.

D'ailleurs, d'après l'intéressant mémoire de M. Achille Foville, *Sur l'influence des vêtemens sur les organes, et la déformation du crâne*, il est évident que ces déformations existent au milieu de nous, dans le sein même de la France. (Voyez p. 20, et enfin tout le mémoire.)

1. Voyez Atlas, pl. 1, fig. 2; pl. 2, fig. 1, et pl. 3, ainsi que notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Mammifères, pl. 1, fig. 2; pl. 2, fig. 1, 2; pl. 2 *bis*.

2. Voyez Atlas, pl. 4, fig. 2, et *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique, Antiquités, pl. 14.

être exercée circulairement, dès la plus tendre enfance, sans doute même au moyen d'une large ligature. Cette supposition paraît d'autant plus admissible que, refoulée en arrière, non-seulement la masse du cerveau a donné une très-grande largeur aux parties postérieures, au détriment des parties antérieures, mais encore que, la pression ayant de beaucoup augmenté la convexité des lobes postérieurs du cerveau, les pariétaux ont dû nécessairement suivre les mêmes contours, en se modelant sur ceux-ci; aussi les pariétaux forment-ils toujours deux convexités latéro-postérieures, légèrement séparées par une dépression évidente. Nous trouvons, enfin, une preuve de plus de cette pression dans l'oblitération des sutures, que nous avons remarquée sur tous les points pressés, même sur les têtes de jeunes sujets.

Nous croyons avoir prouvé que la forme déprimée ou allongée de ces têtes n'est pas, comme on l'a cru, le caractère propre aux crânes des Aymaras, mais bien une exception due évidemment à l'intervention de l'art. Cherchons maintenant à démontrer à quelle antiquité remontait cet usage de l'aplatissement de la tête et quelle influence il a pu exercer sur l'intelligence des sujets chez lesquels il se trouvait le plus marqué.

Quant à l'antiquité, nous voyons, par le profil de la tête d'une statue colossale[1], antérieure à l'époque

1. Voyez Atlas, pl. 6, 7, et *Voyage dans l'Amér. mér.*, Antiquités, pl. 8 et pl. 11.

des Incas, que la leur n'était pas alors déprimée; car les anciens peuples, qui cherchaient toujours à exagérer les caractères existans, n'auraient pas manqué de le faire sentir; aussi nous croyons cette coutume contemporaine de la suzeraineté des Incas; et même l'allongement des oreilles d'un des sujets à tête comprimée que nous possédons, peut nous conduire à déterminer à peu près le siècle où il a vécu. Il a été trouvé dans la province de Carangas, à l'ouest d'Oruro. On sait que cette province fut conquise seulement sous le règne du septième Inca, *Yahuar Hucac*[1], qui, selon toutes les probabilités, vivait vers le treizième siècle; aussi comme les Incas n'accordaient l'honneur du prolongement des oreilles[2] que par grâce spéciale et pour récompenser une nation vaincue de sa prompte soumission à leurs lois; comme cette concession devait nécessairement venir à la suite de l'établissement des coutumes des conquérans, nous devons supposer qu'elle ne put se généraliser chez les Aymaras que vers le quatorzième ou le quinzième siècle. Les statues montrent, d'ailleurs, que l'usage d'allonger les oreilles[3] était inconnu lors de la première civilisation du plateau des Andes.

Rien absolument ne vient nous éclairer relativement

---

1. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. IV, ch. XX, p. 125.
2. *Idem*, liv. I, ch. XVII, p. 26 et p. 30, 271.
3. Voyez Atlas, pl. 6, et *Voyage dans l'Amér. méridion.*, Antiquités, pl. 8.

à l'influence que devait avoir, sur les facultés intellectuelles des Aymaras, la déformation artificielle de leur tête, puisque les anciens historiens n'en ont pas parlé; mais nous sommes tenté de croire qu'il n'y avait que déplacement des parties constitutives du cerveau, sans disparition ni même lésion de ces dernières[1]. On admettra que, par la nature de leurs occupations, les chefs de ces nations devaient avoir des facultés intellectuelles plus étendues que leurs vassaux. Ne pourrait-on pas, de ce fait, tirer un argument en faveur de notre opinion? car les têtes les plus déprimées que nous ayons rencontrées, se trouvaient toujours dans les tombeaux dont la construction de plus d'apparence annonçait qu'ils appartenaient à des chefs.

La langue aymara, par sa richesse, par ses combinaisons, par la variété de ses formes pour exprimer la même pensée, ressemble tout à fait à celle des Quichuas; elle est élégante, poétique, mais aussi, peut-être, l'une des plus dures du monde; sa gutturation, sortant de toutes les bornes connues, vient tout à fait du fond de la gorge, et ne cède en rien à la langue quichua pour le nombre de ses consonnes, pour leur redondance rude et saccadée. Elle est également très-accentuée; la complication de ses con-

---

1. M. John Scouler, *Zool. Journal*, 1829, p. 304 et suiv., dit, que la pression de la tête n'influe en rien sur les facultés intellectuelles; ainsi son observation appuierait notre opinion.

sonnes est à peu près identique à celle que présente la langue quichua; ce sont encore des *qq*, des *cc*, des *kh*, des *tt*, des *pp*, qu'il faut tirer du gosier par d'énergiques aspirations; mais ces sons ne se présentent qu'au commencement ou au milieu des mots, et jamais à la fin, les finales étant toujours des voyelles, surtout des voyelles en *a*, dont les sept huitièmes des mots sont formés; les autres sont l'*e*, l'*i*, l'*o*, l'*u*, remplacées, mais très-rarement, par la seule consonne *t*. Les diphthongues y sont inconnues, ainsi que le son de notre *u* français. Le *j* espagnol y est fréquent avec toute sa gutturation. Les lettres *b*, *d*, *f*, *r*, *x*, n'y sont pas employées; le son du *g* est toujours doux, rendu dans les vocabulaires [1], devant les voyelles, par *hua*, qui doit être prononcé *wa*. Les noms des parties du corps n'ont pas d'anomalie, comme on peut le voir par *nauna*, joue; *nayra*, yeux; *inchu*, oreilles. Les adjectifs ne varient point selon le genre ni le cas. Leur numération est décimale et on ne peut plus étendue; elle est susceptible de rendre jusqu'à un million, et les nombres n'ont pas de rapports avec les noms des doigts. Cette numération, pour les chiffres 3, 6, 8, 100 et 1000, découle évidemment de la même source que la quichua, tandis que les autres sont tout à fait différens. La langue

1. Voyez Ludovico Bertonio, *Vocabulario de la lengua aymara*, imprimé à Juli, petit village du plateau des Andes, en 1612; ouvrage très-rare, que nous possédons.

est riche en synonymes[1] pour les substantifs; et, souvent, il y a contraction pour les mots composés, sans doute dans l'intérêt de l'euphonie. Dans les phrases, le sujet précède toujours le verbe et les adjectifs les substantifs, comme on peut le voir par *kuyata nayra-ni;* de *kuyata* (petit), *nayra* (yeux), *ni* (celui qui a), ou, mieux : celui qui a les yeux petits[2]. En résumé, la langue aymara, par ses formes, par sa composition, par sa dureté, par son étendue, ressemble beaucoup à celle des Quichuas. On retrouve même à peu près un vingtième des mots qui ont évidemment la même origine, surtout ceux qui expriment les idées religieuses; aussi, tout en y reconnaissant une foule d'autres dont la racine est différente, et qui par conséquent dénotent une langue distincte, nous sommes porté à croire que la langue aymara est la source de la langue quichua, qui l'entoure de tous côtés et que le temps a pu altérer. Cette hypothèse serait en rapport avec la position géographique du plateau de Titicaca, où vivent les Aymaras, et, plus encore, avec les monumens de cette nation, qui paraissent être le point central de la civilisation primitive. On pourrait se demander

---

1. Canal d'irrigation se dit en même temps : *Larca, Pincha, Irpu;* faire un canal d'irrigation, *larcachatha, pinchachatha*, etc.

2. Voyez Ludovico Bertonio, *Vocabulario de la lengua aymara.* Juli, 1612, p. 328.

encore, si la langue sacrée que les Incas transportèrent des rives du lac de Titicaca vers le Cuzco[1], et qu'ils conservèrent dans leur famille, ne serait pas la langue aymara.

Pour le caractère, pour les facultés intellectuelles, pour les mœurs, pour les coutumes, pour les usages privés et de société, pour l'industrie agricole et manufacturière, pour les vêtemens, les Aymaras ressemblaient et ressemblent encore en tout aux Quichuas, auxquels, du reste, ils étaient soumis; mais si nous voulons jeter un coup d'œil rapide sur le mode d'architecture de leurs monumens, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, nous y trouverons de suite une grande différence avec ceux des Incas. Nous voulons parler des monumens de Tiaguanaco, situés au centre de la nation, près du lac de Titicaca; monumens dont beaucoup d'auteurs anciens ont parlé[2], et dont l'origine leur était tellement inconnue, que l'un d'eux a dit naïvement, en prenant au propre une expression figurée, qu'ils avaient été bâtis avant que le soleil n'éclairât la terre[3]. Ces monumens,

---

1. Garcilaso, *Com. real de los Incas*, liv. VII, ch. I.er, p. 221.

2. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. III, ch. I.er, p. 74; Diego d'Avalos y Figuroa, *Colloquio*, XXXIII, p. 145; Cieça de Leon, *Chronica del Peru*. Anvers, 1554, p. 254.

3. Don Diego d'Avalos y Figuroa, *Micelanea austral*, Lima, 1602, dit, p. 145, que les Indiens racontaient : *Ser*

retrouvés par nous, annoncent une civilisation plus avancée peut-être que celle même de Palenqué; ils se composent d'un tumulus élevé de près de 100 pieds, entouré de pilastres; de temples de 100 à 200 mètres de longueur, bien orientés à l'est, ornés de suites de colonnes anguleuses, colossales, de portiques monolithes, que recouvrent des grecques élégantes, des reliefs plats d'une exécution régulière, quoique d'un dessin grossier, représentant des allégories religieuses du soleil et du condor son messager; des statues colossales de basalte chargées de reliefs plats, dont le dessin à tête carrée est demi-égyptien [1]; et, enfin, d'un intérieur de palais formé d'énormes blocs de roche parfaitement taillés [2], dont les dimensions ont

---

obra de antes que huviese sol en el cielo (être une œuvre d'avant qu'il y eût un soleil dans le ciel). Ce qui peut se prendre figurément pour l'époque antérieure à celle où le culte du soleil vint éclairer la terre. Nous avons dessiné soigneusement tous ces monumens, et l'on peut en voir les détails dans nos planches d'Antiquités, n.os 4, 5, 6, 7, 8 et 11. Nous avons retrouvé tout ce qui est indiqué dans Cieça de Leon, ch. CV, et dans Garcilaso, *Com. de los Incas*, p. 74, mais beaucoup plus altéré; toutes les églises des environs ayant été bâties avec les pierres qu'on en a enlevées, les masses trop lourdes sont les seules qui restent aujourd'hui.

1. Voyez Atlas, pl. 6, et *Voyage dans l'Amérique méridionale*, planches d'Antiquités, n.° 8.

2. Voyez notre *Voyage dans l'Amér. méridionale*, partie historique, planches d'Antiquités, n.° 5.

souvent jusqu'à 7 mètres 80 centimètres de longueur, sur 4 mètres de largeur et 2 d'épaisseur[1]. Dans les temples et dans les palais les pans des portes sont non pas inclinés comme dans ceux des Incas, mais perpendiculaires, et leur vaste dimension, les masses imposantes dont ils se composent, dépassent de beaucoup, en beauté comme en grandeur, tout ce qui postérieurement a été bâti par les Incas. D'ailleurs, on ne connaît aucune sculpture, aucuns reliefs plats dans les monumens des Quichuas du Cuzco, tandis que tous en sont ornés à Tiaguanaco. La présence de ces restes évidens d'une civilisation antique sur le point même d'où est sorti le premier Inca, pour fonder celle du Cuzco, n'offrirait-elle pas une preuve de plus que de là furent transportés, avec Manco-capac, les derniers souvenirs d'une grandeur éteinte sur la terre classique des Incas?

Les tombeaux des Aymaras sont bien différens de ceux des Quichuas : au lieu d'être souterrains, tantôt c'étaient de grands bâtimens carrés[2] avec une simple

1. C'est le même bloc que le Père Acosta, liv. VI, ch. 14, p. 272, dit avoir 38 pieds de longueur, 18 de largeur et 6 d'épaisseur. Ses moyens de mesurer n'étaient sans doute pas bien justes; car un bloc de cette dimension n'aurait pu être emporté; et celui que nous avons mesuré est le plus grand de tous.

2. Voyez Atlas, pl. 12, et dans notre *Voyage dans l'Am. mér.*, planche d'Antiquités, n.° 3, où nous avons représenté

ouverture par laquelle on introduisait les morts, qu'on rangeait autour d'une cavité restreinte, assis, avec leurs vêtemens, et, en d'autres cas, recouverts d'une espèce de tissu de paille enveloppant le corps[1]; tantôt de petites maisons en briques non cuites, de la même forme, à toit incliné, à ouverture également dirigée vers l'est[2]; ou bien encore des espèces de tours carrées, à divers étages, contenant chacun des corps, comme dans les îles de Quebaya[3] et autres, sur les rives du lac de Titicaca; mais ces tombeaux, quelquefois très-vastes, sont toujours réunis par groupes nombreux, et forment souvent comme de vastes villages.

A l'époque de la conquête de l'Amérique, les Aymaras dépendaient de l'empire des Incas. Quoique nous n'ayons aucune notion sur leur gouvernement antérieur, nous pouvons juger, par l'étendue de leurs monumens, par le grand concours de bras qu'ils ont dû réunir pour en transporter les masses constituantes, qu'ils formaient un peuple nombreux sous

---

un magnifique tombeau de construction demi-cyclopéenne, situé dans la partie la plus isolée des déserts de la province de Carangas.

1. Voyez Atlas, pl. 4, fig. 1, et *Voyage dans l'Am. mér.*, partie historique, planche d'Antiquités, n.° 14.

2. Voyez Vues, n.° 8.

3. Certaines parties des îles de Quebaya sont couvertes d'un grand nombre de tombeaux.

une puissante monarchie, antérieure à celle des Incas; si la nation avait été disséminée par petites tribus, ainsi que l'indique le naïf historien des Incas, Garcilaso de la Vega [1], elle n'aurait pu arriver à un tel degré de civilisation, et ses forces n'auraient pu suffire à des constructions aussi colossales.

Aucune preuve, autre que les monumens, ne nous reste pour retrouver les traces de l'ancienne religion des Aymaras; mais ces monumens nous fournissent des argumens péremptoires en faveur de l'opinion, que le culte du soleil, l'industrie et la civilisation des Incas, ont pris naissance sur les rives du lac de Titicaca. Ne le reconnaît-on pas, en effet, dans l'orientation de tous les temples à l'est vrai [2], du côté où l'astre apparaît? N'est-il pas écrit dans les reliefs allégoriques de ces portiques monolithes [3], qui représentent le soleil, la tête entourée de rayons, sous la figure d'hommes tenant deux sceptres, signes du double pouvoir, religieux et séculier [4], occupant le centre du tableau, tandis que, de chaque côté, mar-

---

1. Garcilaso, *Com. de los Incas*, liv. I.er, ch. IX, p. 12; Robertson, *Hist. de l'Amér.*, t. IV, p. 53.

2. Voyez notre *Voyage dans l'Amér. méridionale*, partie histor., les plans que nous en avons donnés, Antiq., pl. 2.

3. Voyez Atlas, pl. 10, et notre *Voyage dans l'Amér. méridionale*, planches d'Antiquités, n.° 6, fig. 2.

4. Voyez Atlas, pl. 11, et notre *Voyage dans l'Amér. méridionale*, planches d'Antiquités, n.° 7, fig. 1.

chent vers lui les rois couronnés[1] et les condors, regardés peut-être comme ses messagers[2], ceux-ci dans leur vol élevé, contemplant de plus près sa gloire?

En résumé, la nation aymara, par tous ses caractères physiques et moraux, paraît évidemment appartenir à la même souche que celle des Quichuas. Elle n'en diffère que par un langage dont la plus grande partie des mots n'ont pas d'analogie avec les leurs, quoique, d'un autre côté, la prononciation et les règles grammaticales soient les mêmes; elle n'en diffère que par l'usage singulier de s'aplatir la tête, et, enfin, par la construction de ses tombeaux; mais ce que nous avons dit de la concordance de la langue sacrée des Incas, avec l'origine de Mancocapac; le lieu où gisent les ruines des monumens des Aymaras, comparé à celui d'où les traditions font sortir le premier Inca, et surtout la forte présomption d'une source commune de religion tirée des bas-reliefs de Tiaguanaco : ces déductions n'établiraient-elles pas pour tous, comme pour nous, la presque-certitude que les Aymaras sont la souche première de la civilisation du plateau des Andes? qu'ils occupaient le point central où la vie agricole et pastorale s'est

1. Voyez Atlas, pl. 11, fig. 1, 2, et notre *Voyage dans l'Amér. méridionale*, planches d'Antiquités, n.° 7, fig. 1, et surtout pl. 7, fig. 2.

2. Voyez Atlas, pl. 11, fig. 3, et notre *Voyage dans l'Amér. méridionale*, planches d'Antiquités, pl. 7, fig. 3.

d'abord développée? où les idées sociales ont germé? où le premier gouvernement monarchique et religieux a pris naissance, au sein de cette société, parvenue bien anciennement peut-être, à un degré de civilisation avancé, dont la dernière splendeur, la religion, l'industrie, transportées, par Mancocapac, des rives du lac de Titicaca vers le Cuzco, ont fini par créer la monarchie des Incas, qui, plus tard, fit tout à fait oublier son berceau?

NATION ATACAMA.

Nous avons moins de renseignemens sur cette nation que sur celle des Changos, dont elle est voisine; il paraîtrait qu'elle-même prend la dénomination sous laquelle nous la présentons, et que ses ancêtres se nommaient encore *Olipes* ou *Llipi* [1]. Les Atacamas occupent, à ce que nous croyons, tout le versant occidental des Andes, depuis le 19.e jusqu'au 22.e degré de latitude sud, c'est-à-dire depuis le sud d'Arica jusqu'aux Changos, qui, avec les Aymaras, les entourent de toutes parts et sont leurs seuls voisins. Si nous avons été bien informé, ils habitent toute la province de Tarapaca et celle d'Atacama, et leur population, toute chrétienne, serait :

	Purs de race.	Métis.
Pour ceux de la province de Tarapaca, de. . . .	5,406 [2]	1,200 [2]
Pour ceux de la province d'Atacama, de.	1,942 [3]	970 [3]
Totaux . . .	7,348	2,170

1. Aujourd'hui on dit *Lipes;* mais du temps de Garcilaso, p. 125, on disait *Llipi.*

2. Renseignemens tirés du *Guia politica, eclesiastica y militar del vireynato del Peru*, pour 1795. C'est le recensement donné en 1833 à Lima comme le meilleur.

3. D'après les recensemens publiés en Bolivia.

Nous n'avons vu que très-peu d'Atacamas : autant que nous en avons pu juger, ils ont absolument les mêmes caractères physiques que les Quichuas; mais si nous en croyons ce qu'on nous a dit, leur langage diffère du chango, du quichua et de l'aymara. Au moral, ils ressemblent aux Changos; néanmoins, comme ils habitent, en même temps, la côte et les vallées, ils sont pêcheurs et agriculteurs; aussi avancés, sous ce rapport, que les Aymaras actuels. Réunis en villages, leurs habitudes sont sédentaires; du reste, ils paraissent avoir les coutumes et les usages des Aymaras. Nous ignorons complétement ce qu'ils étaient avant la conquête; seulement par leurs tombeaux, toujours souterrains, ils se distinguent des Aymaras et se rapprochent des Quichuas : comme chez ces derniers, les membres repliés sur eux-mêmes, dans la position qu'occupe l'homme avant de naître, leurs morts étaient déposés dans des fosses verticales, revêtues de murailles en pierres sèches; ils étaient entourés de vases, de leurs vêtemens, de tous leurs ustensiles de ménage, tels que paniers et jattes de paille tressés avec art; fuseaux, fil, métiers de tissage même, si c'était une femme[1]; de la nourriture et des armes, si c'était un homme. Le tout, recouvert de branchages ou de pierres, l'étant ensuite de terre par dessus, rien ne paraissait en dehors du

1. Nous possédons plusieurs de ces restes, trouvés dans un tombeau.

sol. Les lieux de sépulture étaient communs; car où l'on trouve un tombeau, il y en a toujours beaucoup d'autres.

Nous pensons que, de même que pour les Changos, les Atacamas, tout en appartenant positivement au rameau péruvien, peuvent établir une transition avec les peuples araucanos.

NATION CHANGO.

Le nom par lequel nous désignons cette nation, est usité aujourd'hui pour indiquer quelques Indiens, reste, sans doute, d'une nation plus puissante, habitant seulement le littoral de l'océan Pacifique, entre le 22.e et le 24.e degré de latitude australe, principalement aux environs du port de Cobija, en Bolivia. Ils ont pour voisins actuels, au nord et à l'est, les Atacamas et au sud, les premiers Araucanos, dont ils sont séparés par le fameux désert d'Atacama. Jadis ils étaient assez nombreux pour qu'on eût pu établir une Mission à Cobija[1]; mais aujourd'hui, dispersés sur la côte, nous ne croyons pas que leur nombre puisse s'élever au-delà de 1000 âmes; néanmoins ce n'est qu'une supposition, uniquement basée sur le rapport verbal que nous a fait un des gouverneurs de Cobija, en 1832[2]; car nous en avons à peine vu une centaine durant notre séjour dans ce port.

1. Une inscription gravée sur l'église porte le millésime 1777, comme époque de sa construction. Ainsi l'on doit supposer que c'est vers le commencement du dix-huitième siècle qu'on commença à *réduire* les Changos.

2. Lors du voyage de Frézier, en 1712, il y avait plus de cinquante maisons réunies. (*Relation du voyage de la mer du Sud*. Paris, 1716, p. 130.)

Les Changos habitent plus particulièrement à deux lieues nord de l'établissement.

La couleur des Changos est identique à celle des Quichuas, quoique peut-être plus foncée, en bistre noirâtre. Leur taille est aussi, à peu de chose près, la même, si elle n'est pas plus petite encore : d'après ceux que nous avons vus, nous pouvons croire qu'elle n'arrive pas, en terme moyen, à 1 mètre 60 centimètres (4 pieds 9 pouces), tandis que nous n'en avons pas vu qui dépassassent 5 pieds 1 pouce (1 mètre 65 centimètres). En général, nous croyons pouvoir dire que c'est la plus petite des nations ando-péruviennes. Les femmes sont à proportion plus petites encore que les hommes (1 mètre 455 millimètres). Pour les formes, ils ressemblent aux Quichuas : ils sont larges et courts, sans que néanmoins la poitrine ait chez eux autant de développement; leur ensemble est le même. Les traits des Changos sont encore ceux des Aymaras et des Quichuas, à cette seule différence près, qu'avec la face semblable, et les yeux horizontaux, leur nez est médiocre, presque jamais aquilin. Il est, au contraire, étroit à son extrémité, quoiqu'un peu élargi aux narines. Leur physionomie est également sombre et triste, de même que celle des peuples que nous venons de citer.

Tout ce que nous avons appris de leur langage, c'est qu'eux-mêmes assurent qu'il diffère de celui des Atacamas, autant que du quichua et de l'aymara; mais comme nous n'en avons pu recueillir de voca-

bulaires, les Indiens auxquels nous nous étions adressé ayant, pour ainsi dire, oublié leur langue primitive, nous ne pouvons rien spécifier sur ce point.

Leur caractère paraît doux, affable; ils sont obligeans, dévoués, hospitaliers, et, en même temps, on ne peut plus soumis aux lois du pays; ils paraissent très-unis dans l'intérieur de leur famille. Ils vivent constamment sur les bords de la mer, où ils sont souvent ambulans. Comme il ne pleut jamais dans les lieux qu'ils habitent, trois à quatre piquets fichés en terre près des rivages et sur lesquels ils jettent des peaux de loups marins, des algues marines, forment leurs maisons [1]. Toute la famille y couche pêle-mêle sur des algues sèches, sur quelques tissus de laine ou sur des peaux de mouton. Leur mobilier consiste en quelques coquilles, en quelques vases, en instrumens de pêche, petits harpons, ingénieusement confectionnés. La pêche étant leur seul moyen d'existence, tout leur art se porte sur ce point; leurs barques sont ces mêmes bateaux formés de deux outres de peau de loup marin soufflées et attachées ensemble, dont nous avons parlé à l'article des Aymaras [2]. Ces bateaux sont formés de deux

1. Frézier les avait vues comme nous. (*Relation du voyage de la mer du Sud*, p. 130.)

2. Voyez notre *Voy. dans l'Am. mér.*, partie histor., Coutumes et usages, p. 9; et notre ami, M. Mœrenhout, dans son intéressant *Voy. aux Iles du grand Océan*, t. I.er, p. 15.

outres cylindriques, relevées et acuminées aux deux extrémités, frottées d'huile de phoque, et remplies d'air au moyen d'un tuyau : une fois bien gonflées, les Indiens les attachent fortement ensemble, les serrant plus d'un bout que de l'autre, afin d'en faire la proue; ils les lancent à l'eau, malgré la vague, et à genoux sur le devant, ils les dirigent au moyen d'une rame à deux bouts, qu'on change alternativement de côté; c'est sur cette légère embarcation qu'ils vont chasser les loups marins sur les rochers et qu'ils gagnent le large pour épier le poisson, qu'ils harponnent avec une adresse toute particulière. Ils ont actuellement le monopole de la fraude commerciale de la côte. On ne peut plus agiles, ils servent souvent de guides au milieu des déserts qui séparent la côte des premiers points habités dans l'intérieur. Dans les voyages, leurs femmes portent les fardeaux; elles se servent de hottes coniques formées de six bâtons, réunis à leur base et retenus, sur la moitié de leur longueur, par un tissage assez régulier. Soutenues par une sangle qu'elles portent sur le front, ces hottes ne sont qu'appuyées sur le dos[1] et servent à transporter les enfans et les provisions. Les Changos savent tisser assez régulièrement. Leur costume est celui des habitans actuels des environs. Anciennement, d'après ce que nous en avons vu dans leurs

1. Voyez notre *Voyage dans l'Amér. mérid.*, Coutumes et Usages, pl. 6.

tombeaux, ce costume était le même que celui des Quichuas. Nous n'avons rien appris touchant leur gouvernement et leur religion ancienne.

A Cobija, en 1830, on fit une excavation qui mit à découvert un grand nombre de corps d'Indiens, lesquels, à en juger par l'énorme couche de terre qui les recouvrait (3 à 4 mètres), devaient être enfouis depuis l'antiquité la plus reculée; ils étaient rangés séparément par sexe et par âge, enveloppés dans leurs vêtemens, tissus de laine assez fins [1]; ils avaient encore leurs cheveux, et étaient couchés en long, coutume que nous n'avons retrouvée chez aucune autre des nations américaines, reployant ordinairement les corps de manière à les remettre dans la position naturelle à l'homme avant sa naissance.

En résumé, nous pensons que, d'après leurs caractères physiques et moraux, les Changos appartiennent tout à fait au rameau péruvien; mais que leur nez peu long et non aquilin établit la transition des Aymaras et des Quichuas aux Araucanos du Chili.

---

1. Nous avons apporté en France des échantillons de ces tissus.

DEUXIÈME RAMEAU.

ANTISIEN.

Couleur : variable du brun-olivâtre foncé à une teinte très-claire. Taille variable moyenne, 1 mètre 645 millimètres. Formes peu massives ; tronc dans les proportions ordinaires. Front non fuyant ; face ovale ; nez variable ; bouche moyenne ; yeux horizontaux ; traits efféminés ; physionomie vive, douce.

Le rameau des races *ando-péruviennes*, que nous avons nommé Antisien, parce qu'il est confiné dans le pays que les Incas nommaient Antis [1], est réparti sur les régions chaudes et humides du versant oriental des

1. Les Incas appelaient *Antis* (Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas*, liv. II, ch. XI, p. 47), les pays situés à l'est des montagnes du Cuzco, et de là ils nommèrent la chaîne orientale *Antis*, dont les Espagnols ont fait *Andes*, en l'appliquant à tort aux deux chaînes des Andes, changeant ainsi le nom primitif.

Andes boliviennes et péruviennes, depuis ses derniers contreforts, près de Santa-Cruz de la Sierra, au 17.e degré de latitude sud, en remontant vers le nord, jusqu'au-delà du 13.e degré, dans une largeur qui n'a pas plus de 20 à 30 lieues marines.

Le pays qu'habite ce rameau est uniforme dans ses détails. Là, plus de plateaux élevés dénués d'ombrages, où des plaines étendues, des montagnes froides, couvertes de graminées croissant au-dessous des neiges perpétuelles, permettent au pasteur aymara et quichua de vivre tranquille du produit de sa culture, de ses troupeaux, au sein de son antique civilisation et des ruines de ses monumens; là, plus de ces terrains moins accidentés, nus en partie ou couverts de buissons, semblables à ceux que peuplent les guerriers araucanos. Le pays des sauvages antisiens paraît inhabitable au premier aperçu : partout des montagnes déchirées ou aiguës, sur lesquelles se développe néanmoins la végétation la plus active, la plus grandiose; partout de sombres et profondes vallées, où roulent avec fracas des torrens furieux, parmi d'épouvantables précipices. C'est au bord de ces torrens, de ces cascades sans

cesse renaissantes, au pied de ces rochers suspendus sur sa tête, que l'homme antisien a fixé sa demeure, sous des arbres énormes, dont les rameaux élevés vers le ciel forment une voûte impénétrable aux rayons du soleil[1], où l'ombre protége toujours la végétation la plus fraîche et la plus variée. C'est au sein de cette imposante nature que l'homme des montagnes a dû modifier ses caractères physiques et ses mœurs. Pouvait-il rester le même que celui des régions élevées, avec lesquelles contraste si fort sa demeure? Nous allons examiner cette question dans les généralités suivantes.[2]

Les nations que nous rattachons à ce rameau, sont au nombre de cinq. 1.° La première dont nous parlerons est celle des *Yuracarès*, qui occupe l'extrémité orientale du territoire assigné au rameau, sur tous les petits affluens du Rio Ibabo, du Rio Chimoré, du Rio Mamoré et du Rio Securi[3], depuis Santa-

---

1. Voyez *Bulletin de la Société de géographie*, Mars 1838.

2. Voyez notre Carte spéciale de la Bolivia et celle des nations.

3. Aucune relation, aucun ouvrage imprimé ne parle des nations que nous allons décrire. La difficulté de pénétrer

Cruz de la Sierra jusqu'au-delà de Cochabamba, dans les forêts les plus épaisses du pied oriental des Andes boliviennes. En marchant vers le nord, on rencontre, 2.° les *Mocéténès* des premiers affluens du Rio Béni à l'est, dans les vallées les plus sombres et les plus humides; 3.° les *Tacanas* de la rive occidentale du Rio Béni; 4.° les *Maropas* de la rive orientale de la même rivière, vis-à-vis des derniers Tacanas; et, enfin, 5.° les *Apolistas* de la vallée du Rio d'Apolo, bien plus à l'ouest que les autres nations, sur les contreforts plus élevés des Andes péruviennes.[1]

Le tableau suivant donnera une idée de la population relative de chacune d'elles.

---

dans les régions qu'elles habitent, explique le peu de connaissances qu'on en a, même dans les provinces voisines.

1. Comme nous l'indiquons, à la suite des descriptions spéciales des nations de ce rameau, nous ne doutons pas qu'on ne puisse y en adjoindre plusieurs autres qui se trouvent beaucoup plus au nord, en des pays entièrement analogues à ceux qu'occupent celles que nous avons pu étudier par nous-même.

NOMS DES NATIONS.	NOMBRE DES INDIVIDUS DE CHAQUE NATION		NOMBRE TOTAL.
	RÉDUITS AU CHRISTIANISME.	ENCORE SAUVAGES.	
Yuracarès...........	337	1,000	1,337
Mocéténès	1,600	800	2,400
Tacanas	5,304	1,000	6,304
Maropas............	900	»	900
Apolistas	3,616	»	3,616
TOTAUX...	11,757	2,800	14,557 [1]

On s'étonnera peut-être de voir nos généralités rapportées seulement à un total de 14,557 individus, sur lesquels 2,800 encore sauvages; mais ce chiffre est celui des habitans des pays que nous connaissons, c'est-à-dire de la république de Bolivia, et non le chiffre entier du rameau auquel un grand nombre d'autres nations viendront, sans doute, se réunir, quand les voyageurs voudront poursuivre le travail que nous commençons. Ce petit

1. Le chiffre des individus convertis au christianisme résulte de recensemens faits en 1832, et sur lesquels on peut compter; quant à celui des indigènes encore sauvages, il n'est à peu près positif que pour la nation yuracarès; les autres sont approximatifs et donnés par les nations elles-mêmes.

nombre n'en offre pas moins les faits les plus curieux, relativement à l'influence des localités sur les caractères physiques et moraux de l'homme.

La couleur du rameau des Antisiens nous présente une première preuve de cette influence des circonstances locales. Les nations qui le composent vivant toujours à l'ombre de forêts épaisses, chaudes et humides, où il pleut presque continuellement, leur teinte devait naturellement être moins foncée que celle des habitans de ces montagnes sèches, de ces plateaux élevés, dépourvus d'une végétation active et de l'ombre des forêts. Les nations de ce rameau sont en effet presque blanches, comparativement aux Aymaras, aux Quichuas, aux autres montagnards des plateaux élevés, et même comparativement aux habitans des plaines de Moxos. Un fait viendrait encore appuyer notre hypothèse; parmi ces nations, les plus foncées en couleur sont les Maropas, depuis long-temps transportés au sein des plaines, et les Apolistas, qui habitent des montagnes plus élevées et moins humides; tandis que les Yuracarès [1], les

1. Les Incas les nommaient *Yurak kari*, de *yurak*, blanc,

Mocéténès, les Tacanas[1], qui vivent au sein des forêts les plus impénétrables aux rayons du soleil, sont les plus blancs de tous. La couleur des Antisiens, beaucoup plus claire que celle de tous les autres Ando-Péruviens, est légèrement basanée, et contient peu de jaune. Un autre caractère, qui paraît néanmoins avoir pour cause quelque maladie cutanée, ainsi que nous avons pu le reconnaître, mais qui n'en est pas moins presque général, parmi les individus de ce rameau, c'est d'avoir la figure et tout le corps couverts de larges taches plus pâles, ce qui les rend comme tapirés. Cette singularité se manifeste surtout généralement chez les Mocéténès, chez les Tacanas et chez les Yuracarès des parties les plus septentrionales de leur territoire.

La taille nous fournit une seconde preuve de l'influence des localités : les montagnards des Andes, tels que les Aymaras et les Quichuas,

---

et de *kari*, homme ; ce qui prouverait qu'ils avaient remarqué cette anomalie de teinte.

1. Le rédacteur d'un court manuscrit sur la province de Caupolican, adressé au président de Bolivia, et dont nous avons une copie, dit, p. 15, en parlant des Tacanas : Ils sont d'une *couleur blanc pâle* (*color blanco palido*).

sont d'une taille au-dessous de la médiocre, tandis que les Antisiens sont plutôt grands que petits. Les Yuracarès, qui vivent tout à fait au pied du versant oriental des Andes, sont les plus hauts de tous; ils ont, en terme moyen, jusqu'à 1 mètre 66 centimètres (5 pieds 1 ½ pouce), tandis que les Mocéténès, les Tacanas et les Maropas sont un peu moins grands et ne passent pas 1 mètre 65 centimètres (5 pieds 1 pouce). Les Apolistas sont les plus petits, se rapprochant, sous ce rapport, des autres montagnards des plateaux élevés, dont ils sont les plus voisins. La taille moyenne de ce rameau est donc de 1 mètre 645 millimètres.

Les formes suivent les mêmes modifications que les autres caractères : chez les Antisiens, plus de ces hommes larges et courts, dont le tronc n'est pas toujours en harmonie avec les extrémités, comme on le remarque chez les habitans des plateaux élevés, où la raréfaction de l'air se fait puissamment sentir. Les Antisiens offrent, au contraire, de belles formes, des proportions mâles et gracieuses à la fois; leur corps robuste, un peu élancé, ressemble à celui des Européens. Les mieux faits de tous sont les Yuracarès; les autres nations

sont généralement plus massives. Les membres annoncent la vigueur; ils sont replets, bien fournis et accusent quelquefois les muscles à l'extérieur.

Les traits des Antisiens présentent deux caractères bien distincts, qui prouvent peut-être encore l'influence des localités. Ceux des Yuracarès, à face ovale, au nez assez long et souvent aquilin, sont les mêmes que ceux des nations aymara et quichua des plateaux élevés, dont les Yuracarès diffèrent d'ailleurs si fort par la couleur, par la taille, par les formes. Si l'on ne prenait que les traits pour caractères de types, on pourrait supposer que les Yuracarès descendent de ces peuples montagnards dont ils ont l'extérieur; mais que la chaleur et l'humidité ont peu à peu changé leur couleur, en la rendant plus claire, tandis que la non-raréfaction de l'air de leurs belles vallées permettait au corps de se développer et de prendre de belles formes. On sent que ces conjectures sont fort hypothétiques, quelque bien fondées qu'elles puissent paraître.

Pour les autres nations de ce rameau, les Mocéténès, les Tacanas, les Maropas, les Apolistas, qui ont aussi la teinte pâle, il serait

difficile d'établir la même supposition; car ils n'ont pas les traits des montagnards: leur face est arrondie, toujours efféminée. Leur nez court, épaté, jamais aquilin, les rapprocherait des Aymaras ou des peuples des plaines. Il devient alors probable qu'ils ont subi les mêmes influences de changement de teintes en remontant de la région des plaines, d'où ils sont, peut-être, originaires, vers les régions des montagnes.

Les idiomes antisiens n'offrent aucun caractère qui les distingue d'une manière bien tranchée de ceux des autres rameaux. Les langues des Yuracarès, des Mocéténès, des Maropas, des Apolistas, sont douces et euphoniques; ne ressemblant nullement, sous ce rapport, à celles des Aymaras et des Quichuas. La seule qui s'en rapproche, par sa dureté, est la langue des Tacanas. Au reste, de toutes nous ne connaissons bien que la yuracarès, qui, comme on peut le voir à la description de cette nation, n'a pas d'anomalies et possède un système de numération décimal.

Il existe peu d'uniformité dans le caractère moral des Antisiens: le Yuracarès, au milieu de ses belles forêts, s'est toujours cru le pre-

mier des hommes; aussi se montre-t-il fier, insoumis, insociable, indépendant, entreprenant, méchant, cruel, insensible pour lui comme pour les autres; c'est, en un mot, le véritable type du sauvage livré à lui-même. Il réunit tous les vices à l'égoïsme le plus complet. Le Tacana, également fier, s'est pourtant soumis au christianisme; et, même à l'état sauvage, il est moins dur, moins insociable. Pour les autres nations, toutes ont un caractère mêlé de fierté et de douceur, toutes ont facilement changé de croyances religieuses. Les Yuracarès, les Mocéténès, les Tacanas, les Maropas, n'ont pas de gaîté; ils dansent sans paraître s'amuser; le sourire vient rarement effleurer leurs lèvres. La seule nation des Apolistas fait exception, sans avoir néanmoins l'hilarité presque continuelle des Chiquitos. En général, comme tous les montagnards, les Antisiens connaissent peu de véritable gaîté.

Pour les mœurs, il y a plus d'uniformité parmi les nations de ce rameau, ce qui tient, sans doute, à leur habitation sur des localités semblables. Tous les Antisiens sont par goût chasseurs et pêcheurs passionnés, agriculteurs par nécessité. Quelques-uns seulement se fixent

le long d'une rivière, tandis que les autres (les Yuracarès) sont les plus inconstans des peuples chasseurs, toujours vagabonds et nomades, ne restant jamais dans le même lieu plus de deux années de suite. Tous aiment la guerre, et sont divisés par petites tribus. Le christianisme a pu en réunir quelques-uns par grands villages. Seul parmi ces nations, le Yuracarès est cruel par insensibilité; il a des mœurs barbares, des fêtes où chacun se couvre de blessures pour montrer son courage; il connaît le duel, le suicide; en lui point de douceur pour sa compagne, de respect pour son père, qu'il abandonne dans sa vieillesse, de tendresse pour ses enfans, qu'il sacrifie à l'ennui de les élever ou à de nombreuses superstitions. Avant leur réduction, ces peuples étaient guerriers, ce qui tient aux habitudes de la chasse; mais, sous ce rapport, leur contact avec les Chrétiens a beaucoup modifié leurs mœurs. Ils sont tous amis des boissons fermentées et ne dansent que dans leurs orgies.

L'industrie est peu avancée chez les Antisiens. Les hommes font leurs armes, qui consistent en arcs et en flèches souvent artistement ornées de plumes de couleurs; ils cultivent la

terre, construisent les radeaux qui leur servent à naviguer, pêchent et chassent à l'arc, bâtissent leurs maisons couvertes en feuilles de palmiers; chez les Yuracarès, les hommes aussi font leurs chemises d'écorce et les couvrent de dessins, représentant des courbes régulières, mais jamais des formes imitatives. Ceux-ci connaissent, à l'état sauvage, l'impression au moyen de planches en bois, qu'ils sculptent pour orner leurs tuniques de figures diverses. Aux femmes sont réservés le transport des effets en voyage, le tracas de l'intérieur, la fabrication de la poterie, souvent accompagnée de pratiques superstitieuses. Celles qui filent et tissent le coton et la laine ont appris cet art des Incas leurs voisins. Beaucoup de petits ouvrages que confectionnent aujourd'hui divers Indiens de ces nations, les feraient croire capables d'apprendre facilement tout ce qu'on voudrait leur enseigner de travaux manuels.

Le costume de ceux qui ne vont pas entièrement nus, se réduit à des tuniques sans manches, plus ou moins longues, et souvent ornées de teintes vives; les unes sont en tissus de coton et de laine, les autres en écorce d'arbre. Ils vont les pieds nus et ne se cou-

vrent jamais la tête, à moins que ce ne soit de plumes de couleurs, pour danser dans leurs jours de fêtes. Tous portent les cheveux longs, attachés par derrière. Aucun ne se tatoue; mais les Yuracarès et les Mocéténès se peignent presque toujours la figure de raies rouges et noires. Les premiers s'épilent les sourcils et la barbe. Les femmes s'ornent de verreries le cou et les épaules, et quelques-unes portent des bracelets.

Il n'existait à l'état primitif, parmi les nations du rameau antisien, aucun corps politique, et par conséquent aucun gouvernement. Divisées par petites tribus, quelques-unes avaient des chefs auxquels elles ne montraient aucune soumission. Chez les Yuracarès, le respect pour la liberté individuelle est toujours tel que jamais un fils n'est contraint d'obéir à son père, qui même regarderait comme un crime d'oser réprimander ses enfans.

Nous ignorons entièrement quelle est la religion des nations antisiennes, à l'exception de celle des Yuracarès, peut-être l'une des plus compliquées. Il n'est pas étonnant que l'homme vivant au sein d'une si belle nature ait senti s'élever son esprit, et que l'exaltation de son

génie lui ait fait créer de gracieuses fictions sur son origine comme sur celle des autres nations. Les Yuracarès ont une mythologie aussi curieuse qu'étendue, remplie de faits bizarres et originaux sur l'origine des peuples; mais ce qu'il y a de singulier en eux, c'est leur facilité à concilier l'indépendance la plus complète avec ces croyances religieuses, avec ces superstitions sans nombre, rapportées à toutes les choses animées et inanimées, à toutes les circonstances de leur vie. Ils n'adorent rien, ne craignent rien, croient l'homme indéfiniment libre dans toutes ses actions, pensant que les choses se sont formées d'elles-mêmes; aussi n'attendent-ils rien de l'avenir et ne conservent-ils aucune reconnaissance du passé. L'époque de la nubilité des jeunes filles est marquée chez eux par des cérémonies sanglantes.

En résumant les faits que nous venons d'énoncer, on pourra voir que la teinte claire, jointe à l'identité d'habitation et du fond des mœurs, sont les seuls caractères généraux des Antisiens; mais, pour peu qu'on les compare aux autres rameaux des peuples montagnards, on les trouvera toujours en opposition avec

ces derniers. Les Yuracarès, qui, par les traits, se rapprochent davantage des Péruviens, sont, en effet, ceux qui s'en éloignent le plus par les formes, par la couleur, par la taille, par la douceur du langage, par le caractère, par l'esprit d'indépendance, par la religion; tandis que la nation des Tacanas, dont les traits diffèrent le plus des Péruviens, est, sous le rapport de la dureté de la langue, celle qu'on en pourrait le plus naturellement rapprocher. En un mot, le rameau antisien tient au rameau péruvien par les traits des Yuracarès; au rameau araucanien par ceux de leurs autres nations; tandis que l'esprit d'indépendance des Yuracarès et leur mode d'éducation sont analogues à ceux des Araucaniens; et, au contraire, la soumission des Mocéténès et Apolistas, ainsi que leurs caractères, les placent près des Péruviens. Les Antisiens serviraient donc, d'un côté, d'intermédiaires entre les Péruviens et les Chiliens; de l'autre, entre les montagnards et les peuples des plaines.

NATION YURACARÈS.

Le nom des *Yuracarès* paraît venir de la langue quichua ou inca, et signifie hommes blancs, de *yurak* (blanc) et de *kari* (hommes). Il a néanmoins été admis par quelques indigènes de la nation, qui le prononcent *Yurujuré*, mais seulement par imitation; car, entr'eux, il est constant qu'ils se divisent en deux tribus ennemies depuis des siècles, les *Solostos*, ceux de l'est, et les *Mansiños*, ceux des montagnes de l'ouest. Nous croyons aussi que les *Oromos*, détruits par la tribu des Mansiños, appartenaient à la même nation. De plus, à différentes époques, ils furent connus sous divers noms de sections, comme ceux de *Conis* et de *Cuchis*, cités dans un manuscrit de 1796, par le naturaliste Haink, et qui, sans aucun doute, venaient du lieu où ils vivaient; et celui d'*Énétès*, consigné dans une carte manuscrite du même naturaliste. Le nom de Yuracarès est universellement consacré dans le pays par les Espagnols, tandis que les autres ne sont pas connus hors de la nation même. Les Solostos, réunis à la Mission de San-Carlos, reçoivent le nom de *Mages* des habitans de Santa-Cruz.

Les Yuracarès habitent le pied des derniers contreforts des Andes orientales et les forêts des plaines qui les bordent, sur toute la surface comprise entre

Santa-Cruz de la Sierra, à l'est, jusque par la longitude de Cochabamba, à l'ouest, sur une large bande est et ouest, de forêts humides et chaudes, qui s'étendent, sur une largeur de vingt à trente lieues, depuis le 67.ᵉ jusqu'au 69.ᵉ degré de longitude ouest de Paris, et par les 16.ᵉ et 17.ᵉ degrés de latitude sud. Ce sont les derniers peuples des montagnes boliviennes, dont, le plus souvent, ils n'habitent que le pied, disséminés qu'ils sont par petites familles, au sein des bois les plus épais, près des sources d'une multitude d'affluens du Mamoré. Leurs voisins, au nord, sont les Moxos; au nord-est, les Sirionos; à l'ouest, les Mocéténès des montagnes; au sud-est, les Chiriguanos; et au sud-ouest, les Quichuas de Cochabamba. Aujourd'hui, tous les *Mansiños* sont sauvages dans les lieux mêmes où ils vivaient jadis, et les Solostos sont réunis dans la Mission de *San-Carlos*, près de Santa-Cruz de la Sierra. Les Mansiños sont à peu près au nombre de 1000[1]; les Solostos de San-Carlos s'élèvent à 337[2]; ainsi leur nombre total serait de 1337.

La couleur des Yuracarès pourrait être regardée comme une anomalie, si elle n'était pas aussi celle

---

1. Ce chiffre est celui que nous a donné le père Lacueva, qui, pendant dix-neuf ans, a prêché sans succès le christianisme à ces peuples.

2. Selon le recensement que nous avons fait faire en 1832, en tout le même que celui présenté au gouvernement par le préfet.

des Mocéténès et des Tacanas, qui habitent des pays absolument analogues. Les Quichuas ou Incas les avaient appelés *Yurakari* (hommes blancs). En effet, leur couleur n'est en rien celle des Quichuas et des autres habitans des montagnes découvertes; elle est presque blanche, comparativement à celle des Incas, et beaucoup des hommes bruns des parties méridionales de l'Europe ne sont pas plus blancs qu'eux. Cette nuance ne contenant que très-peu de jaune, est d'une teinte légèrement basanée, beaucoup plus claire que celle de toutes les nations de la race pampéenne, et même de toutes les nations des montagnes. Grand nombre d'entr'eux ont la figure et le corps couverts de larges taches presque blanches, ce qui les rend comme tapirés. Nous croyons pouvoir attribuer cette singularité à quelque maladie cutanée qui détruit l'épiderme, anomalie remarquée du reste chez toutes les nations de ce rameau. Nous avons cru reconnaître, dans la couleur claire des Yuracarès, un effet prolongé de leur habitation : entourés de nations dont les teintes sont bien plus foncées, on doit attribuer l'affaiblissement de la leur à l'influence continue des ombrages perpétuels sous lesquels ils vivent au sein de forêts touffues, où il pleut presque continuellement; tandis que les montagnards, leurs voisins, habitent des pays accidentés, toujours dépourvus d'ombre et dont la température est des plus sèche.[1]

1. On ne peut attribuer le peu d'intensité de leur teinte

Bien qu'ils appartiennent aux races ando-péruviennes, leur taille est belle et approche beaucoup de celle des nations des plaines : en effet, les Yuracarès sont, sans contredit, les plus grands de tous les peuples montagnards. Ils atteignent jusqu'à 1 mètre 76 centimètres (5 pieds 5 pouces); et ceux que nous avons mesurés, ont pu nous faire croire que leur taille moyenne n'est pas au-dessous de 1 mètre 66 centimètres (5 pieds 1 ½ pouce). Les femmes sont dans de belles proportions relatives et toutes plutôt grandes que de stature ordinaire; leur taille moyenne est à peu près de 1 mètre 530 millimètres.

Les Yuracarès ont de très-belles formes, l'air vigoureux, les épaules larges, la poitrine bombée, le corps assez svelte, les membres replets et bien muselés. Tout annonce chez eux la force, la souplesse. Ils sont droits, bien plantés; leur démarche fière et arrogante s'accorde parfaitement avec leur caractère et la haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes. Nous les croyons les mieux faits entre toutes les nations que nous avons vues. Les femmes sont aussi très-bien faites, plus fortes et plus robustes à proportion que les hommes;

---

au croisement des races; car ils sont encore sauvages; et, sous peine de duels interminables, ils ne se marient qu'avec leurs plus proches parentes, sans jamais s'allier aux autres tribus de leur nation, et à plus forte raison avec des femmes blanches, qu'ils regardent comme de beaucoup au-dessous d'eux.

leurs membres sont replets et musclés, sans que leurs formes cessent d'être gracieuses.

Les Yuracarès offrent encore, pour les traits, une anomalie difficile à expliquer : lorsqu'on les compare aux autres nations des montagnes boisées, qui ont leurs teintes, on est surpris de rencontrer des traits tout à fait différens, tandis qu'ils ont du rapport avec ceux des Incas ou Quichuas, dont la couleur et les formes sont si distinctes des leurs; ce serait peut-être une preuve de l'influence des localités sur la couleur et sur les formes? Leur face est presqu'ovale, leurs pommettes sont peu saillantes, leur front est court, légèrement bombé, leur nez assez long, souvent aquilin, pas trop épaté ni trop large à sa base, leurs narines sont peu ouvertes; leur bouche est médiocre, leurs lèvres assez minces; leurs yeux noirs, très-petits et horizontaux; leurs oreilles petites, leurs sourcils étroits et arqués, quand ils ne les suppriment pas; leur barbe, droite, peu fournie, pousse tard, et seulement au menton et au-dessus de la lèvre supérieure: ils se l'arrachent. Leurs cheveux sont noirs, droits et longs. Leur physionomie est fine, remplie de vivacité, de fierté, et ne manque pas d'une certaine gaîté expressive. La figure, chez les hommes, est plutôt bien que mal; elle est peu efféminée. Les femmes ont les mêmes traits, mais moins prononcés; leur figure est plus arrondie, l'expression en est plus douce; on peut même les dire jolies.

La langue yuracarès est euphonique, et diffère

essentiellement, sous ce rapport, des durs idiomes propres aux nations montagnardes, par exemple de ceux des Quichuas et Aymaras des Andes. Elle n'a aucune complication de consonnes ni aucunes finales dures. La seule consonne qui termine les mots est l'*s*; ainsi, à cet égard, aucune dureté, aucune des lettres françaises, comme le *z*, l'*u* ou l'*e* muet. Tous les mots peuvent être écrits avec la prononciation de l'espagnol, d'autant plus nécessaire que le *j* de cette langue, avec sa gutturation, est assez commun. L'*f* est la seule lettre qui manque à la langue yuracarès. Il n'y a aucune analogie pour les noms des parties du corps. Les adjectifs sont différens selon le sexe, et les pluriels distincts des singuliers. Le système de numération est étendu jusqu'à cent, par divisions décimales et n'a aucun rapport avec les noms des doigts.

Les manières des Yuracarès sont telles qu'on devait les attendre de la nation la plus fière et la plus vaine de son indépendance sauvage : leur caractère offre la réunion la plus monstrueuse de tous les défauts que puisse amener, chez l'homme sans instruction et superstitieux, une éducation à tous les âges affranchie du frein des réprimandes et même des plus simples conseils. Les Yuracarès sont assez gais, ont une pénétration facile, de l'esprit même et beaucoup de finesse; ils se croient les premiers des hommes; hautains, insolens, hardis, entreprenans, ils ne redoutent rien. Cruels autant pour eux-mêmes que pour les autres,

endurcis aux souffrances physiques, leur insensibilité est extrême, habitués qu'ils sont, dans chacune des occasions que leur offrent des superstitions sans nombre, à se couvrir de blessures, à martyriser leurs femmes et leurs enfans. Ils n'ont aucun attachement pour leurs pères, qu'ils abandonnent souvent, et immolent de sang-froid leurs enfans, dans le seul but de s'affranchir de l'embarras de les élever. Ennemis de toute espèce de société qui pourrait leur ôter un peu de leur indépendance, ils ne vivent que par familles, et encore, dans celles-ci même, ne connaît-on ni les égards mutuels ni la subordination, chaque individu ne vivant que pour soi. Les femmes partagent le caractère des hommes, et chez elles on ne trouve même pas toujours le sentiment maternel; elles immolent fréquemment la moitié de leurs enfans, tout en restant esclaves de ceux qu'elles élèvent. [1]

Les mœurs des Yuracarès sont tout à fait analogues à leur caractère; ils se montrent encore aujourd'hui ce qu'ils étaient avant l'arrivée des Espagnols, et n'ont en rien modifié leurs coutumes et leurs usages, par le contact avec la civilisation qui les entoure, vivant toujours au plus épais des bois, disséminés par pe-

---

1. On trouve, jusqu'à un certain point, des rapports entre le caractère des Yuracarès et celui des Aucas ou Araucanos, par l'esprit d'indépendance et par le système d'éducation qui leur sont communs.

tites familles ambulantes, qui se fuient, et cherchant plus que jamais à s'éloigner des lieux habités par les Chrétiens. Marié après une orgie, un Yuracarès se sépare aussitôt de ses parens et va s'établir avec sa femme près d'un ruisseau, au sein des plus sombres forêts : là, aidé des siens, qu'il a invités à le joindre dans cette circonstance, il abat des arbres, construit une vaste cabane couverte en feuilles de palmiers, ensemence un champ; et, en attendant la récolte, vit de chasse et de pêche. Il y séjourne quelques années, puis quitte la place pour aller se fixer à peu de distance : la femme alors se charge de tout le bagage, renfermé dans une espèce de filet, dont tout le poids pèse sur le front; et de plus, de ses jeunes enfans, tandis que son mari ne porte que son arc et ses flèches. Visiteurs infatigables, les Yuracarès n'arrivent jamais chez leurs voisins sans les prévenir de loin par des fanfares ou par des sifflemens; ils se traitent les uns les autres avec beaucoup de cérémonial, ont des conférences très-prolongées, sans jamais se regarder en parlant. Ces réunions amènent presque toujours des orgies de boissons fermentées et des danses monotones : elles se renouvellent à diverses époques de leur existence, à la nubilité d'une jeune fille, par exemple, et ne se terminent jamais sans que chacun ait arrosé la terre de son sang, en se faisant de nombreuses blessures aux bras et aux jambes. Les femmes vont accoucher au milieu des bois, au bord d'un ruisseau, dans lequel elles se baignent immédiate-

ment et reviennent à leur maison reprendre leurs travaux ordinaires; mais souvent elles tuent de suite leur enfant, soit parce qu'elles en ont assez, soit parce que leurs premiers n'ont pas vécu. Les hommes pratiquent le suicide et se battent souvent en duel à coups de flèches. En réunion, ils mangent ensemble, et leurs repas, comme leur chasse et leur pêche, sont assujettis à une foule de superstitions. Les malades sont traités, souvent au milieu des bois, par des saignées locales ou par des cérémonies superstitieuses. A la mort de l'un d'eux, tout ce qui appartenait au défunt est anéanti : on abandonne sa cabane et son champ, puis on l'enterre; mais son souvenir se conserve long-temps dans sa famille. Les Yuracarès ont pour règle générale de ne jamais réprimander leurs enfans et même de ne leur faire aucune observation [1]. Ils se piquent d'être tous de très-grands orateurs et parlent quelquefois des heures entières.

Leur industrie se borne à la fabrication des arcs et des flèches, qu'ils soignent beaucoup, et à la décoration de leurs chemises d'écorce d'arbre, dont les ornemens consistent toujours en peintures régulières, en lignes droites et courbes, ne représentant jamais ni animaux ni plantes. Ils se servent, pour imprimer

---

1. La relation historique de notre voyage contiendra tous les détails désirables sur les mœurs singulières et compliquées des Yuracarès.

leurs dessins, de planches en bois sculptées[1]. Avant leurs relations avec les Moxéens, ils ne connaissaient pas la navigation, et l'ont apprise de ces derniers. Adroits chasseurs, tout leur art est dans leur dextérité à manier la flèche, qui leur sert aussi pour pêcher. Ils ne connaissent ni le tissage ni l'usage du hamac. Les femmes fabriquent la poterie, avec beaucoup de cérémonies superstitieuses; elles font aussi les boissons fermentées et cultivent la terre; sur elles seules roule tout le travail intérieur de la maison et celui des changemens de domicile; alors, avec les bagages et les vivres, elles portent encore leurs enfans et leurs animaux domestiques.

Leur costume consiste en tuniques sans manches, faites d'écorces de mûrier et de *ficus*, sur lesquelles sont imprimés des dessins réguliers rouges et violets, ne manquant pas de goût[2]. Les hommes coupent leurs cheveux carrément sur le front, le reste tombe en queue par derrière. Ils s'arrachent les sourcils et se peignent la figure de rouge et de noir, surtout le nez et le front; les jours de danse, ils se parent de coiffures en plumes, ou, lors de leurs visites, se

---

1. Il est curieux de rencontrer parmi les Indiens les plus sauvages la connaissance de l'impression, tandis que les Incas, leurs voisins, déjà civilisés, et les autres nations qui les entourent, l'ignorent entièrement.

2. Voyez notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Costumes, planche 2, partie historique.



couvrent la tête du duvet blanc de la grande harpie, qu'ils élèvent à cet effet. De plus, ils suspendent à une bandoulière leurs sifflets et quelques autres ornemens; leur couteau est attaché aux cheveux par derrière. Les femmes ont la tunique sans peintures, mais, lors des danses, elles s'ornent les épaules de houppes de plumes de couleur.

Leur gouvernement est tout à fait négatif: ils ont un chef par famille, auquel ils n'obéissent même pas; tous indépendans, ils sont disséminés par très-petites sections, entre les membres desquelles ne règne aucune subordination. On peut dire qu'ils ne connaissent pas de nationalité.

La religion des Yuracarès est des plus singulière: ils n'adorent ni ne respectent aucune divinité, et néanmoins sont plus superstitieux que tous leurs voisins. Ils croient que les choses se sont formées d'elles-mêmes dans la nature, et qu'ainsi ils ne doivent en remercier personne; qu'ils n'ont rien à attendre d'une conduite plus ou moins vicieuse, l'homme naissant le maître absolu de ses actions bonnes ou mauvaises, sans que jamais rien doive le retenir. Ils ont néanmoins une histoire mythologique des plus compliquée, remplie de fictions gracieuses[1], dans laquelle un assez grand nombre de dieux ou d'êtres fabuleux apparaissent tour à tour. Le *Sara-*

1. Voyez notre *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique.

ruma cause un incendie général des forêts, qui remplace le déluge des autres nations, dont un seul homme se sauve en se cachant dans une caverne. Le même Sararuma lui donne des graines qui lui servent à repeupler la terre de ses arbres; après quoi plusieurs êtres se succèdent dans le monde et y jouent un grand rôle : c'est *Ulé,* qui de l'arbre le plus brillant des forêts, qu'il était d'abord, se métamorphose en homme, à la prière d'une jeune fille; c'est *Tiri* qu'élève la femelle d'un jaguar, après l'avoir arraché du sein de cette même jeune fille, devenue mère; c'est *Caru* qui rendit les hommes mortels; c'est Tiri encore qui fit sortir du creux d'un arbre toutes les nations connues des Yuracarès, et qui le referma, dès qu'il vit la terre assez peuplée. Les Yuracarès savent tous l'histoire mythologique de leur pays, mais ne révèrent aucun des êtres qu'ils y placent; au contraire, ils les détestent et se plaignent d'eux. Il en est de même du dieu du tonnerre, *Mororòma,* qui, du haut des montagnes, leur lance ses foudres; ils le menacent de leurs flèches, le défiant lorsqu'il tonne; de *Pepezu,* qui les enlève du milieu des bois, et de *Chunchu,* dieu de la guerre. Leur demande-t-on quel est leur divinité bienfaisante? ils montrent leur arc et leurs flèches, armes auxquelles ils doivent leur nourriture. Ils croient à une autre vie, dans laquelle ils auront abondance de chasse, et où tous, sans exception, doivent se retrouver. Leurs superstitions se transmettent de père en fils : ils en con-

naissent peu pour les maladies; mais ce qui a rapport à la chasse, à la pêche, aux alimens, leur en inspire beaucoup et des plus absurdes : ils craignent qu'en offensant les animaux tués, ceux-ci ne veuillent plus se présenter à leurs coups. Ils en ont aussi de relatives à l'agriculture et aux plantes. L'époque de la nubilité des jeunes filles est marquée par des fêtes sanglantes, où, après avoir dansé, les assistans de tout âge se couvrent les bras de profondes blessures, les hommes pour devenir plus adroits, les femmes pour se fortifier, les enfans pour grandir.

En résumé, les Yuracarès présentent, sous plusieurs points de vue, une anomalie singulière avec les peuples des montagnes : leur couleur presque blanche contraste avec celle des Incas et des Aymaras, leurs voisins; et, comme ils ont le nez aquilin de ceux-ci, on pourrait croire que les régions chaudes, humides et continuellement ombragées où ils vivent, ont influé sur leur teinte. Leur couleur est celle de toutes les nations placées dans les mêmes circonstances, les Mocéténès, ainsi que les Guarayos. Leur taille est beaucoup plus élevée que celle des autres habitans des montagnes, ce qui ferait penser que l'influence seule de la raréfaction de l'air peut changer beaucoup la taille et les formes. Leur langage n'a aucun rapport avec celui des montagnards; leur caractère indocile et fier, ainsi que leurs coutumes barbares, rappellent les nations du grand Chaco, auxquelles ils ressemblent pour le gouvernement,

mais non pour la religion, chez eux bien plus compliquée, et annonçant, au milieu d'une nation de chasseurs sauvages, un génie plus élevé, des vues d'une bien plus vaste portée qu'on ne devait naturellement s'y attendre.

NATION MOCÉTÉNÈS.

Sous le nom de *Mocéténès* existe, dans les montagnes, une nation que les Yuracarès nomment *Maniquiés*, et que les Espagnols de Bolivia, tout en lui conservant la première dénomination, appellent aussi, mais très-improprement, *Chunchos*, nom appliqué déjà depuis des siècles à des nations qui vivent à l'est de Lima. On nomme encore *Magdalenos*, *Chimanisas* ou *Chimanis*, ceux qui vivent au confluent du Rio Coendo; *Muchanis*, ceux du Rio Béni, et *Tucupi*, ceux du confluent du Rio Bogpi et du Rio Béni.

Les Mocéténès habitent le fond des ravins le long du Rio Béni et de ses affluens, depuis le Rio de la Réunion, au nord de Cochabamba, jusqu'au nord de la Paz, sur une étendue d'à peu près 30 à 50 lieues géographiques, de montagnes comprises entre les 15.e et 16.e degrés de latitude sud et les 69.e à 71.e degrés de longitude ouest de Paris. Ils n'occupent, pour ainsi dire, qu'une large bande circonscrite au nord-est par la chaîne de Yuracarès, qui les sépare des plaines de Moxos, et au sud-ouest par les hautes montagnes du versant oriental des Andes boliviennes. Ils sont divisés en plusieurs tribus, formant des villages sous de sombres forêts, au bord de torrens ombragés, qui déchargent leurs eaux dans le Béni. Leurs

voisins sont, au nord, les Apolistas; à l'ouest, les Aymaras; au sud, les Quichuas; à l'est, les Moxos et les Yuracarès. Plusieurs de ces tribus sont encore sauvages, tandis que quelques autres ont tout récemment été formées en Missions, sous les noms de Santa-Ana et de San-Miguel. Leur nombre est peut-être de 800[1] pour ceux qui sont encore sauvages, et d'à peu près le double pour ceux qui sont réunis en Missions; on pourrait ainsi en évaluer approximativement le total à 2,400.[2]

La couleur des Mocéténès est absolument celle des Yuracarès, brune ou légèrement basanée, mais assez claire pour paraître presque blanche, comparativement aux Aymaras et aux autres nations des montagnes : nous avons cru remarquer qu'elle était peut-être un peu plus mélangée de jaune que celle des Yuracarès. De même que cette nation, les Mocéténès sont presque tous tapirés ou couverts de grandes taches irrégulières, moins foncées sur le corps et sur la figure, ce qui leur donne un aspect bizarre.

Leur taille, en général, nous a paru différente de celle des Yuracarès; elle est beaucoup moins élevée et annonce déjà l'influence des montagnes : sur un

---

1. Ce nombre est celui qui nous a été indiqué par les Mocéténès eux-mêmes.

2. Le chiffre des Mocéténès réduits nous a été donné par un des missionnaires qui s'occupaient de la conversion de la nation.

assez bon nombre de Mocéténès que nous avons rencontrés dans nos voyages au nord de Cochabamba et dans la province de Yungas, le plus grand ne passait pas 1 mètre 68 centimètres (5 pieds 2 pouces), et la taille moyenne ne nous parut point s'élever audessus de 1 mètre 65 centimètres (5 pieds 1 pouce).

Leurs formes sont aussi quelque peu différentes : elles ont bien cette vigueur qui plaît chez les Yuracarès; mais si les épaules sont larges, si la poitrine est bombée, le corps, un peu élargi, n'est plus aussi élancé. Les Mocéténès ont les membres replets, arrondis; ils sont droits; leur démarche est aisée et fière.

Leurs traits n'ont aucun rapport avec ceux des Yuracarès : leur face est ronde, assez pleine, les pommettes sont peu apparentes, le front moyen, le nez très-court, un peu élargi, les narines peu ouvertes, la bouche médiocre, les lèvres assez minces, les yeux noirs, petits, horizontaux; les oreilles petites, les sourcils arqués et étroits. Nous ne leur avons pas vu de barbe; il est vrai qu'ils s'arrachent tout ce qu'ils peuvent en avoir. Leurs cheveux sont noirs, droits et longs; leur physionomie est gaie, douce, expressive; leur figure très-efféminée peut facilement faire prendre un homme pour une femme; car les deux sexes présentent la même expression et la même régularité dans les traits.

La langue mocéténès, dont nous n'avons pu écrire de vocabulaire, est très-euphonique : elle nous a paru n'avoir ni gutturation ni redondance de sons;

différente, néanmoins, de celle des Yuracarès, à ce que nous ont assuré ceux-ci et par ce que nous en avons entendu.

Le caractère des Mocéténès est doux, sans manquer de fierté. Ils sont gais, confians, bons, faciles à tromper et paraissent s'aimer entr'eux. Jamais ils n'ont refusé de se soumettre au christianisme, et toutes les fois qu'on a envoyé des missionnaires dans leurs demeures, dont l'accès est souvent fort difficile à cause des précipices et des accidens du terrain qui les défendent, ils se sont soumis volontiers.

Les Mocéténès vivent le long des torrens ombragés de leurs montagnes, couvertes d'une végétation active, continuellement ranimée par des pluies abondantes; ils sont répartis par petits villages, principalement aux confluens des rivières, qu'ils parcourent incessamment pour chasser et pêcher à la flèche. Ces villages sont quelquefois composés de plusieurs familles, ce qui prouve chez eux plus de sociabilité que chez les Yuracarès. Leurs cabanes, faites de roseaux et couvertes en feuilles de palmier, sont, lorsque les accidens du sol le permettent, entourées de champs de *yuca* et de bananiers. Là, paisible, le Mocéténès vit en famille, abandonnant souvent sa femme et ses enfans pour suivre les cours d'eau, en chassant les singes et les pécaris, au milieu des bois, ou pour épier, au sein d'une onde cristalline, les poissons, qu'il perce de ses flèches aiguës. Si la chasse est abondante, il la boucane et revient chargé de provisions.

Souvent sur de légers radeaux il remonte les torrens, après avoir pris soin de renfermer ses provisions dans des outres : précaution indispensable sur ses frêles embarcations, fréquemment submergées par la violence des courans. Il se rend ainsi chez les habitans de la province de Yungas, afin d'y prendre des couteaux et des haches, en échange de ses plumes chamarrées de vives couleurs. Les femmes des Mocéténès ne voyagent jamais, tant ils sont jaloux. Quoique peu belliqueux, ils ne souffrent pas qu'on les attaque.

Une partie de leur industrie est peut-être venue de leur contact avec les Chrétiens ou avec les Incas. Les hommes cultivent la terre, chassent, pêchent, fabriquent leurs armes et leurs ornemens de plumes; les femmes filent le coton et le tissent, habiles à teindre leurs tissus de couleurs brillantes qu'elles tirent du suc des plantes de leurs forêts. Ils ne font point de pirogues; leur seul mode de navigation est l'emploi de légers troncs d'arbres, qu'ils unissent au moyen de lianes; leurs armes sont l'arc et la flèche.

Leur costume consiste en tuniques sans manches, d'une belle couleur violette, bordées de rouge, faites d'un tissu assez fin en coton : ces tuniques leur descendent jusqu'aux genoux. Ils ont les cheveux coupés carrément en avant et réunis par derrière en une queue, à laquelle ils suspendent leur couteau; ils ne s'arrachent pas les sourcils; leur figure est peinte ou, pour mieux dire, marquée de trois raies bleues, l'une en arc, et qui passe des joues à la lèvre supé-

rieure; la seconde, au-dessous de la lèvre inférieure, et une troisième sur le nez. Ils portent des boucles d'oreilles; et, pour danser, s'ornent la tête de plumes d'ailes de perroquets; en voyage tous portent sur l'épaule gauche un bissac de toile.

Leur gouvernement paraît se réduire à l'autorité purement nominale de certains chefs auxquels ils n'obéissent pas toujours; seulement ils les suivent à la guerre, et il y en a autant que de villages.

Nous n'avons rien appris du système de leur religion primitive; nous savons seulement que ceux d'entr'eux qui ont adopté le christianisme montrent peu de ferveur.

En résumé, les Mocéténès, avec une teinte analogue et des taches par tout le corps, comme les Yuracarès, en diffèrent par un nez court, une figure plus efféminée, par une taille moins élevée et des mœurs plus douces; caractères qui se retrouvent tous chez les nations dont nous allons parler. Les Mocéténès n'ont des peuples des régions élevées que le corps un peu trapu et les jambes courtes à proportion.

NATION TACANA.

Tacana est le nom que cette nation donne à la langue qu'elle parle; ainsi nous avons dû croire qu'il était plus naturel de le lui conserver, que de la placer sous le nom d'*Atenianos*, donné par les Espagnols à ceux de la Mission d'*Aten*, à ceux d'*Isiamas* et de *Cavinas*, qui ne sont aussi que des dénominations locales. Leurs tribus encore sauvages portent le nom de *Toromonas*.

Les Tacanas habitent le fond des ravins du versant occidental du Rio Béni, au sein des montagnes boisées et humides qui couvrent les pentes orientales des Andes boliviennes, depuis le 13.e jusqu'au 15.e degré de latitude sud; et, en longitude, depuis le 70.e jusqu'au 71.e, à l'ouest de Paris, sur une large bande nord-nord-ouest et sud-sud-est, bornée à l'est par le Rio Béni, et à l'ouest par les Andes orientales. Ils sont divisés en plusieurs tribus, les unes sauvages, les autres réunies en Missions; les premières, sous le nom de Toromonas, vivent en villages, au sein des forêts; les secondes, devenues chrétiennes, composent les villages d'*Aten*, de *Cavinas*, de *Tumupasa* et d'*Isiamas*. Leurs voisins sont, de l'autre côté du Béni, à l'est-nord-est, les *Maropas* de Reyes; au sud, les *Mocéténès;* au nord, les nations sauvages des *Huaca-*

nahuas, des *Suriguas*; à l'ouest les *Apolistas* et les *Aymaras*.

La nation est divisée comme il suit :

Tacanas de la Mission d'Aten.	2,033	5,304 [1] (Chrét.).
— de la Mission d'Isiamas. .	1,028	
— de la Mission de Cavinas.	1,000	
— de la Mission de Tumupasa.	1,170	
— de San-José.	73	
Toromonas (sauvages)		1,000 [2]
Total . . .		6,304 âmes.

La couleur des Tacanas, un peu plus foncée que celle des Mocéténès, l'est moins que celle des Apolistas et, à plus forte raison, des Aymaras, qui les trouvent blancs comparativement à eux. Les Tacanas, de même que les Mocéténès et les Yuracarès, sont presque tous tapirés ou tachetés en clair sur le corps et sur la figure.

La taille des Tacanas les rapproche des Yuracarès ou du moins égale celle des Mocéténès : quelques hommes atteignent 1 mètre 70 centimètres (5 pieds 2 ou 3 pouces); mais nous croyons que leur taille moyenne est au-dessous de 1 mètre 65 centimètres (5 pieds 1 pouce).

1. Ces chiffres sont ceux d'un manuscrit de 1832, sur la province de Caupolican ou Apolobamba, et résultent du recensement fait par les curés.

2. Chiffre approximatif, admis par les habitans.

Leurs formes paraissent en tout celles des Mocéténès : leur corps est aussi robuste et bien fait ; leurs membres sont replets et arrondis ; leur démarche est aisée et gracieuse.

Leurs traits, auxquels les femmes participent, tout en reproduisant, pour les détails, ceux des Mocéténès, sont moins délicats, moins efféminés ; leur nez est toujours court et épaté ; leur physionomie régulière, gaie, fine, sans être très-agréable ; leurs yeux sont médiocres, horizontaux, vifs, expressifs ; leurs cheveux noirs et longs.

La langue tacana paraît être une des plus gutturales et des plus saccadées de l'Amérique, si nous en jugeons par ce qu'en dit l'auteur d'un mémoire sur la province d'Apolobamba [1], qui parlait l'aymara et trouvait encore la tacana plus dure [2] ; mais comme nous n'avons pu nous en procurer de vocabulaire, nous nous bornons à rapporter ce que nous en ont dit les habitans mêmes de la province d'Apolobamba.

Les Tacanas ont le caractère entier, irritable, rempli de hauteur et sans beaucoup de gaîté. Ils se soumirent néanmoins facilement au christianisme et leurs hordes encore sauvages n'attendent que des missionnaires pour se constituer en Missions.

---

1. A la page 14 du manuscrit, il dit : *Su guturacion es fuerte y golpeada* (sa gutturation est forte et saccadée).

2. L'aymara qu'on parle à la Paz est peut-être, par sa gutturation, l'une des langues les plus dures du monde.



Les Tacanas sauvages vivent en tribus au sein des forêts humides des dernières montagnes du versant oriental des Andes; ceux qui sont Chrétiens forment de grands villages situés dans les vallées des mêmes montagnes boisées. Ils ont été et sont encore agriculteurs, chasseurs et pêcheurs; mais, riches par la fertilité de leur sol, ils ne cultivent qu'autant qu'il le faut pour se nourrir et se procurer quelques ornemens. Chaque homme doit bâtir à lui seul la maison qu'il veut habiter plus tard avec sa famille; en manquant à cet usage, il se couvre d'opprobre.

Tout à fait arriérée, l'industrie, chez cette nation, est bien au-dessous de celle des Missions de Moxos. Les femmes tissent assez grossièrement le coton, et les hommes sauvages se font des ornemens tissus de plumes, dont les couleurs, agréablement nuancées, annoncent qu'ils ne manquent pas de goût. Leur costume, à l'état sauvage, se réduit à quelques toques de plumes pour la danse; ils vont d'ailleurs entièrement nus. Les Tacanas des Missions ne se couvrent pas la tête; ils portent une chemise de laine à manches courtes, qui leur descend jusqu'au genou. Les femmes mettent plus de recherche dans leurs habits, et surtout dans leur parure. Jeunes, elles s'entourent de bracelets le poignet et le dessus du coude, répétant cet ornement au bas de la jambe et au-dessous du genou; elles portent encore la chemise sans manches des Missions et s'ornent le cou de beaucoup de verroteries et de bijouteries. Comme chez

les autres Américains, les deux sexes vont pieds nus.

Leur gouvernement, à l'état sauvage, consiste à reconnaître des chefs de petites sections, qui les conduisent à la guerre ou dans les expéditions lointaines; mais ils n'ont pas de corps de nation. Nous n'avons rien appris de leur religion primitive.

Les Tacanas, en résumé, ne nous présentent aucun caractère physiologique différent de ceux des Mocéténès, nation à laquelle ils ressemblent le plus, ne s'en distinguant que par une langue très-dure et par plus de fierté.

NATION MAROPA.

Nous citons, sous le nom de *Maropa*, une nation qui, tout en faisant partie de la province de Moxos, appartient encore au rameau Antisien, elle se donne elle-même le nom par lequel nous la désignons.

Avant de constituer une Mission, les Maropas occupaient le grand bassin du Rio Béni, au pied des montagnes boisées et humides des derniers contreforts des Andes boliviennes. Dans le courant du siècle dernier, les Jésuites les rassemblèrent et en formèrent la Mission de *Reyes*, située non loin du Rio Béni, sur sa rive orientale, par 13° 50′ de latitude sud et par 70 degrés de longitude ouest de Paris. Ils vivaient sur le cours même du Béni, ayant pour voisins, au sud et à l'ouest, les Tacanas; à l'est, les Cayuvavas de Moxos; au nord, des tribus sauvages peu connues. Leur nombre à la Mission de Reyes est de 900 [1] hommes, tous Chrétiens.

Les Maropas que nous avons vus, ont tous, à peu de chose près, la couleur des Mocéténès; seulement ils sont plus foncés en brun, sans approcher pourtant de la teinte propre aux Moxos. Leur taille n'est

1. D'après le recensement de 1831, fait tandis que nous étions à Moxos.

pas plus élevée que celle des Tacanas; terme moyen, elle ne passe point 1 mètre 65 centimètres (5 pieds 1 pouce). Leurs formes sont aussi celles des Tacanas et des Mocéténès. Leurs traits, beaucoup plus efféminés que ceux des Tacanas, le sont au moins autant que ceux des Mocéténès. Ils ont, comme ces derniers, une face arrondie d'une expression de douceur remarquable et un ensemble de figure passable.

La langue maropa nous a paru assez douce; quelques mots que nous en avons obtenus, nous feraient croire qu'elle diffère de celle des Mocéténès.

Pour la douceur et la docilité du caractère, pour les mœurs et les coutumes, les Maropas ressemblent aux Mocéténès. Nous croyons que si, sous certains rapports, ils ont modifié leurs usages, ces modifications ne sont dues qu'au régime d'uniformité établi par les Jésuites dans les Missions de Moxos, dont ils dépendent. La substitution, chez eux, de la navigation en pirogues à celle des radeaux, aussi bien que les avantages qu'ils tirent de leur peu d'industrie, tiennent sans doute au même principe. Leur costume est également modifié : ils portent la chemise sans manches; mais cette chemise, beaucoup plus courte que celle des Moxéens, est en tissu de laine.

Nous ne savons rien sur le gouvernement ni sur la religion primitive de cette nation, que tous ses caractères physiologiques placent près des Mocéténès, et par conséquent, dans le rameau Antisien.

NATION APOLISTA.

Le nom d'*Apolista* est celui sous lequel les Espagnols des environs connaissent cette nation. Nous ne saurions dire si ce sont les Apolistas qui ont donné leur nom à la province d'*Apolobamba*, ou si cette province a communiqué le sien à la nation; fait, d'ailleurs, d'un intérêt secondaire.

Nous ignorons de même où vivaient les Apolistas avant leur soumission au christianisme; néanmoins nous sommes porté à croire qu'ils n'ont fait que se réunir sur un seul point, sans abandonner les lieux qu'ils occupaient à l'état sauvage. Tous sont aujourd'hui Chrétiens dans le bourg d'Apolobamba, jadis Mission, situé au milieu d'une grande vallée traversée par le Rio d'Apolo, qui coule entre des montagnes élevées et va, non loin de là, se réunir au Rio Béni, à peu près au 15.e degré de latitude sud et au 71.e degré de longitude ouest de Paris. Leurs voisins sont, au sud, les Mocéténès; au nord, les Tacanas, et à l'ouest, les Aymaras, séparés qu'ils sont de ces nations par de hautes montagnes. Leur nombre est de 2775 [1] à Apolobamba; c'est au moins la population de ce

---

1. Ce chiffre se trouve dans un mémoire manuscrit sur la province d'Apolobamba, rédigé en 1832 par un habitant d'Apolo.

bourg, à laquelle se mêlent à peine quelques blancs ou quelques métis; et celle de Santa-Cruz étant évaluée à 841 âmes, le tout présente un total de 3616.

La couleur des Apolistas est plus foncée que celle des Mocéténès et des Yuracarès, les rapprochant beaucoup des Aymaras et des Quichuas des Andes; elle est basanée ou brun-foncé, mélangé de jaune.

Leur taille, d'après ceux que nous avons vus, et d'après ce que nous avons appris des personnes qui ont vécu long-temps avec eux, serait moindre que celle de toutes les autres nations antisiennes; elle s'élèverait peu au-dessus de 1 mètre 62 centimètres (5 pieds), ce qui montrerait déjà l'influence des montagnes comme habitation.

Leurs formes sont celles des Mocéténès, à cette différence près que leur tronc vigoureux est plus large et plus long que celui des Yuracarès; leurs membres sont courts, replets et arrondis.

Leurs traits sont moins efféminés que ceux des Mocéténès; leur couleur, ainsi que leurs formes, les indiquent comme faisant transition aux nations des plateaux élevés des Andes. Cependant le nez des Apolistas est encore court, épaté; les détails de leurs traits rappellent les Mocéténès. Leur physionomie est douce, expressive, pleine de gaîté.

Leur langue n'est pas très-dure; et, suivant les missionnaires, diffère en tout de celle des Mocéténès et des Tacanas.

Le caractère des Apolistas est on ne peut plus

doux et docile; ils aiment le plaisir, et sont néanmoins soumis et laborieux. Tout annonce en eux des dispositions à une civilisation plus avancée.

Nous ne savons rien de leurs mœurs primitives. Entièrement réduits aujourd'hui au régime des Missions, ils ont du goût pour l'agriculture, pour la chasse, pour la pêche; les nombreuses fêtes du christianisme leur ménagent de fréquentes occasions de réunions, de danses joyeuses, toujours stimulées par des boissons fermentées, dont ils abusent jusqu'à perdre la raison. Industrieux, ils fabriquent tout ce qu'on fait habituellement dans les Missions. Ils ont pris le costume des Indiens actuels des Andes, mélange du costume primitif et du costume espagnol.

Nous ne savons rien de leur gouvernement ni du système de leur religion primitive; ils sont aujourd'hui catholiques jusqu'au fanatisme.

En résumé, par leurs formes, leur couleur foncée, leur taille peu élevée, les Apolistas ont beaucoup de rapports avec les nations des plateaux des Andes; mais, par leurs traits efféminés, par leur nez court et par leur langue peu dure, ils se rapprochent des nations des montagnes chaudes; aussi leurs caractères et le lieu qu'ils habitent font-ils le passage entre les Antisiens et les Péruviens.

Observation. Il nous paraît présumable que beaucoup d'autres nations sauvages peu con-

nues, habitant les contreforts et le pied oriental des Andes péruviennes, au nord de celles dont nous venons de parler, doivent également faire partie de ce rameau; mais nous n'avons pu les visiter, et leurs noms seuls sont parvenus jusqu'à nous. Ce sont les *Huacanahuas*, les *Suriguas*, les *Machuis*, cités comme peuples guerriers; les *Ultume-Cuanas*, les *Chontaquiros*, les *Chunchos* et même les *Quixos*, les *Chayavitos* des parties encore plus septentrionales. Peut-être ce rameau s'étend-il sur tout le versant oriental des Andes, jusqu'au pied méridional des plateaux de Cundinamarca.

TROISIÈME RAMEAU.

ARAUCANIEN.

Couleur : brun-olivâtre peu foncé. Taille moyenne, 1 mètre 641 millimètres. Formes massives; tronc un peu long, comparé à l'ensemble. Front peu élevé; face presque circulaire; nez très-court, épaté; yeux horizontaux; bouche médiocre; lèvres minces; pommettes saillantes; traits efféminés; physionomie sérieuse, froide.[1]

Nous avons donné à ce rameau le nom des Araucanos, peuples indomptables, qui, de tout temps, résistèrent aux armes des Incas et des Espagnols. Il s'étend, sur le versant occidental des Andes, depuis le 30.e degré de latitude sud jusqu'à l'extrémité de la Terre-

1. Les Araucaniens se rapprochent plus que les Péruviens des peuples de l'Océanie, sans qu'on puisse néanmoins dire qu'ils font partie de la race de ces derniers, dont nous les croyons aussi distincts par leurs caractères physiques que par leurs mœurs.

du-Feu; puis des vallées supérieures et des plaines, à l'est des Cordillères, du 33.e au 42.e degré, sur les montagnes et leurs versans; borné, au nord, par les Changos et par les Atacamas; au sud et à l'ouest, par la mer; à l'est, par les Puelches et par les Patagons des Pampas.

La surface qu'habitent les Araucaniens est assez variée dans sa composition et dans son aspect : sur la côte du grand Océan, vers le nord, nous apercevons des terrains accidentés à peine couverts de buissons épineux; nous avançons-nous vers le sud, la végétation augmente peu à peu, et finit par former, au 41.e degré, d'immenses fourrés, des bois épais où croît l'araucaria. Marchons-nous encore plus au sud, les bois continuent toujours; mais le froid les empêche bientôt de prendre leur accroissement; et, arrivé au détroit de Magellan, nous ne voyons plus que des arbres rabougris, disparaissant tout à fait sur les nombreuses îles de la Terre-du-Feu. Au nord, les vallées des montagnes offrent à l'Araucano des pâturages pour ses bestiaux; mais, à mesure qu'il s'avance vers les régions méridionales, la neige le chassant des sommets, il se

voit avant peu forcé d'habiter les rivages, seuls points de la Terre-du-Feu où puisse séjourner l'homme jeté sur ces plages stériles et glacées; aussi ne tarde-t-il pas à devenir spécialement ichthyophage. A l'est des Andes, il descend dans les plaines dont rien ne borne l'horizon; et dans ces lieux le tableau triste et sauvage de la nature, présente à l'œil du voyageur le contraste le plus frappant avec cette belle végétation des ravins où le chasseur antisien vit au bord des torrens, avec ces plateaux élevés où le Péruvien civilisé a fixé sa demeure.

Les nations que nous réunissons dans ce rameau, ne sont qu'au nombre de deux : la première, composée des fiers Araucanos; la seconde, des Fuégiens pêcheurs.

Le tableau suivant indiquera leur population respective.

NOMS DES NATIONS.	NOMBRE DES INDIVIDUS		TOTAL.
	CHRÉTIENS.	SAUVAGES.	
Araucanos ou Aucas..	»	30,000	30,000
Fuégiens...........	»	4,000	4,000
TOTAUX...	»	34,000	34,000

Notre rameau araucanien ne se compose donc que d'hommes aussi libres maintenant qu'ils l'étaient avant la découverte de l'Amérique. Toutefois il existe une grande différence entre les deux nations; et, si les Araucanos ne cédèrent jamais ni au fer ni à la persuasion, nous expliquons l'état actuel des Fuégiens moins par leur caractère national que par la nature du terrain qu'ils habitent et par l'excès du froid qu'ils y éprouvent.

N'ayant que deux nations dans ce rameau, les généralités, poussées plus loin, ne feraient que reproduire les faits contenus dans les descriptions spéciales, aussi croyons-nous inutile d'en donner l'ensemble, et renvoyons-nous aux articles qui suivent sur les Araucanos et les Fuégiens.

NATION AUCA OU ARAUCANA.

Il est peu de nations qui aient autant de noms différens que celle-ci et dont la synonymie soit plus embrouillée. Ses diverses dénominations tiennent souvent aux lieux que les Indiens fréquentent, ou aux chefs qu'ils suivent. Falconer [1] est l'auteur qui lui en a le plus donné; mais la plupart n'en sont réellement pas; car celles de *Huiliches* (hommes du sud), de *huili*, sud, et de *che*, homme; de *Picunches* (hommes du nord); de *Puelches* (hommes de l'est), qu'il divise encore en *Talahuets* et *Diuihets*, selon le point qu'ils habitent, ne sont que des indications relatives à la position de ceux qui les donnent. Les *Huiliches* (hommes du sud) pour les Indiens des parties plus septentrionales, seront en effet les *Picunches* (hommes

1. Falconer, *Description des terres magellaniques*. Nous avons cherché long-temps à reconnaître, parmi cette multitude de noms, ceux qui pouvaient appartenir à telle ou telle nation. Nous avons, à cet effet, rapproché les mots qu'il indique comme distinctifs; et nous nous sommes convaincu qu'il avait complétement confondu les Puelches, les Patagons et les Aucas, ce qui est excusable, ce religieux n'ayant écrit que de mémoire, long-temps après son retour en Europe.



du nord) pour les Indiens du sud, et il en sera de même des tribus qui occupent, de l'est à l'ouest, toute la largeur de l'Amérique méridionale, depuis les côtes du Chili jusqu'à celles de la république Argentine. Les autres noms donnés par cet auteur proviennent tous du lieu où vit, plus habituellement, chaque tribu; ainsi les *Chonos* sont les Aucas des parties les plus méridionales des côtes du Chili, sur les rivages de l'archipel de ce nom; et la dénomination de *Moluches* (hommes guerriers), par laquelle il désigne à tort la nation entière, est peu connue. Il divise les Chiliens en *Pencos*, *Tucapels* et *Araucos*, des lieux qu'ils habitent dans les parties méridionales du versant occidental. Ses *Péhuenches* ou hommes du pays des *Araucarias* (espèce de conifères) nommés *Pehuen*, vivent dans les montagnes seulement, toujours confondus avec les Puelches, nation distincte; et, enfin, le nom qu'il donne à ses *Leuvuches* (de *leuvu*, rivière, et de *che*, homme), hommes des rivières, peut s'appliquer à toutes les tribus qui campent tour à tour près des cours d'eau [1]. Molina [2], qui ne connaissait que les Indiens du Chili propre-

1. On trouve dans Garcilaso de la Vega, *Com. real de los Incas*, p. 249, les noms des *Pincu*, *Cauqui* et *Antalli*, comme tribus des Araucanos existant au quinzième siècle au Chili, lorsque l'*Inca Yupanqui* fit la conquête d'une partie de cette contrée.

2. *Histoire naturelle du Chili.*

ment dit, les divise en *Araucanos*, vivant dans le pays d'Arauco; en *Cunches*, en *Boroanos*, dont il parle comme d'hommes blancs; en *Péhuelques* (peut-être Péhuenches, nom estropié); en *Huiliches* (hommes du sud), nom qui n'est aussi que relatif; en *Puelches* (hommes de l'est), qui ne sont que les *Péhuenches* des Andes. Villarino [1], dans son Voyage aux sources du Rio Negro, parle seulement des *Aucas* ou *Aucaces* des plaines et des *Péhuenches* des montagnes. Louis de la Cruz [2], dans son Voyage au travers des Pampas, de Valdivia à Santa-Fe, ne décrit également que des Péhuenches montagnards, des *Ranqueles* ou *Ranquelinos* des plaines et de petites tribus, se nommant alors *Malalquinos*, parce qu'elles habitaient les rives du Malalqui, *Mamilmapu*, comme vivant au lieu nommé *Mamil* [3]. Si nous ajoutons, à cette nomenclature, les noms de *Pampas* et de *Chilenos*, donnés par les Espagnols à cette nation, celui de *Yacach*, que lui appliquent les Patagons, et celui de *Huinca*, qui leur est consacré par les Puelches, on pourra juger combien cette synonymie américaine si embrouillée, rend difficile la distinction des nations d'avec les simples tribus.

---

1. Ouvrage manuscrit, dont nous possédons l'original, intitulé : *Viage sobre el Rio negro en la costa Patagonica.*

2. Manuscrit intéressant, dont nous avons également l'original.

3. *Mapu* veut dire *terre* ou *parage*.

Nous conservons à la nation deux dénominations distinctes :

1.° Celle d'*Araucanos,* pour les Indiens habitant à l'occident des Andes chiliennes et dans les Andes; les seuls de cette nation qui soient plus sédentaires. On peut les diviser en *Chonos* (ceux qui vivent au sud de Valdivia); en *Araucanos* proprement dits (ceux du pays d'Arauco), et en *Péhuenches* (tous montagnards des Andes) : ce sont, au reste, les noms sous lesquels on les connaît dans le pays.

2.° Celle d'*Aucas,* pour toutes les tribus qui errent sur les Pampas, à l'est des Andes. Ces derniers se divisent maintenant en *Ranqueles,* habitant les Pampas, et en *Chilenos,* qui se trouvent vers les sources du Rio Negro, sous le chef chilien Pincheira. Il y a de plus, dans chacune de ces deux divisions, un nom particulier par lequel se désigne chaque petite section, selon le cacique qu'elle reconnaît pour chef, ou le lieu de son habitation momentanée.

Considérée dans son ensemble, la nation habitait depuis Coquimbo, au 30.ᵉ degré, jusqu'à l'archipel de Chonos, au 50.ᵉ degré sud; mais, en longitude, elle s'étendait des rives de l'océan atlantique au grand Océan, c'est-à-dire du 60.ᵉ au 76.ᵉ degré de longitude ouest de Paris.

Au temps de la conquête, les *Araucanos* proprement dits couvraient toutes les vallées du versant occidental des Andes, depuis Coquimbo jusqu'à l'archipel de Chonos. Refoulés vers les parties méridionales du

Chili, ils n'occupent plus aujourd'hui que les vallées situées au sud du Rio Maule. Les Péhuenches vivent toujours sur la chaîne même des Andes, depuis Mendoza jusqu'au Rio Negro : ces deux tribus s'étendent en des vallées particulières, où elles sont fixées; les Péhuenches seulement font de fréquentes incursions sur le territoire des Pampas, revenant toujours aux mêmes lieux, si le manque de pâturages pour leurs bestiaux ne les oblige pas à changer momentanément; tandis que les Chonos sont ambulans et navigateurs sur les côtes méridionales du Chili. Quant aux *Aucas*, voyageurs par excellence, on les trouve alternativement, depuis Buenos-Ayres, Santa-Fe et Mendoza, au nord, jusqu'aux rives du Rio Negro vers le sud, et de l'est à l'ouest, depuis l'océan atlantique jusqu'au pied des Andes, sur toute l'étendue des Pampas, du 34.e au 41.e degré de latitude sud. Les premiers, les Araucanos, habitent donc toujours les montagnes, tandis que les seconds, les Aucas, ne vivent que dans les plaines. Nous montrerons, plus tard, l'influence de la localité sur la manière de vivre des deux grandes sections de cette nation, dont elle a modifié non-seulement les coutumes, les mœurs, mais encore essentiellement le physique.

Les Aucas et les Araucanos ont eu, jadis, de fréquentes communications avec les Incas [1], et l'on en

---

1. Lors de la conquête de l'Inca Yupanqui. Garcilaso de la Vega, *Com. de los Incas*, p. 249.

trouve des traces dans leur industrie [1], dans leur langage [2]; maintenant ils sont souvent en contact, par les Pampas, avec les Mbocobis, au nord, avec les Patagons et les Puelches, au sud.

Le chiffre total des Araucanos et des Aucas nous paraît bien difficile à évaluer; et si le nombre des caciques nous a conduit à croire que les Aucas des Pampas et les Péhuenches réunis peuvent s'élever à 20,000, nous n'avons aucune donnée précise sur celui des Araucanos du sud du Chili. Dire qu'il peut s'élever à la moitié de celui des orientaux, ce ne serait faire encore qu'une supposition basée d'une part sur les rapports des caciques ou chefs péhuenches que nous avons vus, de l'autre sur la superficie du terrain, déduction faite, pour ce pays montueux, des parties inhabitables. Il y aurait donc 30,000 Araucanos et Aucas; mais, nous le répétons, ce ne sont là que des approximations exagérées ou trop faibles.

Les Aucas et les Araucanos ont la couleur moins foncée que les Péruviens, quoiqu'elle soit absolument

---

1. Nul doute que les Incas n'aient appris le tissage aux Araucanos. Une des preuves en est le nom des vêtemens et des ornemens, identique dans la langue inca; celui de *topu*, par exemple, pour l'aiguille d'argent qui retient la mante en avant.

2. Les Aucas ont emprunté aux Incas leurs nombres, *pataca*, cent, et *guaranca*, mille. Voyez le Dictionnaire quichua.

la même, pour la teinte brun-olivâtre pâle ou olivâtre. La grande quantité de captives blanches avec lesquelles ils se croisent journellement tend à diminuer encore peu à peu l'intensité de la couleur naturelle. Les jeunes gens des deux sexes sont beaucoup moins foncés que les adultes.[1]

La taille n'est pas toujours un caractère distinctif des nations, comme nous le prouveraient les Araucanos ou Aucas, qui sont en général petits; leur taille moyenne atteint à peine 1 mètre 620 millimètres[2] (5 pieds). Cependant il y a des exceptions tenant peut-être à l'influence des localités. Les Chilenos et les Péhuenches, qui vivent dans les montagnes[3], ont

---

1. Nous ne croyons pas ce que dit Molina (*Saggio sulla storia del Chili*, 2.ᵉ édit., p. 293) des Boroas, qui auraient les yeux bleus et le teint blanc.

M. Lesson (*Complément des Œuvres de Buffon*, t. II, Paris, 1828, p. 159) les indique comme *cuivrés;* mais, ayant vécu huit mois au milieu d'eux et les ayant vus tout à notre aise, nous croyons pouvoir affirmer qu'ils ont la teinte que nous avons déterminée.

2. Les mesures prises par M. Rollin (*Voyage de Lapeyrouse*) sur des Chiliens donnent 1 mètre 650 millimètres de taille, mesure qui diffère peu des nôtres.

3. Ainsi, quand Molina dit (*Histoire naturelle du Chili*, p. 314) que les montagnards sont grands, et qu'il en fait des Patagons, il veut probablement parler de Puelches qui seraient venus de l'est, au travers des Andes. Il est positif pour nous qu'aucun des habitans des montagnes, des lieux

rarement plus de 1 mètre 67 à 70 centimètres (5 pieds 2 ou 3 pouces), tandis que la plupart sont au-dessous de 1 mètre 62 centimètres (5 pieds). Parmi les Ranqueles spéciaux aux plaines, on voit des hommes de 1 mètre 70 à 73 centimètres (5 pieds 5 ou 6 pouces). Les formes des premiers sont massives, celles des autres plus élancées. Il paraît que la même chose arrive pour les Araucanos des plaines des côtes du Chili; ils sont aussi d'une belle taille. Nous croyons pouvoir en conclure, comme nous l'avons déjà dit, que les Indiens montagnards, en Amérique, sont généralement petits, tandis que ceux des plaines sont plus sveltes. Il est curieux de trouver cette influence (due peut-être à la raréfaction de l'air) parmi des tribus d'une même nation; cela ne ferait-il pas supposer qu'il y a bien long-temps que les Ranqueles occupent les plaines ou que l'influence est assez prompte sur ce changement de conformation? Leur taille moyenne nous a paru de 1 mètre 62 centimètres (5 pieds) seulement; les femmes sont des plus petites, et leur taille moyenne est, tout au plus, de 1 mètre 46 centimètres (4½ pieds); beaucoup d'entr'elles n'atteignant même que 4 pieds.

---

que nous avons vus, n'a de belles formes, ni une haute taille. Cet auteur soutient au reste la même chose que Frézier (*Relation du voyage de la mer du sud*, p. 68), qui était loin d'être au courant sur les Araucanos, qu'il n'a vus que très-superficiellement.

Les formes des Aucas ne sont pas sveltes, comme quelques auteurs l'ont avancé; au contraire .... ainsi que toutes les nations des montagnes élevées des Andes, ils sont trapus et petits; leurs épaules sont larges, carrées, leur poitrine effacée et des plus bombée, leur corps est tout d'une venue, avec les membres inférieurs des plus courts et rarement proportionnés au tronc; les articulations sont grosses, les mains et les pieds très-petits, ces derniers en dedans; ce qui gêne la marche. Sans être sujets à l'obésité, ils ont les membres bien fournis, arrondis et ne montrant jamais de muscles saillans; fait qu'on doit attribuer plutôt à leur conformation qu'au peu d'usage qu'ils font de leurs forces. En général, ils sont robustes; jamais nous n'avons vu parmi eux de jeunes gens minces et élancés, comme chez les nations d'Europe: dès leur jeunesse ils ont les mêmes proportions.

Les Ranqueles, tout en présentant les mêmes caractères, sont moins trapus et ont, proportionnellement, les épaules moins larges. Les femmes offrent des formes identiques; elles sont courtes et massives, ont les épaules et la poitrine très-larges, le corps presqu'égal sur sa longueur, sans que les membres prennent jamais plus de largeur que les épaules; elles ont beaucoup de gorge, et celle-ci, dans la jeunesse, est parfaitement placée, parfaitement bien faite; leurs membres sont replets et arrondis; mais elles ne possèdent rien de ce qui caractérise, en Europe, la beauté: tournure svelte, taille fine, démarche

gracieuse. Tout leur extérieur annonce des femmes robustes, propres à remplir parfaitement les conditions de leur sexe; aussi n'entend-on jamais parler, chez elles, d'accidens de couches ni d'enfans mal nourris.

Les Araucanos ont généralement la tête grosse, à proportion du corps; leur figure est pleine, arrondie, à pommettes saillantes, leur bouche assez grande; mais leurs lèvres sont beaucoup moins épaisses que chez les nations des Pampas. Ils ont les dents belles et résistant à l'âge; le nez épaté, assez court, les narines assez ouvertes, les yeux horizontaux et bien fendus, le front peu large et peu élevé, le menton élargi et court. L'ensemble des traits est quelquefois assez bien dans la jeunesse, où les hommes se confondent avec les femmes, par leur figure presque circulaire et efféminée; mais, à vingt-cinq ans, les pommettes commencent à se prononcer, et à cet âge, chacun des deux sexes prend les traits qu'il doit conserver toute la vie. La physionomie est variable: le plus souvent, un aspect sérieux, réfléchi, froid se remarque chez les hommes; mais on y trouve aussi de l'esprit, de la douceur. Quelques-unes des femmes sont jolies dans la très-grande jeunesse; plus âgées, elles ressemblent en tout aux hommes. Les cheveux, chez les deux sexes, sont longs, noirs, assez durs, comme chez tous les peuples américains. Les hommes s'épilent une partie des sourcils, ainsi que le peu de barbe qui leur vient au menton.

La langue n'a point de sons gutturaux; remplie de voyelles longues, elle est on ne peut plus douce, étendue, mesurée; plus euphonique qu'aucune de celles des peuples montagnards et contrastant, sous ce rapport, avec celle des Patagóns, des Puelches, des Incas, leurs voisins. La nation met un soin tout particulier à parler avec pureté; les talens oratoires sont toujours d'autant plus, chez elle, le but de l'ambition qu'il faut être orateur pour obtenir le moindre crédit politique. Les Aucas ont aussi des poëtes et des chansonniers. Dans la langue auca ou araucana la diction oratoire est scandée par versets, et, pour ainsi dire, chantée. On n'y connaît ni le *j* espagnol, ni aucun son compliqué formé de consonnes. La plupart des mots sont terminés par des voyelles toujours longues; mais quand ils finissent par des consonnes, ce sont toujours les moins dures, comme l'*m*, l'*n*, l'*l*, l'*r* et très-rarement l'*f*, le *p* ou le *g*. Nous retrouvons, dans la langue araucana, la prononciation de notre *ch* français, et en même temps, quelques-unes de nos diphthongues, comme *eu* et *ain*.

Le système de numération est décimal; mais les nombres cent et mille sont empruntés à la langue des Incas.

Le caractère de cette nation est fier, indépendant, courageux, inconstant, dissimulé, rancuneux, peu jovial, souvent taciturne; c'est, au reste, le même que celui des Patagons et des Puelches des plaines;

et, parmi les nations montagnardes, nous ne lui trouvons d'analogie qu'avec celle des Yuracarès pour l'indépendance, à cette seule différence près, que les Aucas sont moins sanguinaires, plus sociables, et surtout bons pères, bons époux. Guerriers indomptables, infatigables voyageurs, aussi libres aujourd'hui qu'au temps de la conquête, ils ne se sont jamais soumis au christianisme.

Les mœurs, dans la nation auca, ne sont pas aussi uniformes que le caractère et le langage; les différens lieux habités par les tribus, ont beaucoup modifié leurs habitudes. Les Aucas ou les orientaux des plaines sont, comme les Patagons, comme les Puelches, constamment en marche, essentiellement vagabonds, se nourrissant seulement de leur chasse et de la chair de leurs troupeaux, vivant sous des tentes de cuir, qu'ils transportent avec eux. Toujours à cheval, ils sont devenus les meilleurs écuyers de l'Amérique méridionale. Dans les attaques diurnes, qui sont rares, le clair de lune étant presque toujours l'instant qu'ils choisissent pour attaquer, ils se cachent quelquefois sur le côté de leur cheval. Les Araucanos du sud du Chili, au contraire, fixés dans des vallées, y cultivent des grains, y élèvent des bestiaux et habitent des maisons [1]. On voit combien leurs tribus diffèrent

---

1. Père Lozano, *Hist. de la comp. de Jesus en la prov. del Paraguay*, t. I, p. 147, cite ce fait pour les Araucanos du Chili.

sous ce point de vue, tout en se ressemblant sous les autres rapports; aussi belliqueux les uns que les autres, ils sont disposés à comploter contre les Chrétiens, auxquels jamais ils ne se soumirent, et contre les nations voisines, pour eux objet d'une rivalité constante. Ils se réunissent, à cet effet, armés de leurs bolas[1], de leurs frondes, de leurs lances formées d'un roseau flexible, long de 15 à 18 pieds; partent avec leurs femmes, avec leurs enfans, sous la direction d'un chef orateur et guerrier, s'approchent du lieu qu'ils veulent attaquer, envoient des éclaireurs pour le reconnaître, et la nuit suivante, comme un torrent débordé, tombent sur l'ennemi, le surprennent, l'assaillent avec impétuosité. Les femmes et les enfans enlèvent les bestiaux et pillent tout pendant le combat. Après avoir tué les hommes, les vainqueurs emmènent en esclavage les femmes, les enfans, et regagnent à petites journées leur point de départ. Chargées dans ces courses des soins domestiques et des bagages, les femmes sont néanmoins bien traitées

---

1. Nous avons décrit cette arme, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, partie historique, t. I, p. 129. Ce sont trois boules auxquelles sont attachées autant de courroies de deux tiers de mètre de longueur, qui se réunissent à un centre commun; et non pas, comme l'a dit M. Lesson (*Complément des Œuvres de Buffon*, Homme, t. II, p. 165), des boules attachées au bout d'une longue courroie, dont le cavalier retiendrait l'extrémité.

par leurs maris; et l'on a dit à tort que ceux-ci les obligent même à seller leurs chevaux.[1]

Attaqués depuis les Incas, qui ne purent les soumettre[2], par Almagro, par Valdivia[3], par tous les Espagnols du Chili et de Buenos-Ayres, ils n'ont jamais cédé ni à la force de leurs armes, ni aux suggestions de leurs missionnaires[4], conservant encore aujourd'hui leur liberté, leurs coutumes, leur religion primitive. Ce sont, on peut le dire, les plus déterminés de tous les Américains, et ceux qui entendent le mieux l'art de la guerre.

Leurs amusemens consistent en jeux de balles, assez curieux, puisque c'est la poitrine qui doit recevoir la balle quand celle-ci a passé sous la jambe; et quelquefois en rondes monotones[5], qui ne sont en rien lascives et imitatives, quoi qu'on en ait dit.[6]

---

1. M. Lesson, *Complément des Œuvres de Buffon*, races humaines, t. II, p. 162, avait été très-mal informé sur ce point.

2. Lors de l'expédition de Yupanqui, avant la conquête de l'Amérique.

3. Garcilaso de la Vega, *Coment. real de los Incas*, p. 249.

4. Funes, *Ensayo de la historia del Paraguay*, t. III, p. 20.

5. Padre Ovalle.

Pedro de Oña, *Arauco domado, canto II, octava XII, folio* 20.

6. M. Lesson, *loc. cit.*, p. 165, parle de la *Sapatera* comme d'une danse des Araucanos, tandis que c'est une danse exclusivement propre aux Espagnols, ce qu'indique assez son

Parmi eux la polygamie[1] est tolérée, chacun des chefs possède un grand nombre de concubines, cette condition étant le sort des prisonnières; leur mariage n'est, en quelque sorte, que l'achat d'une femme à très-haut prix, ce qui empêche beaucoup d'individus de se marier.

Ils ne sont pas plus navigateurs que les Patagons; néanmoins ceux qui avoisinent l'archipel de Chonos se servent de radeaux grossièrement construits.

Les progrès de l'industrie, un peu plus avancée que celle des autres nations du sud, sont dus, sans aucun doute, aux rapports qu'ils ont eu long-temps avec les Incas. Les hommes, comme tous les sauvages, ne s'occupent que de leurs armes, tandis que les femmes filent la laine de leurs moutons et la tissent, pour s'en faire des vêtemens. Ces tissus sont variés de diverses couleurs, au moyen de certaines teintures. Les Araucanos peignent aussi les peaux dont ils se font des couvertures; mais nous avons remarqué que leurs dessins, au lieu de reproduire, comme ceux de presque tous les hommes qui se rapprochent le plus de la nature, l'image d'êtres animés ou fantastiques, représentent simplement des grecques de formes variées.

---

nom; notre long séjour chez cette nation nous en a d'ailleurs fourni la preuve certaine.

1. Lozano, *Hist. de la comp. de Jesus en la prov. del Paraguay*, t. I, p. 155, dit, comme nous l'avons vu, qu'ils sont polygames.

Le costume des hommes, formé d'un poncho et d'un chilipa, est adopté par les habitans de la campagne de Buenos-Ayres. Le chilipa consiste en une pièce d'étoffe qui s'attache autour du corps et couvre jusqu'au dessous du genou. L'habillement des femmes est composé d'une pièce de tissu qui s'attache sous les bras, et d'une autre qui couvre les épaules, retenue en avant par une épingle, le topu des Incas. Pour le reste, les cheveux divisés en deux queues, les colliers, les peintures rouges de la figure, hommes et femmes suivent les habitudes des Patagons et des Puelches. A l'armée les hommes portent une cotte-de-mailles en cuir, comme les Patagons.[1]

Le gouvernement des Aucas est, en tout, semblable à celui des Patagons. Leurs chefs, choisis dans une assemblée[2], les guident à la guerre et deviennent presque leurs égaux, lorsqu'ils rentrent sous leurs tentes. Point de soumission à leur père, à leur cacique; point de châtimens pour les crimes; seulement, les parens d'un homme assassiné peuvent, s'ils sont puissans, tirer vengeance de l'assassinat sur le meurtrier, ce qui amène, entre les familles, des querelles interminables et provoque des divisions sans fin et des haines mortelles entre les tribus. On peut

1. Le père Lozano, *loc. cit.*, t. I, p. 144, dit que les Araucanos du Chili la portent aussi.

2. Le père Lozano, *loc. cit.* (1754), p. 142, l'avait appris aussi au Chili.

dire en somme qu'il n'y a aucun corps de nation.

La religion des Aucas et des Araucanos est, pour le fond, absolument la même que celle des Patagons : ils craignent leur *Quecubu* ou malin esprit, et admettent un être créateur de toutes choses, obligé de les protéger, de leur donner tout ce qu'ils désirent, sans qu'ils lui doivent aucune adoration, aucune prière. Ils croient l'homme libre de toutes ses actions; ne pensant même pas que leurs crimes puissent influer sur les faveurs du créateur ni sur le mal que leur fait le *Quecubu*. Les *machis* ou médecins[1], agens du malin esprit, interprètent une foule de choses, comme les rêves, les hurlemens des chiens, le chant d'un oiseau nocturne, etc. Ils font mille jongleries pour guérir les malades; et, s'ils n'y réussissent pas, ils interprètent la mort et presque toujours en rejettent la faute sur d'autres Indiens; de là encore poursuite et meurtre de ceux-ci par les parens du défunt; de là ces inimitiés héréditaires, tant individuelles que nationales. Ils croient à l'immortalité de l'ame, et comptent, après la mort, se retrouver dans un lieu de délices de l'autre côté des mers. On enterre avec eux ce qu'ils ont de plus précieux, pour qu'ils puissent se montrer dignement

---

1. Ovalle, liv. VII, ch. V, p. 281, et Lozano, *Hist. de la comp. de Jesus en la prov. del Paraguay*, t. I, p. 154, disent que les Araucanos du Chili ont aussi des prêtres du même genre.

dans le séjour des morts; on tue les chevaux du défunt sur sa tombe, mais on ne détruit pas entièrement tout ce qui lui appartenait; aussi existe-t-il pour la nation une source de richesses, une tendance à la civilisation. Les morts sont enterrés assis, les genoux pliés sur la poitrine. Ils ont aussi, à l'occasion de l'âge de nubilité des jeunes filles, des cérémonies superstitieuses, mais ils ne leur font aucune blessure.

Nous ne croyons pas que les Aucas ou Araucanos soient, plus que les autres Américains, rapprochés de la grande race jaune océanienne. Pour l'ensemble du caractère, des mœurs, de la religion, ils ont l'analogie la plus directe avec les Patagons, les Puelches, les Fuégiens; et il est impossible de les en séparer entièrement sous ce rapport, nonobstant même les petites nuances observées. Pour les caractères physiques, ils diffèrent essentiellement de ces mêmes Patagons, de ces mêmes Puelches, par une stature beaucoup moins élevée, des formes plus massives, un corps plus raccourci, plus large, une figure moins aplatie, des pommettes un peu plus saillantes. Ils ont la taille, la conformation caractéristique de tout le rameau des Américains montagnards, et se rapprochent beaucoup, sous ce point de vue, des Fuégiens et surtout des Péruviens; mais leurs traits sont tout à fait différens de ceux des derniers, ainsi que leur langage, qui s'en distingue surtout par la douceur et l'euphonie des sons. De tout cela nous

concluons que les Aucas ou Araucanos appartiennent à la race des peuples montagnards; mais comme rameau particulier, servant, pour ainsi dire, d'intermédiaire entre les peuples des montagnes et ceux des plaines.

NATION FUÉGIENNE.

Si nous examinons les noms divers que les voyageurs ont donnés à cette nation, nous verrons qu'il est impossible de trouver entr'eux aucune analogie. Olivier de Noort dit[1] qu'elle se divise en plusieurs tribus, celles des *Enoo*, des *Kemenettes*, des *Kennekas*, des *Karaikes*. Beauchêne-Gouin[2] n'en forme que deux, celle des *Laguediches*, à l'est, et celle des *Aveguediches*, à l'ouest du détroit. Bougainville les nomme *Péchérais*[3], parce qu'il leur entend souvent prononcer ce mot. Molina les appelle *Caucau*[4]; et Falconer[5], qui ne les connaissait pas, donne le nom de *Key-Yus* ou *Keyos* à ceux qui sont à l'ouest du détroit de Magellan, le nom de *Yacana-Cunny* à ceux de l'est, confondant ainsi les nations du nord et du sud, de manière à ne laisser aucune ligne de démarcation entre les vrais Patagons et les Fuégiens. Enfin, en 1822, le capitaine Weddel[6] leur imposa le nom de *Fuégiens*, nom par

1. De Brosse, *Histoire des navigations aux Terres australes*, t. I, p. 298.
2. *Ibidem*, t. II, p. 120.
3. Bougainville, *Étoile et Boudeuse*, p. 147.
4. Molina, *Histoire naturelle du Chili*, p. 318.
5. *Terres magellaniques*, t. II, p. 38 et p. 66.
6. *Voyage towards the south pole.*

lequel nous croyons devoir continuer à désigner cette nation, comme spécifiant mieux sa principale résidence.

Les Fuégiens habitent toutes les côtes de la Terre-du-Feu et des deux rives du détroit de Magellan, depuis l'île Élisabeth et le port Famine, vers l'est, jusqu'à cette multitude d'îles qui couvrent toutes les parties occidentales au nord et au sud du détroit; ils sont séparés des Patagons par la mer et par la chaîne de montagnes constituant l'isthme qui réunit la péninsule de Brunswick au continent. C'est toujours entre ces limites que les navigateurs ont aperçu les hommes qu'ils ont décrits comme des Patagons de petite taille. On en pourra juger par le tableau comparatif des voyages que nous donnons à l'article Patagon[1]. Les Fuégiens peuvent donc communiquer d'un côté avec les Patagons, à l'est du port Famine, ou avec la tribu des Araucanos, de l'archipel de Chonos, sur la côte occidentale de l'Amérique, ce que prouvent, au reste, les mots espagnols que le capitaine Weddel[2] leur a entendu prononcer. Leur genre de vie et les glaces des pays montueux qu'ils habitent, les forcent à se tenir exclusivement sur les côtes.

Il nous est impossible de donner une idée exacte du nombre d'individus qui composent cette nation; en le portant à 4,000, nous pourrions craindre de

1. Voyez l'article Patagon, plus loin.

2. *Voyage towards*, etc., p. 152 et suiv.

rester au-dessous de la vérité; c'est néanmoins à peu près le chiffre de population que les Patagons attribuent aux Fuégiens.

Leur couleur, olivâtre ou basanée, est plus pâle que celle des Péruviens et de leurs voisins les Araucanos.[1]

Nous avons vu, au Carmen, un jeune homme de cette nation dont les caractères physiques étaient parfaitement en rapport avec ceux que donnent les voyageurs, qui tous, à l'exception d'un seul, depuis Magellan jusqu'à nos jours, s'accordent à leur attribuer, dans les descriptions qu'ils en font, une taille tout à fait ordinaire; un seul, disons-nous, Sébald de Weert, en compagnie de Simon de Cord[2], bien qu'il ne les ait pas approchés, en fait des hommes de 10 à 11 pieds de hauteur; mais il est inutile de discuter la véracité de ce récit, tous les observateurs qui l'ont précédé ou suivi, étant unanimes relativement à la question de la taille, et d'ailleurs les mesures données par Wallis, Forster et Weddel ne variant entr'elles que de 1 mètre 620 à 1 mètre 670 milli-

1. M. Bory de Saint-Vincent a été induit en erreur par les renseignemens qu'il a reçus, lorsqu'il décrit les Fuégiens comme entièrement noirs. L'Homme (*Homo*), *Essai zoologique sur le genre humain*, t. II, *XIV.e espèce, mélanienne*, p. 104.

2. *Recueil de la Compagnie des Indes;* Rouen, 1725, t. II, p. 300.

mètres (5 pieds à 5 pieds 3 pouces français). On peut donc, sans crainte, porter leur taille moyenne à 1 mètre 663 millimètres (5 pieds 1 ½ pouce).[1]

Leur corps est peu svelte, comme chez presque tous les Américains; ils ont les formes massives, la poitrine large, et sont néanmoins assez bien. La diversité d'opinion des voyageurs qui les ont vus robustes et ayant les membres bien fournis, comme Brak, Narborough, Degennes, Cook et Weddel, tandis que Duclos Guyot et Bougainville, au contraire, les représentent comme maigres, vient probablement de la saison où ils auront été aperçus, l'hiver devant avoir une grande influence sur l'abondance de leur nourriture. Leur démarche chancelante tient sans doute à leurs jambes arquées, forme déterminée par la manière dont ils s'asseyent à terre, les jambes croisées à la manière des Orientaux; cette coutume porte naturellement les pieds en dedans. Les femmes paraissent avoir les mêmes formes que les hommes, et l'on chercherait vainement en elles les proportions consacrées par les arts de l'Europe.

Leurs traits annoncent du rapport avec les Araucanos, dont ils sont voisins; leur tête est assez grosse, leur visage arrondi; ils ont le nez court et un peu élargi, les narines ouvertes, les yeux petits, noirs et

---

1. On voit qu'il y a loin encore de là à ces prétendus nains du pôle sud, représentans des Lapons du pôle nord, que plusieurs auteurs s'obstinent à trouver dans les Fuégiens.

horizontaux; la bouche grande, à grosses lèvres, les dents blanches, bien rangées; les oreilles petites et les pommettes peu saillantes. Ils paraissent n'avoir que très-peu de barbe, et l'arrachent, ainsi que leurs sourcils. Leurs cheveux, semblables à ceux de tous les Américains, sont noirs, longs et plats. Avec cet ensemble de traits on ne remarque jamais chez eux cet air féroce qui caractérise quelques nations de chasseurs; ils ont au contraire le sourire doux, plein de naïveté; leur caractère répond, du reste, parfaitement à leur extérieur : naturellement obligeans, aucun navigateur ne s'en est plaint jusqu'ici, et beaucoup même ont eu à s'en louer.

Leur langage est guttural; et, d'après le peu de mots que nous en ont donnés les voyageurs, nous croyons pouvoir affirmer qu'il n'a d'autres caractères communs avec celui des Patagons, que de présenter aussi beaucoup de sons d'une prononciation difficile, et surtout beaucoup de ceux qui nécessitent l'emploi du *k*. Ces rapprochemens seuls nous paraissent justes; mais si l'on compare ces mots à ceux de la langue des Araucanos, on trouvera entr'eux quelque analogie, non dans les sons ni pour la dureté du langage, mais dans le sens; car la finale *che*, qui veut dire *homme* en araucano, se trouve, comme nous l'avons vu, dans les mots *Laguedi-che* et *Aveguedi-che* donnés par Beauchêne-Gouin, ce qui est tout à fait en rapport avec les traits, avec la taille, et les place très-près de ces derniers.

Essentiellement ambulans et vagabonds, leurs conditions d'existence ne leur permettent pas de se former en grandes sociétés. Ne vivant que de chasse et de pêche, ils vont toujours en petit nombre d'un lieu à un autre, changeant de séjour, dès qu'ils ont épuisé les animaux et surtout les coquillages des côtes. Comme ils habitent une terre morcelée en une multitude d'îles, ils sont devenus navigateurs, différant complètement en cela des nations qui les avoisinent; car les Patagons n'ont jamais eu la pensée de se construire un radeau pour passer une rivière. Les Fuégiens parcourent donc incessamment toutes les plages de la Terre-du-Feu et des contrées situées à l'ouest du détroit : on les voit réunis par deux ou trois familles ou quelquefois moins, se construire des pirogues d'écorce d'arbre, cousues avec des tendons d'animaux, leur donner jusqu'à douze ou quinze pieds de long, sur trois de large, boucher les joints avec du jonc, soutenir le dedans par des branches, et enduire le dehors de résine; le tout sans autres outils que des coquilles ou des morceaux de silex; puis ils abandonnent leurs cabanes, qui sont coniques, construites en branchages fichés circulairement en terre et réunis à leur sommet. Souvent établies à quelques pieds sous terre, elles sont recouvertes d'argile ou de peaux de loup marin; et vers leur centre, s'allume un feu dont la fumée ne peut sortir que par une seule ouverture basse qui leur sert de porte. Hommes, femmes, enfans et nombre de chiens

s'embarquent dans la frêle nacelle. Les femmes rament, les hommes restent inactifs, toujours prêts, néanmoins, à percer le poisson qu'ils aperçoivent, d'un dard armé d'une pierre aiguë à son extrémité. Ils arrivent ainsi à une autre île : de suite les femmes sont chargées de la surveillance des pirogues, de la pêche des coquillages, tandis que les hommes songent à chasser à la fronde, et à l'arc avec des flèches armées d'un morceau de silex. Ils construisent ensuite une nouvelle cabane et y séjournent quelque temps; mais, dès que la chasse et la pêche deviennent moins abondantes, ils se rembarquent et vont s'établir ailleurs. Chaque famille est ainsi constamment exposée aux dangers de la mer, aux intempéries d'une région presque toujours glacée et cela, pour ainsi dire, sans vêtemens; un morceau de peau de loup marin vient à peine couvrir les épaules de l'homme, tandis que la femme n'a qu'un petit tablier de même nature, ou, en hiver, des morceaux de peau de guanacos. Au sein de cette indigence, qui ne s'étonnerait de voir régner, parmi les Fuégiens, une sorte de recherche et de coquetterie? Ils se chargent le cou, les bras, les jambes de colifichets ou de coquilles; ils se peignent le corps et plus souvent la figure, de divers dessins blancs, noirs et rouges, usage commun aux Patagons[1];

1. Tous les voyageurs se sont accordés dans la description des Fuégiens quant à leur toilette, à la construction de leurs cabanes, à la forme de leurs pirogues. Voir à cet égard,

les hommes s'ornent quelquefois la tête d'un bonnet de plumes. Tous portent des espèces de bottines faites de peau de loup marin.

Comme les peuples chasseurs, ils ont fréquemment entr'eux des querelles, de petites guerres, qui durent peu, mais paraissent se renouveler souvent.

Misérables par suite du climat, ils vivent principalement de coquillages cuits et crus, de poissons, d'oiseaux, de loups marins, dont ils mangent la graisse crue, partageant leur nourriture avec leurs chiens, qui les accompagnent en tout lieu. Ils passent ainsi la saison la plus rigoureuse, non pas sous terre, comme les habitans du pôle nord, mais sans que leur genre de vie éprouve la moindre influence de la température; chez eux, comme chez tant d'autres nations sauvages, la femme, que la civilisation dispense des travaux pénibles, est astreinte aux occupations les plus fatigantes, outre les charges naturelles à son sexe, outre ses devoirs de mère; elle rame, pêche, construit les cabanes, et brave jusque dans l'eau l'extrême rigueur du froid. En un mot, les Fuégiennes sont peut-être, de toutes les femmes sauvages de l'Amérique, celles dont le sort est le plus dur.

La religion des Fuégiens, d'après le peu qu'en ont pu dire les navigateurs, serait, au fond, celle des

---

Drake, Sébald de Weert, L'Hermite, Narborough, Degennes, Duclos-Guyot, Byron, Bougainville, Cook, Weddel et le capitaine King, dont nous citons les ouvrages à l'article des Patagons.

Patagons. Ils croiraient, de même, à une autre vie, marqueraient l'instant de la mort par un deuil et par des cérémonies superstitieuses.

Malades, ils ont, comme les Patagons, comme les Araucanos, des jongleries pratiquées par une femme[1]; pression du ventre, succion des diverses parties du corps, paroles magiques adressées à un être invisible.... Seulement le médecin-prêtre a les cheveux poudrés et la tête ornée de deux plumes blanches; ce qu'on ne voit pas chez les Patagons.

Bien que rapportés à la race d'hommes noirs qui couvrent une partie de la Terre de Diémen[2], les Fuégiens n'ont, ainsi que l'a pensé Forster[3], aucun des traits caractéristiques de la race du grand Océan; ils appartiennent bien certainement à la race américaine; quant aux traits et à la stature, ils ont beaucoup d'analogie avec les Araucanos; leur langage se rapproche, pour les sons, de celui des Patagons et des Puelches, de celui des Araucanos pour les formes. Leurs armes, leur religion, les peintures de leur visage, sont aussi celles des trois nations voisines; mais ils s'en distinguent par l'idiome. Leurs caractères physiques nous semblent en tout les rattacher au rameau des Aucas ou Araucanos du Chili.

---

1. Bougainville, p. 159.

2. M. Bory de Saint-Vincent, dans son ouvrage sur l'Homme, les rapporte à son *Espèce mélanienne*, t. II, p. 105.

3. Forster, *Observations*, p. 244 et 249.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DU PREMIER VOLUME.